



Essai

Voltaire

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Essai

Ch. IV. De l'empire, de l'Italie, de l'empereur Henri IV. & de Grégoire VII. De Rome & de l'empire dans le onzième siècle. De la donation de la comtesse Mathilde. De la fin malheureuse de l'empereur Henri IV. & du pape Grégoire VII. 23

Ch. V. De l'empereur Henri V. De Rome,

jusqu'à Frédéric I^{er}

Ch. VI. De Frédéric Barberousse. Cérémonies

du couronnement des empereurs. Des mœurs. Tom. II. a M

1kg£ifë^^'.miXg#

reurs & des papes. Suite de la liberté italique, contre la puissance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III. vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre humain 41

Ch. VII. De l'empereur Henri VI. & de

Rome 48

Ch. VIII. Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième siècle, jusqu'au règne de St. Louis, 6^e de Jean sans terre, & de Henri III.

Grand changement dans l'administration publique en Angleterre',¹

& en France. Meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c.

Le pape Innocent III. joue les rois de France & d'Angleterre. . .
5 a

Ch. IX. D'Othon IV. & de Philippe-Auguste,

au treizième siècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, jusqu'à la mort de Louis VIII. père de St. Louis.

Puissance financière de la cour de Rome : pénitence plus financière de Louis VIII. &c. . . éj

Ch. X. De l'empereur Frédéric II. De finances

isèmes⁴Of⁴j⁴BSSi imJssssssissi •**>?rrm5l •

fe

4⁴g⁴-⁴⁴— î w&em - ⁴g⁴

des Chapitres. iij

⁴W— — — — — il'''i mm i — — —

querelles avec les papes, & de l'empire allemand. Des accusations contre Frédéric II. Du livre de Tribus Impostoribus. Du concile général de Lyon, Se. . . 73

Ch. XI. De l'orient, au temps des croisades

& de l'état de la Palestine. . . 83

Ch. XII. De la première croifade ^ jufqu'à la

prife de Jérufalem 89

Ch. XIII. Croifades depuis la prife de Jérufalem. Louis le jeune prend la croix. St. Bernard , qui bailleurs fait des miracles , prédit des victoires , & on eji battu. Saladin prend Jérufalem , fes exploits , > ^

fa conduite. Quel fut le divorce Je Louis VII. dit le jeune, &c. 90

Ch. XIV. De Saladin 107

CH. X V. Les croifés envahiffent Conflantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs grecs. Croifade en Egypte. Aventure jinguliere de St. François d'Afiife. Difgrace des chrétiens 114

Ch. XVI. De St. Louis. Son gouvernement , fa croifade , nombre de fes vaiffeaux, fes dépenfes , fa vertu , fon imprudence , fes malheurs. .4 124

CH. XVII. Suite de la prife de Conflantinople o) a ij Q

IV T A B L E

W — i ^ PMW 3 ^ — aMM ^ M ^ M ^ — Il I I I ■ ■ *

par les croifés. Ce qu'était alors

V empire nommé Grec. . . .133

Ch. XVIII. De V orient & de Gengis-Kan. . 137

Ch. XIX. De Charle d'Anjou , roi des deux Siciles. De Mainfroi , de Conradin , & des vèpres siciliennes. . I \$0

Ch. XX. De la croisade contre les Langue-
dociens. • • .158

Ch. XXI. Etat de l'Europe au treizième siècle. 167

Ch. XXII. De l'Espagne aux douzième & treizième siècles. . 172-

Ch. XXIII. Du roi de France Philippe le bel ,
& de Boniface VIII. . . . 182

Ch. XXIV. Du supplice des templiers , & de
l'extinction de cet ordre. . .191

Ch. XXV. De la Suisse & de la révolution, au commencement
du quatorzième siècle 197

Ch. XXVI. Suite de l'état où étaient l'empire , l'Italie & la
papauté au quatorzième siècle. 200

Ch. XXVII. De Jeanne , reine de Naples. . . 208

Ch. XXVIII. De l'empereur Charles IV; De la bulle d'or. Du re-
tour du St. Siège d'Avignon à Rome. De Ste. Catherine de Sienne ,
&c. . . . 213

Ch. XXIX. Grand schisme d'occident. . . .219

Ch. XXX. Concile de Constance 225

Il Ck. XXXI. De Jean Hus & _e Je'rôme de Prague. 250 I! CH.
X X X 1 1. De l'état de l'Europe , vers le tems

des Chapitres. v £5

du concile de Confiance. De l'Italie 136

Ch. XXXIII. De ta France & de V Angleterre du tems de Phi-
lippe de Valois , <f'Edouard II. & ^'Edouard III. Déposition du roi
Edouard II par h parlement. Edouard III. vainqueur de la France.
Examen de la loi falique. De V artillerie , &c 143

Ch. XXXIV. De la France fous le roi Jean. Célèbre tenue des
états- généraux.

Bataille de Poitiers. Captivité de Jean. Ruine de la France.
Che- ^ valeriet &c. 2.58

Ch. XXXV. Du prince Noir , du roi de Castilh Don Pedre le
Cruel , & du connétable du Guefclin. . . . Ié*\$

Ch. XXXVI. De la France & de V Angleterre du tems du roi
Charle V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de
leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre Richard
II. fils du prince Noir, détrôné* 2.6^

Ch. XXXVII. Du roi de France Charles VI. De fa maladie. De la
nouvelle invajion de la France par Henri V , roi d'Angleterre.
2.74

Ch. XXXVIII. De la France du tems de Charles &

%%}&<'■' i'1 ' "vlfë^==S'« ■■■■■»■ *»%2hf

vj Table.

VII. De la Pucelle & de Jacques Cœur

Ch. XXXIX. Mœurs , ufages , commerce , richeffes , T[^]eri les treizième & quatorzième Jⁱècles 2.91

Ch. X L. Sciences & beaux-arts , aux trei-
zième & quatorzième Jiecles. . 2.9\$

Ch. XLI. jfffranchijfemens , privilèges des
villes , états- généraux. . . . 308

Ch. XL II. Tailles & monnoies 31a

Ch. X L 1 1 1. Du parlement de Paris jufqu'à

Charles VII 315

Ch. XLI V. Du concile de Bajle tenu du tems de Charles VII. au
quinzième Jⁱècle 323

Ch. X L V. Décadence de V empire grec , foidifant empire ro-
main. Sa faible jje , fa fuperjlition , &c. . 330

CH. XL VI. De Tamerlan 334

Ch. X L V 1 1. Suite de Vhifloire des Turcs & des Grecs y juf-
qu'à la prife de Conftantiinople . . 341

Ch. XLVIII. De Scanderbeg. 345

Ch. X L I X. De la prife de Conflantinople par
les Turcs. 347

Ch. L. Entreprise de Mahomet II & fa

mort 357

CH. L I. Etat de la Grèce sous le joug des Turcs. Leur gouvernement ; leurs mœurs 360

^^gffiSgw- ' " l"r~rB== ■■ -w,

Si

des Chapitres. vij

Cil. L 1 1. Du roi </e France Louis XI. . . 369 Ch. L 1 1 1. De la Bourgogne , 5" des Suffis t ou Helvétiens , <fw te/ras <& Louis XI. au quinzième siècle. . .380 Ch. LIV. Dugouvernementféodal après Louis

XI. au quinzième siècle. . . 38\$ CET. XV. Pc A* chevalerie. . . .
. .389

Ch. LVI. De la noblesse 393

Ch. LVII. Des tournois 402

CH. LVIII. Des duels. 407

Ch. LIX. De Charles VIII. & de l'état de l'Europe , quand il entreprit la

conquête de Naples 416

a\\ Ch. L X. Etat de l'Europe à la fin du quin-

\\ lième siècle. De l'Allemagne , & B

principalement de V Espagne. Du _ malheureux règne de Henri IV.

furnommé /l'impuiflant. D'Ifabelle & de Ferdinand. Prife de Grenade. Perfécution contre les Juifs & contre les Maures. . .418
Ch. L X I. De l'état des Juifs en Europe. . .428 Ch. L X 1 1. De ceux qu'on appellait Bohèmes

ou Egyptiens 4^a

Ch. L X 1 1 1, Suite de l'état de l'Europe au XVe. Jiècle. De l'Italie , de Vaffaffinat de Galéas Sforze dans une églife.

De l'ajfajfinat des Me'dicis dans une églife , de la part que Sixte VI. eut a cette conjuration. . .434

iUM amésgtBSSAmÊËt "^ffiffi

vnj

Table des Chapitres.

Ch. L X I V. De Vétat du pape , de Venife & de

~Naples, au quinzième Jiècle. . 439

Ch. L X V. De la conquête de Naplespar Charles VIII. roi de France & empereur. De Zizim frère de BajazetII.

Du pape Alexandre VI, &c. . 443

CH. LXVI. De Savona'role 450

Fin de la Table du Tome féconds

chapitre premier

De l'état de l'Europe Aux dixième & onzième siècles.

A Mofcovie ou plutôt la Ziovie , avait commencé à connaître un peu de chrifHanifme vers la fin du dixième siècle. Les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes. Une sœur des empereurs Bajile & Conflantin , mariée à un grand-duc ou grand-knès de Mofcovie , nommé Volodimer , obtint de son mari qu'il se fit baptiser. Les Mofcovites , quoiqu'esclaves de leur maître , ne fuirent qu'avec le temps son exemple ; & enfin, dans ces siècles d'ignorance, ils ne prirent guère du rite grec que les superfluités.

Au reste , les ducs de Mofcovie ne se nommaient pas encore czars ou tsars ou tschards ; ils n'ont pris ce titre que quand ils ont été les maîtres des pays vers Cafan , appartenant à des tsars. C'est un terme flavon imité du persan ; & dans la bible flavone , le roi David est appelé le qvzr David.

EJfaifur les mœurs Tom. H. A d

O 2- Essai sur les mœurs.

Environ dans ce temps-là , une femme attira encore la Pologne au chrifrianisme. Miciflas duc de Pologne, fut converti par sa femme , sœur du duc de Bohême. J'ai déjà remarqué que les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière. Gifelle , sœur de l'empereur Henri II se fit encore chrétien son mari roi de Hongrie , dans la première année du onzième siècle; ainsi , il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son chrifianisme.

La Suède , chez qui il avait été prêché dès le neuvième siècle , était redevenue idolâtre. La Bohême , & tout ce qui est au nord de l'Elbe , renonça au christianisme en 1013. Toutes les côtes de la mer Baltique vers l'orient étaient païennes. Les Hongrois en 1047 retournèrent au paganisme'. Mais toutes ces nations étaient beaucoup plus loin encore d'être polies que d'être chrétiennes.

La Suède, probablement depuis long - tems épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Europe fut inondée , paraît dans les huitième, neuvième , dixième & onzième siècles comme ensevelie dans la barbarie , sans guerre & sans commerce avec ses voisins ; elle n'a part à aucun grand événement , & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne, beaucoup plus barbare que chrétienne, conserva jusqu'au treizième siècle toutes les coutumes des anciens Sarmates , comme celle de tuer leurs enfans qui naissaient imparfaits , & les vieillards invalides. Albert, surnommé le Grand , dans ces siècles d'ignorance , alla en Pologne pour y déraciner ces coutumes affreuses qui durèrent jusqu'au milieu du treizième siècle, & on n'en put venir à bout qu'avec le tems. Tout le reste du Nord vivait dans un état sauvage ; état de la nature humaine quand l'art ne l'a pas changée.

L'empire de Constantinople n'était ni plus raffiné , ni plus agrandi que nous l'avons vu au neuvième siècle. Il se défendait contre les Bulgares ; à l'o-

fe>CaJ£;irr ' « ■:■ ..— »... feggaaNfesÉsi , ; i ■ — -1 i sesèÊlQ *
&

^jà^gffgliUU i ;,■■■, , .AU.1

Chapitre I

rient & au nord & au midi , contre les Turcs & les Arabes.

On a vu en général ce qu'était l'Italie : des feigneurs particuliers partageaient tous les pays depuis Rome jufqu'à la mer de la Calabre , & les Normans en avaient la plus grande partie. Florence, Milan , Pavie , fe gouvernaient par leurs magiilrats fous des comtes ou fous des ducs nommés par les empereurs. Bologne était plus libre.

La maifon de Maurienne , dont defcendent les ducs de Savoye , rois de Sardaigne , commençait à s'établir. Eile poffédait comme jfief de l'empire la comté héréditaire de Savoye & de Maurienne , depuis qu'un Berthol, tige de cette mufon, avait eu en 888 le petit démembrement du royaume de Bourgogne. Il y eut cent feigneurs en France beaucoup plus confidérables que les comtes de Savoye , mais tous ont été enfin accablés fous le pouvoir du feigneur dominant ; tous ont cédé l'un après l'autre à des maifons nouvelles élevées par la faveur % des rois. Il ne refle plus de trace de leur ancienne grandeur. La maifon de Maurienne , cachée dans fes montagnes, s'efl agrandie de fiècle en fiècle, &: efl devenue égale aux plus grands monarques.

Les Suiffes & les Grifons , qui compofaient un état quatre fois plus puiifant que la Savoye, & qui étaient comme elle , un démembrement de la Bourgogne , obéiffaient aux baillifs que les empereurs nommaient.

Deux villes maritimes d'Italie commençaient à s'élever , non par ces invafions fubires qui ont fait les droits de prefque tous les princes qui ont paffé en revue, mais par une induftrie fage qui dé-

généra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux villes étaient Gènes & Venise. Gènes, célèbre du temps des Romains, regardait Charlemagne comme son rebouteur. Cet empereur l'avait rebâtie quelque temps après que les Goths l'avaient détruite. Gouvernée par des comtes fous Charlemagne fit A a " Q

'^QS^y^ ^ssssssssSy^^^s - rr-= ijyflQfy

gfr.ffiift/2* !nn» ■ y,vv*y^ "- am , IIT'i'rpfgf

4 Essai sur les mœurs. £5

& ses premiers descendants, elle fut faccagée au dixième siècle par les normands, & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'était un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le négoce qui l'avait fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une république. Elle prit l'île de Corse sur les Arabes, qui s'en étaient emparés. Les papes exigèrent un tribut pour cette île, • non - seulement parce qu'ils y avaient possédé autrefois des patrimoines, mais parce qu'ils se prétendaient seigneurs de tous les royaumes conquis sur les infidèles. Les Génois payèrent ce tribut au commencement de l'onzième siècle : mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le pontificat de Lucius II. Enfin, leur ambition croissant avec leurs richesses, de marchands ils voulurent devenir conquérants.

La ville de Venise, bien moins ancienne que Gènes, affectait le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissait de la gloire folle d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugièrent au commencement du cinquième siècle, quand les Huns & les Goths ravageaient l'Italie. Il n'y avait pour toute ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'était point en-

cor connu. Ce Rialto, bien loin d'être libre, fut pendant trente années une fimple bourgade appartenante à la ville de Padoue , qui la gouvernait par des confuls. La viciffitude des chofes a mis depuis Padoue fous le joug de Venife.

Il n'y a aucune preuve que fous les rois Lombards Venife ait eu une liberté reconnue. Il eft plus vraifemblable que fes habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites ifles voifines ne commencèrent qu'en 709 à fe gouverner par leurs magiftrats. Ils furent alors indépendans de Padoue , & fe regardèrent comme une république.

C'eft en 709 qu'ils eurent leur premier doge, qui ne j|.

O Chapitre I. 5 £

fut qu'un tribun du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnèrent leurs voix à ce premier doge, fùbfiitent encor. Elles font les plus anciens nobles de l'Europe, fans en excepter aucune maifon , & prouvent que la nobleife peut s'acquérir autrement qu'en poffédant un château, ou en payant des patentes à un fouverain.

Héraclée fut le premier liége de cette république jufqu'à la mort de fon troifième doge. Ce ne fut que vers la fin du neuvième fiècle que ces infulaires , retirés plus avant dans leurs lagunes , donnèrent à cet affemblage de petites ifles qui formèrent une ville , le nom de Venife , du nom de cette côte qu'on appellait terrece Venetorum. Les habitans de ces marais ne pouvaient fubfifler quepar leur commerce. La néceffité fut l'origine de leur puiffance. Il n'eft pas aétuellement bien décidé que cette république

fût alors indépendante. On voit que Bérenger , reconnu ^
quelque tems empereur en Italie, accorda l'an 950 au

doge , le privilège de battre monnaie. Ces doges même S
étaient obligés d'envoyer aux empereurs en redevance un man-
teau de drap d'or tous les ans : & Othon III. leur remit en 998
cette espèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vassalité
n'ôtaient rien à la véritable puissance de Venise ; car tandis que
les Vénitiens payaient un manteau d'étoffe d'or aux empereurs ,
ils acquirent par leur argent & par leurs armes, toute la province
d'Istrie , & presque toutes les côtes de Dalmatie , Spalatro , Ra-
guze, Narenta. Leur doge prenait vers le milieu du dixième siècle
, le titre de duc de Dalmatie ; mais ces conquêtes enrichissaient
moins Venise que le commerce , dans lequel elle surpassait encore
les Génois ; car tandis que les barons d'Allemagne & de France
bâtissaient des donjons & opprimaient les peuples , Venise attirait
leur argent , en leur fournissant toutes les denrées de l'Orient. La
Méditerranée était déjà couverte de leurs vaisseaux , & elles'enn-
richissaient de l'ignorance & de la barbarie des nations septentrio-
nales de l'Europe.

^6 ESSAI SUR LES MŒURS, sa

DE L' ESPAGNE

Et des mahométans de ce royaume , jusqu'au comment cément
du douzième siècle,

'Espagne était toujours partagée entre les mahométans & les
chrétiens; mais les chrétiens n'en avaient pas la quatrième partie,

& ce coin de terre était la contrée la plus flérile. L'Afturie , dont les princes prenaient le titre de roi de Léon ; une partie de la vieille Caftille , gouvernée par des comtes; Barcelone & la moitié de la Catalogne, aulii fous un comte; la Navarre, qui avait un roi ; une partie de l'Arragon , unie quelque tems à la

Ë' Navarre ; voila ce qui compofait les états des chrétiens. Les Maures pofTédaient le Portugal, laMurcie, l'Andiloufie , Valence , Grenade , Tortofe , & s'étendaient au rm'ieu des terres, par-delà les montagnes de la Caftille & de Sarragofie. Le féjour des rois mahomêtans était toujours à Cordoue. Ils y avaient bâri cette grande mofquée, dont la voûte eft ibutenue de trois cent foixante-cinq colonnes de marbre précieux , & qui porte encor parmi les chrétiens, le nom de mefquita , mofquée, quoiqu'elle foit devenue cathédrale.

Les arts y fleuriraient ; les pîaïfirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures. Les tournois , les combats à la barrière , font peut-être de l'invention de ces Arabes. Us avaient des fpectacles , des théâtres , qui tout groffiers qu'ils étaient , montraient du moins que les autres peuples étaient moins polis que ces mahomêtans. Cordoue était le feul pays de l'Occident , où la géométrie, l'aftronomie, la chymie, la

^ médecine fulfent cultivées. S anche le Gros > roi de Léon,

O Chapitre II. 7

fut obligé de s'aller mettre à Cordoue en 956 , entre les mains d'un fameux médecin Arabe, qui invité par le roi , voulut que le roi vînt à lui.

Cordoue est un pays de délices , arrosé par le Guadalquivir , où des forêts de citronniers , d'orangers , de grenadiers parfument l'air , & où tout invite à la mollesse. Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les rois musulmans. Leur domination fut au dixième siècle comme celle de presque tous les princes chrétiens, partagée en petits états. Tolède, Murcie , Valence , Huesca même , eurent leurs rois. C'était le temps d'accabler cette puissance divisée ; mais les chrétiens d'Espagne étaient plus divisés encore. Ils se faisaient une guerre continuelle, se réunissaient pour se trahir , & s'alliaient souvent avec les musulmans. Alphonse V. roi de Léon , donna même l'année 1000 sa fille Thérèse en mariage au sultan Ahdala , roi de Tolède.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits princes qu'entre les grands souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états ; mais les surprises , les perfidies , les assassinats , les empoisonnements sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources , mettent en oeuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un Sancho Garcas , comte de Castille , empoisonna sa mère à la fin du dixième siècle , & que son fils Don Garde fut poignardé par trois seigneurs du pays dans le temps qu'il allait se marier.

Enfin en 1035 Ferdinand, fils de Sanche , roi de Navarre & d'Aragon , réunit sous sa puissance sa vieille Castille __, dont sa famille avait hérité par le meurtre de ce Don Garde , & le royaume de Léon, dont il dépouilla son beau-frère qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille devint un royaume, & Léon en fut | j une province. Ce Ferdinand , non content d'avoir ôté -g. la couronne de Léon & la vie à son beau-frère, enleva

8 Essai sur les mœurs.

auffi la Navarre à fon propre frère , qu'il fit affafiîner dans une bataille qu'il lui livra. C'eft ce Ferdinand à qui les Efpagnols ont prodigué le nom de Grand , apparemment pour déshonorer ce titre trop prodigué aux ufurpateurs.

Son père Don Sanche , furnommé auffi h Grand , pour avoir fuccédé aux comtes de Caftille, & pour avoir marié un de fes fils à la princeffedes Afturies, s'étoit fait proclamer empereur, & Don Ferdinand voulut auïïi prendre ce titre. Il eft sûr qu'il n'eft, ni ne peut être de titre affeclé aux fouverains , que ceux qu'ils veulent prendre & que Pufage leur donne. Le nom d'empereur fignifiait par-tout l'héritier des Céfars & le maître de l'empire Romain , ou du moins celui qui prétendait l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre diftinclif d'un prince mal affermi , qui gouvernait la qua- ^ _ trième partie de l'Efpagne.

€jÊ L'empereur Henri III. mortifia la fierté caftillane, en ,£

demandant à Ferdinand l'hommage de fes petits états, comme d'un fief de l'empire. Il eft, difficile de dire quelle étoit la plus mauvaife prétention , celle de l'empereur Allemand , ou celle de l'Éfpagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'état de Ferdinand refta un petit royaume libre.

C'eft fous le règne de ce Ferdinand que vivait Rodrigue , furnommé le Cid , qui en effet époufa depuis Lhimene , dont il avoit tué le père. Tous ceux qui ne connaiffent cette hiftoire que par la tragédie fi célèbre dans le fiè;le paTé , croient que le roi Don Ferdinand pofTéd.:it l'Andalomie.

Les fameux exploits du Cid furent d'abord d'aider Don Sanche , h's aine de Ferdinand , à dépouiller fes frères & fes fœurs de l'héritage que leur avait laiïié leur père. Mis Don Sanche ayant été aflafTiné dans une de ces expéditions injuftes, fes frères rentrèrent dans leurs é.ats. i|

C? Chapitre II. 9 ^1

Alors il y eue près de vingt rois en Efpagne , foit chrétiens , foit mufulmans ; & outre ces vingt rois , un nombre confidérable de feigneurs indépendans & pauvres , qui venaient à cheval , armés de toutes pièces , & fuivis de quelques écuy ers, offrir leurs services aux princes ou aux princeffes qui étaient en guerre. Cette coutume déjà répandue en Europe , ne fut nulle part plus accréditée qu'en Efpagne. Les princes à qui ces chevaliers s'engageaient , leur ceignaient le baudrier & leur faifaient préfent d'une épée, dont ils leur donnaient un coup léger fur l'épaule. Les chevaliers chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'accollade. Ils faifaient la veille des armes devant un autel de la Vierge. Les mufulmans fe contentaient de fe faire ceindre un cimeterre. Ce fut-là l'origine des chevaliers errans & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui le fit après la mort du roi Don Sanche, aflafmé en aflégeant fa fœur Ouraca dans la ville de Zamore. Trois chevaliers foutinrent l'innocence de l'infante , contre Don Diègue de Lare qui l'aceufait. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos , en préfence des juges nommés de part Si d'autre. Don Diegue renverfa & tua deux des chevaliers de l'infante ; & le cheval du troifième ayant les rênes coupées & emportant fon maître hors des barrières , le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de chevaliers , le Cid fut celui qui fe diftingua le plus contre les mufulmans. Plufieurs chevaliers fe rangèrent fous

fa bannière : & tous enfemble avec leur, écuyers & leurs gardarmes, compoiaient une armée couverte de fer , montée fur les plus beaux chevaux du pays. Le Cid vainquit plus d'un petit roi Maure: & s'étant en fuite fortifié dans la ville d'Alcifar, il s'y forma une fouveraineté.

Enfin il perfuada à fon maître Aïphonfe VI. roi de la vieille Cafri'.le, d'affiéger la ville de Tolède, & lui oifrit tous fes chevaliers pour cette entreprife. Le brait de ce

10 Essai sur les mœurs. O

fiége & la réputation du Cid appelèrent de l'Italie & de la France beaucoup de chevaliers & de princes. Raimond, comte de Toubuie, & deux princes du fang de France, de la branche de Bourgogne, vinrent à ce fiége. Le roi mahomé:an nommé Hiaja , était fils d'un des plus généreux princes dont l'hiftoire ait . confer.vé le nom. Jilmamon fon père , avait donné dans Tolède un aille à ce même roi Alphonfe que fon frère Sanche perfécuitait alors. Ils avaient vécu long-tems enfemble dans une amitié peu commune; & Almamon , loin de le retenir, quand après la mort de Sanche il devint roi , & par conféquent à craindre, lui avait fait part de les tréfors. On dit même qu'ils s'étaient féparés en pleurant. Plus d'un chevalier mahométan fortit des murs pour reprocher au roi Alphonfe fon ingratitude envers fon bienfaiteur ; & il y eut plus d'un combar fingulier fous les murs de Tolède.

Le fiége dura une année. Enfin Tolède capitula , mais à condition que l'on traiterait les mufulmans comme ils en avaient ufé avec les chrétiens , qu'on leur bifferait leur religion Se leurs loix : promeffe qu'on tint d'abord & que le tems fit violer. Toute la Cafille neuve fe rendit en fuite au Cid , qui en prit poffeffion au nom

à' Alphonse ; & Madrid , petite place qui devait un jour être la capitale de l'Efpagne , fut pour la première fois au pouvoir des chrétiens.

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des privilèges qu'on appelle même encor en Efpagne franchi fis. Le roi Alphonse fit auüitôt une aliemblée d'éveques , laquelle , fans le concours du peuple autrefois néceifaire, élut pour évêque de Tolède un prêtre nommé Bernard^ à qui le pape Urbain IL conféra la pmatie d'Efpagne à la prière du roi. La conquête fut prefque toute pour l'églife , • mais le primat eut l'imprudence d'en abuser , en violant les conditions que le roi avait jurées aux Maures. La grande Jj, mofquée devait reïter aux mahométans. L'archevêque ,

Chapitre IL

pendant l'abfence du roi , en fit une égiife , & excita contre lui une édition. Alphonse revint à Tolède, irrité contre l'indifération du prélat. 11 appaifa le foulèvement, en rendant la mofquée aux 'Arabes , & en menaçant de punir l'archevêque. Il engagea les mufulmans à lui demander eux-mêmes la grâce du prélat chrétien , & ils furent contiens & fournis.

Alphonse augmenta encor par un mariage les états qu'il gagnait par 1 épée du Cid. Soit politique , foit goût , il époufa Zaïd. fille de Benedat nouveau roi Maure d'Andaloufie , & reçut en dot plusieurs villes. On ne dit point que cette époufe à' Alphonse ait embrasé le chnftianifme. Les Maures paffaient encor pour une nation fupérieure : on fe tenait honore de s'allier à eux. Le

furr.om de Rodrigue était mzure ; & de-là vient qu'on appella les Efpagnols Maranas.

5i On reproche à ce roi Alphonfe d'avoir conjointement

§ avec fon beau-père appelle en Efpagne d'autres maho- | mé-
tans d'Afrique. Il eft difficile de croire qu'il ait fait une (i étrange
faute contre la politique ; mais les rois fe conduifent quelquefois
contre la vraifemblance. Quoi qu'il en foit , une armée de Maures
vint fondre d'Afrique en Efpagne, & augmenter la confufion où
tout était alors. Le miramolin qui régnait à Maroc envoie fon gé-
néral Ahénada au fecours du roi d'Andaloufie. Ce général trahit
non-feulement ce roi même à qui il était envoyé , mais encor le
miramolin au nom duquel il venait. Enfin ie miramolin irrité
vient lui-même combattre fon général perfide , qui faifait la
guerre aux autres mahométans , tandis que les chrétiens étaient
auſſiTi divifés entr'eux.

L'Efpagne était ainfi déchirée par les mahomérans & les chré-
tiens , lorfque le Cid , Don-Rodrigue , à la tête de fa chevalerie
fubjugua le royaume de Valence. Il y j avait en Efpagne peu de
rois plus puiffans que lui : mais ad il n'en prit pas le nom , (bit
qu'il préférât le titre de Cid , ijç

#jm^

foit que l'efprit de chevalerie le rendît fidèle au roi Alphonfe
fon maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un
fouverain , recevant des ambaliadeurs, & respecté de toutes les
nations. De tous ceux qui fe font élevés par leur courage fans rien
ufurper , il n'y en a pas eu un feul qui ait eu autant de puiffance &
de gloire que le Cid.

Après sa mort , arrivée l'an 109e , les rois de Castille & d'Arragon continuèrent toujours leurs guerres contre les Maures; l'Espagne ne fut jamais plus sanglante. Elle fut plus défolée. Témoin de l'ancienne conspiration de l'archevêque Opas & du comte Julien , qui faisaient au bout de quatre cents ans , & fit encore long-temps après, les malheurs de l'Espagne.

C'était donc depuis le milieu du onzième siècle jus-

qu'à la fin que le Cid se rendit si célèbre en Europe ; c'était le temps brillant de la chevalerie , mais c'était

C'est aussi le temps des emportemens audacieux de Grégoire VII.

3 des malheurs de l'Allemagne & de l'Italie, & de la première croisade.

DE LA RELIGION

Et de la superstition aux dixième. & onzième siècles.

Les hérésies semblaient être le fruit d'un peu de

science & de loisir. On a vu que l'état où était l'église au dixième siècle, ne permettait guère le loisir ni l'étude. Tout le monde était armé , & on ne se disputait que des richesses. Cependant en France, du temps du roi Robert, il y eut quelques prêtres, & d'autres

^ Chapitre III. 13 (

un nommé Etienne, confesseur de la reine Constance , accusés d'hérésie. On ne les appella manichéens, que pour leur donner un

nom plus odieux ; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient- guère connaître la philofophie du Perfan Mânes. C'était probablement des enthoufiaftes, qui tendaient à une perfection outrée , pour dominer fur les efprits. C'eft le caractère de tous les chefs de fectes. On leur imputa des crimes horribles , & des fentimens dénaturés , dont on charge toujours ceux dont on ne connaît pas les dogmes. Ils furent juridiment accusés de réciter les litanies à l'honneur des diables, d'éteindre en fuite les lumières, de fe mêler indifféremment , & de brûler le premier des enfans qui «aillaient de ces jnceftes , pour en avaler les cendres. Ce font à-peu-près les reproches qu'on faifait aux premiers chrétiens. Je crois que cette calomnie des payens contr'eux était fondée fur ce que les chrétiens faifaient quelquefois la cène , en mangeant d'un pain fait en I? forme de petit enfant , pour repréfenter Jesus-Christ, comme il fe pratique encor dans quelques églifes grecques. Les hérétiques dont je parle étaient fur- tout accusés d'enseigner que Dieu n'eit point venu fur la terre, qu'il n'a pu naître d'une vierge, qu'il n'eft ni mort , ni reflucité. En ce cas ils n'étaient pas chrétiens. Je vois que les accusations de cette efpèce fe contredirent toujours.

Ceux qu'on appelait manichéens , ceux qu'on nomma depuis Albigeois , Vaudois, Lollars, & qui reparurent fi fouvent fous tant d'autres noms , étaient des relies des premiers chrétiens des Gaules , attachés à plufieurs anciens ufages que la cour Romaine changea depuis , & à des opinions vagues que cette cour conflata avec le tems : par exemple, ces premiers chrétiens n'avaient point connu les images. La confeffion auriculaire ne leur avait pas d'abord été commandée. Il ne faut pas croire que du tems de Clovis , & avant lui , on fat

parfaitement inhiuit dans les Alpes du dogme de la traniûbf-
tantiation , & de piufieurs autres. On vit , au huitième fiècle ,
Claude , archevêque de Turin , adopter Î2 plupart des fen-timens
qui font aujourd'hui le fondement de ia religion proteif ante , &
prétendre que ces fentimens étaient ceux de la primitive église. Il
y a prefque toujours un pecit troupeau feprré du grand ; & depuis
le commencement de l'onzième fiècle , ce petit trjup eau fut dif-
peifé ou égorgé, quand il voulut trop paraître.

Le roi Robert &: fa femme Constance se tranſportèrent à Orléans , où ſe tenaient quelques aſſemblées de ceux qu'on appelloit manichéens. Les évêques firent brûler treize de ces malheureux. Le roi, la reine affilièrent à ce ſpectacle indigne de leur majeſté. Jamais avant cette exécution on n'avait en France livré au dernier ſupplice aucun de ceux qui dogmatifent ſur ce qu'ils n'en- tendent point. Il eſt vrai que Prifcill'un au quatrième ſiècle avait été condamné à la mort dans Trêves avec ſept de les diſciples. Mais la ville de Trêves , qui était alors dans les Gaules , n'eſt plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de Charlemagne. Ce qu'il faut obſerver , c'eſt que St. Martin de Tours ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le ſang de Prifcillien. Il diſait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils ſe trompent. Il ne ſe trouva point de St. Martin du tems du roi P. Robert.

Il s'élevait alors quelques légers nuages sur l'eucharistie ; mais il ne formaient point encore d'orages. Ce sujet de querelle qui ne devait être qu'un sujet d'adoration & de ferveur , avait échappé à l'imagination ardente des chrétiens grecs. Il fut probablement négligé , parce qu'il ne laissait nulle prise à cette métaphysique ,

cultivée par les dodeurs depuis qu'ils eurent adopté les idées de Platon. Ils avaient trouvé de quoi exercer cette

-=*!' $\ll$!lï

w[^]jjjfe[^]v--- ■ TFfi[^]V

îvft-

,^{-^}îb[^]y[^]g[^].

Chapitre III

philofophie dans l'explication delatrinité, dans la confubftantia-
bilité du verbe, dans l'union des deux natures & des deux volon-
tés , enfin dans l'abyme de la prédeflination. La queftion, fi du
pain & du vin font changés en la féconde perfonne de la trinité , &
par conféquent en Dieu ? fi on mange & on boit cette féconde
perfonne réellement ou feulement par la foi ? cette queftion , dis-
je, était d'un autre genre , qui ne paraiffait pas fournis à la philo-
fophie de ces tems. Auffi on fe contenta de faire la cène le foir
dans les premiers âges du chriftianifme , & de communier à la
méfie fous les deux efpèces au tems dont je parle, fans que les
peuples eufTent une idée fixe & déterminée fur ce mylère.

Il parait que dans beaucoup d'églifes , & fur-tout en Angleterre
, on croyait qu'on ne mangeait & qu'on ne buvait Jésus -Christ
que fpirituellement. On ç trouve dans la bibliothèque Bodléienne
une homélie du dixième fiècle , dans laquelle font ces propres
mots : \ « C'eft véritablement par la confécration le corps & „ le
fang de Jesus-Christ, non corporellement , „ mais fpirituelle-

ment. Le corps dans lequel Jesus- „ Christ fouiFrit& le corps eucharistique font entière- „ ment différens. Le premier était composé de chair „ & d'os animés par une ame raisonnable; mais ce que „ nous nommons eucharistie , n'a ni fang, ni os-, ni „ ame. Nous devons donc l'entendre dans un sens fpi- „ rituel. „

Jean Scot , furnommé Erigène, parce qu'il était d'Irlande , avait long-tems auparavant , sous le règne de Charles le Chauve , & même , à ce qu'il dit , par ordre de cet empereur, soutenu à-peu-près la même opinion. Du tems de Jean Scot , Ratram moine de Corbie & d'autres avaient écrit sur ce mystère d'une manière à faire penser qu'ils ne croyaient pas ce qu'on appella depuis la préférence -réelle. Car Ratram dans son écrit adressé à l'empereur Charles le Chauve , dit en termes exprès :

LÔ ESSAISURLESMCEURS. Vj

« Ce il le corps de Jesus-Christ qui est vu, reçu, „ & mangé , non pas les sens corporels , mais par les „ yeux de l'esprit même. „ Il est évident, ajoute-t-il, qu'il n'y a aucun changement dans le pain & dans le vin ; ils ne font donc que ce qu'ils étaient auparavant. Il finit par dire , après avoir cité St. Augustin , que le pain appelle corps, & le vin appelle sang , font une figure , parce que c'est un mystère.

De quelque manière que Ratram s'entendît & qu'on l'entendît , on écrivit contre lui : & à-peu-près dans le même tems un autre moine bénédictin nommé Fauste Katbert parla pour être le premier qui développa le sentiment commun en termes exprès , en disant, que le pain était le véritable corps qui était sorti de la Vierge, & le vin avec Veau , le véritable sang coulé du côté, réellement , & non pas en figure. Cette dispute produisit celle des

flercoriftes ou flercoraniftes , qui ofant \$± examiner phyfiquement un objet de la foi , prétendirent i| qu'on digérait le pain & le vin facrés , & qu'ils fuivaient le fort ordinaire des alimens.

Comme ces queitions fe traitaient en latin , & que les laïques alors uniquement occupés de la guerre , prenaient peu de part aux difputes de l'école , elle ne produisirent heureufement aucun trouble. Les peuples n'avaient qu'une idée vague & obfcure de la plupart des myftères : ils ont toujours reçu leurs dogmes comme la monnoie, fans examiner ie poids & le titre.

Enfin Bérenger, archidiacre d'Angers , enfeigna vers 1050 par écrit & dans la chaire , que le corps véritable de Jesus-Christ n'efl point & ne peut-être feus les apparences du pain & du vin.

Il affirmât que ce qui aurait donné une indigeftion , s'il avait été mangé en trop grande quantité , ne pouvait être qu'un aliment ; que ce qui aurait enivré, fi on en avait trop bu , était une liqueur réelle , qu'il n'y avait point de blancheur fans un objet blanc , point de |3 rondeur ÇJj

Ô Chapitre .III. 17 o

rondeur fans un objet rond ; qu'il eît phyfiquement imputable que le même corps puiſſe être en mille lieux à la fois. Ses proportions révoltèrent d'autant plus, que Bérenger , ayant une très-grande réputation , avait d'autant plus d'ennemis. Celui qui fe diftingua le plus contre lui , fut Lanfranc , de race Lombarde , né à Pavie , qui était venu chercher une fortune en France. Il balançait la réputation de Bérenger. Voici comme il s'y prenait pour le confondre dans fon traité de. corpore Domini. « On peut dire avec vérité que le corps de notre „ Seigneur dans PeUchàfifrié effle même quieilforri de „ la Vierge, & que cen'elt pas le même.

C'est le même „ quant à l'essence & aux propriétés de la véritable nature, & ce n'est pas le même quant aux épices du pain „ & du vin ; de sorte qu'il est le même quant à la substance „, & qu'il n'est pas le même quant à la forme. „

Ce sentiment de Lanfranc parut être en général celui de l'église. Bérenger n'avait raisonné qu'en philosophe. Il s'agissait d'un objet de la foi, d'un mystère que l'église reconnaissait comme incompréhensible. Il était du corps de l'église; il était payé par elle; il devait donc avoir la même foi qu'elle, & soutenir la même foi comme elle. Il fut condamné au concile de Paris en 1050, condamné encore à Rome en 1079, & obligé de prononcer sa rétractation forcée ; mais cette rétractation forcée ne fit que graver plus avant ces sentiments dans son cœur. Il mourut dans son opinion, qui ne fit alors ni schisme ni guerre civile. Le temporel seul était le grand objet qui occupait l'ambition des hommes. L'autre force qui devait faire verser tant de sang, n'était pas encore ouverte.

C'est après la dispute & la condamnation de Bérenger que l'église introduisit l'usage de l'élévation de l'hostie, afin que le peuple en l'adorant ne doutât pas de la réalité qu'on avait combattue ; mais le terme de transubstantiation ne fut pas encore attaché à cette mystère ; il ne

seul fut adopté qu'en 1115 dans un concile de Latran.

[3] Essayez les mœurs- Tom. II. B

^ 18 Essai sur les mœurs.

L'opinion de Scot, de Ratram, de Bérenger ne fut pas évanouie ; elle se perpétua chez quelques ecclésiastiques ; elle passa aux

Vaudois , aux Albigeois, aux huffites , aux proteftans ; comme nous le verrons.

Vous avez dû cbferver que dans toutes les difputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres depuis la naiffance de l'églife , Rome s'eft toujours décidée pour l'opinion qui foumettait le plus Pefprit humain , & qui anéantirait: le plus le raifonnement : je ne parle ici que de l'hiftorique; je mets à part l'infpiration de l'églife & fon infaillibilité , qui ne font pas du reiTort de l'hiïioire. Il e(t certain qu'en faifant du mariage un facrement , on faifait de la fidélité des époux un devoir plus faint , & de l'adultère une faute plus odieufe : que la croyance d'un Dieu réellement préfent dans l'euchariftie, paffant dans la bouche & dans l'eftomac d'un communiant , le rempliifait d'une terreur religieufe. Quel ref- £? pecl: ne devait-on pas avoir pour ceux qui changeaient d'un mot le pain en Dieu , & fur-tout pour le cbef d'une religion qui opérail un tel prodige ? Quand la fimple raifon humaine combattit ces myflères, elle affaiblit l'objet de fa vénération , & la multiplicité des prêtres en rendant le prodige trop commun , le rendit moins refpectabîe aux peuples.

Il ne faut pas omettre l'ufage qui commença à s'introduire dans l'onzième fiècle , de racheter par les aumônes & par les prières des vivans les peines des morts , de délivrer leurs âmes du purgatoire , & l'étabiiffement d'une fête folemnelle confacrée à cette piété.

L'opinion d'un purgatoire , ainfi que d'un enfer , efi de la plus haute antiquité , mais elle n'eft nulle part 11 clairement exprimée que dans le fixième livre-de l'Enéide de Virgile , dans lequel on retrouve la plupart" des myftres de la religion des gentils.

Ergo exercentur partis , veterumque malorum Supplicia expendant , &c.

Chapitre III

Cette idée fut peu - à - peu fanclifiée dans le chriftianifme , & on la porta jufqu'à croire que l'on pouvait par des prières modérer les arrêts de la providence , & obtenir de Dieu la grâce d'un mort condamné dans l'autre vie à des peines pEfTagèreSé-

Le cardinal Pierre Damien celui-là même qui conte que la femme du roi Ro bert accoucha d'un oie , rapporte qu'un péierin revenant de Jérufaîem , fut jeté par la tempête dans une ifle, où il trouva un bon hermite , lequel lui apprit que cette ifle était habitée par les diables ; que fon vûiînage était tout couvert de flammes , dans lesquelles les diables plongeaient les âmes des trépaffés ; que ces mêmes diables ne cessaient de crier & de hurler contre St. Odilon , abbé de Cluni, leur ennemi mortel. Les prières de cet Odilon , difaient-ils ; & celles de fes moines , nous , enlèvent toujours quelque ame.

\$f Ce rapport ayant été fait à Odilon , il inftitua dans y| fon couvent de Cluni , la fête des morts. Il n'y avait dans cette fête qu'un grand fonds d'humanité, & de piété ; & ces fentimens pouvaient fervir d'excufe à la fable du pèlerin. L'égiife adopta bientôt cette folemnité , & en fit une fête d'obligation. On attachade grandes indulgences aux prières pour les morts ; fi on s'en était tenu là, ce n'eut été qu'une dévotion ; mais bientôt elle dégénéra en abus : on vendit cher les indulgences ; les moines mandians, fur- tout , fe firent payer pour tirer les âmes du purgatoire ; ils ne

parlèrent que d'apparitions de trépaffés, d'ames plaintives qui venaient demander du fecours , de morts fubites & de châtimens éternels de ceux qui en avaient refufé; le brigandage fuccéda à la piété crédule , & ce fut une des raifons qui dans la fuite des tems fit perdre à l'égiife romaine la moitié de l'Europe.

On croit bien que Fignorance de ces fiècles afièrmiffait les fuperiikions populaires. J'en rapporterai quel- &

^ ao Essai sur ies mœurs, ^

ques exemples qui ont long - tems exercé la crédulité humaine. On prétend que l'empereur Othon III. fit périr fa femme Marie d'Arragon , pour caufe d'adultère. Il efl très-perfible qu'un prince cruel & dévot, tel qu'on peint Othon III. envoie au fupplice fa femme moins débauchée que lui. Mais vingt auteurs ont écrit , ck Maimbourg a repéré après eux , & d'autres ont répété après Maimbourg , que l'impératrice ayant fait des avances à un jeune comte Italien, qui les refufa par vertu, elie accufa ce comte auprès de l'empereur de l'avoir voulu féduire, & que le comte fut puni de mort. La veuve du comte , dit-on , vint , la tête de fon mari à la main , demander juftice & prouver fon innocence. Cette veuve demande d'être admife à l'épreuve du fer ardent. Elle tint , tant qu'on voulut , une barre de fer toute rouge dans fes mains fans fe brûler; & ce prodige 2i fervant de preuve juridique , l'impératrice fut condam- ££ née à être brûlée vive. ;s|

Maimbourg aurait dû faire réflexion que cette fable efl rapportée par des auteurs qui ont écrit très-longtems après le règne d1 Othon III. qu'on ne dit pas feulement les noms de ce comte Italien & de cette veuve qui maniait fi impunément des barres de fer rouge : il efl même très-douteux qu'il y ait jamais eu une Marie

d'Arragon , femme d' Othon III. Enfin , quand même des auteurs contemporains auraient authentiquement rendu compte d'un tel événement , ils ne mériteraient pas plus de croyance que les for-
ciers qui défont en justice qu'ils ont affilié au fabbat.

L'aventure de la barre de fer doit faire révoquer en dou-e le
fupp'ice de la prétendue impératrice Marie d'Arragon rapporté
dans tant de dictionnaires & d'histoires , où dans chaque page le
menfonge est joint à la vérité.

Le fécond événement est du même genre. On pré-

,%iird%*rrr?~::~~:s=i ••" ^■ ^r ^ ^ ^ " - " " ■■■yyf^f*

^H^àka

Cha pitre III. ai

tend que Henri II fuccesseur d'Othon III. éprouva la fidélité
de sa femme Cunegunda , en la faisant "marcher pieds nus sur
neuf focs de charrue rougis au feu. Cette histoire rapportée dans
tant de martyrologes , mérite la même réponse que celle de la
femme d'Oïhon.

Didier abbé du mont Caffin , & plusieurs autres écrivains , rap-
portent un fait à-peu-près semblable. En 1063 des moines de Flo-
rence , mécontents de leur évêque , allèrent crier à la ville & à la
campagne : « Notre évê- » que est un fimoniacque & un scélérat : »
& ils eurent , dit-on , la hardiesse de promettre qu'ils prouveraient
cette accusation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette
cérémonie , & ce fut le mercredi de la première semaine du ca-
rême. Deux bûchers furent dressés , chacun de dix pieds de long
sur cinq de large , séparés par un fentier d'un pied & demi de lar-
geur , rempli de ^ bois sec. Les deux bûchers ayant été allumés, &

cet .& efpace réduit en charbons, le moine, Pierre Aidobran- ±S
din, pajie à travers fur ce fentier à pas graves & mefurés, fie re-
vient même prendre au milieu des flammes fon manipule qu'il
avait laide tomber. Voilà ce que plufieurs hiftoriens difent , qu'on
ne peut nier qu'en renverfant tous les fondemens de l'hiftoire ;
mais il eft sûr qu'on ne peut le croire fans renverfer tous les fon-
demens de la raifon.

Il fe peut faire fans doute qu'un homme paiTe trèsrapidement
entre deux bûchers , & même fur des charbons , fans être tout-à-
fait brûlé ; mais y palier & y fepafier d'un pas grave pour re-
prendre fon manipule , c'eft une de ces aventures de la Légende
dorée , dont il n'eft plus permis de parier à des hommes
raifonnabîes.

La dernière épreuve que je rapporterai , eft celle dont on fe
fervit pour décider en Efpagne, après la prife de Tolède , fi en de-
vait réciter l'office romain , ou celui qu'on appelait mofarabique
? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le
duel. Deux

O aa Essai sur les meurs.

ilr _ „« ____>— _____

champions armés de toutes pièces , combattirent dans toutes
les règles de la chevalerie. Don Ruis de Martan^a , chevalier du
miffel mofarabique , fit perdre les arçons à fon adverfaire , & le
renverfa mourant. Mais la reine qui avait beaucoup d'inclination
pour le miffel romain , voulut qu'on tentât l'épreuve du feu.
Toutes les loix de la chevalerie s'y oppoiaient. Cependant on jeta
aux feux les deux miffels , qui probablement furent brûlés ; & le
roi , pour ne mécontenter perfonne , convint que quelques églifes

prieraient Dieu félon le rite romain , & que d'autres garderaient le mofarabique.

Tout ce que la religion a de plus augustin , était défigurée dans presque tout l'Occident par les coutumes les plus ridicules. La fête des fous , celle des ânes étaient établies dans la plupart des églises. On créait aux jours solennels un évêque des fous ; on faisait entrer dans la nef un âne en chape & en bonnet quarré. L'âne était révérend en mémoire de celui qui porta JESUS- Christ.

Les danses dans l'église, les festins sur l'autel, les dissolutions , les farces obscènes étaient les cérémonies de ces fêtes , dont l'usage extravagant dura environ sept siècles dans plusieurs diocèses. A n'envisager que les coutumes que je viens de rapporter, on croirait voir le portrait des Nègres , & des Hottentots ; & il faut avouer qu'en plus d'une chose nous n'avons pas été supérieurs à eux.

Rome a souvent condamné ces coutumes barbares , aussi-bien que le duel & les épreuves. Il y eut toujours dans les rites de l'église romaine , malgré tous les troubles & tous les scandales, plus de décence , plus de gravité qu'ailleurs, & on sentait qu'en tout cette église, quand elle était libre & bien gouvernée , était faite pour donner des leçons aux autres.

CHAPITRE QUATRIEME

De V Empire , de V Italie , de l'empereur Henri IV. 6- de Grégoire VII. De Rome & de l'Empire dans l'onzième siècle. De la dona-

tion de la comteſſi Mathilde De la fin malheureuſe de l'empereur Henri IV. & du pape Grégoire VII.

L'eſt tems de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des Céfars qui reparaîſſait en Allemagne.

On ne favait encor qui dominerait dans Rome , & quel ferait le fort de l'Italie. Les empereurs AHemans ſe croyaient de droit maîtres de tout l'Occident ; mais à peine étaient-ils ſouverains en Allemagne, où le grand gouvernement féodal des feigneurs & des évêques commençait à jeter de profondes racines. Les princes Normans, conquérans de la Fouille & de la Calabre , formaient une nouvelle puiſſance. L'exemple des Vénitiens inſpirait aux grandes viltes d'Italie l'amour de la liberté. Les papes n'étaient pas encor ſouverains & voulaient l'être.

Le droit des empereurs de nommer les papes commençait à ſ'affermir ; mais on ſent bien que tout devait changer à la première circonſtance favorable. Elle arriva bientôt, à la minorité de l'empereur Henri IV. reconnu du vivant de Henri III. ſon père , pour ſon ſuccéſſeur.

Dès le tems même de Henri III. la puiſſance impériale diminuait en Italie. Sa ſœur, comteſſe ou duchefſe de Tofcane , mère de cette véritable bienfaitrice des papes , la comteſſe Mathilde d'Eſte, contribua plus que perſonne à ſoulèver l'Italie contre ſon frère. Elle poſſédait avec le marquiſat de Mantoue la Tofcane & une

^T?V ~ " ' TTS^

|P 24 Essai ſur les mœurs.

partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne , on l'arrêta long-tems prifonnière. Sa fille la comteffe Mathilde hérita de fon ambition & de fa haine pour la maifon impériale.

Pendant la minorité de Henri IV. les brigues, l'argent & les guerres civiles firent pîufieurs papes. Enfin , on élut en 1054. Alexandre IL fans consulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : fon parti n'était pas le plus fort en Italie. Alexandre IL l'emporta , & chaffa de Rome fon compétiteur.

Henri 1 V. devenu majeur , fe vit empereur d'Italie & d'Allemagne prefque fans pouvoir. Une partie des princes féculiers & eccléfiastiques de fa patrie fe liguèrent contre lui : & l'on fait qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée , qui lui manquait. Son pouvoir était peu de chofe , fon courage était au deffus de fa fortune.

Quelques auteurs rapportent qu'étant accusé dans la diète de Vurtzbourg d'avoir voulu faire affaffiner les ducs de Sou-ibe & de Carinthie , il offrit de fe battre en duel contre l'accufateur , qui était un fimple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat : & l'accufateur, en ne paroiffint pas , juftifia l'empereur.

Dès que l'autorité d'un prince elt conteftée , fes mœurs font toujours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des makreffes , tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulut fe féparer de fa femme , fille d'un marquis de Ferrare , avec laquelle il difait n'avoir jamais pu confommer fon mariage. Quelques emportemens de fa jeuneïie aigriffaient encor les eforts , & fa conduite affaiblirait fon pouvoir.

Il y avoit alors à Rome un moine de Cluni , devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui favait mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de fon zèle 41 pour les prétentions de l'éghfe. Hildebrand était le nom ^ de cet homme audacieux , qui fut depuis ce célèbre

jzi r^f , tiJ»_____

CHAPITRE IV

Grégoire VII né à Soaneen Tofcane, de parens inconnus , élevé à Rome , reçu moine de Cluni fous l'abbé Odilon , député depuis à Rome pour les intérêts de fon ordre , employé après par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la fouplefie & de la fermeté , & déjà célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le déiignsit pour le fucceïïeur d'Alexandre II dont il gouvernait le pontifical Tous les portraits ou flatteurs ou odieux que tant d'écrivains ont faits de lui , fe trouvent dans le tableau d'un peintre Napolitain , qui peignit Grégoire tenant une houlette dans une main & un fouet dans l'autre , foulant des fceptres à fes pieds , & ayant à côté de lui les filets Se les poiffons de St. lierre.

Grégoire engagea le pape Alexandre à faire un coup d'éclat inoui , à iommer le jeune Henri de venir comparaître à Rome devant le tribunal du St. Siège. C'eft le premier exemple d'une telle entreprife. Et dans (quel terris la hafarde-t-on ? Lorfque Rome était toute accoutumée par Henri III. père de Henri IV. à recevoir fes évêques fur un (impie ordre de l'empereur. C'était précifément cette fervitude dont Grégoire voulait fecouer îe joug. Et pour empêcher les empereurs de donner des loix dans Rome, ii

voulait que le pape en donnât au empereurs. Cette hardiesse n'eut point de suite. Il sembla qu'Alexandre II. était un enfant perdu, qu'Hildebrand détachait contre l'empire avant d'engager la bataille. La mort à! Alexandre suivit bientôt ce premier acte d'hostilité.

Et Hildebrand eut le crédit de se faire élire & introniser par le peuple Romain sans attendre la permission de l'empereur. Bientôt il obtint cette permission, en promettant d'être fidèle. Henri IV. reçut ses excoeurs. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape ; & Henri, que tous ses courtisans avertiraient de craindre Grégoire VII dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à son bienfaiteur ; mais à peine Grégoire

X

lu s

%J 26 Essai sur les mœurs. *U

est-il allure du pontificat, qu'il déclare excommuniés

tous ceux qui recevront des bénéfices des mains laïques, & tout laïque qui les conférera. Il avait conçu le dessein d'ôter à tous les collateurs séculiers le droit d'instituer les ecclésiastiques. C'était mettre l'église aux prises avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même temps contre Philippe I. roi de France. Il s'agissait de quelques marchands Italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France : « Votre roi, leur dit-il, est moins » roi que tyran ; il parle sa vie dans l'infamie & dans » le crime ; » & après ces paroles indiscrettes, fuit la menace ordinaire de l'excommunication.

Bientôt après , tandis que l'empereur Henri est occupé dans une guerre civile contre les Saxons , le pape lui envoie deux légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui d'avoir donné ^ linvestiture des bénéfices , & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange trouvent l'empereur vainqueur des Saxons , comblé de gloire & plus puissant qu'on ne s'espérait. On peut se figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans , victorieux & jaloux de son rang , reçut une telle ambaflade. Il n'en fit pas le châ-timent exemplaire , que l'opinion de ces gens-là ne permettait pas , & n'opposa en apparence que du mépris à l'audace : il abandonna ces légats indifférents aux insultes des valets de sa cour.

Presqu'au même temps le pape excommunia encore ces Normans , princes de la Pouille & de la Calabre , (comme nous l'avons dit précédemment,) Tant d'excommunications à la fois paraîtraient aujourd'hui le comble de l'imprudence : mais qu'on fasse réflexion que Grégoire VII. en menaçant le roi de France , adressait sa bulle au duc d'Aquitaine vassal du roi , aussi puissant que le roi même ; que 5 quand il éclatait contre l'empereur , % il avait pour lui une partie de l'Italie , la comtesse lui fit

Chapitre IV

Mathilde , Rome , < la moitié de l'Allemagne ; qu'à l'égard des Normans , ils étaient dans ce temps-là ses ennemis déclarés : alors Grégoire VII. paraîtra plus violent & plus audacieux qu'infenfé. Il sentait qu'en élevant sa dignité au dessus de l'empereur & de tous les rois , il ferait fécondé des autres églises , flattées d'être les

membres d'un chef qui humiliait la puissance féculière. Son deïein-étak formé non- feulement de fecouer le joug des empereurs , mais de mettre Rome , empereurs & rois fous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie; il devait même s'y attendre, & le péril donne de la gloire.

Henri IV. trop occupé en Allemagne , ne pouvait passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un empereur Allemand que comme un feigneur Italien. Au lieu d'employer un général & une armée , il se ferveit , dit-on , d'un bandit nommé Cencius , très-confidéré par ses brigandages ,qui faifit le pape dans Sainte-Marie-îviajeure dans le terçs qu'il officiait ; des fatelîkes déterminés ftappèrent le por.tif & i'enfanglantèrent. On le mena prifonnier dans une tour dont Cencius s'était rendu maître.

Henri IV. agit un peu plus en prince , en convoquant à Vorms un concile d'évêques , d'abbés & de docleurs , dans lequel il fit dsposer le pape. Toutes les voix , à deux près, concoururent à û déposition. Mais il manquait à ce concile , des troupes pour l'aller faire refpe&er à Rome. Henri ne fit que commettre fon autorité , en écrivant au pape qu'il le dépofait , & au peuple Romain qu'il lui défendait de reconnaître Grégoire.

Dès que le pape eut reçu ces lettres inutiles, il parla ainfi dans un concile a Rome : « De la part de Dieu » tout-puiffant , & par notre autorité , je défens à ■o Henri, fils de notre empereur Henri , de gouverner » le royaume Teutcnique & l'Italie : j'abfous tous les » chrétiens du ferment qu'ils lui ont fait eu feront : &

IS

y* a8 [Essai sur ies mœurs. K]

» je défens que qui que ce foit le ferve jamais comme » roi. » On fait que c'est-Ià le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vu auparavant des évêques déposer Louis le Débonnaire \ mais il y avait au moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient Louis , en apparence seulement, à la pénitence publique ; & perlbne n'avait jamais osé parler depuis la fondation de l'église comme Grégoire VII. Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que la sentence. Il y redit plusieurs fois que les évêques font au dessus des rois & faits peur les juger : expressions non moins adroites que hardies, qui devaient ranger sous son étendard tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que quand Grégoire VII. déposa ainsi son souverain par de simples paroles , il savait bien qu'il ferait fécondé par les guerres civiles d'Allemagne , qui recommencèrent avec plus de fureur. Un KCE évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner Grégoire. On prétendit que cet évêque mourant d'une mort foudroyante & douloureuse, s'était repenti de la déposition du pape comme d'un sacrilège. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnèrent au peuple. Ce n'était plus le temps où l'Allemagne était unie sous les Othons. Henri IV. se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérés , qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révolutions. Chaque prince Allemand était jaloux de la puissance impériale , comme le haut baronage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toujours , & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer. Les princes confédérés ne donnèrent la liberté à Henri IV. qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire , sans faire aucune fonction ni de chrétien , ni de roi , en attendant que

le pape vînt préfider dans Ausbourg à une aifemblée de princes J! &c d'évêques , qui devait le juger.

fee*

C 1! A P I T R E IV. a9 ^

Il paraît que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur , avaient auffi celui de le dépofer ; mais vouloir faire préfider le pape à ce jugement , c'e'tait le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'empire. Ce fut le triomphe de Grégoire VII & de la papauté. Henri IF. réduit à ces extrémités , augmenta encor beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg : & par une réfolution inouïe, paffant les Alpes du Tyrol avec peu de domeïliques , il alla demander au pape fon abfolution. Grégoire VII. était alors avec la comteſſe Mathilde dans la ville de Canoffe , l'ancien Canuſmm , fur l'Apennin près de Reggio , fortcreffe qui paffait alors pour imprenable. Cet empereur , déjà célèbre par des batailles gagnées , fe préfente à la porte de la fortereïTe, fans gardes, fans fuite. On l'arrête dans la féconde enceinte. On le dépouille de fes habits. On le revêt d'un cili.e. Il refle pieds nuds dans la. cour : c'était au mjis de Janvier 1077. On le fit jeûner trois jours, fans l'admettre à baifer les pieds du pape , qui pendant ce tems était enfermé avec la comteſſe Mathilde , dont il était depuis long-tems le directeur. Il n'eſt pas furprenant que les ennemis de ce pape lui aient reproché fa conduite avec Mathilde. Il eſt vrai qu'il avait foixantedeux ans ; mais il était directeur , Mathilde était femme, jeune & faible. Le langage de la dévotion qu'on trouve dans les lettres du pape à ia princeïTe , comparé avec les emportemens de fon ambition , pouvait faire foupçonner

que la religion (ervait de mifque à toutes fes paffions. Mais aucun fait , aucun indice n'a jamais fait tourner ces foupçons en vraieffemblance. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un enthoufiafme fi permanent , ni un zèle fi intrépide. Grégoire était aufière , & c'était p-V-là qu'il était dangereux.

Enfin l'empereur eut la permiffion de fe profterner aux pieds du Pontife, qui voulut bien l'abfoudre, en le Jfc

Essai s ur les mœurs.

faifant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape a Augsbourg , & qu'il lui ferait en tout parfaitement fournis. Quelques évêques & quelques feigneurs Âllemans du parti de Henri , firent la même fourmilion. Grégoire VIL fe croyant alors, non fans vraieffemblance , le maître des couronnes de la terre écrivit dans plufieurs lettres que fon devoir était d'abaiffer les rois.

La Lombardie , qui tenait encor pour l'empereur , fut fi indignée de l'aviïïïTement où il s'-était réduit , qu'elle fut prête de l'abandonner. On y laiffa Grégoire VII. beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureufement pour l'empereur , cette haine des violences du pape l'emporta fur l'indignation qu'infpirait la baffeiïe du prince. Il en profita : "& par un changement de fortune nouveau pour des empereurs Teutoniques , il fe' trouva enfin très-fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape , tandis que Grimât goire VIL foulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'un côté , ce pape agiffait fous main pour faire élire un autre Ce far en Allemagne, & Henri n'omettait rien pour faire élire un autre pape par les Italiens. Les Allemans élurent donc pour empereur Rodolphe , duc de Souabe : & d'abord Grégoire VIL écrivit

qu'il jugerait entre Henri & Rodolphe, & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui ferait le plus fournis. Henri s'étant plus fié à ses troupes qu'au St. Père, mais ayant eu quelques mauvais succès, le pape plus fier, excommunia encore Henri en 1080. « Je lui ôte la couronne, dit-il, & je » donne le royaume Teutonique à Rodolphe : » & pour faire croire qu'il donnait en effet les empires, il fit présent à ce Rodolphe d'une couronne d'or, où ce vers était gravé.

Petra dédit Petro, Petrùs diadema Rodolpko.

La pierre a donné à Pierre la couronne, Se Pierre la donne à Rodolphe.

ïô

=ç?^hMg^?=====ĩ===== s==^r^2) %

O C H A P I T R E I V

Ce vers raffemble à la fois un jeu de mots puéril & une fierté qui étaient également la fuite de l'esprit du tems.

Cependant, en Allemagne le parti de Henri se fortifiait. Ce même prince, qui couvert d'un cilice & pieds nus, avait attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyait son fujet, prit deux révolutions plus hardies, de déposer le pape & de combattre son compétiteur. Il raffemble à Braken dans le Tyrol une vingtaine d'Evêques, qui chargés de la procuration des prélats de Lombardie, excommunient & déposent Grégoire VII. comme fauteur des tyrans, jimoniaque, facrilège & magicien. On élit pour pape dans

cette assemblée Guibert , archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre Grégoire , Henri IV. à la tête d'une armée, va combattre son rival Rodolphe. Est-ce excès d'enthousiasme , est-ce ce qu'on appelle fraude ^ pieuse , qui portait alors Grégoire VII à prophétiser que |i Henri ferait vaincu & tué dans cette guerre ? Que je ne ■ fois point pape , dit-il dans sa lettre aux évêques Allemands de son parti , j'ai cela rarement arrive avant la St. Pierre, La faim raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé. Mais considérons quelles erreurs régnaient dans les esprits des hommes. L'astrologie judiciaire fut toujours la superstition des faibles. On reproche à Grégoire d'avoir cru aux astrologues. L'acte de sa déposition à Brixen porte, qu'il se mêlait de deviner, d'expliquer les songes ; & c'en fut le fondement qu'on l'accusait de magie. On l'a traité d'impie au sujet de cette fameuse & étrange prophétie. Il se peut faire qu'il ne fut que crédule.

Sa prédiction retomba sur Rodolphe sa créature. Il fut vaincu. Gozfrid de Bouillon , neveu de la comtesse Mathilde , le même qui depuis conquiert Jérusalem , tua dans la mêlée cet empereur que le pape se vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape } au lieu de rechercher Heurteloup écrivit à tous les évêques Teutoniques, qu'il

-■w-^.'^'w --.«—— — — «rr^U-V #

y 31 Essai sur les mœurs.

fallait élire un autre souverain , à condition qu'il rendrait hommage au pape comme son vassal ? De telles lettres prouvent que la faction contre Henri en Allemagne était encore très-puissante.

C'était dans ce tems-même que ce pape ordonnait à ses légats en France , d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque mailon , ainsi qu'en Angleterre.

Il traitait l'Espagne plus despotiquement; il prétendait en être le feigneur fuzerain & domanial ; & il dit dans sa feizième épître, qu'il vaut mieux qu'elle appartienne aux Sarrazins , que de ne pas rendre hommage au St. Siège.

Il écrivit au roi de Hongrie Salomon , roi d'un pays à peine chrétien: «Vous pouvez apprendre des anciens » de votre pays que le royaume de Hongrie appartient à l'église romaine. »

Quelques téméraires que paraissent les entreprises ,

*1 elles font toujours la fuite des opinions dominantes. Il

Il faut certainement que l'ignorance eût mis alors dans beau-

un coup de têtes, que l'église était la maîtresse des royaumes,

car - puisque le pape écrivait toujours de ce style.

Son inflexibilité avec Henri n'était pas non plus sans fondement. Il avait tellement prévalu sur l'esprit de la jeune comtesse Mathilde, qu'elle avait fait une donation authentique de ses états au St. Siège , s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. On ne fait s'il y eut un acte, un contrat de cette concession. La coutume était de mettre sur l'autel une motte de terre quand on donnait ses biens à l'église : des témoins tenaient lieu de contrat. On prétend que Mathilde donna deux fois tous ses biens au St. Siège.

La vérité sur cette donation , confirmée depuis par son testament , ne fut point révoquée en doute par Henri IV. C'est le titre le plus authentique que les papes aient réclamé. Mais ce titre

même fut un nouveau fujet de querelles. La comteffe Mathilde poffédait la Tofcane , Mantoue , 31 Parme , Reggio , Plaifance , Ferrare , Modène , une partie j»

Chapitre IV

de l'Ombrie & du duché de Spoletre , Véronne , prefque tout ce qui eft appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre de Viterbe jufqu'a Orviette , avec une partie de la marche d'Ancone.

Henri III. avait donné cette marche d'Ancone aux papes ; mais cette conceffion n'avait pas empêché la mère de la comteffe Mathilde de fe mettre en poffeffion des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il femble que Mathilde voulut réparer après fa mort le tort qu'elle faifait au St. Siège pendant fa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs qui étaient inaliénables; & les empereurs prétendirent que tout fon patrimoine était fief de l'empire. C'était donner des terres à conquérir , & laiffer des guerres après elle. Henri IV. comme héritier & comme feigneur fuzerain, ne vit dans une telle donation que la violation des droits de l'empire. Cependant à la longue il a fallu céder au St. Siège une partie de ces états.

Henri IV. pourfuivant fa vengeance, vint enfin alléger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en-deçà du Tibre , qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens , tandis qu'il menace le pape : il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple fe jette aux genoux de Grégoire , pour le prier de détourner les malheurs d'un fiége & de fléchir fous l'empereur. Le pontife inébranlable répond qu'il faut que l'empereur renouvelle fa pénitence, s'il veut obtenir fon pardon.

Cependant le fiége traînait en longueur. Henri IV, tantôt présent au fiége , tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne, prit enfin la ville d'affaut. Il est fingulier que les empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome, & n'y aient jamais régné. Reliait Grégoire VII à prendre. Réfugié dans le château Saint. Ange , il y bravait & excommuniait son vainqueur.

Rome était bien punie de l'intrépidité de son pape. Robert Guiscard , duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normans dont j'ai parlé , prit le tems de l'absence de

Effaîfur les mœurs. Tom. II. C Q

Essai sur les mœurs.

«sàM*

fi

l'empereur , pour venir délivrer le pontife ; mais en même tems il pillà Rome , également ravagée, & par les impériaux qui affligèrent le Pontife , & par les Napolitains qui le délivraient. Grégoire VII mourut quelques tems après à Salerne, le -24 de Mai 1085 , laissant une mémoire chère & respectable au clergé romain, qui partagea sa fierté, odieuse aux empereurs , & à tout bon citoyen qui confidère les effets de son ambition inflexible. L'église dont il fut le vengeur & la victime , l'a mis au nombre des saints , comme les peuples de l'antiquité déifiaient leurs défenseurs.

La comtesse Matilde , fille du pape Grégoire, se remaria bientôt après avec le jeune prince Guelfe fils de Guelfe , duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était sa donation. Elle avait quarante-deux ans , & elle pouvait encore avoir des enfans qui eussent hérité d'une guerre civile.

La mort de Grégoire VII. n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses successeurs se gardèrent bien de faire approuver leurs élections par l'empereur. L'église était loin de rendre hommage: elle en exigeait ; & l'empereur excommunié n'était pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un moine , abbé du mont Carlin , élu pape après, le moine Widelrand , & périssant en tout comme lui , mais qui ne fit que passer , Urbain II né en France dans l'obscurité, qui régna onze ans , furent de nouveaux ennemis de l'empereur.

Il me paraît sensible que le vrai fonds de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome ; & le prétexte qu'on voulait rendre sacré, était que les papes, dépositaires des droits de l'église , ne pouvaient souffrir que des princes profanes investissent les évêques par la crosse & l'anneau. Il était bien clair que les évêques, sujets des princes & enrichis par eux, devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne prêten-

se'•L vf '. I ' —

^^tr—™

=E*5¥\$lSXw

O CHAPITREiy. 35

daient pas donner le St. Esprit ; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une crosse & d'un anneau étaient des accessoires à la question principale. Mais il arriva ce qui arrive presque toujours dans les disputes ; on négligea le fonds, & on se battit pour une cérémonie indifférente.

Henri IV. toujours excommunié & toujours persécuté fut ce prétexte par tous les papes de son temps, éprouva les malheurs que peuvent causer les guerres de religion & les guerres civiles. Urbain VIII fut contre lui son propre fils Conrad ; & après la mort de ce fils dénaturé, son frère qui fut depuis l'empereur Henri V. fit la guerre à son père. Ce fut pour la féconde fois depuis Charlemagne, que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs pères.

Henri IV. trompé par Henri son fils, comme Louis[^] le Débonnaire l'avait été par les siens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y déposèrent : deux députés de la S^{te} diète envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Bientôt après, échappé de sa prison, pauvre, errant & sans secours, il mourut à Liège plus misérable encore que Grégoire VII & plus obscurément, après avoir si long-temps tenu les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires, sur ses grandeurs, sur ses infortunes, sur ses vices & ses vertus. Il s'écriait en mourant, Dieu des vengeances, vous vengerez[^] ce parricide. De tout temps les hommes ont imaginé que Dieu exauçait les malédictions des mourans & surtout des pères. Erreur utile & respectable, si elle arrêtait le crime. Une autre erreur plus généralement répandue parmi nous, faisoit croire que les excommuniés étaient damnés. Le fils de Henri IV. mit le comble à son impiété, en affectant la piété atroce de déterrer le corps de son père inhumé dans la cathédrale de Liège, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainsi qu'il consumma son hypocrisie dénaturée.

[^] 3<5 Essai sur les mœurs.

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur Henri IV. plus malheureux que notre Henri IV. roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté , & tant d'audace de l'autre , tant de chofes horribles réputées sacrées , tant de princes immolés à la religion. Vous en verrez l'unique origine dans la populace ; c'est elle qui donne le mouvement à la superstition. C'est pour les forgerons & les bûcherons de l'Allemagne que l'empereur avait paru pieds nus devant l'évêque de Rome. C'est le commun du peuple, esclave de la superstition, qui veut que Ces maîtres en fissent les esclaves. Dès que vous avez souffert que vos sujets fissent aveuglés par le fanatisme , ils vous forcent à paraître fanatique comme eux ; & si vous secouez le joug qu'ils portent & qu'ils aiment , ils se foulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion , qui doivent être douces , seraient pesantes & dures , plus vos peuples feraient fou-Ç mis. Vous vous êtes trompé ; ils se fervent de ces chaînes pour vous gêner sur le trône , ou pour vous en faire descendre.

CHAPITRE CINQUIEME

De l'empereur Henri V. & de Rome , jusqu'à Frédéric I.

Le même Henri V. qui avait détrôné & exhumé son père, une bulle du pape à la main, foutint les mêmes droits de Henri IV. contre l'église , dès qu'il fut maître. Déjà les papes avaient fait un appui des rois de France contre les empereurs. Les prétentions de la papauté attaquaient , il est vrai , tous les souverains ; mais on ménageait par des négociations ceux qu'on in-

{gy* ■ ^à^^JJ^

Chapitre V

fultait par des bulles. Les rois de France ne prétendaient rien à Rome. Ils étaient voifins & jaloux des empereurs qui voulaient dominer fur les rois. Us étaient donc les alliés naturels des papes. Auffi Pafchal IL vint en France , & implora le fecours du roi Philippe i. Ses fucceifeurs en usèrent fouvent de même. Les domaines que poffédait le St. Siège , le droit qu'il réclamait en vertu des prétendues donations de Pépin & de Charle*magne , la donation réelle de la comteffe Mathilde ,he faifaient point encor du pape un fouverain puiſſant. Toutes ces terres étaient eu conteftées ou poſTédées par d'autres. L'empereur foutena.it , non fans raifon , que les états de Mathilde lui devaient revenir comme un fief de l'empire ; ainſi les papes combattaient pour le fpirituel & pour le temporel. Pafchal IL nbbtint du roi Philippe que la permiffion de tenir un concile à ^i Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop divifé

pour lui donner des troupes. 3\$

Henri V ayant terminé par des traités une guerre l^ de peu de durée contre la Pologne , fut tellement intéreîfer les princes de l'empire à foutenir fes droits, que ces mêmes princes , qui avaient aidé à détrôner fon père en vertu des bulles des papes , fe réunirent avec lui pour faire annuller dans Rome ces mêmes bulles.

Il defeend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut encor teinte de fang pour cette querelle de la croiïe & de l'anneau. Les traités , les parjures , les excommunications & les meurtres fe fuivirent avec rapidité. Pafchal IL ayant folemnellement rendu les mvefitures avec ferment fur l'évangiUe, fit annuler fen ferment par les cardinaux ; nouvelle manière de manquer à fa parole. Il fe biffa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile , afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à R.ome ; car prefque jamais ces Ccfars n'y allèrent

fjfcjSïïwa — — -* — -^rrr-pLeÀ *»

D 38 Essai sur les mœurs. n5

que pour des querelles ecdéfiiaïïques, dont la plus grande était le couronnement. Enfin sprès avoir créé , depofé , chafTé, rappelés papes, Henri V. aura" fouvent excommunié que fon père , & inquiété comme lui par fes grands vaïTaux d'Allemagne , fut obligé de terminer la guerre des inveftitures , en renonçant à cette crofTe & à cet anneau. Il fit plus j il le défifta folemnellement du droit que s'étaient attribué les empereurs, ainfi que les rois de France , de nommer aux évêchés , ou d'interpofer tellement leur autorité dans les élections , qu'ils en étaient abfolument les maîtres.

Il fut donc décidé da-jns un concile tenu à Rome, que les rcis ne donneraient plus aux bénéficiers canoniquement élus les inveilitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les décrets de ce concile : ainfi finit cette guerre fan- 2j| glante & abfurde. Mais le concile , en décidant avec & || tant de mefures , avec quelle efpèce de bâton on

don- ;^ J| nerait les évêchés , fe garda bien d'entamer la quef- 1
tion , fi l'empereur devait confirmer l'éiedion du pape ? fi le pane
était fon vaflal ? fi tous les biens de la cemtelTe Mathilde appar-
tenaient à l'églife ou à l'empire ? Il femblait qu'on tînt en réferved
ces alimens d'une guerre nouvelle.

Après la mort de Henri F. qui ne laifTa point d'enfans, l'em-
pire toujours é'.eclif , cft -conféré par dix électeurs à un prince de
la maifan de Saxe : c'efl Loihain IL II y avoit bien moins d'in-
trigues & dedifeorde pour le trône impérial que pour la chaire
pontificale; car quoiqu'en 10591m concile tenu pzrl\icc!ds2L eût
ordonné que le pape ferait élu par les cardinaux évêques, nulle
forme, nulle règle certaine n'était encor introduite dans les élec-
tions. Ce vice eïïemie! du gouvernement avait pour origine une
infittutian refpeclable. Les premiers chrétiens tous égaux & tous
cbfcurs, liés enfemb'e par la crainte commune aj. des màgiflrats,
gouvernaient fecrétement leur fociété

Chapitre V

pauvre & fainte à la pluralité des voix. Les richeffes ayant pris de-
puis la place de l'indigence, il ne reiïa de ia primitive églife que
cette liberté populaire devenue quelquefois licence. Les cardi-
naux, évêques, prêtres & clercs qui formaient le confcii des papes
, avaient une grande part à l'élection ; m^is le relie du clergé vou-
lait jouir de fon ancien droit • le peuple croyait ion iuffrage néceï-
taire : & toutes ces voix réunies n'étaient rien au jugement des
empereurs.

Pierre de Léon , petit- fils d'un Juif très-opulent, fut élu par une[fac]ion ■ Innocent II. le fut par une autre. Ce fut encor une guerre civile. Le fils du Juif, comme le plus riche, relia maître de Rome, & fut protégé par Roger roi de Sicile, (comme nous l'avons vu au chap. XLi.) l'autre, plus habile ck plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

C'eii ici un trait d'histoire qu'il ne faut pas négliger. Cet Innocent II. pour avoir le suffrage de l'empereur , lui cède, à lui & à ses enfans , l'usufruit de tous les domaines delà comteffe Mat/tilde, par un acte daté du 13 Juin l 133.. Enfn celui qu'on appelait le pape Juif étant mort, après avoir liège huit ans, Innocent II. fut poitesteur païiñhîe ; il y eut quelques années de trêve entre l'empire & le sacerdoce. L'enthousiasme des croisades , qui était alors dans sa force, entraînait ailleurs les esprits.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduisait de tems en tems quelques racines. Plusieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour se mettre en républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan , Pavie. On avait les grands exemples de Gènes , de Venise, de Pise ; & Rome se fouvénait d'avoir été la ville des Scipions. Le peuple rétablit une ombre de sénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de deux consuls. Le nouveau sénat ^ signifia au pape Lucius II que la souveraineté réfidait

lie:

IN.',.

O 40 Essai sur les mœurs. £|

dans le peuple Romain , & que l'évêque ne devait avoir foin que de l'égiïfe.

Ces fénateurs s'e'cant retranchés au capitolé , le pape Lucius les aiiiégea en perfonne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en mourut quelques jours après.

En ce tems Arnaud de Brejcia , un de ces hommes à enrhouliafme , dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richéfTes immenfes des eccléïiaftiques & contre leur luxe. Il vint à Rome , où il t ouva les efprits difpufés à l'entendre. Il fe flattait de réformer les papes, & de contribuer à rendre Rome libre. Eugène III, auparavant moine à Citeaux & à Clerveaux, était alors pontife. St. Bernard lui écrivait -. « Gardez-vous des Romains : ils font odieux au ciel » & à la terre, impies envers Dieu, féditieux entre » eux, jaloux de leurs voifins , cruels envers les étran- » gers : ils n'aiment perfonne , & ne font aimés de £5 » perfonne , & voulant fe faire craindre de tous , ils i£ * » craignent tout le monde, &c.» Si on comparait ces antithèfes de St. Bernard avec la vie de tant de papes, on exeuferait un peuple qui portant le nom de Romain , cherchait à n'avoir point de maître.

Le pape Eugène III. fut ramener ce peuple , accoutumé à tous les jogs. Le fénat fubfifta encor quelques années. Mais Arnaud de Brefcia , pour fruit de fes fermons , fut brûlé à Rome fous Adrien IV. Deftinée ordinaire des réformateurs qui ont plus d'indiferétion que de puiffance.

Je crois devoir obferver que cet Adrien IV. né Anglais , était parvenu à ce faite des grandeurs du plus vil état où les hommes puisfent naître. Fils d'un mandiant, & mandiant lui-même, errant

de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines de Valence en Dauphiné, il était enfin devenu pape.

On n'a jamais que les fentimens de fa fortune présente. Adrien IV. eut d'autant plus d'élévation dans l'esprit ,

\ kJ

ïbfâgéù. :, ■ ■ • . ^èST"" « : ir ' : - -: r- : _■■■ 'gajgffij»

Chapitre V

qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'Église romaine a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance: & on peut même remarquer que parmi les papes ceux qui ont montré le plus de hauteur , font ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui en Allemagne il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

CHAPITRE SIXIEME

De Frédéric Barberousse. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté tant qu'elle fut contre la puissance allemande. Belle p^{re}. conduite du pape Alexandre III. vainqueur de ||

l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre 'p humain.

\. Egwait alors en Allemagne Frédéric I, qu'on nomme communément Barberouffe, élu après la mort de Conrad III. son oncle, non-feuëment pas les feigneurs Aïlemans, mais au(fi par les Lombards qui dînèrent cette fois leurs fuffrages. Frédéric était un homme comparable à Othon & à Charlemagne. Il fallut aller prendre à Rome cette couronne impériale , que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret , voulant couronner un vaffal , & affligés d'avoir un maîrre. Cette fituarion toujours équivoque des papes, des empereurs, des Romains , & des principales villes d'Italie, faifait répandre du fang à chaque couronnement d'un Céfar. La coutume était que quand l'empereur s'approchait pour fe faire couronner , le pape fe fortifiait , le peuple an fe cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur pro-

„2lfV— — — , tJur

■ ■ * 42 ESSAÏ SUR LES MŒURS.

mettait qu'il n'attenterait ni à !a vie , ni aux membres , ni à l'honneur du pape , des cardinaux & des magiffrats : le pape de fcn coté fallait le même ferment à l'empereur .& à fes officiers. Telle était alors la confufe anarchie de i'Occident chrétien , que les deux premiers perfonnages de cette petite partie du monde . l'un fe vantant d'être le fucceffeur des Céfars ,. l'autre le fucceffeur de Jesus-Christ , & l'un devant donner l'onction facrée à l'autre ; tous deux étaient obligés de jurer qu'ils ne feraient point affaffins pour le tems de la cérémonie. Un chevalier armé de toutes pièces , fit ce ferment au pontife Adrien IV. au nom de l'empereur , <k le pape rit son ferment devant le chevalier.

Le couronnement ou exaltation des papes était accompagné alors de cérémonies auifi extraordinaires , & qui tenaient de la

(implicite plus encor que de la barbarie. On pofait d'abord le pape élu , fur une chaife percée , appelée (lercoriarium , errfuite fur un fiége de porphire, fur lequel on lui donnait deux clefs; de là fur un treizième fiége , où il recevait douze pierres de couleur. Toutes ces coutumes que le tems avait introduites, ont été abolies par le tems. Quand l'empereur Frédéric eut fait fon ferment, le pape Adrien IV. vint le trouver à quelques milles de Rome.

Il c%ait établi par le cérémonial romain , que l'empereur devait fe proclamer devant le pape , lui baifer les pieds , lui tenir Terrier , Ce conduire la haquenée blanche du St. Père par 'a bride l'efface de neuf pas romains. Ce n'était pas ainfi que les papes avaient reçu Charlemagne. L'empereur Frédéric trouva le cérémonial outrageant , & refufa de >s-y foumettre, Alors tous les cardinaux s'enfuirent , comme fi le prince par un facrilège avait donné le fignal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine , qui tenait régHlre de tout , lui fit voir que Ces prédéceffeurs avaient rendu ces devoirs. Je (L ne fais fi aucun autre empereur que Lothaire U. fucceffeur ■&

o "k^vw

Chapitre VI. 43 il

de Henri V. avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baifer les pieds , qui était d'ufage , ne révoltai point la fierté de Frédéric ; & celle de, îa bride & de Terrier l'indignait , parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux prérendus affronts , qu il n'envifagea que comme de vaines marques

d'humilité chrétienne , & que îa cour de Rome regardait comme des preuves de iujeraon.

Les députés du peuple Romain, devenus aufTi plus hardis depuis que prefque toutes les villes de l'Italie avaient fonné le tocfin de la liberté , voulurent traiter de leur coté avec l'empereur ; mais ayant commencé leur harangue en difant : « Grand roi , nous vous avons fait » citoyen & notre prince , d'étranger que vous étiez : » l'empereur fatigué de tous côtés de tant d'orgueil , leur impofa filence , & leur dit en propres mots : « Rome » n'eſt plus ce qu'elle a été , il n'ell pas vrai que vous » m'ayez appelle & fait votre prince : Ckarkmagne & » Gthon vous ont conquis par la valeur : je fuis votre » maître par une poſſeſſion légitime. » Il les renvoya ainſi, & fut inauguré hors des murs par le pape , qui lui mit le ſceptre & l'épée en main & la couronne fur la tête.

On favait fi peu ce que c'était que l'empire , toutes les prétentions étaient fi contradictoires , que d'un côté le peuple Romain fe fouleva , & il y eut beaucoup de fangverfé, parce que le pape avait couronné l'empereur fans l'ordre du fénat & du peuple ; - & de l'autre côté le pape Adrien écrivait dans toutes ſes lettres , qu'il avait conféré à Frédéric le bénéfice de l'empire Romain , benefic'wm imperii Romani. Ce mot de beneficium lignifiait un fief à la lettre. Il fit de plus expoſer en public à Rome un tableau qui repréſentait Lothaire IL aux genoux du pape Alexandre IL tenant les mains jointes entre celles du pontife , ce qui était la marque M

$Ij\hat{g}\hat{a} - j > ^\hat{g}\hat{a}\hat{g} - i i * \& ^\hat{o}$

44 Essai sur les mœurs.

dillinctive de la vaflalité. L'infcription du tableau était :

Rex venit ante fores , jurans prias urbis honoré*'. Pofi komo fit papœ. , fumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de » Rome , & devient vaffal du pape qui lui donne la cou- » ronne. »

Frédéric f étant à Befançon , (car ce que nous nommons la Franche-Comté , refte du royaume de Bourgogne , appartenait à Frédéric par fon mariage) apprit ces attentats , & s'en plaignit. Un cardinal préfent répondit : Eh de qui tient-il donc l'empire , s'il ne le » tient du pape ? » Othon comte palatin fut prêt de le percer de l'épée de l'empire , qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit , le pape négocia. Les Allemans tranchaient tout alors par le glaive , & la cour Romaine

J?, fe fauvait par des équivoques.

^ Roger , vainqueur en Sicile des mufuîmans , & au

royaume de Naples des chrétiens , avait en baifant les pieds du pape Urbain IL fon prifonnier , obtenu de lui l'investiture , & avait fait modérer la redevance à fix cents bejans d'or ou fquifates , monnoie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le pape Adrien , en 1156 , aiTiégé par Guillaume , lui céda jûfqu'à des prétentions eccléfiastiques. Il confentit qu'il n'y eut jamais dans rifle de Sicile , ni légation ni appellation au St. Siège , que quand le roi le voudrait ainfi, C'eit depuis ce tems que les rois de Sicile , feuls rois vaiTaux des papes, font eux-mêmes d'autres papes dans cette ifle. Les pontifes de Rome, ainfi adorés & mal-traités, reiTemblaient , fi on ofe le dire , aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

Adrien IV. se dédommageait avec les autres rois qui avaient besoin de lui. Il écrivait ainsi au roi d'Angleterre Henri II » On ne doute pas , & vous le savez , que » l'Irlande & toutes les îles qui ont reçu la foi , appar-

#^kj%Twv--- - ===== ->rr^^"^^r-

^ Chapitre VI. 45 H

j) tiennent à l'église de Rome : or si vous voulez entrer » dans cette île pour en chasser les vices , y faire ob- » server les loix , & faire payer le denier de St. Pierre , » par an pour chaque maison , nous vous l'accordons » avec plaisir. »

Si quelques réflexions me sont permises dans cet effai sur l'histoire de ce monde , je confidère qu'il est bien étrangement gouverné. Un mandant d'Angleterre , devenu évêque de Rome , donne de son autorité rifle d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les papes avaient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau , & Adrien IV. avait envoyé au roi Henri II un anneau en signe de l'investiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende , eût été sacrilège.

L'intrépide activité de Frédéric Barberousse Je fumait à peine pour subjuguier , & les papes qui contenaient l'empire , & Rome qui refusait le joug , & toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il fallait réprimer en même temps la Bohême qui l'inquiétait , les Polonais qui lui faisaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohême , érigée déjà en royaume par Henri IV, en 1066\ On dit que le roi de Danemarck reçut de lui l'investiture. Il s'alfura de la fidélité des princes de l'empire, en se rendant redoutable aux étrangers, & revola dans l'Italie, qui fondait sa liberté sur les

embarras du monarque. 11 la trouva toute en confusion, moins encor par ces efforts des villes pour leur liberté , que par cette fureur départi ., qui troublait , comme vous l'avez vu, toutes les élections des papes.

Après la mort d'Adrien IV. deux factions éiifent en tumulte ceux qu'on nomme Victor II. & Alexandre III. Il fallait bien que les alliés de l'empereur reconnurent le même pape que lui , & que les rois jaloux de l'empereur reconnurent l'autre. Le scandale de Rome était

P@I^F^====; *--- — r~rrré\$&^t-j ~T7r\$t*A'®

Essai sur les mœurs.

donc nécessairement le signal de la division de l'Europe. Victor II. fut le pape de Frédéric Barberousse. L'Allemagne, la Bohême , la moitié de l'Italie lui adhérèrent. Le pape reconnut Alexandre. Ce fut en l'honneur de cet Alexandre que les Milanais , ennemis de l'empereur , bâtirent Alexandrie. Les pamphlets de Frédéric voulurent en vain qu'on la nommât Céfarée; mais le nom du pape prévalut, & elle fut nommée Alexandrie de la paille ; furnom qui fait sentir la différence de cette petite ville, & des autres de ce nom3 bâties autrefois en l'honneur du véritable Alexandre.

Heureux ce siècle s'il n'eût produit que de telles disputes ! Mais les Allemands voulaient toujours dominer en Italie, & les Italiens voulaient être libres. Us avaient certes un droit plus naturel à la liberté qu'un Allemand n'en avait à être leur maître.

Les Milanais donnent l'exemple. Les bourgeois, devenus soldats , Surprennent vers Lodi les troupes de l'empereur & les battent. S'ils avaient été fécondés par les autres villes , l'Italie

prenait une face nouvelle. Mais Frédéric rétablit son armée. Il affaiblit Milan. Il condamne par un édit les citoyens à la Servitude , fait rassembler les murs & les cimetières , & fermer du fer leurs ruines. C'était bien justifier les papes que d'en user ainsi. Brescia , Plaisance , furent démantelées par le vainqueur. Les autres villes qui avaient aspiré à la liberté , perdirent leurs privilèges. Mais le pape Alexandre , qui les avait toutes excitées , revint à Rome après la mort de son rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. Frédéric fit élire un autre pape , & celui-ci mort , il en fit nommer encore un autre. Alors Alexandre III. se réfugia en France , à l'abri naturel de tout pape ennemi d'un empereur : mais le feu qu'il a allumé , reparaît dans toute sa force. Les villes d'Italie se liguèrent ensemble pour le maintien de leur liberté, Les Milanais rebâtirent Milan malgré l'empereur. Le pape enfin en négociant fut plus

ikj*v?ê?~ ' ' — — -rrrdvfêfar^

Chapitre

fort que l'empereur en combattant. Il fallut que Frédéric Barberousse se plât. Venise eût l'honneur de la réconciliation. L'empereur , le pape , une foule de princes & de cardinaux se rendirent dans cette ville , déjà maître de la mer , & une des merveilles du monde. L'empereur y finit la querelle en reconnaissant le pape , en baissant ses pieds , & en tenant son étrier sur le rivage de la mer. Tout fut à l'avantage de l'église. Frédéric Barberousse promit de restituer ce qui appartenait au St. Siège ; cependant les terres de la comtesse Mathilde ne furent pas spécifiées. L'empereur fit une trêve de six ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on re-

bâtifTait, Pavie , Brefcia & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieuse pour laquelle elles combattaient ; & le St. Père, pénétré d'une joie pure, s'écriait: » Dieu a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre triom- » phât , fans combattre, d'un empereur puifTant & » terrible. »

Il eft très-remarquable que dans ces longues diffentions le pape Alexandre III. qui avait fait fouvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur , n'alla jamais- jufqu'à le depofer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-feulement beaucoup de fageffe dans ce pontife , mais une condamnation générale des excès de Grégoire VII 2

Après la pacification de l'Italie, Frédéric Barberouffe partit pour les guerres des croifades, & mourut, pour s'être baigné dans le Cidnus , de la maladie dont Alexandre le Grand avait échappé autrefois fi difficilement, pour s'être jeté tout en fueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleuréfie.

Frédéric fut de tous les empereurs celui qui porta le plus loinfes prétentions. Il avait fait décider à Bologne en 1158 par les docteurs en droit, que l'empire du monde entier lui appartenait , & que l'opinion contraire était une héréfie. Ce qui était plus réel, c'eft qu'à fon

TE

^gfeUji— ., «i~^^^=— ===== -5=8===^^^

D 48 Essai sur les mœurs, ^

couronnement à Rome le fénat & le peuple lui prêtèrent ferment de fidélité. Serment devenu inutile quand le pape Alexandre III. triompha de lui dans le congrès de Venife. L'empe-

reur de Conftantinopole Ifaac VAnge ne lui donnait que le titre d'avocat de l'églife romaine : & Rome fit tout le mal qu'elle put à fon avocat.

Pour le pape Alexandre , il vécut encor quatre ans dans un repos glorieux , chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que déformais , pour être élu pap-e canoniquement, il fufErait d'avoir les deux tiers des voix des feuls cardinaux. Mais cette règle ne put prévenir les fchifmes qui furent depuis caufés par ce qu'on appelle en italien la rabbia papale. L'élection d'un pape fut prefque toujours accompagnée d'une guerre civile pendant plus de deux fiècles.

CHAPITRE SEPTIEME

De l'empereur H £ n r i VI. &' de Rome.

A querelle de Rome & de l'Empire, plus ou moins envenimée , fubfiftait toujours. On a écrit que Henri VI. fils de l'empereur Frédéric Earberouffe , ayant reçu à genoux la couronne impériale de Céleftin III. ce pape âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans , la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'eft pas vraifemblable ; mais c'eft afTez qu'on l'ait cru pour faire voir jufqu'où l'animofite était poufTée. Si le pape en eût ufé ainfi , cette indécence n'eût été qu'un trait de faiblesTe.

Ce couronnement de Henri VI. préfente un plusgrand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciïes; il fe foumettait , quoiqu'empereur , à recevoir l'inveftiture du pape pour des états dont on

avait

^sSûfr^"-*"' — "~~^ "' " y?"^wc" ~~~~ ,VF"' r' "
""y>77^i %

CJ Chapitre VIL 49 O

avait fait d'abord hommage à J'Empire, & dont ilfe croyait à la fois le fuzerain & le propriétaire. Il demande à être le vaffal-lige du pape , & le pape le refuse. Les Romains ne voulaient point de Henri p7pour voisins, ni Naples pour maître ; mais il le fut malgré eux. Il femble qu'il y ait des peuples faits pour fervir toujours , & pour attendre quel fera l'ei ranger qui voudra les fubjuguer. Il ne reftait de la race légitime des conquérans Normans , que !a princeſſe Conſtance fille du roi Roger /mariée à Henri VI. Tanrède , bâtard de cette race , avait été reconnu roi par le peuple & par le St. Siège. Qui devait remporter , ou ce Tancrede qui avait le droit de l'élection, ou Henri qui avait le droit de fa femme ? Les armes devaient décider. En vain après la mort de T ancre de , les deux Siciles proclamèrent fon jeune fils : il fallait que Henri prévalût.

Une des plus grandes lâchetés qu'un fouverain puiſſe commettre , fervit à ſes conquêtes. L'intrépide roi d'Angleterre Richard cœur de lion , en revenant de ſa croifade, fait naufrage près de Daïmatie ; il palſe ſur les terres d'un duc d'Autriche. Ce duc viole l'hofpitalité , charge de fers le roi d'Angleterre , le vend à l'empereur Henri V t comme les Arabes vendent leurs efclaves. Henri en tire une groſſe rançon , & avec cet argent va conquérir les deux Siciles; il fait exhumer le corps du roi Tancrede , & par une barbarie .aufſi atroce qu'inutile ; le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi Ion fils ; on le fait eu-

nuque , on le confine dans une prifon à Coire chez les Grifons. On enferme fes fœurs en Alface avec leur mère. Les parCIFans de cette famille infortunée , foit barons , foit évêques périiënt dans les fuppliques. Tous les tréfors font enlevés & portés en Allemagne.

Ainfi pafsèrent Naples & Sicile aux Allemands , après avoir été conquifes par des Français. Ainfi vingt provinces ont été fous la domination de fouverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles : éternel fujet de difcorde , & preuve de la fagefle d'une loi telle que

EJfaifurles mœurs , Tom. IL D

O ?o Essai sur les mieurs,

h fatigue ; loi qui ferait encore plus urile à un périt état qu'à un grand. Henri VI fut alors beaucoup plus puiffant que Frédéric BarberoujJ}. Prefque despotique en Allemagne, fouverain en Lombardie , à Naples , en Sicile , fu/;erain de Rome , tout tremblait fous lui. Sa cruauté le perdit ; fa propre femme Confiance , dont il avait exterminé la famille , confpira contre ce tyran , & enfin , dit-on , le fit empoifonner.

A la mort de Henri VI. l'empire d'Allemagne eft divifé. La France ne l'était pas ; c'eft que les rois de France avaient été allez prudens ou aînez heureux pour établir l'ordre de la fuceffion. Mais ce titre d'empire que l'Allemagne affeâait , fervait à rendre la couronne élektive. Tout évêque & tout grand feigneur donnait fa voix. Ce droit d'élire & d'être élu , flattait i'ambition des princes, & fit quelquefois les malheurs de l'état.

Le jeune Frédéric IL fils Henri VI. forfait du berceau. Une fa&ion l'élit empereur , & donne à fon oncle Philippe le titre

de roi des Romains. Un autre parti couronne Othon de Saxe son neveu (a). Les papes tirèrent bien un autre fruit des divisions de l' Allemagne , que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

Innocent III. fils d'un gentilhomme d'Agnani près de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puilTance temporelle, dont ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux pendant quatre cents ans. Excommunier Philippe , vouloir détrôner le jeune Frédéric , prétendre exclure à Jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maison de Souabe si odieuse aux papes , se constituer juge des rois, c'était le fyle devenu ordinaire depuis Grégoire VII. Mais Innocent III. ne s'en tint pas à ces formules. L'occasion était trop belle ; il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de St. Pierre si long- tems contesté. C'était une partie de l'héritage de la fameuse comtesse Mathilde.

(d)C'est cet empereur Philippi j me. Il fut affaibli par un feigneur qui érigea la Bohême en royaume de Wittelsbach en 1208.

Chapitre VII

»■■■'» ■ — " 1, i^-jumiHii 1 111 II |

La Romagne , l'Ombrie , la marche d'Ancone , Orbitello , Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre, La république Romaine n'en avait pas tant conquis dans les quatre premiers siècles ; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. Innocent III. conquit même Rome : le nouveau fénat plia sous lui : il fut le fénat du pape & non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Les pontifes

de Rome commencèrent alors à être rois en effet ; & la religion les rendait, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Mais cette grande puissance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'était un spectacle intéressant que ce qui se passait alors entre les chefs de l'Église, la France, l'Allemagne & l'Angleterre. Rome donnait toujours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vu les querelles du sacerdoce & de l'Empire jusqu'au pape Innocent III. & jusqu'aux empereurs Philippe, Henri & Othon, pendant que Frédéric //.-était jeune encore. Il faut jeter les yeux sur la France & sur l'Angleterre, & sur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne.

Î* 5z Essai sur les mœurs.

CHAPITRE HUITIÈME

ITtar <£s /# France & de V Angleterre, pendant le dou- [ième siècle, jusqu'au règne de St. Louis & Jean Sans Terre, & Henri III. Grand changement dans V administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becket archevêque de Cantorberi. L* Angleterre devenue province du domaine 'de Rome, &c. Le pape Innocent III. joue les rois de

France & d'Angleterre.

Le gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, & les lois de la chevalerie par-tout à-peu-près les mêmes. Il était sur-tout établi dans l'Em- ^i pire, en France, en Angleterre, en Espagne, pour les Jj |=; lois des fiefs, que fit le feigneur d'un fief difait à son ^ j homme-lige: « Venez-vous-en avec

moi, car je veux » guerroyer le roi mon feigneur qui me dénie justice : » l'homme-lige devait d'abord aller trouver le roi , & lui demander s'il était vrai qu'il eût refusé justice à ce feigneur ? En cas de refus l'homme-lige devait marcher contre le roi au service de ce feigneur , le nombre de jours preferits , ou perdre son fief. Un tel règlement pouvait être intitulé, Ordonnance pour faire la guerre civile.

L'empereur Frédéric Barberousse abolit en 1158 cette loi établie par l'usage, & l'usage l'a conservée malgré lui dans l'Empire, toutes les fois que les grands vassaux ont été assez puissants pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France, jusqu'au temps de l'extinction de la maison de Bourgogne. Le gouvernement féodal fit bientôt place en Angleterre à la liberté ; il a cédé en Espagne au pouvoir absolu.

Dans les premiers temps de la race de Hugues, nommée

t^wW "" — " ' " ^

Chapitre VI IL- 53 Ol

improprement Capétienne , du fobriquet donné à ce roi , tous les petits vassaux combattaient contre les grands , & les rois avaient souvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates Danois qui régnait en Normandie & en Angleterre, favorisait toujours ce désordre. C'est ce qui fit que Louis le Gros eut tant de peine à fournir un fief de Coud , un baron de Corbeil , un fief de Montlhéry , un fief du village de Puifcet, un feigneur de Baudouin, ce Châteaufort : on ne

voit pas même qu'il ait ofé & pu faire condamner à mort ces vaf-Taux. Les chofesfont bien changées en France.

L'Angleterre, dès le tems de Henri I. fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre , fous le roi Etienne , fils de Henri I. mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors fans leconfentement ck le fecours de cette multitude de S barons : & c'était , comme on l'a déjà vu , le règne de la confufion.

Le roi de France Louis le Jeune acquit un grand domaine par un mariage ; mais il le perdit par un divorce. Eléonor fà femme , héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner daris fes croifades illufires & malheureufes, elle fe dédommagea des ennuis que lui caufait , à ce qu'elle difait , un roi qu'elle traitait toujours de moine. Le roi ht caffer fon mariage, fous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot en répudiant fa femme , ne fongent pas qu'alors un roi de France n'écait pas affez puiffant pour commettre une telle injustice. Mais ce divorce efr un des plus grands objets du droit public que les hiftoriens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut cafie à J-îe-suienci par un concile d'évêques de France, fur le vain prétexte qu' Eléonor était arrière-counne de Louis: encor fallut-il que des fei- \[gaeurs Gafcons fiifent ferment que les deux époux étaient |
D 3 p

54 Essai sur les mœurs.

parens , comme fi on ne pouvait connaître que par un ferment une telle vérité. Il n'eft que trop certain que ce mariage était nul par les loix fuperftitieufes de ces tems d'ignorance. Si le mariage

était nui , les deux princeffes qui en étaient nées , étaient donc bâtardes ; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très-légitimes. Le mariage d' Eléonor leur mère, fut donc toujours réputé valide, malgré la décifion du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité, mais la caffation, le divorce, & dans ce procès de divorce , le roi fe garda bien d'accufer fa femme d'adultère : ce fut proprement une répudiation en plein concile fur le plus trivole des motifs.

Il refie à favoir comment , félon la loi du chrifHanifme, Eléonor & Louis pouvaient fe remarier. Il eft affez connu par St. Matthieu & par St. Luc , qu'un homme ne peut ni fe marier après avoir répudié fa femme , ni époufer une répudiée. Cette loi eft expreffément émanée de la bouche du Christ, & cependant elle n'a jamais été obfervée. Que de fujets d'excommunications , d'interdits , de troubles 8c de guerres, fi les papes alors avaient voulu fe mêler d'une pareille affaire dans laquelle ils font entrés tant de fois.

Un defcendant du conquérant Guillaume , Henri II. depuis roi d'Angleterre, déjà maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine , moins difficile que Louis le Jeune , crut pouvoir fans honte époufer une femme galante , qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après , il fut roi d'Angleterre: & le roi de France en reçut l'homm;ge-lige , qu'il eût voulu rendre au roi Anglais pour tant d'états.

Le gouvernement féodal deplaifait également aux rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent prefque de même, & prefqu'en même tems, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vailaux-, Le roi Louis le jeune donna des

privilèges à toutes les villes .de fon domaine, à condition que
chaque paroiffe yç.

L9 <ul

** ■ K* ^ 'Wf' -*-* ■■' ■■"-■■■ ""■— y>-,"" ^"itft<;y,f,v""

Chapitre VIII

»»«M»MM eH»..l«iili-ii— -■■- -m 1 I— — — I — ^ — ^ — ■ 1 I'
11 Fi 1 .m

marcherait à l'armée , fous la bannière du faint de fon égtife ,
comme les rois marchaient eux-mêmes fous la bannière de St.
Denis. Piuſieurs ferfs, alors affranchis, devinrent citoyens • & les
citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs
échevins & leurs maires. C'eſt vers les années 1137 & 1138 qu'il
faut fixer cette époque du rétabliffement de ce gouvernement
municipal des cités & des bourgs. Henri II. roi d'Angleterre, don-
na les mêmes privilèges à piuſieurs villes pour en tirer de l'ar-
gent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en uſèrent à-peu --près de même en Alle-
magne. Spire par exemple, acheta en 11 66 le droit de fe choiſir
des bourguemaîtres , malgré l'évêque qui ſ'y oppoſa. La liberté
naturelle aux hommes , renaquit du beſoin d'argent où étaient les
princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre fervkude en
comparaifon de ces villes d'Italie qui alors ſ'érigèrent en répu-
bliques. L'Italie citérieure ſe formait fur le plan de l'ancienne
Grèce. La plupart de ces grandes villes libres 8c confédérées fem-

blaient devoir former une république respectable; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au pontife.

Le roi Louis le Jeune en 1141 ayant donné l'exclusion à un de ses sujets, nommé Pierre la Châtre, pour l'évêché de Bourgogne, l'évêque, élu malgré lui, & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché : de là fut une guerre civile ; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnaissant l'évêque, & en priant les papes de faire lever l'interdit. 31. Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles

•y 6 Essai sur les mœurs.

avec l'Église. Un des rois dont la mémoire est le plus respectée chez les Anglais, est Henri I. le troisième roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui firent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les lois de l'Édouard, que son père Guillaume le Conquérant avait abrogées. Enon, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale qui lui donnait le fruit des bénéfices vacans : droit que les rois de France ont conservé.

Il signa surtout une charte, remplie de privilèges qu'il accordait à la nation : première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. Guillaume le Conquérant son père avait

traité les Anglais en esclaves, Mais qu'il ne craignait pas. Si Henri son fils les ménageait, tant, K\ C'est qu'il en avait besoin. Il était cadet, il ravivait le sceptre à son aîné Robert. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en défistât, & qu'il se contentât de l'hommage que les évêques lui faisaient pour le temporel.

La France était exempte de ces troubles; la cérémonie de la couronne n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois.

Il s'en fallait peu que les évêques Anglais ne fussent princes temporels dans leurs évêchés : du moins les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur & en richesses, Sous Etienne, successeur de Henri I. un évêque de Salisbury, nommé Roger, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaissait pour sa femme, fait la guerre au roi son souverain ; & dans un de ses châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent : si ce

^ Chapitre VIII. 57

font des marcs, des demi-livres, c'est une somme exorbitante; si ce font des marques, des écus, c'est encore beaucoup dans un temps où l'espèce était si rare.

Après ce règne d'Etienne, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle force sous Henri II qui réunissait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Guienne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encore soumise. Tout y était tranquille, lorsque ce bonheur fut troublé par

la grande querelle du roi & de Thomas Becquet, qu'on appelle Si, Thomas de Cantorberi.

Ce Thomas Becquet, avocat, élevé par le roi Henri II à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'Archevêque de Cantorberi, primat d'Angleterre & légat du Saint Siège, devint l'ennemi de la première personne de l'état, dès qu'il fut la féconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il ferait feulement privé de son bénéfice. Le roi indigné lui reprocha qu'un laïque en cas pareil étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque foutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entièrement indépendant. Le roi dans un parlement propofa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun fujet n'appeliât au Si. Siège, qu'aucun vafal & officier de la couronne ne fût excommunié & fufpendu de ses fondions, fans permiffion du fouverain; qu'enfin les crimes du clergé fuffent fournis aux juges ordinaires. Tous les pairs féculiers paffèrent ces propofitions; Thomas Becquet les rejeta d'abord. Enfin il figna des loix si juftes; mais il s'accufa

auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'églife

Sir

promit de n'avoir plus de telles comploifances.

Accufé devant les pairs d'avoir malverfé pendant qu'il était chancelier, il refufa de répondre, sous prétexte qu'il était archevêque, Condamné à la prifon, comme p. 1

féditieux, par les pairs ecclésiastiques & féculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver Louis le Jeune, ennemi naturel du roi

d'Angleterre. Quand il fut en France , il excommunia la plupart des feigneurs qui compofoient le confeil de Henri. Il lui écrivait, Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils ffuituel. Il le menaçait dans fa lettre d'être changé en bête comme Nabucodonofor, quoiqu'après tout il n'y eût pas un grand rapport entre Nabucodonofor & Henri II.

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans fon devoir. Il prit dans un de fes voyages Louis le Jeune fon feigneur fuzerain pour arbitre : « Que l'archevêque , dit-il à Louis en propres » mots, agiffe avec moi comme le plus faint de fes » prédéceffeurs en a ufé avec le moindre des miens, » & je ferai fatisfait. » Il fe fit une paix fimulée entre |I le roi & le prélat. Becquet revint donc en Angleterre; mais il n'y revint que pour excommunier tous les eccléfiastiques, évêques , chanoines, curés, qui s'étaient déclarés contre lui. Ils fe plaignirent au roi , qui était alors en Normandie. Enfin Henri II. outré de colère, s'écria : « Eft-il poïïble qu'aucun de mes ferviteurs ne me ven- » géra de ce brouiUon de prêtre ? »

Ces paroles plus qu'indifcrettes femblaient mettre le poignard à la main de quiconque croirait le fervir en affaifinant celui qui ne devait être puni que par les loix.

Quatre de fes domeftiques allèrent à Kenterburi , que nous nommons Cantorberi; ils aiTommèrent à coups de maffue l'archevêque au pied de l'autel. Ainfi un homme qu'on aurait pu traiter de rebeïie , devint un martyr ; & le roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'histoire ne dit point quelle justice on fit de ces quatre
aflahns : il femb'e qu'on n'en ait fait que du roi.

On a déjà vu comme Adrien IV. donna à Henri il.

% iK^fr^--- --i-^;^^=^7~^^^

Chapitre VIII

la permiiïon d'ufurper l'Irlande. Le pape Alexandre IIL fuc-
ceïïeur d'Adrien IV. confirma cette permiiïon , à condition que le
roi ferait ferment qu'il n'avait jamais commandé cet aifa'finat , &
qu'il irait pieds nuds recevoir la difcipline fur le tombeau de l'ar-
chevêque pnr la main des chanoines. Il eût été bien grand de
donner l'Irlande , fi Henri avait eu le droit de s'en emparer , & le
pape celui d'en difpofer. Mais il était plus grand de forcer un roi
puiflant & coupable à demander pardon de fon crime.

Le roi alla donc conquérir l'Irlande; c'écait un pays fauvage
qu'un comte de Pembroke avait déjà fubjugué en partie avec
douze cents hommes feulement. Ce comte de Pembroke voulait
rererir fii conquête. Henri 111. plus fort que lui & muni d'une
bulle du pape , s'empara aifément de tout. Ce paysefl: toujours
refté fous la domination de l'Angleterre , m^is inculte , pauvre &
inutile , jufqu'à ce qu'enfin dans le dix - huitième fiècîe £ l'agri-
culture, les manufactures, les arts, les feiences , tout s'y eft per-
fectionné , & l'Irlande quoique fubjuguée, eu devenue une des
plus floriiTantes provinces de l'Europe.

Henri H. contre lequel fes enfans fe révoltaient , accomplit fa
pénitence après avoir fubjugué l'Irlande. Il renonça folemnelle-

ment à tous les droits de la monarchie qu'il avait foutenu contre Becqw.t. Les Anglais condamnent cette renonciation , & même fa pénitence. Il ne devait certainement pas céder fes droits , mais il devait fe repentir d'un aflaflinat ; l'intérêt' du »enre humain demande un frein qui retienne les fouverains , & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pu être par une convention univurfelle dan la main des papes , comme nous l'avons déjà remarqué. Ces premiers pontifes en ne fe mêlant des querelles temporelles que pour les appaifer , en avertifiant les rois & les peuples de leurs devoirs , en reprenant leurs' \. J EJfai, &c. Tom. II. M

* taMWtc=»==-' 1 ,Yt &£&*&=— sa — as — =sg=gFfl%5 J%r

» i i i ■ i i i . m i »

crimes , en réfervant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme des images de Dieu fur la terre , mais les hommes font réduits à n'avoir pour leur de'fenfe que les loix & les mœurs de leur pays : loix fjuvent mépriées , & mœurs fou vent corrompues.

L'Angleterre fut tranquille fous Richard Cœur de lion , fils & fucceffeur de Henri II. Il fut malheureux par les croifades ; mais fon pays ne le fut pas. Richard eut avec Philippe - Augufle quelques - unes de ces guerres , inévitables entre un fuzerain & un vafal puiiTant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs états. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens comme des tems de contagion , qui dépeuplent des provinces fans en changer les limites , les ufages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ^i ces guerres , c'efè que Richard enleva, dit-on, à Philippe- |J| Auguÿe fon chartrier qui le

fuivait par-tout ; il contenait un détail des revenus du prince , une lifie de fes vaffaux , un état des ferfs & des affranchis. Le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier , dans lequel fes droits furent plutôt augmentés que d'iminués. Un autre fait digne d'attention, c'efi la captivité d'un évêque de Beauvais , pris les armes à la main par le roi Richard. Le pape Céleftin III. redemanda l'évêque : Rende'-moi mon fils , écrivait-il à Richard. Le roi en envoyant au pape la cuiraffe de l'évêque , lui répondit par ces paroles de l'hiftoire de Jofeph : « Connaiïiez-vous » la tunique de votre fils ? »

Il faut obferver encore à l'égard de cet évêque guerrier , que fi les loix des fiefs n'obligeaient pas les évêques à fe battre , elles les obligeraient pourtant d'amener leurs vaffjux au rendez- vous des troupes.

Philippe- A ugiïfie faifit le temporel des évêques d'Orléans & d'Àuxerre, pour n'avoir pas rempli cet abus , devenu un devoir. Ces évêques condamnés commen-

k^w ■ ■- rrr^ffi-w--

VJi Chapitre VIII. 61 nj

cèrent par mettre le royaume en interdit , & finirent par demander pardon.

Nous verrons dans les croifades les autres aventures de Richard Cœur de lion. Jean Sans Terre , fon frère , qui lui fuccéda , devait être le plus grand terrien de l'Europe ; car outre les domaines de fon père , il eut encor la Bretagne, qu'il ufurpa fur le prince Artur fon neveu, à qui cette province était échue par fa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas , il

perdit tout ce qu'il avait , & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par s'emparer de la Bretagne , qui appartenait à fon neveu Artur. Il le prit dans un combat , il le fit enfermer dans la tour de Rouen, fans qu'on ait jamais pu favoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accufa avec raifon le roi Jean de la mort de fon neveu.

Heureufement pour l'infruc~tion de tous les rois , on peut dire que ce premier crime fut te. caufe de tous fes malheurs. Les loix féodales , qui d'ailleurs faifaient |£ naître tant de défordres , furent figalées ici par un exemple mémorable de juftice. La comteTe de Bretagne, jl mère d' Artur , fit préfenter à la cour des pairs de France j| une requête, fignée des barons de Bretagne. Le roi !| d'Angleterre fut fommé par les pairs de comparaître. La ! citation lui fut fignifiée à Londres par des fergens-d'armes. Le roi acculé envoya un évêque demander à Thilippe-AugueJie un fauf-conduit. Qu'il vienne, dit le roi , il le peut. Yaura-t-il fureté pour le retour ? demande Tévêque. Oui , fi le jugement des pairs le permet , répondit le roi. L'accufé n'ayant point comparu , les pairs de France le condamnèrent à mort , & déclarèrent toutes les terres fuuées en France acquifes & confifquées au roi. Mais qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort ? ce n'étaient peint les eccléfiastiques, îefquels ne peuvent affifter à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eut alors à Paris un comte

'w5fF\$%f£*K* ■" " ■--■TfSkiÀ ®

de Touloufe , & jamais on ne vit aucun acïe de pairs figné par ces comtes. Baudouin IX. comte de Flandres était alors à donftantinopîe où il briguait les débris de l'empire d'Orient. Le comte de Champagne était mort , & ta fucceiïion était difputée. C'était l'ac-

cufé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'affemblée des pairs fut compofée des hauts barons relevans immédiatement delà couronne. C'eit un point très-important que nos hilloriens auraient dû examiner, au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille , & de s'appefantir iur les fiéges de quelques châteaux qui n'exifrent plus.

On ne peut douter que l'affemblée des pairs barons Français qui condamna le roi d'Angleterre, ne fût cellelà même qui était convoquée alors à Melun pour régler les loix féodales Jiabilimenium feudorium. Eudes duc de Bourgogne y préfidait feus le roi Thilippe-Augujle. 7^e} On voit encor au bas des Chartres de cette aïïembée les S noms d' Hervé comte de Nevers , de Renaud comte de M Boulogne , de Gaucher comte de St. Paul , de Gui de il Dampierre. Et ce qui eit très-remarquable , on n'y il trouve aucun grand officier de la couronne.

Philippe fe mit bientôt en devoir de recueillir le fruit }| du crime du roi fon vaffaï. il paraît que le roi Jean était h du naturel des rois tyrans & lâches. Il fe laiffa prendre il la Normandie , la Guienne, le Poitou , & fe retira en || . Angleterre , où il était haï & méprifé. li trouva d'abord quelque refiource dans la fierté de la nation Anglaife, H indignée de voir fon roi condamné en France ; mais les barons d'Angleterre fe lafsèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en favait pas ufer. Pour comble de malheur , Jean fe brouillaavec la coût de Rome peur un archevêque de Cantorberi , que le pape voulait nommer de fon autorité malgré les loix.

Innocent III. cet homme fous lequel le St. Siège j! . fut iï fot-midsble , mit l'Angleterre en interdit , & dé- 3! fendit à tous les fujets de Jean de lui obéir. Cette foudre

Chapitre VIII

ecclésiastique était en effet terrible ; parce que le pape la remettait entre les mains de Philippe- A ugfte , auquel il transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel , l'aflurant de la rémission de tous ses péchés , s'il réunifiait à s'emparer de ce royaume. Il accorda même pour ce fujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui allaient à la terre fainte. Le roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenait pas au pape de donner des couronnes. Lui-même avait été excommunié quelques années auparavant, en 11 99, & son royaume avait aussi été mis en interdit par ce même pape Innocent III, parce qu'il avait voulu changer de femme. Il avait déclaré alors les censures de Rome infolentes & abusives. Il avait failli le temporel de tout évêque & de tout prêtre affez mauvais Français pour obéir au pape. Il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Alors il reprit sa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications , & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire confluire dix-sept cents vaisseaux } (c'est-à-dire mil sept cents grandes barques ,) & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi Jean , valait au roi Philippe encore une autre armée. F 't Philippe- Aigv fie était prêt de partir : & Jean de son côté faisait un dernier effort pour le recevoir. Tout avait qu'il était d'une partie de la nation , l'éternelle émulation des Anglais contre la France , l'indignation contre le procédé du pape, les prérogatives de la couronne toujours puissantes , lui donnèrent enfin pour quelques semaines une armée de près de soixante mille hommes , à la tête de laquelle il s'avança jusqu'à Douvres- pour recevoir celui qui l'avait jugé en France , &

qui devait le détrôner en Angleterre. L'Europe s'attendait donc à une bataille décisive entre les deux rois 5 lorsque le pape les joua tous deux & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à Philippe.

te f^#^=-j ll^-^j@^^^--^ — ^maffjMfc

O 6d Essai sur les mœurs.

Un fous-diacre ion domes tique , nommé PandoIfey le'gat en France & en Angleterre , confomma cette Singulière négociation, il parle à Douvres , fous prétexte de négocier avec les barons en faveur du roi de France. Il voit le roi Jean : « Vous êtes perdu , dit-il : l'armée Fran- » eaise va mettre à la voite,la vôtre va vous abandonner: » vous n'avez qu'une refiburce, c'efl de vous en rap- por- » ter entièrement au St. Siècle. » Jean y confentit , en fit ferment , & feize barons jurèrent la même chofe fur i'ame du roi. Etrange ferment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne fivaient pas qu'on leur propoferait. L'artificieux Italien intimide tellement le prince , difpofa fi bien les barons, qu'enfin le 15 Mai 12.13, ^ms lamaifon des chevaliers du temple au faubourg de Douvres , le roi à genoux , mettant fes mains entre celle du légat, prononça ces paroles :

« Moi Jean par la grâce de Dieu roi d'Angleterre X » & feigneur d'Bibernie , pour l'expiation de mes pé- » chés ik de ma pure volonté, & de l'avis de mes » barons , je donne à l'églife de Rome, au pape Innocent, » à fes fuccefleurs , les royaumes d'Angleterre & d'Ir- » lande, avec tous leurs droits: je les tiendrai comme » vaifal du pape; je ferai fidèle à Dieu , à l'églife » romaine , au pape mon feigneur & à fes fuccefTeurs » légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une rede- » varice de mille marcs

d'argent par an , favoir fept » cents pour le royaume d'Angleterre
ck trois cents pour » l'Hibernie.

Alors on mût de l'argent entre les mains du légat comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne & le fceptre. Le diacre Italien foula l'argent aux pieds , & garda la couronne & le fceptre cinq jours. Il rendit enfuite ces ornemens au roi , comme un bienfait du pape leur commun maître.

Philippe Augiijie n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour fe mettre en mer, Le légat revient à lui

yv^Aff. avvo^V^.a/^,

Lso.

Chapitre VIII

pour lui apprendre qu'il ne lui eft plus permis d'attaquer l'Angleterre, devenue fief de l'églife romaine, & que le roi Jean eft fous la protedion de Rome.

Le préfent que le pape avait fait de l'Angleterre à Philippe, pouvait alors lui devenir funefte. Un autre excommunié , neveu du roi Jean , s'était ligué avec lui pour s'oppofer à la France , qui devenait trop à craindre. Cet excommunié^ était l'empereur Othon IV. qui difputait à la fois l'empire au jeune Frédéric IL fils de Henri VI. & l'Italie au pape. C'eft. le feul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en perfonne contre un roi de France.

CHAPITRE NEUVIEME

WOthotî IV. & de Philippe Auguste, au treizième fierté. De la bataille de Bouvines. De V Angleterre & de la France , jufqu'à la mort de Louis VIII. père de St. Louis. Puijjan:e fingulière de la cour de P*o me : pénitence plus fingulière d.c Louis VIII. &Ct

UNIQUE le fyftême' de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers tems , cependant il paraît qu'on s'eft toujours réuni autant qu'on a pu contre les puiiTsnce prépondérantes. L'Allemagne , l'Angleterre & les Pays-Bas armèrent contre Philippe Augufie, aïrifi eue nous les avons vu fe réunir contre Louis XIV. Ferrand comte de Flandres le joignit à l'empereur Othon IV. Il étoit vaïïal de Philippe ; mais c'étoit par cette raifon même qu'il fe déclara contre lui aufli-bien que le comte de Boulogne. Ainfi Philippe , pour avoir voulu accepter le préfent du pape", fe mit au point d'être opprimé. Sa fortune & fon courage le firent fortir de ce [3 Ejfai fur les mœurs. Tom. IL E

Essai sur les mœurs. *

péril avec la plus grande gliire qu'air jamais mérité un roi de France.

Entre Lille & Tournai efr un petit village nommé Bouvines , près duquel Cthon 1 V. à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de cent miile combattans , vint attaquer le roi , qui n'en avoit guère que la moitié. On commençoit alors à fefervir d'arbalètes. Cette arme étoit en uf?ge à la fin du douzième fiècle. Mais ce qui décidait d'une journée , c'étoit cette pefante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complete du chevalier étoit une prérogative d'honneur , à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre ; il

ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être bléTé au vifage quand il levait la vifière de fon cafque ; eu dans le flanc au défaut de la cuirafTe , quand il était abattu & qu'on avait levé fa chemife de

*j mailles ; eniin fous les aiifelles, quand il levait le bras.

S II y avait encor des troupes de cavalerie, tirées du

corps des communes , moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes défenſives à fen gré , & les offenſives étaient l'épée, la flèche , la maiïiie , la fronde.

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de Philippe Augujie : il s'appeïlait Guériiii, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais , fi long-tems prifonnier du rei Richard d'Angleterre , fe trouva au fTi à cette bataille. Il ſ'y fervit toujours d'une maffue , difant qu'il ferait irrégulier ſ'il ver fait le fang humain. On ne fait point comment l'empereur & le roi difpoſèrent leurs troupes. Philippe avant le combat fit chanter le pfer.ume , Exfurgai Dcus , & dijjipentur tñi-» mici ejus : comme fi Cthon avait combattu contre Dieu. Auparavant les Français chantaient des vers en l'honneur de Charhmagne '& de Fiolland. L'étendard impérial à\Gthon était fur quatre roues. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint , & fur le dragon ſ'é-

Chapitre IX

levait un aigle de bais doré. L'étendard royal de France était un bâton doré avec un drapeau de foie blanche femé de fleurs de lys

: ce qui n'avait été long - tems qu'une imagination de peintre , commençait à fervir d'armoiries aux rois de France. D'anciennes couronnes des rois Lombards , dont on voit des efcampes fidèles dans Muratori , font furmontées de cet ornement, qui n'eft autre chofe que le fer d'une lance lis avec deux autres fers recourbés.

Outre l'étendard royal , Fkilippe Augujîe fit porter l'oriflamme de St. Denis. Lorfque le roi étoit en danger, on hau fiait ou bai fiait l'un ou l'autre de ces étendards. Chaque chevalier avoit auîi le fien , & les grands chevaliers faîfaient porter un autre drapeau qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière ii honorable étoit pourtant: commun aux drapeaux de l'infanterie ,prefque toute co-moofce de ferfs. Le cri de guerre des Français étoit , Mon joie St. Denis. Le cri dos Àllemans étoit Kyriz cleyfon.

Une preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guère d'autre rifque que d'être démontés , & n'étaient blefiés que par un très-grand hafard, c'eft que le roi Philippe Aigufle 3 renverfé de fon cheval , fut longtems entouré d'ennemis ; & reçut des coups de toute efpèce d'armes fans verfer une goutte de fang.

On raconte même qu'étant couché par terre, un foldat Allemand voulut lui enfoncer dans là gorge un javeiot à double crochet , & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille , finon Guillaume de Longchamp , qui maîheureufement mourut <Tun coup dans l'œil , adrefie par la vifière de ion ca.fque.

On compte du coté des Allemans vingt-cinq chevaliers-banner et s & fept comtes de i'empire prilonniers , mais aucun de blefié.

L'empereur Othon perdit la bataille. On tua , dir-on , trente mille Allemans > nombre probablement exagéré. \J\$ E 1

O *>& Essai sur les m œu rs.

On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines ; mais il en eut bien plus de pouvoir iur fes vaflaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille , fut Jean d 'Angleterre , dont l'empereur Othon femblait la dernière reiTource. Cet empereur mourut bientôt après en iaî8 comme un pénitent. Il le faifait, dit- en , fouler aux pieds de fes garçons de cuifine & fouetter par des moines, félon f epicion des princes de ce tems-là , qui penfaient expier par quelques coups de difeipline le fang de tant de milliers d'hommes.

Il n'eft point vrai , comme tant d'auteurs l'ont écrit , que Philippe reçut le jour de la victoire de Bouvines la nouvelle d'une autre bataille , gagnée par fon fils Louis VIII. contre le roi Jean. Au contraire Jean avait eu quelque fuccès en Poitou. Mais defii-tué du fecours de fes alliés , il fit une trêve avec Philippe. Il en svait SF befoin. Ses propres fujets d'Angleterre devenaient fes plus grands ennemis. Il était méprifé , parce qu'il s'était fait variai de Rome. Les barons le forcèrent de figner cette fameufe charte qu'on appelle îa charte des libertés d'Angleterre.

Le roi Jean fe crut plus lézé en lai/Tant par cette charte à fes fujets les droits les plus naturels y qu'il ne s'était cru dégradé en fe faifant fujet de Rome ; il fe plaignit de cette charte comme du plus grand affront fiit à fa dignité : cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale? Qu'àlamor: d'un comte , fon fils majeur , pour entrer en pofTeffion du fief , paiera au roi cent marcs d'argent , & un baron cent fcheilings ; qu'aucun baiili du roi ne pourra prendre les chevaux des payfans , qu'en payant cinq

fous par jour par cheval ? Qu'on parcoure toute la charte , on trouvera feulement que les droits ou genre humain n'y ont pas été allez déiendus. On verra i;ue les communes qui portaient le plus grand fardeau , & qui rendaient -les plus grands J

fervices , noyaient nulle parr à ce gouvernement , qui ne pouvait fleurir fans elles. Cependant Jean fe plaignit ; il demanda juitice au pape fon nouveau fouverain.

Ce pape Innocent III. qui avait excommunié 1© roi, excommunie alors les pairs d'Angleterre. Les pairs outrés font ce qu'avait fait ce même pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. Philippe Augujh vainqueur de l'Allemagne , porTe/Feur de prefque tous les étars de Jean en France, appelle au royaume d'Angleterre , fe conduifit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander fon fils Louis pour roi. Alors les légats de Rome vinrent lui repréfenter en vain que Jean était feudataire du St. Siège. Louis de concert avec fon père , lui parle ainfi en préfence du légat : « Monfieur, » fuis votre homme-lige pour les fiefs que m'avez baillés » en France ; mais ne vous appartient de décider du fait » du royaume d'Angleterre : & ii le faites, me pourvoi- » rai devant mes pairs. » ^

Après avoir parlé ainli , il partit pour l'Angleterre , malgré les défenfes publiques de fon père , qui le fecourait en fecret d'hommes & d'argent . Innocent III. excommunia en vain le père & le fils. Les évêques de France déclarèrent nulle l'excommunication du père. Remarquons pourtant qu'ils n'osèrent infirmer celle de Louis: c'eftà-dire, qu'ils avouaient que les papes avaient le droit d'excommunier les princes. Us ne pouvaient difputer ces droits aux papes, puifqu'ils fe l'arroyaient eux-mêmes ; mais ils fe réfervèrent encor celui de décider fi l'excommunication du

pape était jufte ou injurie. Les princes étaient alors bien malheureux , expaies fans ceffe à l'excommunication chez eux & à Rome : mais les peuples étaient plus malheureux encor : î'anathême retombait toujours fur eux , & la guerre les dépouillait.

Le fis de Philippe Augufieut reconnu roi foîemnellementdans Londres. Il ne laiifa pas d'envoyer des Ambailadeurs plaider fa caufe devant le pape. Ce pontife .

j^^^mm,,^ram^^^^.)^^^^J^__-.^ — - — »—— ?
^Ëy8*a^{TM*}

^g^Éi .. i ■ . "\$t*&déé=

70 Essai sur les moeurs.

jouiffait de l'honneur qu'avait auirefois le fénat Romain , d'être juge des rois. Il mourut avant de rendre fon arrêt définitif.

Jean Sans Terre , errant de ville en ville dans Ton pays, mourut dans le même tems , abandonné de tout le monde, dans un bourg de ia province de Norfolck. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée : un roi de France ne la garda pas.

Louis VÏI1. après la mort de Jean d'Angleterre , du vivant même de Philippe Augiijle , fut obligé de fortir de ce même pays qui l'avait demandé pour roi ; & au lieu de défendre fa conquête, il alla fe croifer contre les Albigeois , qu'on égorgeait alors en exécution des fentences de Rome.

Il ne régna qu'une feule année en Angleterre : les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi Henri III. dont ils n'étaient pas encor mécontents, le trône qu'ils avaient été à Jean père de ce Henri

III. Ainfî Louis ne fut que l'infrument dont ils s'étaient fervis pour fe venger de leur monarque. Le légat de Rome qui était à Londres , régla en maître* les conditions auxquelles Louis forrit d Angleterre. Ce légat l'ayant excommunié pour avoir ofé régner à Londres malgré le pape, luiimpofa pour pénitence , de payer à Rome le dixième de deux années de fes revenus. Ses officiers furent taxés au vingtième, & les chapelains qui l'avaient accom-pagné, furent obligés d'aller demander à Rome leur abfolurion. Ils firent le voyage; on leur ordonna d'aller fe préfenter dans Pa-riſ à la porte de la cathédrale , aux quatre grandes fêtes, nuds pieds &: en chemife, tenant en main des verges dont les cha-noines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut, dit-on, accomplie.

Cette fcène incroyable fe parfait pourtant fous un roi habile & courageux, fous Philippe Augufle , qui fouffrait cette humiliation de fon fils & de fa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieufement fa car-

o tK^"?w^== ■yyr^^^ITg= . ■ 1 ■ >irî%£^ "\$

Chapitre IX

rière illuftre. Il avait augmenta fon royaume de la Normandie, du Maine, du Poitou, le reſte des biens appartenans à l'Angleterre , était encor défendu par beaucoup de feigneurs.

Da tems de Louis VIII. une partie de la Guienne était Fran-çaise , l'autre était Anglaife. Il n;y eut alors rien de grand ni de décifif.

Le teframent de Louis VIII. fait en 12.0,5, mérite feulement quelque attention. Il lègue cent fous à chacune des deux mille lépreferies de fon royaume. Les chrétiens, pour fruit de leurs croifades , ne rempjrtèrent enfin que la lèpre. Il faut que le peu d'ufage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux ; car on wit par le même tellement , que le roi lègue cent livres de compte à deux cents hôtels-dieu. Le legs que fit Louis VJ.fl. de |I trente mille livres une fois payées a fon époufe la célèbre reine de Caftille, revenait à cinq cents quarante mille li.res d'aujourd'hui. J'injifte feuvent fur ces prix de monnoies ; c'eût , ce me femble , le pouls d'un état , & une manière afiez fure de reconnaître fes forces. Par exemple, il efr clair que Philippe Augufte fut ic plus puidant prince de fon tems , fi indépendamment des pierreries qu'il laiïTa , les femmes fpécifiées dans fon teflament montent à près de neuf cent mille marcs de huit onces , qui valent à préfent quarante-cinq millions à cinquante livres de compte le marc. Mais il faut qu'il y ait queîqu'erreur de calcul dans ce teflament : il n'efr point du tout vraifemblable qu'un roi de France , qui nVvait de revenu que celui de fes domaines particuliers , ait pu lahTer alors une fomme fi confidérable. La pu'nTance de tous les rois de l'Europe confifrait alors à voir marcher un grand nombre de vaflaux fous leurs ordres, 8z non à pofiéuer aifez de tréfors pour les affervir.

C'eft ici le lieu de relever un étrange conte que font ; j

Çt

7a Essai sur les mœurs.

tous nos hifloriens. Ils difent que Louis VIII. étant au lit de la mort , les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'ufage des femmes ; qu'ils mirent dans fon lit une jeune fille, mais que le roi la chaffa , aimant mieux mourir , difent-ils , que de commettre un pèche' mortel. Le père Daniel, dans fon hiftoire de France a fait <*raver cette aventure à la tête de la vie de Louis VIII. comme le plus bel exploit de ce prince.

Cette fable a été appliquée à plufieuçs autres monarques. Elle n'efi, comme tous les autres contes de ces tems-là , que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait favoir aujourd'hui que la jouiffance d'une fille n'eft point un remède pour un malade ; & après tout , fi Louis VIII. n'avait pu réchapper que par cet expédient, ^ il avait Blanche fa femme qui était fort belle , & en état de lui fauver la vie. Le père Daniel prétend donc que Louis VIII. mourut glorieuement , en ne farisfaifant pas la nature g; & en combattant les hérétiques, il eft vrai qu'avant fa ff mort il alla en Languedoc pour s'emparer d'une partie du comté de Touloufe que le jeune Arnaud, comte de Montfort, fils de l'ufurpateur, lui vendit. Mais acheter un pays d'un homme à qui ce pays n'appartient pas, eil-cela combattre pour la foi ? Un efprit juſte , en lifant l'hiftoire, n'eiT prefque occupé qu'à la réfuter.

tegfllLui i '• "• ■*TM'W&

j£&£iï"faj/« ■ ■ ■*&à&r%,m?

jw:

CHAPITRE DIXIEME

De l'empereur Frédéric IL de ses querelles avec Us papes , & de l'empire Allemand. Des accusations contre Frédéric IL Du livre de tribus impositioribus. Du concile général de Lyon,&c.

Ers le commencement du treizième fiècê, tandis que Philippe Augvle régnait èncr, que Jean Sans Terre était dépouillé par Louis VIII. qu'après la mort de Jean & de Vlu lippe Augujle, Louis VIII. çhaifé d'Angleterre régnait en France , & laiilkil l'Angleterre à Henri III. dans ces tems , dis-je , les croifades , les per-fécutions ,1 contre les Albigeois , épuifaient toujours l'Europe. L'em- L pereur Frédéric IL faif'ait fàigner les plaies mal fermées £| de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne jL impériale 8c de la mitre de Rome, les factions des Guelfes | & des Gibelins , les haines des Allemands & des Italiens , troublaient le monde plus que jamais.

Frédéric IL fils de Henri VI. & neveu de Philippe, jouifTait de l'empire qu'Othon IV. fon compétiteur avait abandonné avant de mourir. Les empereurs étaient alors bien plus puilTans que les rois de France; car outre la Souabe & les grandes terres que Frédéric poiTédait en Allemagne, il avait auffi Napîes & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue por-Teiun des empereurs ; mais cette liberté dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, reipectait peu la polîeffion des Cçfars Allemands. C'était en Allemagne un tems d'anarchie & de brigandage qui dura long-tems. Ce brigandage s'était tellement accru, que les feigneurs comptaient parmi leurs droits celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires , & de faire de la faulfe monnoie.

Frédéric II les contraignit dans la diète d'Egra en 1210 , de faire ferment de ne plus exercer de pareils droits : & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ses prédécesseurs s'étaient attribué de s'emparer de toute la dépouille des évêques à leur décès. Cette rapine était alors autorisée par-tout & même en Angleterre.

Les usages les plus ridicules & les plus barbares étaient alors établis. Les feigneurs avaient imaginé le droit de cuissage, de markette , de prélibation; c'était celui de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées leurs vassales roturières. Des évêques , des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons; & quelqu'uns se font fait payer au dernier siècle par leurs vassaux la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Ecoſſe, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà le mœurs qui régnaient dans le tems des croisades.

L'Italie était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuse. La querelle de l'empire & du sacerdoce avait produit les factions Guelfe & Gibeline qui divisaient les villes & les familles.

Milan, Brefcia, Mantoue, Vicence, Padoue, Trévise, Ferrare , & presque toutes les villes de la Romagne , sous la protection du pape , étaient liguées entr'elles contre l'empereur.

Il avait peur lui Crémone , Bergame , Modène, Parme, Reggio , Trente, Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions Guelfe & Gibeline. L'Italie était le théâtre non d'une guerre , mais de cent guerres civiles , qui , en aiguillant les esprits & les courages , n'accoutumèrent que trop les nouveaux potentats Italiens à l'ambition & à l'empoisonnement.

Frédéric II. était né en Italie. Il aimait ce climat agréable, & ne pouvait souffrir ni le pays, ni les mœurs de l'Allemagne dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux Césars. Cela seul eût pu

< rfeji ^r sa ■■ tTr ^g = ^z ~. , = — — « *rn ?&& 11

Chapitre X

changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes. Il employa tour-à-tour la foudroyante & la violence, & le St. Siège le combattit avec les mêmes armes.

Horwri'Js III. & Grégoire IX. ne peuvent d'abord lui réfléchir qu'en l'éloignant, & en l'envoyant faire la guerre dans la terre sainte. Tel était le préjugé du tems, que l'empereur fut obligé de se vouer à cette entreprise, de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique; & par politique, il différa le voyage.

Grégoire IX. l'excommunia félon l'usage ordinaire. Frédéric part, & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait un contre lui dans Rome. Il revint après avoir négocié avec les papes, se battre contre le St. Siège. Il trouve dans le territoire de Capoue son propre beau-père Jean de Brenne roi titulaire de Jérusalem, à la tête des soldats du pontife qui portaient sur la ligne des deux clefs sur l'épaule. Les Gibelins de l'empereur portaient le signe de la croix, & les croix mirent bientôt les clefs en fuite.

Il ne reliait guère alors d'autre reffeurce à Grégoire IX. que de foulever Henri roi des Romains, fils de Frédéric IL contre fon père , ainfi que Grégoire VIIL Urbain II. & Vafcal II. avaient armé les enfans de Henri IV. Mais Frédéric , plus heureux que Henri IV. fe Li&t de fon fils rebelle, le dépofe dans la célèbre j diè:e de Mayence, & le condamne à une prifen perpétuelle, j]

Il était plus aifi à Frédéric IL de faire condamner 1 fon fils dans une dièe d'Allemagne, que d'obtenir de l'ar- | gent & des troupes de cette diète pour aller fubjuguer jj l'Italie. Il eut toujours affez de forces pour l'enfanglanrer, js & jamais affez pour l'affervir. Les Guelfes , ces partions I! de la papauté, & encor plus de la liberté, balancèrent |g toujours le pouvoir des Gibelins partifans de l'empire. o

Tf-WvSss "gsry--" •"■ — "■■—' — g — "s777j

La Sardaigne était encor un fujer de guerre entre l'empire & le facerdoce , & par conféque.nt d'excommunications. L'empereur s'empara en 113% de prefque toute Tille. Alors Grégoire IX. accufa publiquement Frédéric IL d'incrédulité. « Nous avons des preuves, dit-il dans fa » leitre circulaire du premier Juillet 1239, qu'il dit » publiquement, que l'univers a été trompé pat trois » impofteurs, Moyse , Jesus-Christ & Mahomet. » Mais il place Jesus-Christ fort au defibus des » autres; car il dit. Ils ont vécu pleins de gloire, & » l'autre n'a été qu'un homme de la lie du peuple » qui prêchait à fes pareils. L'empereur, ajoute-t-il, » foutient qu'un Dieu unique & créateur ne peut être » né d'une femme , & fur-tout d'une vierge. » C'efi fur cène lettre du pape Grégoire IX. qu'on crut dès ce temslà qu'il y avait un livre intitulé , de tribus impofloribus : on a cherché ce livre de fiècie en uècle , & on ne l'a çà jamais trouve.

Ces accusations, qui n'avaient rien de commun avec la Sardaigne, n'empêchèrent pas que l'empereur ne la gardât : les divisions entre Frédéric & le St. Siège n'eurent jamais la religion pour objet ; & cependant les papes l'excommuniaient, publiaient contre lui des croisades, & les dépoulaient. Un cardinal nommé Jacques , évêque de Palestrine, apporta en France au jeune Louis IX. des lettres de ce pape Grégoire, par lesquelles fut fautive, ayant déposé Frédéric II. transférait de son autorité l'empire à Robert comte d'Artois, frère du jeune roi de France. C'était mal prendre son temps ; la France & l'Angleterre étaient en guerre ; les barons de France foulés dans la minorité de Louis, étaient encore puissants dans la majorité. On prétend qu'ils répondirent, qu'un frère d'un roi de France n'avait pas besoin d'un empire ; & que le pape avait moins de religion que Frédéric II. Une telle réponse eut trop peu vraisemblable pour être vraie.

\$ ygjgjf—w-rr— ■ _jàig#^fe=-

Chapitre X

Rien ne fait mieux connaître les mœurs & les usages de ce temps, que ce qui se passa au sujet de cette demande du pape.

Il s'adressa aux moines de Cîteaux, chez lesquels il savait que St. Louis devait venir en pèlerinage avec sa mère. Il écrivit au chapitre : « Conjurez le roi qu'il prenne la » protection du pape contre le fils de Satan, Frédéric ; il » eut nécessaire que le roi me reçoive dans son royaume » me, comme Alexandre III. y fut reçu contre la per- » sécution de Frédéric I. & St. Thomas de Cantorberi » contre celle de Henri II roi d'Angleterre. »

Le roi alla en effet à Cîteaux , où il fut reçu par cinq cents moines, qui le conduisirent au chapitre : là, ils se mirent tous à genoux devant lui , & les mains jointes le prièrent de laisser parler le pape en France. Louis se mit aussi à genoux devant les moines , leur promit de défendre l'égliſe ~ mais il leur dit expreſſément, qu'il ne pouvait recevoir le pape ſans le conſentement des ſeigneurs du royaume, dont un roi de France devait ſuivre les avis. Grégoire meurt , mais l'eſprit de Rome vit toujours. Innocent IV. l'ami de Frédéric quand il était cardinal, devint néceſſairement ſon ennemi dès qu'il eut ſouverain pontife. Il fallait à quelque prix que ce fût empêcher la puiffance impériale en Italie , & réparer la faute qu'avait fait Jean XII, d'appeler à Rome les Allemands,

Innocent IV. après bien des négociations inutiles, aſſemble dans Lyon ce fameux concile qui a cette inſcription encor aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : Treizième concile général, premier de Lyon. Frédéric II. y eut déclaré ennemi de l'Egliſe & privé du ſiège impérial.

Il me ſemble bien hardi de déposer un empereur dans une ville impériale; mais Lyon étoit ſous la protection de la France , & ſes archevêques ſ'étaient emparés des droits régaliens. Frédéric II ne négligea pas &

&* 78 Essai ſur les mœurs.

d'envoyer à ce concile , où il devait être acculé, des ambafſadeurs pour le défendre.

Le pape qui ſe conſtituait juge à la tête du concile, fit auffi la fonction de ſon propre avocat ; & après avoir beaucoup enfreint ſur les droits temporels de Naples & de Sicile, ſur le patrimoine de la

comteffe Mathilde , il accusa Frédéric d'avoir fait la paix avec les mahométans , d'avoir eu des concubines mahométanes , de ne pas croire en Jésus-Christ , & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule ? & comment dans ces siècles pouvait-on former si souvent de telles accusations ? Les papes Jean XII. Etienne VIII. & les empereurs Frédéric I. Frédéric II. le chancelier des Vignes, Mainfroi régent de Naples , beaucoup d'autres émettent cette imputation. Les ambassadeurs de l'empereur parlèrent en sa faveur avec fermeté, & accusèrent le pape à leur tour de rapine & d'avarice. Il y avait à ce concile des ambassadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci se plaignirent bien autant des papes que le pape se plaignit de l'empereur. « Vous tirez par vos » Italiens, dirent-ils, plus de soixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre : vous nous avez en » dernier lieu envoyé un légat qui a donné tous les » bénéfices à des Italiens. Il extorque de tous les religieux des taxes exorbitantes, & il excommunie quiconque se plaint de ses vexations. Remédiez-y promptement , car nous ne souffrirons pas plus longtemps ces avanies.»

Le pape rougit, ne répondit rien, & prononça la déposition de l'empereur, il eut très à remarquer qu'il fulmina cette sentence , non pas, dit-il, de l'approbation du concile , mais en présence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent en fuite, Une partie s'enfuit, une autre partie sortit en tumulte.

N'oublions pas que dans ce concile le pape demanda

'^c-^J^KV^"— ~— — — >" 5 ■ 'tffrj.

*ar»

vààX&î*,

Chapitre X

un fubiïde à tous les ecclésiastiques. Tous gardèrent le silence ; aucun ne parla ni pour approuver ni pour rejeter le fubfide, excepté un Anglais nommé Mefphan doyen de Lincoln. Il osa dire que le pape rançonnait trop l'église. Le pape le dépoula de sa seule autorité , & les ecclésiastiques se turent. Innocent IV. parlait donc & agissait en souverain de l'église , & en le souffrait. Frédéric II ne souffrit pas du moins que l'évêque de Rome agît en souverain des rois. Cet empereur était à Turin , qui n'appartenait point encore à la maison de Savoie. C'était un fief de l'empire, gouverné par le marquis de Suze. Il demanda une caillette : on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. « Ce pape & ce » concile dit-il , ne me l'ont pas ravie, & avant qu'on » m'en dépouille, il y aura bien du sang répandu.» Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de son fameux chancelier Pierre des Vignes, tant accusé d'avoir composé le livre des trois imposteurs : « Je ne suis pas le » premier , disait-il dans ses lettres , que le clergé » ait ainsi indignement traité, & je ne ferai pas le dernier. » Vous en êtes cause, en obéissant à ces hypocrites, » dont vous connaissez l'ambition sans bornes. Combien » bien , si vous vouliez , découvririez-vous dans la cour » de Rome d'infamies qui font frémir la pudeur ? Livrés » au vice , enivrés de délices , l'excès de leurs richesses » étouffe en eux tout sentiment de religion. C'est une » œuvre de charité de leur ôter ces richesses pernicieuses » qui les accablent : & c'est à quoi vous devez travailler » tous avec moi , &c. »

Cependant le pape , ayant déclaré l'empire vacant , écrivit à sept princes ou évêques : c'étaient les ducs de Bavière , de Saxe, d'Autriche & de Exabant , les archevêques de Saltzbourg , de Cologne & de Mayence. Voilà ce qui a fait croire que sept électeurs étaient alors

3£ folemnellement établis. Mais les autres princes de l'em-

^("«&*W43'Wv-t

iê^m^=^^-^--~Cj^^mi

jp 80 Essai sur les mœurs.

Il ' — ; — —

1 pire & les autres évêques prétendaient aussi avoir le même | droit.

■i Les empereurs & les papes tâchaient ainsi de se faire

I dépasser mutuellement. Leur grande politique confillait jj à exciter des guerres civiles.

On avait déjà élu roi des Romains en Allemagne Conrad frs de Frédéric ,11. mais il fallait , pour plaire au pape , choisir un autre empereur. Ce nouveau César ne fut choisi ni par les ducs de Saxe, ou de Brabant , ou de Bavière , ou d'Autriche , ni par aucun prince de l'empire. Les évêques de Strasbourg , de Vurtzbourg , de Spire , de Metz , avec ceux de Mayence , de Cologne & de Trêves , créèrent cet empereur. Ils choisirent un landgrave de Thuringe , qu'on appella le roi des prêtres.

Quel étrange empereur de Rome qu'un landgrave qui recevait la couronne feulement de quelques évêques de son pays ! Alors le

pipe fait renouveler la croifade contre Frédéric. Elle était précée par les frères prêcheurs , que nous appelions dominicains , & par les frères mineurs que nous appelions cordeliers ou franciscains. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe. Le Sr. Siègne ne s'en tint pas à ces mesures. Il ménagea des conspirations contre la vie d'un empereur qui avait ré-lit aux conciles , aux moines , aux croifades ; du moins l'empereur se plaignit que le pape faisait des affaires contre lui , & le pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté de faire un César , en firent encore un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne sur l'empire Romain ne servit donc jamais qu'à la déchirer. Ces menus évêques qui étaient des empereurs , se divisèrent entre eux : leur corréde Hollande fut tué dans cette guerre civile.

Frédéric II avait à combattre les papes depuis l'extrémité de la Sicile jusqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant à

Chapitre X. 81fi

qu'étant dans la Pouille , il découvrit que son médecin , féduit par le pape Innocent IV. voulait l'empoisonner. Le fait me paraît douteux ; mais dans les doutes que fait naître l'histoire de ces temps , il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

Frédéric , voyant avec horreur qu'il lui était impossible de confier sa vie à des chrétiens, fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fu-

reurs de Mainfroi fon bâtard , qui l'érouifa , dit-on , dans fâ dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur, roi de Sicile dès le berceau , ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jérufalem , & celle des Céfars cinquante-quatre ans , (puifqu'il avoit été déclaré roi des Romains en 1196) mourut âgé de cinquante-fept ans dans le royaume de Naples , & laiffa le monde auîîi troublé à fa mort qu'à fa naitance. Malgré tant de troubles , fes royaumes de Naples & de Sicile furent ,Ê embellis & policés par fes foins. Il y bâtit des villes , y fonda des univerfués, y fit fleurir un peu les lettres. La langue italienne commençait à fe formsr alors , c'était un compofé de la langue romance & du latin. On a des vers de Frédéric II. en cette langue. Mais les traverses qu'il eliüya nuifirent aux fcienes autant qu'à fes de/feins,

Depuisla mort de Frédéric IL juiqu'en 1 168 , l'Allemagne fut fans chef , non pas comme l'avait été la Grèce, l'ancienne Gaule , l'ancienne Germanie , & l'Italie avant qu'elle fût founife aux Romains : l'Allemagne ne fut ni une république, ni un pays partagé entre pluieurs fouverains , mais un corps fans tête , dont les membres fe déchiraient. •

C'était une belle occafien pour les papes; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Brefcia , Crémone , Mantoue , & beaucoup de pentes villes. Il eût fallu alors un pape guerrier pour les- reprendre ; mais rarement un pape eut ce caraâere. Ils ébranlaient à la

EJfai fur les mœurs. Tom. IL F

m;V?\$4â± easaaggfl

O 8a ESSAI SUR LES MŒURS.

vérité le monde avec leurs bulles. Ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape en 1247 déclara de sa propre autorité Haquin, roi de Norvège, en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il était. Un légat du pape, couronna ce roi Haquin, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & : cinq cents marcs (ou marques) des églises de Norvège ; ce qui était peut-être la moitié de l'argent comptant qui roulait dans un pays si peu riche.

Le même pape Innocent IV. créa, aussi un certain Mandogvoïa Lithuanie, mais roi relevant de Rome. Nous recevons, dit-il dans sa bulle du 15 Juillet 1251, ce nouveau royaume de Lithuanie au droit & à la propriété de St. Pierre, vous prenant sous notre protection, vous, votre femme & vos enfants. C'était imiter en quelque sorte la grandeur de l'ancien sénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne

fut pas cependant un royaume; elle ne put même encore être chrétienne que plus d'un siècle après.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux : il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainsi des états ; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient se refaire d'un village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

Voilà quelle était la situation des affaires de l'Europe : l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encore faible, l'Espagne partagée entre les chrétiens & les musulmans : ceux-ci entièrement chassés de l'Italie ; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses rois ; le gouvernement féodal établi par-tout ; la chevalerie à la mode ; les prêtres devenus princes & guerriers ; une po-

litique prefqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il femblait que les pays de la communion romaine fuffent. une grande république j dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs; Se cette république , quoique divifée , s'était accordée

afâagxs^ "m

vœ&ùl&'ves

CHAPITRE ONZIEME

De V Orient au tems des croifades, & de l'état de la Palejiine.

— Es religions durent toujours plus que les empires. Le mahométifme floriffait , & l'empire des calires était détruit par la nation des Turcomans. On fe fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs, Elle eft la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des fauvages, vivans de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaiis , & bien loin , dit-on , de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie , bien plus vafte que l'Europe , n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guère mieux une hiftoire fuivie que les loups & les tigres de leur pays. Ces peuples du Nord firent de tout tems des invafions vers le Midi. Ils fe répandirent vers le onzième fiècle du côté de la Mofcovie. Ils inondèrent les bords de la mer Cafpienne. Les Arabes fous les premiers fucceffeurs de Mahomet avaient fournis prefque toute

l'Afie-Mineure , la Syrie & la Perfe : les Turcomans vinrent enfin , qui fournirent les Arabes.

Un calife de la dynaftie des AbafTides , nommé Motajfen , fils du grand Almamon , & petit-fils du célèbre Aaron al Rachild , prote&eur comme eux de tous les

84 Essai suries mœurs,

arts , contemporain de notre Louis le Débonnaire ou h Faible , pofa les premières pierres de l'édifice fous lequel fes fuccesTeurs furent enfin écrasés. Il fit venir une milice de Turcs pour fa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à fix cents Turcs à la foldede Motajfem font l'origine de la puiffance Ottomane, qui a tout englouti , de l'Euphrate jufqu'au bout de la Grèce ; & a de nos jours mis le fiége devant Vienne. Cette milice Turque augmentée avec le tems devint funefte à fes maîtres. De nouveaux Turcs arrivent qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes Abaffides de Bagdat perdirent bientôt 5a Syrie, l'Egypte, l'Afrique, que les califes Fournîtes leur enlevèrent. Les Turcs dépouillèrent & Fati-mites & Abaffides.

Togrul Beg ou Ortogrul Beg. de qui on fait defcendre la race des Ottomans , entra dans Bagdat , à-peuprès comme tant d'empereurs font entrés dans Rome. Il fe rendit maître de la ville 6c du calife , en fe profternant à {es pieds. Oncgrul conduifit le calife Caiem à fon palais en tenant la bride de fa mule ; mais plus habile ou plus heureux que les empereurs Allemans ne l'ont été dans Rome , il établit fa puiffance , & ne laifTa au calife que le foin de commencer le vendredi les prières à la mofquée , & l'hon-

neur d'inveflir de leurs états tous les tyrans mahométans qui fè faifaient fouverains.

Il faut fe fcuvenir que comme ces Turcomans imitaient les Francs , les Normans & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient aufli en fe foumettant aux loix , aux mœurs & à la religion des vaincus. C'eft ainfi que d'autres Tartares en ont ufé avec les Chinois ; & c'efl; l'avantage que tout peuple policé ; quoique le plus faible , doit avoir fur le barbare , quoique le plus fort.

Ainfi les califes n'étaient plus que les chefs de la religion , tel que le dairi pontife du Japon , qui commande

Chapitre XL 85 Ç

■ mm — i „

en apparence aujourd'hui au cubofama , & qui lui obéit en effet ; tels que le she'rif de la Mecque , qui appelle le fultan Turc fon vicaire ; tels enfin qu'étaient les papes fous les ruis Lombards. Je ne compare point fans djuce la religion mahométane avec la chrétienne , je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puiifans fouverains de l'Orient , tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat eft tombé fans retour ; & les papes font peu-à-peu devenus de grands fouverains , affermis , refsftés de leurs voifins , & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc au tems de la première croifade un calife à Bagdat qui donnait des inveflitures , & un fultan Turc qui régnait. Plufieurs autres ufurpateurs Turcs & quelques Arabes, étaient

cantonnés en Perfe, dans l'Arabie , dans l'Afie- Mineure. Tout était divifé , & c'eft ce qui pouvait rendre les croifades heureufes. Mais tout était armé, & ces peuples devaient combattre fur H leur terrain avec un grand avantage;

L'empire de Conftantinople fe foutenait : tous fes princes n'avaient pas été indignes de régner. Conflanàh Forphirogénète , fils de Léon le Philo fophe , & philofophe lui-même , fit renaître , comme fon père , des tems heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris fous Romain fils de Conflanùn , il devint refpe- Sable aux nations fous Nicéphore Phocas , qui avait repris Candie en 961 avant d'être empereur. Si Jean Zimifces affaifinace Nicéphore, & fouilla de fang le palais, s'il joignit l'hypocrifie à fes crimes , il fut d'ailleurs le défenfeur de l'empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais feus Michel Paphlagonate on avait perdu la Sicile : fous Romain Dio gène prefque tout ce qui reflair vers l'orient, excepté la province de Pont ; & cette province , qu'on ap- pelle aujourd'hui Turcomanie , tomba bientôt après fous le pou- voir du Turc Soliman , qui maître de la plus grande partie de l'Afie-Mineure , établit le fiége de, fa

^^JU — ^g , ^tf^j

86 Essai sur les mœurs.

domination à Nicée, & menaçait delà Conftantinople au tems où commencèrent les croifades.

L'empire Grec était donc borné alors prefqifà la ville impériale , du côté des Turcs ; mais il s'étendait dans toute la Grèce , la Ma- cédoine, la ThefTalie, la Thrace, l'illyrie, l'Epire , & avait même encor l'ifle de Candie. Les guerres continuelles , quoique toujours malheureufes contre les Turcs , entretenaient un refte de cou-

rage. Tous les riches chrétiens d'Ane , qui n'avaient pas voulu fuir le joug mahométan , s'étaient retirés dans la ville impériale , qui par-la même s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin malgré tant de pertes , malgré les crimes & les révolutions du palais , cette ville, à la vérité déchue , mais immense , peuplée , opulente & respirant les délices , se regardait comme la première du monde. Les habitans s'appelaient Romains & non Grecs. Leur état était l'empire Romain : & les peuples d'Occident , qu'ils nommaient Latins , n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

La Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui , le plus mauvais pays de tous ceux qui sont habités dans l'Ane. Cette petite province est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues , & de trente à trente-cinq en largeur. Elle est couverte presque partout de rochers arides , sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. Si ce coin de terre était cultivé , on pourrait le comparer à la Suède. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours , ressemble à la rivière d'Aar chez les Suédois, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'est pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suède & la Palestine , donnent tous la préférence à la Suède sans aucune comparaison. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois quand elle était possédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y

L'effort est égal à la résistance. Les rochers sont si durs qu'ils résistent à tout effort.

Chapitre XI

planter des vignes. Ce peu de terre , liée avec les éclats des rochers , était foutenu par des petits murs dont on voit encor des refies de di fiance en diftance.

Tout ce qui efl- fitué vers le midi , confifte en déferts de fables falc'sdu côté de ia Méditerranée & de l'Egypte, & en montagnes affreufes , jufqu'à Efiiongaber vers la mer Rouge. Ces fables & ces rochers habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs , font l'ancienne pairie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée. Le petit pays de Jérico qu'ils envahirent , eût un des meilleurs qu'ils poffédèrent : le terrain de Jérufalem eft bien plus aride , il n'a pas même l'avantage d'être fitué fur une rivière. Il y a très- peu de pâturages : les habitans n'y purent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toujours la monture ordinaire. Les bœufs y font maigres ; les moutons y réunifient mieux ; les oliviers en ^ quelques endroits y produifent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encor quelques palmiers; & ce pays que i] les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine quand leur condition toujours nulheureufe le leur permit , fut pour eux une terre délicieufe , en comparaifon des déferts de Sina , deParam, & de Cadès-Barné.

St. Jérôme qui vécut fi long-tems à Bethléem , avoue qu'on f uifrait continuellement la fêchereffe & la foif d:ns ce pays -de montagnes arides, de cailloux & de fables, où ii pleut rarement , où l'on manque de fontaines , & où l'indulîrie eft obligée d'y fup- piéer à grands frais par des citernes.

La paleiline , malgré le travail des Hébreux , n'eut jamais de quoi nourrir fes habitans ; & de même que les treize cantons en-

voient le fuperflu de leurs peuples fervir dans les armées des princes qui peuvent les payer , les Juifs allaient faire le métier de courtiers en Afie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie , qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guère Jérufalem ; & je doute que dans' le tems le plus

floriffant de ce petit état , il y ait jamais eu des hommes auffi opulens que le font aujourd'hui plufieurs Hébreux d'Amfterdam , de la Haye , de Londres , de Conitantinople.

Lorfqu' Omar , l'un des premiers fucceffeurs de Mahomet , s'empara des fertiles pays de la Syrie, il prit la contrée de la Paleftine ; & comme Jérufaîem eft une vilb faintepour les mahométans , il y entra chargé d'une haire , & d'un ûc de pénitent , & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête , ordonné par le pontife. Cefr ce que rapporte Nicetas tomates. Omar enrichit Jérufaîem d'une magnifique mofquée de marbre, couverte de plomb , ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'urgent , parmi lefquelles il yen avai: beaucoup d'or pur. Quand enfuite les Turcs déjà mahométans s'emparèrent du pays vers Tan 1055 , ils ^ refpeclèrent la mofquée , & la ville refta toujours peu- '. K 9\$ plée de fept à huit mille habitans. C'était ce que fon enceinte pouvait alors contenir , & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichiffait guère d'ailleurs que des pèlerinages des chrétiens & des mufulmans. Les uns allaient vifiter la mofquée , les autres l'endroit où l'on prétend que Jésus fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'émir Turc., qui jéfidait dans la ville , & à quelques imans qui vivaient de la curiofité des pèlerins.

^QW""""1 ""'/ ' ' ==s:=!s*rr&%&^

CHAPITRE DOUZIEME

De la première croifade , jufqità la prife de Jérufalem.

JL E L était l'état de l'Afie-Mineure , lorfqu'un pèlerin d'Amiens fufcita les croifades. Il n'avait d'autre nom que Cucou-pêtre ou Cuçupêtre , comme le dit la fille de l'empereur Comnène , qui le vit à Confbantinople. Nous le connaiflons fous le nom de Pierre Vhermite. Ce Picard parti d'Amiens pour aller en pèlerinage vers l'Arabie, fut caufe que l'Occident s'arma contre l'Orient, & que des millions d'Européens périrent en Afle. C'eïï ainfi que font enchainés les événemens de l'univers. Il fe plaignit amèrement à l'évêque fecret , qui réiïdait dans le pays , avec le titre de patriarche de Jérufalem , des vexations que fouffraient les pèlerins ; les révélations ne lui manquèrent pas. Guillaume àç Tyr allure que JeSuS- Ckrist apparut à l'hermke. Je ferai avec toi , lui diti , il ejt tans de fecourir mes ferviteurs. A fon retour à Rome , il parla d'une manière fi vive , 8c fit des tableaux fi touchans , que le pape Urbain II. crut cet homme propre à féconder le grand dëffëin que les papes avaient depuis îong-tems d'armer la chrétienté contre le mahométifme. Il envoya Pierre de province en province communiquer par fon imagination forte l'ardeur de fes femimens & femer l'enthouliafme.

Urbain IL tint enfuite vers Pkifance un concile en rafe campagne , où fe trouvèrent plus de trente mille féculiers , outre les eccéïiafliques. On y propofa la manière de venger les chrétiens. L'empereur des Grecs Alexis Comnène , père de cette princeffe

qui écrivit l'histoire de son temps, envoya à ce concile des ambassadeurs pour demander quelque secours contre les musul-

ij£tf

mans ; mais ce n'était ni du pape, ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normans enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs ; & le pape, qui voulait être au moins seigneur féodal de ces royaumes, étant d'ailleurs rival de l'église grecque, devenait nécessairement par son état, l'ennemi déclaré des empereurs d'Orient, comme il était l'ennemi couvert des empereurs Teutoniques. Le pape, loin de secourir les Grecs, voulait foumettre l'Orient aux Latins.

Au reste, le projet d'aller faire la guerre en Palestine, fut vanté par tous les assistants au concile de Plaifance, & ne fut embrassé par personne. Les principaux seigneurs Italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne voulaient point quitter un pays délicieux pour aller se battre vers l'Arabie-Pétrée.

On fut donc obligé de tenir un autre concile à Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie sur les malheurs des chrétiens de l'Afrique. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs, inquiets, indépendants, aimant la dissipation & la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égalait leurs débauches. Le pape proposait la rémission de tous leurs péchés, & leur ouvrait le ciel, en leur imposant pour pénitence de faire la plus grande de leurs passions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les églises & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des seigneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu

d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Asie. Godefroi de Bouillon, par exemple, duc de Brabant , vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liège , & Sten.ay à l'évêque de Verdun. Baudouin, frère de Godefroi , vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moindres feigneurs châtelains partirent à leurs frais; les pauvres gentilshommes fervirent d'écuyers aux autres.

Ô Chapitre XII. gi Q

Le butin devait se partager félon les grades & félon les Jf dépenses des croisés. C'était une grande fource de division , mais c'était aussi un grand motif. La religion, l'avarice & l'inquiétude encourageaient également ces émigrations. On enrôla une infanterie innombrable , & beaucoup de (impies cavaliers sous mille drapeaux différents. Cette foule de croisés se donna rendez-vous à Constantinople. Moines , femmes , marchands , vivandiers , ouvriers, tout partit , comptant ne trouver sur la route que des chrétiens qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de Coucoupêtre, que j'appellerai toujours Yhermite Pierre. Il marchait en fandaes & ceint d'une corde , à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité! Jamais l'antiquité n'avait vu de ces émigrations d'«me partie du monde dans l'autre , produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine.

La première expédition de ce général hermite, fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée Malavilla, parce que l'en avait refusé des vivres à ces soldats de Jesus-Christ, qui malgré leur faible entreprise, se conduisaient en voleurs de grand

chemin. La ville fut prise d'affaut , livrée au pillage , les habitans égorgés. V hermite ne fut plus alors le maître de ces croisés, excités par la foie du brigandage. Un des lieutenans de V hermite , nommé Gautier Sans Argent , qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés , & Yhermite arriva enfin devant Constantinople , avec vingt mille personnes mourant de faim.

Un prédicateur Allemand nommé Codefcal , qui voulut jouer le même rôle , fut encore plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie d'ici

où ses prédécesseurs avaient fait tant de dévotions la seule vue de la croix rouge qu'ils portaient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces aventuriers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, payfans, écoliers, croyant qu'elle allait de fendre Jesus- Christ, s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France: tout le commerce e'tait entre leurs mains. Les chrétiens croyant venger Dieu, firent mainbasse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis Adrien , un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence: & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes , pour ne pas tomber entre les mains des barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisième armée de croisés. |

|=; Cependant Yhermite Pierre trouva devant Constantin- f|

nople d'autres vagabonds Italiens & Allemans , qui fe joignirent à lui,. & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur Alexis Comnene , qui régnait, e'tait apurement uge & modère'. Il fe contenta de fe défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les tranfporter au-delà du Bofphore. Le ge'ne'ral Pierre fe vit enfin à la tête d'une arme'e chrétienne contre les mufulmans. Soliman, foudan de Nicée, tomba avec fes Turcs aguerris fur cette multitude difperfée. Gautier Sans Argent y périt avec beaucoup de pauvre nobleffe. Vhermke retourna cependant à Conftantinople , regardé comme un fanatique qui s'était fait fuivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des chefs des croifés , plus politiques, moins enthoufiaftes, plus accoutumés au commandement , & conduifans des troupes un peu plus réglées. Gode/roi de Bouillon menait foixante-dix mille hommes de pied & dix mille cavaliers couverts

Chapitre XII

d'une armure complete , fous plufieurs bannières de feigneurs tous rangés fous la fienne.

Cependant Hugues, frère du roi de France Philippe I. marchait par l'Italie avec d'autres feigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Prefque tout fon établiffement confiftait dans le titre de frère d'un roi trèspeu puiffant par lui-même. Ce qui eit plus étrange , c'eft que Robert, duc de Normandie , fils aîné de Guillaume conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il était à peine affermi. Chafié d'Angleterre par fon

cadet Guillaume le Roux , il lui engagea encor la Normandie pour fubvenir aux frais de fon armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & fuperflitieux. Ces deux qualités , qui ont leur fource dans la faibleTe , l'entraînèrent à ce voyage.

Le vieux Raimond , comte de Touîoufe, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence , qui avait déjà K combattu contre les mufulmans en Efpagne, ne trouva *| ni dans fon âge, ni dans les intérêts de fa patrie, aucune raifon contre l'ardeur d'aller en PalefHne. Il fut un dès premiers qui s'arma & paffa les Alpes , fui-vi , dit-on , de près de cent mille hommes. Il ne prévoyait pas que bientôt on prêcherait une croifade contre fa propre famille.

Le plus politique de tous ces croifés , & peut-être le feul , fut Bohémond , fils de ce Robert Guiscard, conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normans , tranfplantée en Italie ,. cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des papes , tantôt fur les ruines de l'empire Grec. Ce Bohémond avait lui-même long-tems fait la guerre à l'empereur Alexis , en Epire & en Grèce , & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & fon courage, il profita de l'enthoufiafme épïdémique de l'Europe, pour raffembler fous fa bannière jufqu'à dix mille cavaliers bien armés & quelque infanterie, avec lefqueîs il pouvait conquérir des provinces , foit fur les chrétiens , foit fur les mahométans.

§L? 94 Essai sur les mœurs. •

». . i . à» ■ n i . ii mfÊmmmmÉ

La urinceiTe yj?/z/ze Commène dit que fon père fut alarmé de ces émigrations prodigieufes , qui fondaient dans fon pays. On eût cru, dit-eîle, que l'Europe, arrachée de fes fondemens , allait tomber fur l'Afie. Qu'aurait-ce donc été , fi près de trois cent

mille hommes , dont les uns avaient fui Yhermite Pierre , les autres le prêtre GodeÇcald, n'avaient déjà difparu ?

On propofa au pape de fe mettre à la tête de ces armées immenfes qui reftaient encor. C'était la feule minière de parvenir à la monarchie univerfelle , devenue l'objet de la cour romaine. Cette entreprife demandait le génie d'un Mahomet ou d'un Alexandre, Les obiracles étaient grands , & Urbain ne vit que les obftacles.

Grégoire VII avait autrefois conçu ce projet des croifades. Il aurait armé l'Occident contre l'Orient , il 2 aurait commandé à l'églife grecque comme à la latine. Les papes auraient vu fous leurs loix l'un & l'autre empire. Mais du tems de Grégoire VII une telle idée n'était encor que chimérique. L'empire de Conftantinople n'était pas enor allez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas alfez violente dans l'Occident. Les efprits ne furent bien difpofés que du tems d' Urbain II

Le pape & les princes croifés avaient dans ce grand appareil leurs vues différentes , & Conftantinople les redoutait toutes. On y ha'nToit les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares.

Ce que les Grecs craignaient le plus , & avec raifon , c'était ce Boâémond & {^es Napolitains, ennemis de l'empire. Mais quand même les intentions de Bohémond enflent été pures, de quel droit tous ces princes d'Occident venaient- ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs Grecs ?

On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance fé- ^ roce des feigneurs croifés , par le trait que rapporte la

princeffe Anne Comnène , de je ne fais quel comte François, qui vint s'aifeoir à côté de l'empereur fur fon trône , dans une cérémonie publique. Baudoin frère de Godefroi de Bouillon , prenant par la main cet homme indifcret pour le faire retirer , le comte dit tout haut dans fon jargon barbare : « Voilà un plaifant ruftre que » ce Grec, de s'affleoir devant des gens comme nous. » Ces paroles furent interprétées à Alexis , qui ne fit que fcurire. Une ou deux indifcretions pareilles fuffifent pour décrier une nation. Alexis fit demander à ce comte qui il était. «Je fuis, répondit-il de la race la » plus noble. J'allais tous les jours dans l'églife de ma » feigneurie , où s'aïïemblaient tous les braves feigneurs » qui voulaient fe battre en duel & qui priaient Jesus- » Christ & la Ste. Vierge de leur être favorables. » Aucun d'eux n'ofa jamais fe battre contre moi. »

Il était moralement impoffible que de tels hôtes n'exigeaffent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refufalfent avec malice. C'était un fujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de Godefroi, qui parut la première après les brigandages des croifés de Pierre r/termite. Godefroi en vint jufqu'à attaquer les fauxbourgs de Conftantinople , & l'empereur les défendit en perfonne. L'évêque du Puy en Auvergne , nommé Montai , légat du pape dans les armées de la croifade voulait abfolument qu'on commençât les entreprifes contre les infidèles par îe ilége de la ville où réfidoit le premier prince des chrétiens. Tel était l'avis de Bohémond, qui était alors en Sicile, qui envoyait courriers fur courriers à Godefroi, pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. Hugues frère du roi de France , eut alors l'imprudence de quitter la Sicile , où il était avec Bohémond, & de parler prefque feul fur les terres à' Alexis. Il joignit à cette indifcretiam celle de

lui écrire des lettres pleines d'une fiérence peu féante à qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démar^

ches fut d'être arrêté quelque terris prifonnier. Enfin la politique de l'empereur Grec vint à bout de détourner ces orages. Il engagea tous les feigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquéraient. Il les fit parler en Afie les uns après les autres , après les avoir comblés de preiens. Bohémond qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Confhntinople , & qu'on lui fit voir les raretés du palais , Alexis ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent , de bijoux de toute efpece, entaffés fans ordre, & de biffer la porte entr'ouverte. Bohémond vit en parlant ces tréfors, auxquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. « Eft-il poffible, s'écria-c-il , qu'on néglige de fi » belles chofes ? Si je les avais , je me croirais le plus Ū , » puiifant des princes. » Le foir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte fa fille, témoin oculaire. C'efl: ainfi qu'en . ufait ce prince, que tout homme défintérefTé appellera fage & magnifique, mais que la plupart des hiftoriens des croifades ont traité de perfide , parce qu'il ne voulut pas être efclave d'une multitude d'angereufe.

Enfin, quand il s'en fut heureufement débarraffé, & que tout fut paifédansTAue-Mineure , on fit la revue près de Nicée , & il le trouva cent mille cavaliers & fix cent mille hommes de pied en comptent les femmes. Ce nombre , joint avec les premiers croifés qui périrent feus ihermke & fous d'autres , fait environ onze cent mille. Il jufiifie ce qu'on dit des armées des rois de Perfe , qui avaient inondé la Grèce , & ce qu'on raconte des tranfplantations de tant de barbares. Les Français enfin , <k fur - tout B.aimond

de Tovloufe f fe trouvèrent par-tout fur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru treize cents ans auparavant.

C H A P I T R E XII. 97 €l

vant, quand ils allèrent ravager l'Afie-Mineure, & donner leur nom à la province de Galacie.

Les historiens nous informent rarement comment on nourriifait ces multitudes. C'était une entreprife qui demandait autant de foins que la guerre même. Venife ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichiitait plus que jamais par fon commerce avec les mahométans , & craignait de perdre les privilèges qu'elle avait chez eux. Les Génois , les Pïïans & les Grecs équipèrent des vaifleaux chargés de proviftons , qu'ils vendaient aux croiïés eu côtoyant l'Aïie-Mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gènes devenue une puilFance.

Le vieux Turc Soliman fonda n de Syrie „,'quì était fous les califes de Bagdat ce que les maires avaient été fous ia race de Clov'is , ne put avec le fecours de fon fils réiinor au premier torrent de tous ces princes croifes. Leurs troupes étaient mieux choiïies que celles de Pierre Vkermite , & difcipînées autant que le permettait la licence & l'enthôufiaftnë.

On prit Nicée ; on battit deux fois les armées commandées par le fils de Soliman. Les Turcs & les Arabes ne Continrent point dans ces commencémens le choc de ces multitudes couvertes de fer, & de leurs grands chevaux de bataille , & des forêifs de lances auxquelles ils n'étaient peint accoutumés.

Bohémoiid eut l'adreïiede fe faire céder par les croifes le fertile pays d'Amioche. Baudouin alla jufqu'en MéTopotamie s'emparer delà ville d'EdeiTe , & sry forma un oetit état. Enfin on mit le iïége devant Jéruf.lem , dont le calife d Egypte s'était faifi par les lieutenans. La plupart des hiiloriens difent que l'armée des affié-geans , diminuée par les combats , par les maladies & par les gar-nifons mifes dans les villes çoh'quifes , était réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cents chevaux , & que Jérufalem, pourvue de tout, était défendue par Jj| H«J EJfei fur les mœurs. Tom. II. G (jjj

-iSSâSgfâS

flffgxa»

98 Essai sur les mœurs.

une garnifon- de quarante mille foldat s. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait outre cette garni Ton vingt mille habita ns déterminés. li n'y a point de lecteur tenté qui ne voie qu'il n'eil: guère pouible qu'une armée de vingt mille hommes en âffiége une de fcixame miile dans une pbce forniiée ; mais les hlftoriéris ont toujours vou'u du merveilleux.

Ce qui efr vrai, c'efi qu'après cinq femaines de liège la ville fut emportée d'affaut, & que tout ce qui n'était pas chrétien , fut maf-facre. Vàer/nite Pierre , devenu chapelain , fe trouva à la prife & an maffacre. Quelques chrétiens que les mufuimans avaient laiffé vivre dans la ville , conduifirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées , où les mères fe cachaient avec tenrs enfans: & rien ne Tut épargné. Prefque tous les hiîrcriens conviennent qu'après cette boucherie , les chrétiens tout dégoûtai, tans de fang allèrent en proceïilon à l'endroit qu'on dit H être le fépulcre de Jesus-

Ckrist , &y fondirent en ^ larmes. Il efè très-vraifemblab'e qu'ils y donnèrent des marques de religion ; mais cette tendresse qui fe manifestâ par des pievirs^ n'eft guère comparable avec cet efpiit de vertige j de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même rem.s.

"Eïrnacim rapporte qu'on enferma les Juifs dans la fynagogue, qui leur avoit été accordée par les Turcs, ik. qu'on les y brûla tous. Cette action ç[\ croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés fur la route.

Jérufaiem fut prife par les croifés, le 5 Juillet 1090, tandis opi1 Alexis Com/zène était empereur d'Orient , Henri IV. d'Occident, & qu' 'Urbain IL chef de Péglife romaine vivait encor. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croifade dont il était l'au-reur. Les feigneurs , maîtres de Jérufaiem , s'affemblaient âl tiejî pour donner un roi a ia Judée. Les eccléïaftiques ,

Chapitre XII

divans l'armée , fe rendirent dans l'aTemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire, parce qu'il fallait, difaient ils, faire un patriarche avant défaire un fou ver a in.

Cependant Codefroï -dt Bouillon fut élu , non pas roi, mais duc de Jérufalem. Quelques mois après arriva un légat nommé Vamberio , qui le rit nommer patriarche par le clergé, & la pre-mière chofe que fit ce patriarche, ce fut de prérendre le petit royaume de JÉVufalern peur lui-même au nom du pape, il fallut que Godifroï dt Bouillon , qui avait conquis la ville au prix de fon

fang, îa cêàzt à cet évêque. Il fe ré'ferva le poxt de Juppé & quelques droits dans Jérufalem. Sa patrie qu'il avait abandonnée valait bien au-delà de ce qu'ila vaic acquis en Palefriaé.

CHAPITRE TREIZIEME

Croi fades depuis la prife di Jérufalem, Lovxs te Jeune prend la croix. St. Bernard ,quï d'ailleurs fait des miracles , prédh des viâoires , & on eïl battu. Sa iA d in prend jérufalem , fes exploits , fa conduite. Quel fut le divorce de Louis VIL dn le Je une , &ty

/ E P U I S le quatrième ficelé le tiers de la terre eft: |

en proie à des émigrations prefque continuelles. Les jj

Huns venus de la Tartarie Chincife s'établifient enlïn j

fur les bords du Danube, & de-là ayant pénéréré fous il

Attila dans les Gaules & en Italie, ils refient fixés 1

en Hongrie. Les Hernies , les Goths , s'emparent de il

Rome. Les Vandales vont des bords de la mer Balri !

que fubjuguer l'Efpagne Se l'Afrique. Les Bourguignons u»

|| envahifFent une partie des Gaules : les Francs paiTent jfc

JA

Jii&,S\$^^Mie-~*~- » , , jAA.(^f, g£

ioo Essai sur les mœurs.

dans l'autre. Les Maures aïïerviiTent ies Vifigoths conquérans de l'Efpagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs conquêtes dans la Perse , dans l'Afie-Mineure, en Syrie, en Egypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Cafpienne , & partagent les états conquis par les Arabes. Les croifés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations enferme n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le Tartare' Gengis-kan fubjuge la Haute Aûe. Cependant au bout de quelque tems il n'est resté aucune trace des conquêtes des croifés. Gengis, au contraire, ainfi que les Arabes, les Turcs, Se les autres, ont fait de grands établiffemens loin de leur patrie. Il fera peut-être aile de découvrir les raifons du peu de succès des croifés.

Les mêmes circonflances produifent les mêmes effets. On a vu que quand les fuccesseurs de Mahomet eurent [\ \$Jl conquis tant d'états , la difeorde les divifa. Les croifés i£ 4 éprouvèrent un fort à-peu-près femblable. Ils conquièrent moins , 8z furent divisés plutôt. Voilà déjà trois petits états chrétiens formés tout-d'un-coup en Afie , Antioche , Jérufalem & EdeïTe. Il s'en forma quelques années après un quatrième ; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune Btrirand , fils du comte de Touloufe. Mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours au:: vaiffeaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croifade , & fe firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquittions à l'empereur Grec; aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems, ces nouveaux états divisés & subdivisés paierent en beaucoup de mains différentes, il s'éleva, comme en France, de petits seigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilee, Il de Sidon, d'Acre, de Césarée. Soliman qui avait perdu JB

j£ ^iw "■— '■—■ ■■»•"■" f* ^rr-^J^sv

O Chapitre XIII. 101 O

Antioche & Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons musulmans; & sous Soliman, & après lui on vit dans l'Asie un mélange de chrétiens, de Turcs, d'Arabes, se faisant tous la guerre. Un château turc était voisin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des protestans & des catholiques sont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croisés bien peu reliaient ailleurs. Au bruit de leurs succès, grossis par la renommée, de nombreux vœux se firent partir encor de l'Occident. Ce prince Mugues, frère de Philippe I. ramena une nouvelle multitude, grossie par des Italiens & des Allemands. On en compta trois cent mille; mais en réduisant ce nombre aux deux tiers, ce sont encor deux cent mille hommes qu'il en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent traités, vers Constantinople à-peu-près comme les Français de Pierre Vercrtnienne. Ceux qui abordèrent en Asie, furent détruits par Soliman & le prince Hugues mourut presque abandonné dans l'Asie-Mineure.

Ce qui prouve encor, ce me fem-bête, l'extrême faiblesse de la principauté de Jérusalem , c'est l'érahlissement de ces religieux foldats , templiers & hofpka'iers. Il faut bien que ces moines, fondés d'abord pour fervir les malades, ne fussent pas en furéré, puisqu'ils prirent les armes. D'ailleurs,, quand h fociéré générale eil bien gouvernée,, on ne fait guère d'affaires particulières.

Les religieux confier es. au service des bleues , ayant fait vœu de se battre, vers l'an* rii-8, il se forma tout-d'un-coup une milice fernhiabête, sous le nom de Templiers,- qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette église qui avait, disait-on, été autrefois le temple de Salomon. Ces établis (Terne ns ne font |i dus qu'à des Français, ou du moins à des habitants d'un a[. pays annexé depuis à la France. Raimond Dupuy , pre- G G 3 p"

O loi

î-^Tf"

Essai sur les mœurs.

A Vézelay en Bourgogne fut dr£

fe

mier grand-maître & mftkuteur de la millke des Hofpitaliers , était de Dauphiné.

A peine ces deux ordres furent-ils établis par les bulles des papes , qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contre les mvrfulmans. Bientôt après ? un nouvel ordre s'établit encor en faveur des pauvres Allemands abandonnés dans la Palestine : & ce fut l'ordre des-

moines Teu'oniques , qui devint après" en Europe une milice de conquérans.

Enfin , la fkuation des chrétiens était fi peu affermie, que Baudouin, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de Godefroi fon frère , fut pris prefqu'aux portes de la ville par un prince Turc.

Les conquêtes des chrétiens s'arraibliffaient tous les jours. Les premiers conquérans n'étaient plus ; leurs fucceffeurs étaient amollis. Déjà l'état d'Edeffe était repris par îes Turcs en 1140, & Jérusalem menacée. Les empereurs Grecs ne voyant dans les princes d'Antioche leurs voifins que de nouveaux usurpateurs , leur faifaient la guerre, non fans juftice. Les chrétiens d'Afie, prêts d'être accablés de tous côtés y. fbiliciterent en Europe une nouvelle croifade générale.

La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adrena pour la féconde. Le pape Eugène III. n'aguère difctple de Si. Bernard , fondateur de Clervaux , choifit avec raifon fon premier maître , pour être l'organe d'err nouveau dépeuplement. Jamais religieux n'avait mieux concilié le tumulte des fuaires avec Van Rente de fon état : aucun n'était arrivé comme lui à cette considération purement perfonnelle , qui efi au-deffas de l'autorité même. Son contemporain l'abbé Suger était premier mirjiîre dé France ; fon difeipîe écait psne ; mais Bernard, fimple <^bbé de Clervaux , était Poraclede !a France & de l'Europe.

lé un echaffaut dans

ftgfe'" — ■■■■-' ,.~ — --~^

Chapitre XII î. 103 K

la place publique, où Bernard parut à côté de Louis le Jeune, roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla ensuite. Tout ce qui était présent, prit la croix. Louis la pria le premier des mains de St. Bernard. Le ministre Suger ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ses états, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines : mais l'éloquence, de Bernard, & l'esprit du temps, dans lequel cette éloquence n'était rien, remportèrent sur les conseils du ministre. On nous peint Louis le Jeune comme un prince plus rempli de scrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'église de Vitry, & le peuple réfugié dans cette église avait péri dans les flammes. On persuada aisément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Italie ce crime qu'il eut mieux réparé en France par une administration sage. Sa jeune femme, Eleanor de Guienne, se creusa avec lui, soit qu'elle l'aimât alors, (soit qu'il rat de la bienfaisance de ces temps d'accompagner son mari dans de telles guerres.

Bernard s'était acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres on le choisit lui-même pour le chef de la croisade. Ce fait paraît presque incroyable ; mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples, surtout Bernard avait trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de l'hermite Pierre était récent. Il refusa l'emploi de général, & se contenta de celui de prophète.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croisade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la mis-

fion du pape, il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur Conrad III. & il promet publiquement de la part de Dieu des victoires contre les infidèles. Bientôt après un de ses disciples, nommé Florentin, écrivit en France que Bernard avait écrit à

»•* |f>V | % -rp\ H

■^^aA^y^ti^~»,

104 Essai sur les m m u r s.

fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étaient pas à la vérité des morts ressuscités mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait partout en français aux Allemands.

L'espérance d'une victoire certaine entraîna à la fuite de l'empereur & du roi de France la plupart des chevaliers de leurs états. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées soixante-dix mille gens d'armes, avec une cavalerie légère prodigieuse; on ne compta point les f«ncaffins. On ne peut guère réduire cette féconde émigration à moins de trois cent mille personnes, qui jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvés, fait jusqu'à cette époque seize cent mille habitants transférés. Les Allemands partirent les premiers, les Français en fuite. Il est naturel que de telles multitudes qui passent sous un autre climat, les mêmes maladies en emportent une grande partie. L'intempérance fut tout cause la mortalité dans l'armée de Conrad vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'Occident, que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis, furent renouvelés par les féconds, & donnèrent les mêmes

alarmes à Manuel Comnene , qu'ils avaient données à fon grand - père Alexis.

Conrad, après avoir paffé le Bosphoré , fe conduifit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche iuffitait. On pouvait fe joindre à ces chrétiens de Syrie , & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre. Mais l'empereur Allemand , jaloux du prince d'Antioche & du roi de France , s'enfonça au milieu de l'Afie-Mineure. Un fultan d'Icône , plus habile que lui , attira dans des rochers cette pefante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer, ^

Chapitre XII I

L'empereur bleüé , & n'ayant plus auprès de lui que quelcues troupes fugitives , fe fauva vers Antioche , & de là fit le voyage de Jérufalem en pèlerin, au lieu d'yp.:raître en général d'armée. Le fameux Frédéric Barberoujfe, fon neveu & fon fuccesseur à l'empire d'Allemagne , le fuivait dans ces voyages , apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de Louis le Jeune eut le même fuccès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient., n'eurent pas plus de prudence que les Allemands , & eurent beaucoup moins de juffice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace , qu'un évêque de Langres propofa de fe rendre maître & Ccnitantinople. Mais la honte d'une telle aëtion écait trGp fure, & le fuccès trop incertain. L'armée Française paifa l'Hellepont fur les traces de L'empereur Conrad.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puillantes armées de chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où Alexandre remporta toujours la victoire avec bien moins de troupes contre des ennemis incomparablement plus puissants que ne l'étaient alors les Turcs & les Arabes. Il fallait qu'il y eût dans la discipline militaire de ces princes croisés un défaut radical, qui devait nécessairement rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'esprit d'indépendance que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs sans expérience & sans art conduisaient dans des pays inconnus des multitudes' déréglées. Le roi de France surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui ; mais il eût évité dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que les calamités. Raïmond prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine Eléonor sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin.

Essai sur les mœurs,

Louis enleva sa femme d'Amioche, & la conduisit à Jérusalem, en danger d'être pris avec elle, soit par les musulmans, soit par les troupes du prince d'Amioche, Il eut du moins la satisfaction d'accomplir son vœu, & de pouvoir un jour dire à St. Bernard qu'il avait vu Bethléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui reliait de soldats fut perdu & dispersé de tous côtés. Enfin trois mille Français déserterent à la fois, & se firent mahométans pour avoir du pain.

La conclusion de cette croisade fut, que l'empereur Conrad retourna presque seul en Allemagne. Le roi, Louis le Jeune, ne ramena en France que sa femme & quelques couitans. A son re-

tour î fit caffer fon mariage avec Eléonor de Guienne , fous pré-
 texte de parenté , car l'adultère , sinfi qu'on l'a déjà remarqué y
 n'anouhait point le facrement du mariage; mais parla plus ab-
 furde des loix , le crime d'avoir époufé fon arrière-cou fi ne an-
 nuilait ce facrement. Louis n'était pas affez puiffant pour garder
 la dot en renvoyant la perfanne ; î perdit la Guienne, cette belle
 province de France , après avoir perdu en Afie la plus floriffante
 armée que fon pays eût encor mife fur pied. Mille familles défo-
 lées éclatèrent en vain contre les prophéties de St. Bernard > qui
 en fut quitte pour fe comparer à Moyfe , lequel ? difait-il avait
 comme lui promis de Ja part de Dieu aux Ifraélites de les
 conduire dans une terre heureufex ck qui vil périr la première gé-
 nération dans les dtferts.

%; -V- . il

— — i'^^TjWî

iXb^#£lM±~*

CHAPITRE QUATORZIEME

De S A z A d i n.

jtÎL Pre's ces malheureufes expéditions , les chrltieés de l'Afie
 furent plus divifés que jamais entr'eux. La même fureur régnait
 chez les rnafulrnans Le prétexte de la religion n'avait plus de part
 aux afFaires politiques. Il arriva même vers l'an 1166 q'àMaurî
 roi de Jérufalem fe ligua avec le foudan d'Egypte contre les Turcs.
 Mais à peine le roi de Jérufalem avait-il figné ce traité , qu'il le
 viola. Les chrétiens poïiedaient encor Jérufalem ? & difputaient

quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre , tandis qu'Andronic Manuel montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu , que Frédéric Barberousse & les papes tenaient l'Italie en armes, la nature produisit un de ces séismes qui devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes , & leur montrer le peu qu'ils sont , & le peu qu'ils se disputent. Un tremblement de terre plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755 renversa la plupart des villes de Syrie & de ce petit état de Jérusalem ; la terre engloutit en cents endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que Dieu punissait les chrétiens, on prêcha aux chrétiens que Dieu se déclarait contre les Turcs ; , & on continua de se battre sur les débris de la Syrie.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand Salcheddin , qu'on nommait en Europe Paladin, C'était un Persan d'origine , du petit pays des Curdes , nation toujours guerrière & toujours libre. Il fut au rang de ces capitaines qui s'emparaient des titres des califes, & aucun ne fut aussi puissant que lui. Il conquiert en peu

l'Asie

SWoËsi*^

^yr^^h

108 Essai sur les mœurs. *Q

de temps l'Egypte , la Syrie, l'Arabie , la Perse & la Mésopotamie. Saladin maître de tant de pays, songea bien-tôt à conquérir le royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit état , & hâtaient sa ruine. Gui de Lujignan , couronné roi , mais à qui on disputait la couronne , rassembla dans la Galilée tous ces

chrétiens divisés que le péril réunifiait , & marcha contre Saladiïi ; Pévêque de Ptolémaïs portant la chappé par-deffus {à cuirafle , & tenant entre fes bras une croix qu'on perfuada aux chrétiens être la même qui avait été l'infrxument delà mort de Jesus-Christ. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif , qui ne s'attendait qu'a la mort , fut étonné d'être traité par Salâdln comme aujourd'hui les prifonniers de guerre le font par les généraux les plus humains.

Saluai i préfenta de fa main à Lufignan une couoe de liqueur rafraîchie dans la de neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner fa coupe à un de fes capitaines , nommé F-.tn.aud de Châûllon. C'était une coutume inviolable, établie chez les mufulmans , & qui fe cohferve encor chez quelques Arabes , de ne point Lire mourir les prifonniers auxquels tfs avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hafpitalité était facré pour Saladln. Il ne fouirrit pas que Renaud de Châûllon but après le roi. Ce capitaine avait violé planeurs fois fa promeffe. Le vainqueur avait juré de le punir; & montrant qu'il favait fe venger comme pardonner , il abattit d'un coup de fabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jérufaîem , qui ne pouvait plus fe défendre , il accorda à la reine femme de Lujignan une capitulation qu'elle n'eipérait pas. Il lui permit de fe retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorfqu'il fit fon entrée dans Jérufaîem , plufieurs femmes vinrent fe jeter à fes pieds, en lui redemandant les unes leurs maris , les autres leurs enfans , ou leurs pères qui étaient dans fes fers. Il les

Chapitre XIV. 109 Çjt

leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encor eu d'exemple dans cette partie du monde. Salcedin fit laver avec de l'eau-rose , par les mains même des chrétiens , la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique , à laquelle Ncradi/i foudan d'Àlep avait travaillé' lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles : » Le roi Salzedin, ferviteur de Dieu, » mit cette inscription après que Dieu eut pris l'œuvre- '» l'œuvre par Tes mains. »

Il établit des écoles 'musulmanes : mais malgré son attachement à sa religion , il rendit au* chrétiens orientaux l'église du saint sépulchre. Il faut ajouter que Salzedin , au bout d'un an, rendit la liberté à Gaine ^t/jignan, en lui faisant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre son libérateur. Lujignan ne tint pas sa parole.

Pendant que l'Afrique-Mineure avait été le théâtre du zèle , de la gloire , des crimes & des malheurs de tant de milliers de croisés , la fureur d'annoncer la religion j| les armes à la main s'était répandue dans le fGad du Nord.

Nous avons vu , il n'y a qu'un moment , Charlemagne convertir l'Allemagne septentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vu en fuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie , sans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. jj A peine le christianisme fut affermi dans le Danemarck, jj dans la Saxe & dans la Scandinavie , qu'on y prêcha une jj croisade contre les païens du Nord qu'on appelait Scia- is ves ou Slaves , & qui ont donné le nom à ce pays qui |* touche à la Hongrie , & qu'on appelle Slavonie, Les |j chrétiens s'armèrent

contre'ux depuis Brème juf- jj qu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croiies >portèrent la deftruaion chez ces peuples. On tua beau- jj coup de monde : on ne convertit perfonne. On peut h encor ajouter la perte de ces cent mille hommes aux jj feize cent mille que le fanatifme de ces tems-la courait ',1 à l'Europe. ^|

O no Essai sub. les miurs.

Cependant il ne reliait aux chrétiens d'Affie qu'Antioche, Tripoli , Joppé , & la ville de Tyr. Saladin. poiTédait tout le refte , foit par lui-même , (bit par fou gendre le iultan d'Iconium ou de Cogni. , | Au bruit des victoires de Saladin , toute l'Europe fut

troublée. Le pape Chinent III. remua la France , l'Allemagne , l'Angleterre. Philippe Augujie qui régnait alors en France,. cVie vieux Henri IL roi d'Angleterre , fufpendirent leurs différends , & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au fecours de l'Affie. Ils ordonnèrent chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne fe craiferaient point , paieraient le dixième de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement. C'eit ce qu'on appelle la dixme Saladine. Taxe qui fervait de trophée à la gloire du conquérant.

Cet empereur Frédéric Barbsroujfe , fi fameux par

ſles perfécutions qu'il eiûya des papes , & qu'il leur fit foulfrir , fe croifa prefqu'au même tems. Il fembiak être chez les chrétiens d'Alie ce que Salad'm était chez les Turcs: politique, grand capitaine, éprouvé par la fortune, il conduifait une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçut aucun croifé qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant , afin que chacun pût par fon in-

duilrie prévenir les horribles difettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La cour o*e Conflanti-nople , fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins , fit -enfin une alliance avec Saladin. Cette alliance révolta l'Eu-rope; mais il eit évident qu'elle était indifpenfable; on ne s'allie point avec un ennemi naturel fans néceflité. Nos alliances d'au-jourd'hui avec

Iles Turcs , moins néceflaites peut-être, ne caufent pas | tant de murmures. Préder'tc s'ouvrit un paffage dans la Jl Thrace , les armes à la main , contre l'empeieur Jfaac S{ VAngi : éc victorieux dts Grecs ; il gagna deux batailles

^r-Js*^ -Ti ' =i=55ri£ffPtgt ■ ' ■ -rrn\$i&A* *

contre le fultan de Cogni ; mais s'étant baigné tout en fueur dins les eaux d'une nvière qu'on croit être ie Cidnus , il en mou-rut , & fes victoires furent inutiles. Elles avaient coûté cher fans doute , puifque fcn fils le duc de Souabe ne put raiTembler de ces cent cinquante mille hommes que iept à huit mille tout au plus. Il les conduifit à Antioche , & joignit ces débris à ceux du rei de Jérufalem, Gui de Lujignan , qui voulait encr attaquer fon vain-queur Sala d in , maigre la foi des fermens & malgré l'inégalité des armes.

Après plusieurs combats dont aucun ne fut décifif , ce fils de Frédéric Barbcrouffe , qui eût pu être empereur d'Occident , per-dit la vie^pres de Ptoiémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut mar-tyr de la chafteté, & qui! eût pu réchapper par l'ufage des femmes y font à la fois des panégyriftes bien hardis êi des phyuciens peu inilruits. On en dit autant depuis du roi de France Louis Vill

L'Affie-Ivlineure était un gouffre où l'Europe venait se précipiter. Non-seulement cette armée immense de l'empereur Frédéric était perdue, mais des flottes d'Anglais, de Français, d'Italiens, d'Allemands, précédant l'arrivée de l'empereur Frédéric & de l'archevêque de Cologne, avaient amené de nouveaux croisades & de nouvelles victoires.

Le roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolemaïs. Presque tous les chrétiens de l'Orient s'étaient rassemblés pour assiéger cette ville. Saladin, était en campagne vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joints leurs forces à celles des chrétiens d'Orient on compta plus de trois cent mille combattants.

Ptoïémaïs à la vérité fut prife; mais la difcorde qui devait nécessairement divifer deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard , fit plus de md que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces divifions , & plus

■t^^rsa*****^^, ^ -^^r^18^""^1 T ■»> I:^oj^

P^nz Essai sur les mœurs, (h

encor de là fupériorité & de i'afcendant que prenait en tout Richard fon vaiTal , retourna dans fa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être , mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais n3n de cette multitude de croifés plus divife's entr'eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. Saladin qui revenait vainqueur da la Méfopo.tamie , livra bataille aux croifés près de Céfarée. Richard eut la gloire de défarmer Sa-

ladin : ce fut prefque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues , les maladies , les petits combats , les querelles continuelles ruinèrent cete grande armée: & Richard s'en retourna avec plus de gloire à la vérité que Philippe Augujle , mais d'une mnnière bien moins prudente. Il partit avec un feul vaiffe.iu : & ce vahfeau |£ ayant fait naufrage fur les côtes de Venife , il traversa déguifi &t mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avait offenfé en Syrie par fes hauteurs un duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de paſTer par fes terres. Ce duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra au barbare & lâche empereur Henri VI. qui le garda en prifon comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre , & qui exigea de lui , dit-on , cent mille marcs d'argent pour fa rançon. Mais cent mille marcs feraient aujourd'hui, en 1760, cinq de nos millions, & alors l'Angleterre n'était pas en état de payer cette fomme ; c'était probablement cent mille marques (marcas) qui revenaient à cent mille écus.

Saladin qui avait fait un traité avec Richard , par lequel il laiitait aux chrétiens le rivage.de la mer deouis Tyr jufqu'a Joppé , garda fidèlement fa parole. Il mourut trois ans après à Damas , admiré des chrétiens même. Il avait fait porter dans fa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant fa porte , le drapeau qui devait

l'enfevelir ; ÇJ7

Chapitre XIV

Penievelir ; & celui qui tenait cet étendard de la mort , criait à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin , vain- » queur de l'Orient , remporte de ses conquêtes. » On dit qu'il lai/Ta par son terlement, des distributions égales d'aumônes aux pauvres rnahométans , Juifs & chrétiens : voulant faire entendre par cette difposition , que tous les hommes sont frères , & que pour les secourir , il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.

L'ardeur des croisades ne s'amortissait pas : & les guerres de Philippe Auguste contre l'Angleterre & contre l'Allemagne , n'empêchèrent pas qu'un grand nombre de seigneurs Français ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un prince Flamand, ainsi que Godefroi de Bouillon , chef de la première; c'était Baudouin, comte de Flandre. Quatre mille chevaliers, neuf mille écuyers , & vingt mille hommes de pied , j» composèrent cette croisade nouvelle , qu'on peut appeler la cinquième.

Venise devenait de jour en jour une république redoutable, qui appuyait son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préférentiellement à tous les rois de l'Europe. Elle s'était mise en état d'équiper des flottes, que les rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France ne pouvaient alors fournir. Ces républicains industrieux gagnèrent à cette croisade de l'argent & des terres. Premièrement, ils se firent payer quatre-vingt-cinq mille écus d'or , pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement , ils se firent de cette armée même , à laquelle ils joignirent cinquante galères , pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie.

Le pape innocent III. les excommunia , foit pour la
forme, foit qu'il craignît déjà leur grandeur. Ces croifés
excommuniés n'en prirent pas moins Zara & fon terri-
toire , qui accrut les forces de Venife.

[Cette croifade fut différente de toutes les autres, en

\$ EJfai fur les mœurs. Tom. II. H £j|

ii4

Essai sur les mœurs.

ce qu'elle trouva Constantinople diviée, & que les précédentes avaient eu en tête des empereurs affermis. Les Vénitiens, le comte de Flandre, le marquis de Montferrat joint à eux, enfin les principaux chefs toujours politiques quand la multitude est effrénée , virent que le remède était venu d'exécuter l'ancien projet contre l'empire des Grecs. Ainsi les chrétiens dirigèrent leur croifade contre le premier prince de la chrétienté.

CHAPITRE QUINZIEME

Les croifés envahirent Constantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs Grecs, Croifade en Egypte, aventure (ingulière de St. François d'Assise. Dignités des chrétiens.

'Empire de Constantinople , qui avait toujours le titre d'empire Romain , possédait encore la Thrace , la Grèce entière , les îles, l'Epire, & étendait sa domination en Europe jusqu'à Belgrade &c

jufqu'à la Valachie. Il difputait les reftes del'Afie-Mineure aux Arabes, aux Turcs & aux croifés. Ou cult; \v:it toujours les fciences 8c las beaux-arts dans la ville impériale. Il y eut une fuite d'hifloriens non interrompue, jufqu'au tems oh. Mahomet IL s'en rendit mai re. Les hiftoriens étaient ou des empereurs, ou des ptinces, ou des hommes d'état, & n'en écrivaient pas mieux ; ils ne parlent que de dévotion ; ils déguifens tous les f. is ; ils ne cherchent qu'un vain arrangement de paroles ; iU n'ont de l'ancienne Grèce que la loquacité: la controverfe était l'étude de la cour. L'empereur Manuel, au douzième fiècle, diiputa long-tems avec fes évêques fur ces paroles , Mon père eft plus grand que moi , pendant qu'il avait à craindre les

oQlm

croifés & les Turcs, Il y avait un catéchifme grec, dans lequel on anathétmtifait avec exécution ce verfet fi connu de l'aicoran , où il eft dit que Dieu efl un être infini , qui n'a point été engendré , & qui n'a engendré perfonne. Manuel voulut qu'on ôiât du catéchifme cet anathème. Ces difpute? figنالèrent fon règne & l'affaiblirent. Mais remarquez que dans cette difpute Manuel ménageait les mufulmans. Il ne voulait pas que dans le catéchifme grec on infultât un peuple victorieux , qui n'udmertait qu'un Dieu incommunicable , & que notre fainte Trinité révoltait.

Alexis Manuel fon fils , qui époufa une fille du roi de France Louis le jeune , fut détrôné par Andronic an de fes parens. Cet Andronic le fut à fon tour par un officier du palais , nommé Ifaac l'Ange. On traîna l'empereur Andronic dans les rues , on lui coupa une main, on lui creva les yeux , on lui verfà de l'eau bouillante fur le corps , & il expira dans les plus cruels fupplices.

Ifaac l'Ange , qui avak puni un ufurpateur avec tant d'atrocité , fut lui-même dépouillé par fon propre frère Alexis l'Ange , qui lui fit crever les yeux. Cet Alexis l'Ange prit le nom de Comnhie , quoiqu'il ne fut pas de la famille impériale des Commnes; & ce fut lui qui fut la caufe de la prife de Conitantiнопѣ par les croifés.

Le fils à' Ifaac l'Ange alla implorer le fecours du pape, & fur-tout des Vénitiens, contre la barbarie de fon oncle. Pour s'afTurer de leur fecours , il renonça à l'églife grecque, & embrafifa le culte de la latine. Les Vénitiens & quelques princes croifés , comme Baudouin , comte de Flandre , Boniface , marquis de Montferrat , lui donnèrent leur dangereux fecours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campaient hors de la ville, toujours pleine de tumulte. le jeune Alexis, ■ détefté des Grecs pour ave ir introduit les Latins , fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de fes p ^rens ,

Ha g

O no Essai sur les Mestjas. kJ

furnommé Mir^iflos , l'étrangte de Tes mains , & prit les brodequins rcuges qui étaient la marque de l'empire.

Les croifés qui avaient alors le prétexte de venger leurs créatures , profitèrent des féditiofls qui défolaient la ville , pour la ravager. Ils y entrèrent prefque fans réfiftance; & ayant tué tout ce qui fe préfenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. Nicétas allure que le feul butin des ieigneurs de France fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Les é«!ifes furent pillées : & ce qui marque affez le caractère de la nation, qui n'a jamais changé, les Français dansèrent avec des femmes dans le fanctuaire de l'églife de Sie. Sophie , tandis

qu'une des prostituées qui fuivait l'armée de Baudouin . chantait des chanfons de fa profeïïion dans la chaire patriarchale.

Ce fut peur la première fois que la ville de Conſtantinopie fut prife & faccagée par des étrangers, & elle §; le fut par des chrétiens qui avaient fait vœu de ne corn- l£ battre que les infidèles. £

On ne voit pas que ce feu grégeois , tant vanté par les hifbriens, ait fait le moindre effet. S'il était tel qu'on ledit, il eût toujours donné fur terre & fur mer une victoire affurée. Si c'était quelque chofe de femblable à nos phofphores , l'eau pouvait à la vérité le conferver , mais il n'aurait point eu d'action dans l'eau. Enfin , malgré ce fecret , les Turcs avaient enlevé prefque toute l'Afie-Mineure aux Grecs , & les Latins leur arrachèrent tout le refie.

Le plus pui'Lnt des croifés, Baudouin, comte de Flandre , fe fit élire empereur. Ils étaient quatre prétendans. On mit quatre grands calices de l'églife de Sophie pleins de vin devant eux. Celui qui était definé à l'élú , était feu! confacré. Baudouin le but, prit les brodequins rouges , & fut reconnu. Ce nouvel ufurpateur condamna l'autre ufurpateur Mh\ijJos à être précipité du haut d'une colonne1. Les autres croifés partagèrent l'em-

Si *A

Ï9 Chapitre XV, 117 tl

pire. Les Véniriens fe donnèrent le Peloponeſe, rifle de Candie, & plusieurs villes des côtes de Phrygie, qui n'avaient point fubi le joug des Turcs. Le marquis de Montferrat prit la Thèſſalie. Ainſi Baudouin, n'eut guère pour lui que la Thrace & la Meefie. A l'égard du pape , il y gagna ? du moins pour un tems, l'églife

d'Orient, Cette conquête eût pu avec le tems valoir un royaume .
Coniraminople était autre chose que Jérusalem.

Ces croisés , qui ruinaient des chrétiens leurs frères, auraient pu bien plus aisément que tous leurs prédécesseurs chasser les Turcs de l'Ane. Les états de S citadin étaient déchirés. Mais de tant de chevaliers qui avaient fait vœu d'aller secourir Jérusalem, il ne resta en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nombre fut Simon de Monfort, qui ayant en vain cherché un état en Grèce en Syrie, se mit en fuite à la tête d'une croisade K contre les Albigeois, pour usurper avec la croix quelque S? chose sur les chrétiens.

Il restait beaucoup de princes de la famille impériale des Comnènes, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur empire. Un d'eux qui portait aussi le nom d'Alexis , se réfugia avec quelques vassaux vers la Colchide; & là, entre la mer & le mont Caucaze, forma un petit état , qu'on appella l'empire de Trébizonde ; tant on abusait de ce mot d'empire.

Théodore Lacaris reprit Nicée, & s'établit dans la Bithynie, en se levant à propos des Arabes contre les Turcs. Il se donna aussi le titre d'empereur , fit élire un patriarche de sa communion. D'autres Grecs , unis avec les Turcs même , appelèrent à leur secours leurs anciens ennemis les Bulgares , contre le nouvel empereur Baudouin de Flandre, qui jouit à peine de sa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople , on lui coupa les bras & les jambes , Si il expira en proie aux bêtes féroces.

Les sources de ces émigrations devaient tarir alors ;

^SdSS^o^^saBÊBÊissass^fg^à

les esprits âes hommes étaient en mouvement. Les confeifeurs ordonnaient aux pénitens d'aller à la terre fainte. Les fauflbs nouvelles qui en venaient tous les jours , donnaient de fauiïes efpérances.

Un moine Breton nommé Ejloin conduifit en Syrie vers l'an 1104 une multitude de Bretons. La veuve d'un roi de Hongrie fe croifaavec quelques femmes, croyant qu'jn ne pouvait gagner le ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémiquê paffà jufqu'aux enfans , & il y en eut des milliers , qui conduits par des mjtres d'école & des moines, quittèrent les maifons de leurs parens , fur la foi de ces paroles : Seigneur , lu as tiré ta gloire des enfans. Leurs conducteurs en vendirent une partie aux mufulmans : le refte périt de misère.

L'état d'Antioche était ce que les chrétiens avaient confervé de plus confidérable en Syrie. Le royaume de Jérufalemm n'exiftait plus que dans Ptolérhâis. Cependant il était établi dans l'Occident qu'il fallait un roi de Jérufalem. Un Emery de Lusignan, roi titulaire, étant mort vers l'an 1192, l'évêque de Prémontré propofa d'aller demander en France un roi de Judée. Philippe Auguste noftima un cadet de la maifon de Brienné en Champagne qui avait à peine un patrimoine. On voit par le choix du roi quel était le royaume.

Ce roi titulaire, ces chevaliers , les Bretonsqui avaient paffé la mer, plufieurs princes Allemands, un duc d'Autriche, André roi de Hongrie fuirent de belles troupes les Templiers , les Hospitaliers , les évêques de Munfter & d'Utrêcht , tout cela pouvait en-

cor faire une armée de conquérais, fi elle avait eu un chef -"mais d'eu ce qui manqua toujours.

Le roi de Hongrie s'étaïtt re-iré, un comte de Hollande entreprit ce que tant de rois & de prince n'avaient pu faire. Les chrétiens férnblaient toucher au tems de fe relever : leurs efpérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de chevaliers qu'un légat du pape leur amena.

->rr^^"w'r .-*== — — —ifn^l

^mijju*----- -nxsftpuu*.

ïr

Chapitre XV

Un archevêque de Bordeaux , les évêques de Paris , d'Angers, d'Autun , de Eeauvais, accompagnèrent le légat avec des troupes conïidérables. Quatre mille Anglais , autant d'Italiens, vinrent fous diverfes bannières. Enfin Jean de Brienne , qui était arrivé à Ptolémaïs , prefque feul , fe trouve à la tête de près de cent miile combattans.

Saphadin frère du fameux Saladin , qui avait joint depuis peu l'Egypte à fes autres états , venait de démolir les reftes des murailles de Jérufalem , qui n'était plus qu'un bourg ruiné : mais comme Saphadin. paraiifait mal affermi dans l'Egypte , les croifés crurent pouvoir s'en emparer.

De Ptolémaïs le trajet eit court aux embouchures du Nil. Les vaifTeaux qui avaient apporcé tant de chrétiens, les portèrent en

trois jours vers l'ancienne Pe'.ufe.

Près des ruines de Felufe , eit élevée Damiette , fur une chau-fiée qui la défend des inondations du Nil. Les croifés commen-cèrent le fiége pendant la dernière maladie de Saphadin } & le continuèrent aptes fa mort. Mélédin , l'ainé de fes fils, régnait alors en Egypte, & parfait pour aimer les loix , les feiences & le repos plus que la guerre. Cormdin , fultan de Damas , à qui la Sy-rie était tombée en partage , vint le fecouiir contre les chrétiens. Le fiége , qui dura deux ans , fut mémorable en Europe, en Afie & en Afrique.

Saint François d'sljfife, qui établifiait alors fon ordre, paffa lui-même au camp des affiégeans : & s' étant imaginé qu'il pourrait aifément convertir le fultan Mélédin , il s'avança avec fon compa-gnon, frère illumhié, vers le camp des Egyptiens. On les prit , on les conduifit au fultan. François le prêcha en italien. Il propofa à Mélédin de faire allumer un grand feu , duns lequel fes imans d'un côté, François Jk. Illuminé de l'autre, fe jetteraient, pour faire voir quelle était fe religion véritable. Mélédin , à qui un in-terprète exp'iquait cette S H 4

120 Essai sur les mœurs. £5

proposition fmgulière , répondit en riant , que fes prêtres j n'étaient pas hommes à le jeter au feu pour leur foi. Alors Fran-çois propofa de s'y jeter tout feul. Mélédin lui dit, que s'il accep-tait une telle offre, il parâtrait douter de fa religion. Enfuite il renvoya François avec bonté , voyant bien qu'il ne pouvait être un homme dangereux.

Telle eCi la force de l'enthoufjafme , que François n'ayant pu réuffir à fe jeter dans un bûcher en Egypte , & à rendre le foudan

chrétien , voulut tenter cette aventure à Maroc. Il s'embarqua d'abord pour l'Efpagne; mais étant tombé malade , il obtint de frère Cille & de quatre autres de fes compagnons, qu'ils allaſſent convertir les Maroquins. Frère Gille & les quatre moines font voile vers Tétuan , arrivent à Maroc , & prêchent en italien dans une charrette. Le miramolín ayant pitié ^ d'eux les fit rembarquer pour l'Efpagne. Ils revinrent CE une féconde fois ; on les renvoya encor. Ils revinrent une troifième; l'empereur paufié à bout, les condamna à la mort dans fon divan , & leur trancha lui-même la tête. C'eſt un uſage ſuperſtitieux autant que barbare , que les empereurs de Maroc foient les premiers bourreaux de leur pays. Les miramolins ſe difaient descendus de Mahomet. Les premiers qui furent condamnés à mort fous leur empire , demandèrent de mourir de la main du maître , dans l'eſpérance d'une expiation plus pure. Cet abominable uſage , s'eſt fi bien confervé , que le dernier empereur de Maroc Mulci Ifmaël a exécuté de fa main près de tiix mille hommes dans fa longue vie. Cette mort des cinq compagnons de François d'Aflife eu encor célébrée tous les ans à Coimbre, par une proceſſion ſuffi ſingulière que leur aventure. On prétendit que les corps de ces francifcains revinrent en Europeapiès leur mort , & s'arrêrèrent à Coimbre dans l'églife de Ste. Croix. Les jeunes gens , les femmes & les filles vont tous les ans, la nuit de l'arrivée de ces martyrs, de l'églife de

* kJ^W?===== sas» *-irf§ifëi£r i n — :.*7r\$£\$h

O C h a p i t r e XV. rii.-.-O

(; fé

Ste. Croix à celle des cordeliers. Les garçons ne font couverts que d'un petit caieçon, qui ne deicend qu'au haut des cuifies; les

femmes 6c les filles ont un jupon non moins court. La marche eïï lonque , & en s'arrête fouvenr.

Damiette cependant fut prife , & femblait ouvrir le chemin à la conquête de l'Egypte. Mais Félage Albano , bénédictin Efpagnol , légat du pape , & cardinal , fut caufe de fa perre. Le légat prétendait que le pape étant chef de toutes les croiiades , celui qui le représentait , en était inconteliablement le général ; que le roi de Jérufalem n'étant roi que pav la permiffion du pape , devait obéir en tout au légat. Ces divilions confumèrent du tems. Il fallut écrire à Rome. Le pape ordonna au roi de retourner au camp , & le roi ^y retourna pour fervir fous le bénédictin. Ce général engagea l'armée entre ^ deux bras du Nil , précifément au tems que ce fleuve, qui nourrit & qui défend l'Egypte, commençait à fe ; déborder. Le fultan par des éclufes inonda le camp des chrétiens. D'un côté , il brûla leurs vaifièaux ; de l'autre côté, le Nil croiffait & menaçait d'engloutir l'armée du légat. Elle fe trouvait dans l'état où l'on peint les Egyptiens de Pharaon , quand ils virent la mer prête à retomber fur eux.

Les contemporains conviennent que dans cette extré^ mité on traita avec le fultan. Il fe fit rendre Damiette ; il renvoya l'armée en Phénicie , après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui ferait la guerre ; & il garda le roi Jean de Brienne en otage.

Les chrétiens n'avaient plus d'efpérance que dans l'empereur Frédéric IL Jean de Brienne, forti d'otage, lui donna fa fille, & les droits au royaume de Jérufaiem pour dot.

L'empereur Frédéric IL concevait très-bien l'inutilité des croifades ; mais il fallait ménager les efprits des peuples & éluder les coups des papes, il me fembie que

*W l^f>" " • "" ;:-';,; „i- . ' in1"^4^1-' _.. .. — » — *■ — ::r'!" —
— ûTr:","ff v ■4**7*5;

O iia Essai sur les mœurs.

la conduite qu'il tint eu un modèle de fine poldique. Il négocie à la fois avec le pape 6c avec le iuhan MÛédtti. S on traité étant ligné entre le fultan &z lui , il part pour la Paleitine , mais avec un cortège , plutôt qu'avec une armée. A peine eût-il arrivé , qu'il rend public le traité* par lequel ou lui cède Jérufalcm , Nazareth & quelques villages. Il fait répondre dans l'Europe, que fans verfer une goutte de fang , il a repris les iaints lieux. On lui reprochait d'avoir laiffé par le traité une mofquée dans Jérufalem. Le patriarche de cette ville le traitait d'athée. Ailleurs il était regardé comme un prince qui favait régner.

Il faut avouer , quand on lit l'hiftoire de ces tems , que ceux qui ont imaginé des romans , n'ont guère pu aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité. C'eit peu que nous ayons vu quelques

^ (années auparavant un comte de Flandre , qui ayant fait vœu d'aller à la terre fainte , fe faifit en chemin de l'empire de Conftantinople. C'eit peu que Jean de Brienne , cadet de Champagne , devenu roi de Jérufalem , ait été fur le point de fubjuguer l'Egypte. Ce même Jean de Brienne , n'ayant plus d'états , marche prefque feul au fecours de Conftantinople. Il arrive pendant un interrègne , & on l'élit empereur. Son fuccesseur Baudouin II. dernier empereur Latin de Conftaminople , toujours preñe par les Grecs , courait, une bulle du p:pe a la main , implorer en vain le fecours de tous les princes de l'Europe. Tous les princes étaient alors hors de chez' eux. Les empereurs d'Occident couvraient à la

terre fainte : les papes étaient presque toujours en France , & les rois prêts à partir pour la Palestine.

Thibaud de Champagne roi de Navarre , fit célèbre par l'amour qu'on lui vouloit pour la reine Blanche, & par ses chansons , fut aussi un de ceux qui s'embarquè-

rent alors pour la Palestine. Il revint la même année : &

EL ; ' . / p

1^n-1_LJn,iL,. - *»«ypy»" -p— ga^ v^v^f 3

Chapitre XV. 123 S

c'était être heureux. Environ soixante - dix chevaliers Français , qui voulurent se signaler avec lui , furent tous pris & menés au Grand - Caire, au neveu de Saladin , nommé Mélecfala , qui ayant hérité des états & des vertus de son oncle , les traita humainement , & les permit enfin retourner dans leur patrie pour une rançon modique.

En ce temps le territoire de Jérusalem n'appartient plus, ni aux Syriens, ni aux Egyptiens , ni aux chrétiens, ni aux musulmans. Une révolution qui n'avait point d'exemple , donnait une nouvelle face à la plus grande partie de l'Asie. Gengis-kan & ses Tartares avaient franchi le Caucase, le Taurus , l'Arménie. Les peuples qui fuyaient devant eux , comme des bêtes féroces chassées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles , fondaient à leur tour sur les terres abandonnées.

Les habitans du Chorofan , qu'on nomma Corafmins , poudés par les Tartares , fe précipitèrent fur la Syrie , ainfi que les Goths au quatrième iïêcîe" , chaffés par des Scythes , étaient tombés fur l'empire Romain. Ces Corafmins idolâtres égorgèrent ce qui re- liait à Jérufaiem de Turcs , de chrétiens , de Juifs. Les chrétiens qui reftaient dans Antioche, dans Tyr, dans Sidon & fur ces côtes delà Syrie, fufpendirent quelque tems leurs querelles particu- lières pour renfler à ces nouveaux brigands. Ces chrétiens étaient alors ligués avec le foudan de Damas. Les Templiers , les cheva- liers de St. Jean , les chevaliers Teutoniques , étaient des défen- feurs toujours armés. L'Europe fourniffait fans ceffe quelques vo- lontaires. Enfin , ce qu'on put rarmffer , combattit les Corafmins. La défaite des croifés fut entière. Ce n'était pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces côtes de Syrie après les Corafmins , & exterminèrent prefque tout ce qui reftait de chevaliers. Mais ces torrens paffagers iaifsèrent tou- jours aux chrétiens les villes delà côte.

Les Latins , renfermés dans leurs villes maritimes , M

ïïjy""' ' ' ' ■*■"■*■*!" |tn^*j^"^- ---i , , nr'|

k3 1^4 E S S A X SUR. LJiS M OURS.

fe virent alors fans fecours , & leurs querelles augmentaient leurs malheurs. Les princes d'Àntioche n'étaient occupés qu'à faire la guerre à quelques chrétiens d'Arménie. Les facîions des Vénitiens , des Génois & des Pifans fe diiputaient la ville dePtolé- maïs. Les Templiers & les chevaliers de St. Jean fe difputaient tout. L'Europe refroidie n'envoyait prefque plus de ces pèlerins armés. Les efpérances des chrétiens d'Orient s'éteignaient quand St. Louis entreprit la dernière croifade.

CHAPITRE SEIZIEME

De St. Louis. Son gouvernement , fa croifade , nombre de fes vaij-
fèaux, fes dépenfes , fa vertu , J "on imprudence , fes malheurs.

JL-iOvis IX. parai (Tait un prince defliné à réformer l'Europe ,
fi elle avait pu l'être , à rendre la France triomphante & policée ,
& à être en tout le modèle des hommes. Sa piété , qui était celle
d'un anachorète , ne lui ôta aucune vertu de roi. Une fage écono-
mie ne déroba rien à fa libéralité. Il fut accorder une politique
profonde avec une juftice exacte : & peut-être eft-il le feul fouve-
rain qui mérite cette louange : prudent & ferme dans le confeil ,
intrépide dans les combats fans être emporré, compatiifant
comme s'il_ n'avait jamais été que malheureux. Il n'eût pas donné
à l'homme de porter plus loin la vertu.

Il avait, conjointement avec la régente fa mère qui. fa ait ré-
gner , réprimé l'abus delà jurifdiction trop étendue des ec-
ciëïïaiïiques. Ils voulaient que les officiers de juftice faillirent les
biens de quiconque était excommunié,. ^l fans examiner fi l'ex-
communication était iufte ou injufte.

& ' Jk

Chapitre XVI. 12.5 Ç

Le roi dillinguant rrès-fagement entre les loix civiles auxquelles
tout doit être fournis , & les loix de l'églife dont l'empire doit ne
s'étendre que fur les confciences , ne laiïla pas plier les loix du
royaume fous cet abus des excommunications. Ayant dès le com-

mencement de son administration, contenu les prétentions des évêques & des laïques dans leurs bornes, il avait réprimé les factions de la Bretagne: il avait gardé une neutralité prudente entre les emportemens de Grégoire IX. Se les vengeances de l'empereur Frédéric II

Son domaine déjà fort grand , s'était accru de plusieurs terres qu'il avait achetées. Les rois de France avaient alors pour revenus leurs biens propres , et non ceux des peuples. Leur grandeur dépendait d'une économie bien entendue , comme celle d'un feigneur particulier.

Cette administration l'avait mis en état de lever de fortes armées contre le roi d'Angleterre Henri III. & contre des vassaux de France unis avec l'Angleterre. Henri III. moins riche , moins obéi de les Anglais , n'eut ni d'aussi bonnes troupes , ni d'aussi-tôt prêtes. Louis le battit deux fois , & fut-tout à la journée de Taillebourg en Poitou. Le roi Anglais s'enfuit devant lui. Cette « guerre fut suivie d'une paix utile. Les vassaux de France rentrés dans leur devoir, n'en fortirent plus. Le roi n'oublia pas même d'obliger l'Anglais à payer cinq mille livres sterling pour les frais de la campagne.

Quand on songe qu'il n'avait pas vingt-quatre ans lorsqu'il se conduisit ainsi , & que son caractère était fort au dessus de sa fortune , on voit ce qu'il eût fut, s'il fût demeuré dans sa patrie , & on gémit que la France ait été si malheureuse par ces vertus même qui devaient faire le bonheur du monde.

L'an 1244, Louis attaqué d'une maladie violente, crut, dit-on dans une léthargie , entendre une voix qui lui ordonnait de

prendre la croix contrôles infidèles. A peine put-il parler , qu'il fit vœu de se croiser. La reine

JEK*ffivre ■" ^rTî~' -^->T.--?yy-^^"WT^? -^^" ' • -~**^*rrf\$
£d/'

l^ 126 Essai sur les mœurs.

la mère , la reine sa femme, son conseil , tout ce qui l'approchait, sentit le danger de ce vœu funeste. L'évêque de Paris même lui en représenta les dangereuses conséquences : mais Louis regardait ce vœu comme un lien sacré qu'il n'était pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre années cette expédition. Enfin laissant sa mère le gouvernement du royaume, il part avec sa femme & ses trois frères qui suivent aussi leurs épouses ; presque toute la chevalerie de France l'accompagne. Il y eut dans l'armée près de trois mille chevaliers-bannerets. Une partie de la flotte immense qui portait tant de princes & de vassaux , part de Marseille , l'autre d'Aiguemortes, qui n'est plus un port aujourd'hui. La plupart des gros vaisseaux ronds qui transportèrent les troupes, furent confiés dans les ports de France, où ils étaient au nombre de dix-huit cents. Un roi de France

serait aujourd'hui faire un pareil armement, parce que les bois sont incomparablement plus rares , tous les frais plus grands à proportion , & que l'industrie nécessaire à l'armement est plus forte & l'armement beaucoup plus difficile.

On voit par les comptes de St. Louis combien ces croisades appauvriraient la France. Il donnait au seigneur de Valeri huit mille livres pour trente chevaliers, ce qui revenait à près de cent soixante - neuf mille livres numéraires de nos jours. Le connétable avait pour quinze Chevaliers trois mille livres. L'archevêque

de Reims & l'évêque de Langres recevaient chacun quatre mille livres pour quinze chevaliers que chacun d'eux conduisait. Cent foixante-deux chevaliers mangeaient aux tables du roi. Ces dépenses & les préparatifs étaient immenses.

Si la fureur des croisades & la religion des fermens avaient permis à la vertu de Louis d'écouter la raison , non-seulement il eût vu le mal qu'il faisait à son pays , .§| mais injustice extrême était cet armement qui lui paraissait à sa fin.

- "■frr&^'wr

Chapitre XVI. 127 Ç

Le projet n'eût-il été que d'aller mettre les Français en possession de Jérusalem , ils n'y avaient aucun droit. Mais Maison marchait contre le vieux & sage Mélecfa la foudan d'Egypte, qui certainement n'avait rien à démêler avec le roi de France. Mélecfa était un homme : c'était-là le seul prétexte de lui faire la guerre. Mais il n'y avait pas plus de raison à ravager l'Egypte, parce qu'elle suivait ' les dogmes de Mahomet, qu'il n'y en aurait aujourd'hui à porter la guerre à la Chine , parce que la Chine en était attachée à la morale de Confucius.

Louis mourut dans l'île de Chypre : le roi de cette île se joint à lui. On aborde en Egypte. Le foudan d'Egypte ne possédait point Jérusalem. La Palestine alors était ravagée par les Corasmins, Le sultan de Syrie leur abandonnait ce malheureux pays , & le calife de Bagdat , toujours reconnu & toujours sans pouvoir, ne se mêlait plus de ces guerres. Hâtaient encore aux chrétiens, Ptolémaïs ,

Tyr , Amioche , Tripoli. Leurs divisions les expoiaient continuellement à être écraftés par les fuîtans Turcs & par les Corafmins.

Dans ces circonstances il eu. difficile de voir pourquoi le roi de France choifiïTait l'Egypte pour le théâtre de fa guerre. Le vieux Mélecfala malade , demanda la paix ; on la refufa. Louis était renforcé par de nouveaux fecours arrivés de France, fuivi de mixante mille combattans, obéi, aimé, ayant en tête des ennemis déjà vaincus, un foudan qui touchait à fa fin. Qui n'eut cru que l'Egyte & bientôt la Syrie feraient- domptées ? Cependant la moitié de cette armée floriflante périt de maladie: l'autre moitié eft vaincue près delà Maffoure. St. Louis voit tuer fon frère Robert d'Artois. Il eu pris avec fes deux autres frères, le comte d'Anjou & îe comte de Poitiers. Ce n'était plus alors Mélecfala qui régnait en Egypte , c'était fon Bis Almoadam. Ce riou- |i veau foudan avait certainement de la grandeur d'ame ; ^j, car le roi Louis lui ayant offert pour fa rançon & pour !| 1 tf

o' 12.8 Essai sur les m œ u r s,

celle cies prifonniers, un million de befans d'or, Al~ moadam lui en remit la cinquième partie.

Ce foudan fut rhafTacré par les mamméluçs/j, dont fon père avait établi la milice. Le gouvernement partagé alors, femblait devoir être funeile aux chrétiens. Cependant le corifeil Égyptien continua de traiter avec le roi. Le fire de johiville rapporte que les émirs même proposèrent, dans une de leurs afièmlées, de choîfir Louis pour leur foudan.

Joinville était prifonnier avec le roi. Ce que raconte un homme de fou caractère , a du poids fans doute. Mais qu'on faffe réflexion, combien dans un camp , dans une maifon , on e(t mal in-

formé des faits particuliers qui se paissent dans un camp voisin, dans une maison [prochaine ; combien il est hors de vraisemblance que des musulmans fongent à se donner pour roi un chrétien ^! ennemi , qui ne connaît ni leur langue, ni leurs mœurs , Ū qui dételle leur religion, & qui ne peut être regardé par « eux que comme un chef de brigands étrangers : on verra, que.- Joinville n'a rapporté qu'un discours populaire. Dire fidèlement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins fautes. Mais nous n'avons point la véritable histoire de Joinville; ce n'est qu'une traduction infidèle qu'on fit du tems de François I. d'un écrit qu'on n'entendrait aujourd'hui que trèsdifficilement.

Je ne ferais guère encore concilier ce que les historiens disent de la manière dont les musulmans traitèrent les prisonniers. Ils racontent qu'on les faisait forcer un à un d'une enceinte où ils étaient renfermés, qu'en leur demandait s'ils voulaient renier Jesus- Christ, & qu'on coupait la tête à ceux qui peroraient dans le christianisme.

D'un autre côté ils attestent , qu'un vieil émir fit demander par interprète aux captifs, s'ils croyaient en il JESUS-CHRIST ; & les captifs ayant dit qu'ils croyaient J| P^; en c'est

Chapitre XVI

en lui : « Consolez-vous, dit l'émir ; puisqu'il est mort » pour vous, & qu'il a refusé, il faudra bien » vous sauver. »

Ces deux récits semblent un peu contradictoires , & ce qui est plus contradictoire encore , c'est que ces émirs faisaient tuer des captifs dont ils espéraient une rançon.

Au reste ces émirs s'en tinrent aux huit cent mille befans auxquels leur foudan avait bien voulu se restreindre pour la rançon des captifs. Et lorsqu'en vertu du traité, les troupes Françaises qui étaient dans Damiette, rendirent cette ville, on ne voit point que les vainqueurs fussent le moindre outrage aux femmes. On laissa partir la reine & ses belles-fœurs avec respect. Ce n'est pas que tous les soldats musulmans fussent modérés ; le vulgaire en tout pays est féroce : il y eut sans doute beaucoup de violences commises , des captifs maltraités & tués ; mais enfin j'avoue que je suis étonné que le soldat mahmédan n'exterminât pas un plus grand nombre de ces étrangers, qui des ports de l'Europe étaient venus sans aucune raison ravager les terres de l'Egypte.

St. Louis, délivré de captivité, se retire en Palestine, & y demeure près de quatre ans avec les débris de ses vaisseaux & de son armée. Il va visiter Nazareth , au lieu de retourner en France , & enfin ne revient dans sa patrie qu'après la mort de la reine Blanche sa mère ; mais il y rentre pour former une croisade nouvelle.

. Son séjour à Paris lui procurait continuellement des avantages & de la gloire. Il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un roi vertueux. Le roi d'Angleterre Henri III. & ses barons, le choisirent pour, arbitre de leurs querelles. Il prononça l'arrêt en souverain ; & fit cet arrêt qui favorisait Henri III. ne put appaiser les troubles de l'Angleterre, il fit voir au EJ EJ la faiblesse des mœurs. Tom. II I (jj)

.. ■ il, 11 .i

moins à l'Europe quel respect les hommes ont malgré eux pour la vertu. Son frère le comte d'Ânjou dut à la réputation de Louis & au bon ordre de son royaume , l'honneur d'être choisi par le pape , pour roi de Sicile.

Louis cependant augmentait ses domaines de l'acquiescence de Namur, de Péronne , d'Avranche , de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France. Les querelles de Henri III. & de ses barons lui en facilitaient les moyens : mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limoufin : mais il les fit renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunis à la couronne par Philippe Auguste. Ainsi la paix fut affermie avec sa réputation.

Il établit le premier la justice de ressort , & les sujets opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, commencèrent à pouvoir porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux, créés pour les écouter. Sous lui, les lettrés commencèrent à être admis aux séances de ces parlements , dans lesquelles des chevaliers qui rarement savaient lire , décidaient de la fortune des citoyens. Il joignit à la piété d'un religieux la fermeté éclairée d'un roi, en réprimant les entreprises de la cour de Rome, par cette fameuse pragmatique , qui conserve les anciens droits de l'église , nommés libertés de l'église gallicane.

Enfin treize ans de sa préférence réparaient en France tout ce que son absence avait ruiné ; mais sa passion pour les croisades l'entraînait Les papes l'encourageaient. Clément IV. lui accordait

un décime fur le clergé pour-treis ans. Il part enfin une féconde fois, & à-peuprès avec les mêmes forces. Son frère, qu'il avait fait roi de Sicile , doit le fuivre. Mais ce n'eff plus ni du côté de la Pa-
lelline , ni du côté de l'Egypte qu'i

Chapitre XVI

tourne fa dévotion & fes armes. Il fait cingler fa flotte vers Tunis.

Les chrétiens de Syrie n'étaient plus la race de ces premiers Francs établis dans Antioche & dans Tyr. C'était une génération mêlée de Syriens, d'Arméniens & d'Européans. On les apvelhh pou'ains, & ces relies fans vigueur étaient pour la plupart fournis aux Egyptiens. Les chrétiens n'avaient plus de villes fortes que Tyr & Ptoiémaïs.

Les religieux Templiers & Hofpifaîiers , qu'on peut en quelque fens comparer à la milice des mammélucs , fe faifaient entr'eux , dans ces villes même , une guerre fi cruelle , que dans un combat de ces moines militaires, il ne refta aucun Templier en vie.

Quel rapport y avait-il entre cette fituation de quelques mérifs fur les côtes de Syrie, & le voyage de 6t. Louis à Tunis? Son frère Charles d'Anjou , roi de Naples & de Sicile, ambitieux, cruel, intéreffé , Il faifait fervir la fimPLICITÉ héroïque de Louis à fes aei- IL feins. Il prétendait que le roi de Tunis lui devait 1 quelques années de tribut. Il voulait fe rendre maître de ces p3ys : & St. Louis efperait, difenr tous les hiftoriens (je ne fais fur quel fondement) convertir le roi de Tunis. Etrange manière de g.ïgner ce mahomé-

tan au chrifianifme ! On fait une oefcente à main armée dans fes états, vers les ruines de Carthage.

Mais bientôt le roi eft affiégué lui-même dans fon' camp par les Maures réunis. Les mêmes maladies que l'intempérance de fes fujets tranfplantés , & le changement de climat avaient attirées dans fon camp en Egypte, défolèrent fon camp de Cannage. Un de fes fils , né à Damiette pendant la captivité , mourut de cette efpece de contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué; il fe fit étendre fur la cendre, & expira à l'âge de cinquante-cinq ans , avec la piété d'un religieux, & le courage d'un grand homme. Ce n'eft

«£ V*<Sji£Me*~ Yf£M**m

11% Essai sus. les mœurs.

pas un des moindres exemples des jeux de ia fortune , que les ruines de Carthage aient vu mourir un roi chrétien qui venait combattre des Mufulmans ; dans un pays où Bidon, avait apporté les dieux des Syriens. A peine eil-il mort , que fon frère le roi de Sicile arrive. On fait la paix avec les Maures , & les débris des chrétiens font ramenés en Europe.

On ne peut guère compter moins de cent mille perfonnes facrinées dans les deux expéditions de /t. Louis. Joie-nez les cent cinquante mille qui fuivirent Frédéric Barberouffe, les trois cent mille de la crôifade de Philippe Augufte & de Packard, deux cent' mille au moins au tems de Jean de B ricane ; comptez les cent foixante mille croifés qui avaient déjà paffé en Afie, & n'oubliez pas ce qui périt dans l'expédition de Conftantinople & dans les guerres qui fuivirent cette révolution, fans *k parler de la crôifade

du Nord & de celle contre les Albigeois; on trouvera que l'Orient fut le tombeau de .plus de deux millions d'Européans.

Piueurs pays en furent dépeuplés & appauvris. Le fire de Joinville dit expreffément , qu'il ne voulut pas accompagner Louis à la fécondé crôifade, parce qu'il ne le pouvait, & que la première avait ruiné toute fa feigneurie,

La rançon de St. Louis avait coûté huit cent mille befans- c'était environ neuf millions delà monnoie qui court actuellement (en 1760.) Si des deux millions d'hommes qui moururent dans le Levant, chacun emporta feulement cent francs, c'eft encor deux cents millions de livres qu'il en coûta. Les Génois, les Pifans, & fur- tout les Vénitiens s'y enrichirent : mais la France, l'Angle- terre, l'Allemagne furent épuifées.

On dit que les rois de France gagnèrent à ces croifades , parce que St. Louis augmenta fes domaines , en achetant quelques terres des feigneurs ruinés. Mais il

^£2&tît— == >rr\$M\$5*&

13 Chapitre XVI. i'« '

ne les accrut que pendant fes treize années de féjour par fon économie.

Le feul bien que ces entreprifes procurèrent , ce fut la liberté que plusieurs bourgades achetèrent de leurs feigneurs. Le gouvernement municipal s'accrut un peu des ruines des pofleiTeurs des fiefs. Peu -à -peu ces communautés pouvant travailler & commercer pour leur propre avantage , exercèrent les arts & le commerce que l'efcîavage éteignait.

Cependant ce peu de chrétiens mérifs cantonnés sur les côtes de la Syrie , fut bientôt exterminé ou réduit en servitude, Ptolémaïs , leur principal anse , & qui n'était en effet qu'une retraite de bandits fameux par leurs crimes , ne put résister aux forces du foudan d'Egypte Mélecférah. Il la prit en 1091, Tyr & Sidon se rendirent à lui. Enfin vers la fin du douzième siècle il n'y avait plus dans l'Afrie aucune trace apparente de (les) ces émigrations des chrétiens. I?

'rj

CHAPITRE D I X - S E P T I E M E

Suite de la prise de Constantinople par les croisés. Ce qu'était alors l'empire nommé Grec.

Le gouvernement féodal de France avait produit , comme on l'a vu , bien des conquérans. Un pair de France duc de Normandie , avait subjugué l'Angleterre ; de simples gentilshommes, la Sicile, & parmi les croisés , des seigneurs de France avaient eu pour quelque temps Antioche & Jérusalem. Enfin Baudouin. , pair de France & comte de Flandre , avait pris Constantinople. Nous avons vu les mahométans d'Afrie céder Nicée aux empereurs Grecs fugitifs. Ces mahométans même s'al-

134 Essai sur les mœurs.

liaient avec les Grecs contre les Francs & les Latins leurs communs ennemis ; & pendant ces temps-là les irruptions des Tartares dans l'Afrie & dans l'Europe empêchaient les musulmans

d'opprimer ces Grecs. Les Francs , maîtres de Conflantinopôle, éli-
faient leurs empereurs, les papes les confirmaient.

Pierre de Courtenai , comte d'Auxerre , de la maifon de France
, ayant été élu, fut couronné & facré dans R.me par le pape Ilono-
rius III. Les papes fe flattaient alors de donner les empires
d'Orient & d'Occident. On a vu ce que c'était que leur droit fur
l'Occident, & combien de fang coûta cette prétenrion. A l'égard de
l'Orient , il ne s'agilait guère que de Conflantinopôle, d'une partie
de la Thrace & de la Theffalie. Cependant le patriarche Latin ,
tout fournis qu'il ét.ai.t au pape , prétendait qu'il n'appartenait
qu'à lui de couronner fes m:îues , tandis que le patriarche Grec
fiégeant tantôt à Nicée , tantôt à Andrinople , anathématifait , &
l'empereur Latin , & le patriarche de cette communion , & le pape
même. C'était fi peu de chofe que cet empire Latin de Conflanti-
nopôle , que Pierre de Courtenai, en revenant de Rome , ne put
éviter de tomber entre les mains des Grecs, & après fa mort fes
fuccefTeurs n'eurent précilement que la ville de Conflantinopôle &
fon territoire. Des François poliédaient l'Achaye ; les Vénitiens
avaient la Morée.

Conitantinople autrefois fi riche , était devenue fi pauvre , que
Baudouin IL (j'ai peine à le nommer empereur) mit en gage
pour quelque argent entre les mains des Vénitiens la couronne
d'épines de Jesus- Christ , fes langes , fa robe , fa ferviette , fon
éponge , & beaucoup de morceaux de la vr;ûe croix. St. Louis reti-
ra ces gages des mains des Vénitiens , & les plaça dans la fainte
chapelle de Paris, avec d'autres reliques , qui font des témoi-
gnages de piété plutôt que de la connaiTance de l'antiquité.

--*»T>i»gffiSw-" ■" — — • — " "jr^aaMl

«uo*

CHAPI TRE XVII.

On vit ce Baudouin IL venir en 1⁴⁵ au concile de Lyon, dans lequel le pape Innocent IV. excommunia fi folemnellement Frédéric II. Il y implora vainement le fecours d'une croifade , & ne retourna dans Ccnflantinople que pour la voir enfin retomber au pouvoir des Grecs, les légitimes pofieffeurs. Michel Paléologue ; empereur & tuteur du jeune empereur La f caris , reprit la ville par une intelligence fecrôte. Baudouin s'enfuit en fuite en France , où il vécut de l'argent que lui valut la vente de Ton marquisat de Namur qu'il fit au roi Saint Louis. Ainfi finit cet empire des croifés.

Les Grecs rapportèrent leurs mœurs dans leur empire. L'ufage recommença de crever les yeux. Michel Paléologue fe signala d'abord en privant fon pupille de la vue & de la liberté. On fe fervait auparavant d'une lame de métal ardente : Michel employa le vinaigre bouillant , & l'habitude s'en conerva ; car la mode entre jufques dans les crimes.

Paléologue ne manqua pas de fe faire abfoudre folemnellement de cette cruauté par fon patriarche & par fes évêques , qui répandaient des larmes de joie , dit-on , à cette pieufe cérémonie. Paléologue fe frappait la poitrine, demandait pardon à Dieu , & fe gardait bien de délivrer de p-rifon fon pupille 8z fon empereur.

Quand je dis que la fuperihtbn rentra dans Ccnflantinople avec tes Grecs , je n'en veux pour preuve que ce qui arriva en 12.84. Tout l'empire était divifé entre deux patriarches. L'empereur ordonna , que chaque parti préfenterait à Dieu un mémoire de fes raifons dans S'te. Sophie , qu'on jetterait les deux mé-

moires dans un brafier béni, & qu'ai nfi la volonté de Dieu fe déclarerait. Mais la volonté céleïe ne fe déclara qu'en taillant brûler les deux papiers , & abandonna les Grecs à leurs querelles ecciëfiafiiques.

L'empire d'Orient reprit cependant un peu la vie. La Grèce lui était jointe avant les croifades ; mais ii avait B i 4

foiC

aimm-^fityj^i'

•^gyafeg— — = -^gff£^ — assagi ■ saèjggj

jb^ 136 Essai sur les mœurs.

perdu prefque toute l'Afie-Mineure & la Syrie. La Grèce en fut féparée après les croifades ; mais un peu de l'Afie-Mineure reftait , & il s'étendait encor en Europe jufqu'à Belgrade.

Tout le reffe de cet empire était pofiedépar des nations nouvelles. L'Egypte était devenue la proie de la milice des mammélucs , compofée d'abord d'efclaves , & enfuite de conquérans. C'étaient des foîdats ramaffés des côtes feptentrionales de la mer Noire : & cette nouvelle forme de brigandage s'était établie du tems de la captivité de St. Louis.

Le califat touchait à fa fin dans ce treizième fiècle , tandis que l'empire de Conflantin penchait vers la fienne. Vingt ufurpateurs nouveaux déchiraient de tous côtés , la monarchie fondée par Mahomet , en ,fe foumettant à fa religion. Et enfin ces califes de Babylone , nommés

<5^ les califes Abaffides , furent entièrement détruits par

|£ la famille de Gengis-kan.

Il y eut ainfi dans les douzième & treizième fiècles une fuite de dévaluations non interrompue dans tout l'hémifphère. Les nations fe précipitèrent les unes fur les autres par des émigrations prodigieufes , qui ont établi peu-à-peu de grands empires. Car tandis que les croifés fondaient fur la Syrie , les Turcs minaient les Arabes ; & les Tartares parurent enfin , qui tombèrent fur les Turcs , fur les Arabes , fur les Indiens , fur les Chinois. Ces tartares conduits par Gengis-kan & par fes fils , changèrent la face de toute la grande Afie, tandis que l'Afie-Mineure & la Syrie étaient le tombeau des Francs & des Sarrazins.

"fcj&mr— *— » — — — » ■ ""' '—m^'^'^" — "— ■ sa
sa^a^jfe^*^

CHAPITRE DIX-HUITIEME

De V Orient , & de Gengis-kAn.

.U-dela de la Perfe , vers le Gion & l'Oxus il s'était forma un nouvel empire des débris du califat. Nous l'appelions Carifme ou Kouarefm, du nom corrompu de fes conquérans. Sultan Mohammed y régnait à la iîn du douzième fiècle & au commencement du treizième , quand la grande invafion des Tartares vint engloutir tant de vaftes états. Mohamzned le Carifmin régnait du fond de l'Irac , qui eu l'ancienne Médie , jufqu'au-deià de la Sogdiane, fort avant dans le pays des Tartares. Il avait encor ajouté à fes états une partie de l'Inde , & fe ^ voyait un des plus grands fouverains

du monde , mais reconnaiiTant toujours le calife qu'il dépouillait, & auquel il ne reftait que Bagdat.

Par-delà le Taurus & le Caucafé, à l'orient de la mer Cafpienne , & du Volga jufqu'a la Chine , & au nord jufques fous la zone glaciale , s'étendent ces immenfes pays des anciens Scythes, qui fe nommèrent depuis Tartares du nom de Tatar-kan l'un de leurs plus grands princes, & que nous appelions Tartares. Ces pays paraiiTent peuplés de tems immémorial , fans qu'on y ait prefque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples , comme aux Arabes Bedoins, un goût pour la liberté & pour la vie errante , qui leur a toujours fait regarder les villes comme les prifons où les rois , difent-ils , tiennent leurs efclaves.

Leurs courfes continuelles , leur vie néceffairement frugale, peu de repos goûté en païfant fous une tente , ou fur un charriot , ou fur la terre, entrent des générations d'hommes robuftes endurcis à la fatigue , oui comme des

^138 ESSAI SUR. LES MŒURS, j

bêtes féroces trop multipliées, fe jettèrent loin de leurs tannières -tantôt vers le Palus-Méctide , lorfqu'ils chafsèrent au cinquième fiècle les habitans de ces contrées qui fe précipitèrent fur l'empire Romain; tantôt à l'orient & au midi, vers l'Arménie & la Perfe ; tantôt du côté de la Chine. Se jufqu'aux Indes ; ainii ce vafre réfervoir d'hommes ignorans & belliqueux a vomi fes inondations dans prefque tout notre hémifphère : & les peuples qui habitent aujourd'hui ces deferts , privés de toutes connaiTances , favent feulement que leurs pères ont conquis le monde.

Chaque horde ou tribu avait fon chef, & plufieurs chefs fe réunifiaient fous un kan. Les tribus voifines du dalailami l'ado-

raient : & cette adoration confifrait principalement en un léger tribut ; les autres, pour tout culte, facrifiaient à Dieu quelques animaux une fois l'an. Il n'eil point dit qu'ils aient jamais immolé d'hommes à la Divinité, ni qu'ils aient cru un être malfaifant & puiffant tel que le diable. Les befoins & les occupations d'une vie vagabonde les garantiffaient auffx de beaucoup de fuperfHtions nées de l'oinveté : ils n'avaient que les défauts que la brutalité attache à une vie dure & fauvage ; & ces défauts même en firent des conquérans.

Tout ce que je peux recueillir de certain fur l'origine de la grande révolution que firent ces Tartr.res aux douzième & trei-zième fiècles, c'eft que vers l'orient de la Chine les hordes des Monguïs ou Mogols, poiTeurs des meilleures mines de fer, fabriquèrent ce métal avec lequel on fe rend maître de ceux qui pofsèdent tout le reite. Cai-kan ou Gajfar-kan, aïeul de Gengis-kan, fe trouvant à la tête de ces tribus , plus aguerries & mieux armées que les autres , força plufieurs de fes voifins à devenir fes vaiTaux , & fonda une efpèce de monarchie, telle qu'elle peut fubfifter parmi des peuples errans & impatiens du joug. Son fils que les hiftoriens »

Chapitre XVIII. t

Européens appellent Fifouca , aifermit cette domination naiffante : & enfin Cengis retendit dans la plus grande partie de la terre connue.

Il y avait un puiffant état entre fes terres & celles de la Chine ; cet empire était celui d'un kan dont les aïeux avaient renoncé à la

vie vagabonde des Tartares pour bâtir des villes à l'exemple des Chinois : il fut même connu en Europe ; c'est à lui qu'on donna d'abord le nom de prêtre- Jean. Des critiques ont voulu prouver que le mot propre est prêtreJean, quoiqu'assurément ils n'y eût aucune raison de l'appeler ni prêtre ni prêtre.

Ce qu'il y a de vrai , c'est que la réputation de sa capitale, qui faisait du bruit dans l'Asie, avait excité la cupidité des marchands d'Arménie ; ces marchands ; étaient de l'ancienne communion de l'Église ; quelques-uns de leurs religieux se mirent en chemin avec

Ils [eux ; & pour se rendre recommandables aux princes chrétiens qui faisaient alors la guerre en Syrie , ils écrivirent qu'ils avaient converti ce grand khan le plus puissant des Tartares, qu'ils lui avaient donné le nom Jean , qu'il avait même voulu recevoir le sacerdoce. Voilà la fable qui rendit le prêtre-Jean si fameux dans nos anciennes chroniques des croisades. On alla ensuite chercher le prêtre-Jean en Éthiopie , & on donna ce nom à ce prince nègre , qui est moine chrétien schismatique & moitié juif. Cependant le prêtre- Jean Tartare succomba dans une grande bataille sous les armes de Gengis. Le vainqueur s'empara de ses états , & se fit élire souverain de tous les khans Tartares , sous le nom de Gengiskhan , qui signifie roi des rois ou grand-khan. Il portait auparavant le nom de Témugin. Il paraît que les khans Tartares étaient en usage d'assembler des diètes vers le printemps ; ces diètes s'appelaient cour-iltê. Eh qui fait si ces assemblées & nos cours plénières au mois de Mars & de Mai n'ont pas une origine

HL commune ? J^,

Gengis-kan publia dans cette affemblée qu'il fallait ne croire qu'un Dieu, & ne perfcuter perfonne pour fa religion : preuve certaine que les vaffaux n'avaient pas tous la même croyance. La difcipline militaire fut rigoureufement établie : des dizainiers , des centeniers , des capitaines de mille hommes , des chefs de dix-mille fous des généraux, furent tous afteints à des devoirs journaliers: & tout ceux qui n'allaient point à la guerre , furent obligés à travailler un jour la femaine pour le fervice du grandkan. L'adultère fut défendu d'autant plus févérement que la polygamie était permife. Il n'y eut qu'un canton Tartare d:ms lequel il fut permis aux habitans de demeurer dans l'ufage de profiter leurs femmes à leurs hôtes. Le fortilège fut expreffément défendufous peine de mort. On a vu que Cherkmagne ne le punit que par des amendes. Mais il en réfulte que les Germains, les France & les Tartares ^ croyaient également au pouvoir des magiciens. Gengis-kan fit jouer dans cette grande affemblée de princes barbares un reffort qu'on voit fouvent employé dans l'hiftoire du monde. Un prophète prédit à Gengis-kan qu'il ferait le maître de l'univers ; les vaffaux du grandkan s'encouragèrent à remplir la prédidion.

L'auteur Chinois qui a écrit les conquêtes de Gen°is> & que le père Gaubil a traduit , affure que les Tartares n'avaient aucune connaiffance de l'art d'écrire. Cet art avait toujours été ignoré des provinces d'Archange! jufqu'au-delà delà grande muraille, ainfi qu'il le fut des Celtes, des Bretons, des Germains , des Scandinaviens , & de tous les peuples de l'Afrique au-delà du mont Atlas. L'ufage de tranfmètre à la poflérité toutes les articulations de la langue, toutes les idées de l'efprit, eft un des grands raffinemens dela fociété perfectionnée, qui ne fut connu que chez quelques nations très-policées , & encor ne fut-il jamais d'un ufage univerfel

chez ces nations. Les loix des Tartares étaient promulguées de bouche fans aucun figne reprsfentatifqui en perpétuât la mémoire. Ce

aBeaa&gffijSJ^aH ■ . ^tssssassssj^à

Chapitre XVIII

fur ainfi que Gengis porta une loi nouvelle , qui devait faire des héros de fes foldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui dans le combat , appelle au fecours de leurs camarades, fuiraient au lieu de les Recourir. Bientôt maître de tous les pays qui font entre le fleuve Voïga & la muraille de la Chine , il attaqué enfin cet ancien empire qu'on appellak alors le Cataï. Il prit Cambalu , capitale du Cataï feptentrional. C'eft îa même ville que nous nommons aujourd'hui Pékin. Maître de la moitié de la Chine , il fournit tout jufqu'au fond de la Core'e.

L'imagination des hommes oififs, qui s'épuife en fictions romanesques , n'oferait pas imaginer qu'un prince partît du fond de la Corée, qui eft l'extrémité orientale de notre globe , pour porter la guerre en Perfe & aux Indes. C'eft ce qu'exécuta Gengis-kan.

Le calife de Eagdat, nomme Najfer, Fappella imprudemment à fon fecours. Les califes alors étaient , comme g nous l'avons vu , ce qu'avaient été les rois fainéans de France fous la tyrannie des maires du palais: les Turcs étaient les maîtres <àes califes.

Ce fultan Mohammed de la race des Corafmins , dont nous venons de parler , était maître de preique toute la Perfe; l'Arménie, toujours faible, lui payait tribut. Le calife Najfer, que ce Moham-

med voulait enfin dépouiller de l'ombre de dignité qui lui refait, attira Gengiskan dans la Perfe.

Le conquérant Tartare avait alors foixante ans ; il paraît qu'il favait régner comme vaincre ; fa vie eft un des témoignages qu'il n'y a point de grand conquérant qui ne foit prand politique. Un conquérant eft un homme dont la tètQ fe fert avec une habileté heureufe du bras d'autrui. Gengis gouvernait fi adroitement la partie de la Chine conquië , qu'elle ne fe révolta point pendant fon abfence ; & il favait fi bien régner dans fa famille, que fes quatre fils qu'il fit fes quatre lieutenans-généraux, mirent prefque

? 14a Essai sur les mœurs.

toujours leurs jalousies à le bien fervir , & furent les infirumens de fes victoires.

K s combats en Europe paraifTent de légères efcarmouches en comparaifon de ces batailles qui ont enflanglanté quelquefois l'Alie. Le fultan Mohammed marche contre Gengis avec quatre cent mille combattans, audelà du fleuve Jaxarte près de la ville d'Otrar : & dans les plaines immenfes qui font par-delà cette ville , au quarante-cieu>:ième degré de latitude, il rencontre l'armée Tartare de fept cent mille hommes, commandée par Genms & par les quatre fils : les mahométans furent défaits , & Otrar prife. On fe fervit du béliet dans le llége; il femble que cette machine de guerre foit une invention naturelle de prefque tous les peuples, comme l'arc oc les flèches.

De ces pays qui font vers la Tranfoxane , le vainqueur s'avance à Bocara, ville célèbre dans toute l'Afie par fon grand commerce , fes manufactures d'étoffes, fur-tout par les fciencees que les fultans Turcs avaient apprifes des Arabes , & qui fleuriffaient dans

Bocara & dans Samarcande. Si même en en croit le kan mbulgaji, de qui nous tenons Fhiftoire des Tartares , Bocar fignifie favant en langue tartare-mongule ; & c'efr. de cette étyrnologie , dont il ne refie aujourd'hui nulle trace, que vint le nom de Bocara. Le Tartare , après l'avoir rançonnée, la réduifit en cendre, ainfi que Perfépolis avait été brûlée par Alexandre. Mais les Orientaux qui ont écrit l'hiftoire de Gengis-kan , difent qu'il voulut venger fes ambafTadeurs que le fultan avait fait tuer avant cette guerre. S'il peut y avoir quelque exeufe pour Garnis , il n'y en a point pour Alexandre.

Toutes ces contrées à l'orient &: au midi de la mer Cafpienne furent feumifes ; & le fultan Mohammed , fugitif de province en province , traînant après lui fes tréfors & fon infortune, mourut abandonné des fiens.

VIK

Chapitre XVIII

Enfin le conquérant pénétra jufqu'au fleuve de l'Inde ; & tandis qu'une de fes armées foudroyoit l'Indouflan , une autre fous un de fes fils fubjuga toutes les provinces qui font au midi &: à l'occident de la mer Calpienne , le CoraſTan , l'Irak , le Shirvan , l'Aran. Elle paiTa les portes de fer , près defquelles la ville de Derbent fut bâtie , dit-on, par Alexandre. C'eſt l'unique paſſage de ce côté de la Haute-Ane à travers tes montagnes efearpées & inaccéſſibles du Caucaſe. De là , marchant le long du Volga vers Moſcou , cette armée , par-tout victorieuſe t ravagea la Ruffie. C'étoit prendre ou tuer des beſſiaux & des efclaves. Chargée' de ce

butin , elle repafla le Volga , & retourna vers Gengis-kan par le nord-est de la mer Cafpienne. Aucun voyageur n'avait fait , dit-on , le tour de cette mer ; & ces troupes furent les premières qui * entreprirent une telle courfe par des pays incultes , impraticables à d'autres hommes qu'à des Tartares , auxquels il ne fallait ni tentes , ni provifions , ni bagages , & qui fe nourriffoient de la chair de leurs chevaux morts de vieilleffe, comme de celle des autres animaux.

Ainfi donc la moitié de la Chine, & la moine de Flndouflan, prefque toute la Perfe jufqu'à l'Euphraté , Ses frontières de la Ruffie , Calan , Afiracan , toute la grande Tartane , furent fubjuguées par Génois en près de dixhuit années. Il efr certain que cette partie du Tibet où règne le grand lama, était enclavée dans fon empire, & que le pontife ne fut point inquiété par Gengis , qui avait beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine -dans fes armées. Tous les conquérans ont toujours épargné les chefs des religions , & parce que ces chefs les ont flattés , & parce que la foumifion du pontife entraîne celle du peuple.

En revenant des Indes par la Perfe

rtsr V

ancienne

Sogdiane , il s'arrêta dans la ville de Toncat au nord-est du fleuve Jaxarte , comme au centre de fon vaste empire. Ses fais victorieux de tous côtés , des généraux , & tous

*m.A-, -M-*Jifr^Zfev?èSİ

I I I I I I I I I I -T

les princes tributaires ,lui apportèrent les trésors de l'Afie. Il en rit des largeffes à fes foldats , qui ne connurent que par lui cette eipèce d'abondance. C'eit de là que les RulTes trouvent fouvent aujourd'hui des ornemens d'argent Se d'or , & des monumeas de luxe enterrés dans les pays fauvages de la Tartarie. C'eft tout ce qui refte à préfent de tant de déprédations.

Il tint dans les plaines de Toncat une cour plériière triomphale , au!n magnifique qu'avait été guerrière celle qui autrefois lui prépara tant de triomphes. On y vit un mélange de barbarie tartare , Se de luxe afiatique. Tous les kans Se leurs vaffaux , compagnons de fes victoires , étaient fur ces anciens charriots fcythes , djnt l'ufage fubfifte encor jufques chez les TVirtares de la Crimée ; m>is ces chars étaient couverts dès étoffes précieuies , de l'or Se des pierreries de tant de peuples vaincus. Un des fils de Génois lui fit dans cette diète un préfent de cent mille chevaux. Ce fut dans ces états-géné- S raux de l'Afie qu'il reçut les adorations de plus de cinq cents ambaTadeurs des pays conquis. De là il courut remsttre fous le joug un grand pays qu'on nommait Tangut , frontière de la Chine. Il voulait , âgé d'environ foixante-dix ans, aller achever la conquête de ce grmd royaume de la Chine, l'objet le plus chéri de fon ambition. Mais enfin une maladie morcelle le faifit dans fon camp fur la route de cet empire , à quelques lieues de la grande muraille.

Jamais ni avant ni aptes lui aucun homme n'a fubjugué plus de peuples. Il avait conquis plus de dix - huit cents lieues de l'orient au couchant , Se plus de mille du feptentrion au midi. Mus dans fes conquêtes il ne fit que détruire , & fi on excepte Bo-

cara Se deux ou trois autres villes djnt il permit qu'on réparât les ruines, fon empire , de la frontière de Ruffie jufqu'à celle de la Chine , fut une dévaluation. La Chine fut moins faccagée, parce qu'après la prife de Pékin , ce qu'il envahit ne r«j réfute Qj

3 Chapitre XVIII. 145

1 réfifta pas. Îl partagea avant fa mort fes états à fes quatre fils , & chacun d'eux fut un des plus puiffans rois de la terre.

On aflure qu'on égorgea beaucoup d'hommes fur fon tombeau , & qu'on en a uféainfi à la mort de fes fucceffeurs qui ont régné dans la Tartarie. C'eft une ancienne coutume des princes Scythes , qu'on a trouvée établie depuis peu chez les nègres du Congo : coutume digne de ce que la terre a porté de plus barbare. On prétend que c'était un point d'honneur chez les domeitiques des kans Tartares de mourir avec leurs maîtres , & qu'ils fe difputaient l'honneur d'être enterrés avec" eux. Si ce fanatifme était commun , fi la mort était ii peu de chofe pour ces peuples , ils étaient faits pour lubjuguer les autres nations. Les Tartares dont l'admiration redoubla pour Genpjs-kan , quand ils ne le virent plus , imaginèrent qu'il n'étyit point né comme les autres hommes , mais que fa mère l'avait conçu par le feul fecours d'une influence célefte ; comme fi la rapidité de fes conquêtes n'était pas «n affez grand prodige. S'il fallait donner à de tels hommes un être furnaturel pour père , il faudrait fuppofer que c'eft un être malfaifant.

Les Grecs , & avant eux les Afiatiques , avaient fouvent appelle fils des dieux leurs défenseurs & leurs légiflateurs , & même les raviffeurs conquérans. L'apothéofe dans tous les tems d'igno-

rance a été prodiguée à quiconque intruifit , ou fervit , ou écrafta le genre humain.

Les enfans de ce conquérant étendirent encor la domination qu'avait laiffée leur père. Oclaï & bientôt après Cobldi-kjin. fils tfoclât , achevèrent la conquête de la Chine. C'eft ce Coblai que vit Marco Faolo vers l'an 1160. lorfqu'avec fon frère & fon oncle il pénétra dans ces pays dont le nom même était alors ignoré, & qu'il appelle le Cata'i. L'Europe , chez qui ce Marco Faolo eft fameux pour avoir voyagé dans les états fournis par 3 Effai fur les mœurs. Tom. II. K £j|

Genms-kan & fes enfans , ne connut long-tems ni ces états , ni leurs vainqueurs.

A la vérité le pape Innocent V. en 11⁶ , envoya quelques franciscains dans la Tartarie. Ces moines qui fe qualifiaient ambassadeurs , virent peu de chose , furent traités avec le plus grand mépris , ils ne fervirent à rien.

On était fi peu instruit de ce qui se paîtait dans cette vaste partie du monde , qu'un fourbe nommé David fit accroire à St. Louis en Syrie, qu'il venait auprès de lui de la part du grand-kan de Tartarie qui s'était fait chrétien. St. Louis envoya le moine Rubruquis dans ces pays en 1258 , pour s'informer de ce qui en pouvait être. Il paraît par la relation de Rubruquis , qu'il fut ' introduit devant le petit-fils de Gengis-kan qui régnait à la Chine. Mais quelles lumières pouvait-on tirer d'un moine qui ne fit que voyager chez des peuples dont il ignorait les langues , & qui n'était pas à portée de bien voir ce qu'il voyait? Il ne rapporta de fon voyage que beaucoup de fautes notions & quelques vérités indifférentes.

Ainfi donc au même tems que les princes & les barons chrétiens baignaient de fang le royaume de Naples , la Grèce , la Syrie & l'Egypte , l'Afie était faccagée par les Tartares. Prefque tout notre hémifphère fouffrait à

la fois.

Les moines qui voyagèrent en Tartarie dans le treizième fiècle, ont écrit que Gengis & fes enfans gouvernaient defpotiquement leurs Tartares. Mais peut-on croire que des conquérans armés pour partager le butin avec leur chef, des hommes robuftes nés libres , des hommes errans , couchans l'hiver fur la neige , & l'été fur la rofée , fe fuient laiffés traiter par des conducteurs élus en plein champ , comme les chevaux qui leur^fervaient de monture & de pâture ? Ce n'eft pas là Tinfind des peuples du Nord ; les Alains , les Huns , les Gépides, les Turcs, les Goths , les Francs, furent tous

gttj^^jfoghjya^.

Chapitre XVIII

les compagnons , & non les efclaves de leurs barbares chefs. Le defpotifme ne vient qu'à la longue; il fe forme du combat de Pefprit -de domination contre l'efprit d'indépendance. Le chef a toujours plus de moyens d'écraser , que fes compagnons de réilter ; & enfin , l'argent rend abfoû.

Le moine Plan Car fin envoyé en 12.43 ■ > Par^e Pape Innocent IV. dans Car?corum , alors capitale de la Tartane , témoin de 1 inauguration d'un fils du grand-kan Oclaï } rapporte que les

principaux Tartares firent aTeoir ce kan fur une pièce de feutre , & lui dirent : Honore les grands , fois ju fie & bienfaifant envers tous) [mon tu feras fi miférable , que tu n'auras pas même le feutre fur lequel tu es ajfis. Ces paroles ne font pas d'un courtifan efcâve.

Génois ufa du droit qu'ont toujours eu tous les princes de l'Orient , droit femblabîe à celui de tous les pères de famille dans la loi romaine, de choifir leurs héritiers, & de faire partage, entre leurs enfans fans avoir égard à l'atnefle. Il déclara grand-kan des Tartares fon troiïième fils Odai } dont la poftérité régna dans le nord de la Chine jufques vers le milieu du quatorzième fièc'e. La force des armes y avait introduit les Tartares ; les querelles de religion les en chafsèrent. Les prêtres lamas voulurent exterminer les bonzes. Ceux - ci foulevèrent les peuples. Les princes du fang chinois profitèrent de- cette difcorde eccléfiastique , & chafsèrent enfin leurs dominateurs que l'abondance & le repos avaient amollis.

Un autre fils de Gengis-kan nommé Touchi , eut le
Turqueftan , la Bactriane , le royaume d'Àftracan-, &
le pays des Ufbecs. Le fils de ce Touchi alla ravager la
Pologne, la Dalmatie , la Hongrie , les environs de Conf-
tantinoplë. Il s'appellait Batou-kan. Les princes de la
Tartane Crimée defcendent de lui de mâle en mâle,& les
kans Ufbecs qui habitent aujourd'hui la vraie Tartarie

jb? 148 Essai sua les mœurs.

ii

vers le nord & l'orient de la. mer Gafpienne , rapportent auffi leur origine à cette fource. Us font maîtres de la Badriane feptentrionaie ; mais ils ne mènent dans ces beûix pays qu'une vie vagabonde , & défcient la terre qu'ils habitent.

Tuàou Tuli , autre fils de Gengis , eut la Perfe du vivant de fon père. Le fils de ce Tuti. nommé HoUacQu, palTi l'Euphrâte que Gengis-kan n'avait point parlé. Il détruifit pour jamais dans Bagdad l'empire des califes , & fe rendit maître d'une partie de l'Àne-Mineure ou Natolie, tandis que les maîtres naturels de cette belle partie de l'empire de Confrantinop'.e étaient chaffés de leur capitale par les chrétiens croifés.

Un quatrième fils , nommé Zagatâï , eut la Tranfoxane, Gandahar , l'Inde Ieptentrionale , Cachemire , le Tibet : & tous les defcendans de ces quatre monarques confervèrent quelque-tems par les armes leurs monarchies éta- (h blies par le brigandage.

Si on compare ces varies & fbudairj.es déprédations avec ce qui fe palfe de nos jours dans notre Europe , on verra une énorme différence. Nos capitaines qui entendent l'art de la guerre infiniment mieux que les Gengis , & tant d'autres conquérans; nos armées , dont un détachement aurait difipé avec quelques canons toutes ces hordes de Huns , d'Alains & de Scythes, peuvent à peine aujourd'hui prendre quelques villes dans leurs expéditions les plus brillantes. Ceil qu'alors iln'y avait nul art , & que la force décidait du fort du monde.

Genqis & fes fils allant de conquête en conquête , crurent qu'ils fubjugueraient toute la terre habitable ; c'efr dans ce defiein que d'un côté Koublidi , maître de la Chine , envoya une armée de cent mille hommes fur mille bateaux appellees jonques , pour conquérir le Japon , & que Batou-kan pénétra aux frontières de l'Italie. Le pape Céïejl'm IV. lui envoya quatre religieux

^T^m?— — —Tr^ ^b-z^- —■"■ ■ " -'•.^TT^À^ ^

jfgyf-'- m i ' ; ■"fr"" ■ r1 >;," i Pif

Chapitre XVIII. 149 ^J

feuls ambaffadeurs qui puiTent accepter une telle commif- * fion. Frère Ajfelin rapporte qu'il ne put parler qu'à un J des capitaines Tartares, qui lui donna cette lettre pour S le pape. i

« Si tu veux demeurer fur terre , viens nous ren- „ dre hom-
mage. Si tu n'obéis pas , nous favons ce „ qui en arrivera. Envoie-
nous de nouveaux dépu- „ tes , pour nous dire û tu veux être
notre vafial ou „ notre ennemi. »

On a blâmé Charlemagm d'avoir divifé Tes états , on doit en louer Gengis-kan. Les états de Charhmagne fe touchaient, avaient à-peu-prèsles mêmes lcix, étaient fous la même religion , ik. pouvaient fe gouverner par un feul homme. Ceux de Gengis , beaucoup plus vafles , entrecoupés de deferts , partagés en reli- gions différentes, ne pouvaient obéir îong-tems au même fceptre.

Cependant cette vafte puiûance des Tartares~Mogols , fondée vers l'an nao , s'affaiblit de tous côtés ; jufqu'à ce que Tamerlan ,

plus d'un fiècîe après , établit une monarchie univerfelle dans i'A-
fie , monarchie qui fe partagea encor.

La dynaffie de Gengis - kan fubfifla îong-tems à la Chine fous
ie nom à'îveiu H eft à croire que la fcience de l'aitronomie , qui
avait rendu les Chinois fi célèbres, déchut beaucoup dans cette
révolution ; car on ne voit en ce tems-là que des mahornétans af-
tronomes à la Chine; &îis ont prefque toujours éréen pofTeffion
de régler le calendrier jufqu'à l'arrivée des jéfuites. C'efr peut-être
la raifon de ia médiocrité ou font refiés les Chinois. Voilà tout ce
qu'il convient de favoir des Tartares dans ces tems reculés. Il n'y
a là ni droit civil , ni droit canon , ni divifion entre le trône & l'au-
tel <fe entre des tribunaux de judicature , ni conciles , ni univerfi-
tés , ni rien de ce qui a perfectionné ou furchargé la fociété parmi
nous. Les ^, Tartares partirent de leurs déferts vers l'an 1212. , &
j^ 3 K 3 O

150 ESSAISURLESMCEURS,

eurer.r conquis la moitié de l'hémifphère vers l'an 12.36. f C'e-
fl-là toute leur hiftoire.

Tournons maintenant vers l'Occident , & voyons ce qui fe paf-
fak au treizième fiècle en Europe.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME

De C ir A r l es z>' A n j ou roi des deux Siciles. De Main? roi, de
Co n radin , & des Vêpres Siciliennes.

E N D A N T que la grande révolution des Tartares avait fon cours , que les fils & les petits-fils de Gengiskan fe partageaient la plus grande partie du monde , que les croifades continuaient , & que St. Louis préparait malheureufement fa dernière, l'illurtre maifon impériale de Souabe finit d'une manière inouïe jufqu'alors. Ce qui refait de fon fang coula fur un échafaut.

L'empereur Frédéric II. avait été à la fois empereur des papes , leur vaffal & leur ennemi. Il leur rendait hommage-lige pour le royaume de Naples & de Sicile.

Son fils Conrad V. fe mit en poiTeffion de ce royaume. Je ne vois point d'auteur qui n'affure que ce Conrad fut empcfenné par fon frère Manfredo ou Ma'mfroi > bâtard de Frédéric ; mais je n'en vois aucun qui en apporte la plus légère preuve.

Ce même empereur Conrad IV. avait été accusé d'avoir empoifonné fon frère Henri : vous verrez que , dans tous les terns, les foupçons de poifon font plus communs que le poifon marne.

Cet hommage-lige qu'on rendait à la cour Romaine , pour les royaumes de Napies & de Sicile , fut une des fources des calamités de ces provinces, de celles de la

WCV "- ■■ — *3rr^j. 't-W*— " — "T^

f^£S{E-HS5S~--..., r^rtf^^- ^.eJW

Chapitre XIX

maifon impériale de Souabe, & de celles de la maifon d'Anjou , 'qui après avoir de'pouillé les héritiers légitimes, périt elle-même

miféablement. Cet hommage fut cPabord , comme vous l'avez vu, une (impie cérémonie, pieufe & adroite des conquérans Normans , qui mirent comme tant d'autres princes , leurs états fous la protection de l'église , pour arrêter s'il était poffible , par l'excommunication , ceux qui voudraient leur ravir ce qu'ils avaient ufurpé. Les papes tournèrent bientôt en hommage cette oblation ; & n'étant pas fouverains de Rome, ils étaient fuzerains des deux Siciles.

L'empereur Frédéric II biffa Naples & Sicile dans l'état le plus floriffant De fages lois établies , des villes bâties , Naples embellie , les fciences & les arts en honneur , furent fes monumens. Ce royaume devait appartenir à l'empereur Conrad fon fils ; on ne fait fi Manfreddo , que nous nommons Mainfroi , était fils légitime ou bâtard de Frédéric II L'empereur femble le regarder dans fon tefhment comme fon fils légitime. Il lui donne Tarante & plufieurs autres principautés en fouveraineté. il l'inftitue régent du royaume pendant l'abfence de Conrad , & le déclare fon fucceffeur , en cas que Conrad & Henri viennent à mourir fans enfans ; jufques-li tout paraît paifible. Mais les Italiens n'cbés-faient jamais que malgré eux au fang germanique ; les papes déteflaient la maifon de Souabe , & voulaient la chaffer d'Italie ; les paras Guelfe & Gibelin fubfifhient dans toute leur force d'un bout de l'Italie à l'autre.

Le fameux pape Innocent IV. qui avait déposé à Lyon l'empereur Frédéric II c'est- à-dire, qui avait ofé le déclarer déposé, prétendait bien que les enfans d'un excommunié ne. pouvaient fuccéder à leur père.

Innocent fe hâta donc de quitter Lyon , pour aller fur les frontières de Naples exhorter les barons à ne point obéir à Manfreddo

ou Mainfroi. Cet évêque ne combattait qu'avec les armes de l'opinion ; mais vous avez

g=g —:.,, .i~ -^TTS',JSf^r—

gfffttjjfa-- vr- ■===~mt^*y,^f ^..r , . , AUj^g^

j^"* 15a Essai sur les mœurs O

vu combien ces armes étaient dangereuses. Mainfrôï fe

défia de fes barons , dévots , faclieux & ennemis du fang de Souabe. 11 y avait encordes Sarrazins dans la Fouille. L'empereur Frédéric IL fon père avait toujours eu une gBrde compofée de ces mahométans ; la ville de Lucéra ou Nocera , était remplie de ces Arabes ; on l'appelait Lucera da pagani , la ville des payens. Les mahométans ne méritaient pas à beaucoup près ce nom que les Italiens leur donnaient. Jamais peuple ne fut plus éloigné de ce que nous appelions improprement le p'aganifme , & ne fut plus fortement attaché fans aucun mélange à l'unité de Dieu. Mais ce terme de payens avait rendu odieux Frédéric IL qui avait employé les Arabes dans fes armées • il rendit Manfredo plus odieux encor. Manfredo cependant , aidé de fes mahométans , étouffa la révolte & contint tout le royaume, excepté la ville de 3 Naples, qui reconnut le pape Innocent pour fon unique Jj '££ maître. Ce pape prétendait que les deux Siciles lui étaient if dévolues, & lui appartenaient de droit , en vertu des paroles qu'il avait prononcées en dépoſant Frédéric II. & û race au concile de Lyon. L'empereur Conrad I V. arrive alors pour défendre fon héritage. Il prend d'arfaut fa ville de Naples ; le pape s'enfuit à Gènes fa patrie , & là, il ne prend d'autre parti que d'offrir le royaume au prince Packard frère du roi d'Angleterre Henri III. prince qui n'était pas en état d'armer deux vaiffeaux , & qui remercia le faint

père de fon dangereux présent. Les diffentions inévitables entre Connd, rei Allemand, Se Manfredo y Italien, fervirent mieux la cour Romaine, que ne firent la poliùque & les malédictions du pape. Conrad mourut , & on prétend , comme je vous l'ai dit, qu'il mourut empoisonné. La cour papale accrédita ce foupçon. Conrad biffait fa couronne de Naples à un enfant de dix ans; c'est cet infortuné Conradin , que nous verrons périr d'une fin fi fragile. Co'nradin était en Allemagne. Manfredo était ambi-

Chapitre XIX

- — : rt — ~ ~ I

tieux. Il nt courir le bruit que Conradin était mort , & fe fit prêter ferment comme à un régent , fi Conradin |] était en vie, & comme à un roi , fi ce fils de l'empereur n'était plus. Innocent avait toujours pour lui dans le royaume la faâion des Guelfes, ce parti ennemi de la maifon impériale , & il avait encor pour lui fes excommunications. Il fe déclara lui-même roi des deux Siqies , & donna des inveititufes. Voilà donc enfin les papes, rois de ce pays conquis par des gentilshommes de Normandie. Mais cette royauté ne fut que paifagère , le pape | eut une armée , mais il ne favait pas la commander ; il !| mit un légat à la tête ; Manfredo avec fes mahornétans & quelques barons peu fcrupuleux , défît entièrement le j] légat & l'armée pontificale. il

Ce fut dans ces circonstances que le pape Innocent ne]| pouvant prendre pour lui le royaume de Naples , fe]> tourna enfin vers le comte d'Anjou, frère de St. Louis , j& lui offrit une couronne dont il n'avait nui droit de dif- 2? pofer , oi à laquelle le

comte d'Anjou n'avait nul droit de f. prétendre. Mais le pape mourut dès le commencement I de cette négociation. C'est à quoi aboutissent tous les projets de l'ambition qui tourmentent si horriblement la vie.

Rinaldo de Signi , Alexandre IV. succéda à la place d'Innocent IV. & à tous ses desseins. Il ne put réunir avec le frère du roi de France St. Louis; ce roi malheureusement venait d'épuiser la France par sa croisade & par sa rançon en Egypte, & il dépensait le peu qui lui restait à rebâtir en Palestine les murailles de quelques villes sur la côte , villes bientôt perdues pour les chrétiens.

Le pape Alexandre IV. commence par citer pardevant lui Manfredino • il en était en droit par les lois des fiefs , puisque ce prince était son vassal. Mais ce droit ne peut être que celui du plus fort , il n'y avait pas d'apparence qu'un vanal armé comparût devant son seigneur. m

& 'kJ£\%kv-~-~" "--^ffiw ' "■■■ ■■-' ■■»-' — -^W'^AW

iiti^toibbg.

IWJtl

O 154 Essai sur les mœurs.

Alexandre était à Naples , dont ses intrigues lui avaient ouvert les portes. Il négocia avec son vassal qui était dans la Foulle ; il pria le St. Père de lui envoyer un cardinal pour traiter avec lui: La cour du pape décida : il ne convenait pas de le laisser se faire honorer , comme il le faisait , qu'il ne convenait pas à l'honneur du St. Siège d'envoyer ainsi des cardinaux.

La guerre civile continua donc ; le pape publia une croisade contre Mainfroi , comme en en avait publié contre les musulmans, les empereurs & les Albigeois. Il y a bien loin de Naples en Angleterre; cependant cette croisade y fut prêchée ; un nonce y alla lever des décimes ; ce nonce releva de son vœu le roi Henri III. qui avait fait ferment d'aller faire   a guerre en Palefrine, & lui fit faire un autre vœu de fournir de l'argent & des troupes au pape dans sa guerre contre Manfredo.

Matthieu Paris rapporte que le nonce leva cinquante mille livres sterling en Angleterre. A voir les Anglais d'aujourd'hui , on ne croirait pas que leurs ancêtres aient pu être si imb  cilles. La cour papale, pour extorquer cet argent , flattait le roi de la couronne de Naples pour le prince Edmond son fils ; mais dans le même tems elle négociait avec Charles d'Anjou , toujours prête à donner les deux Siciles à qui les voudrait payer le, plus chèrement. Toutes ces négociations échouèrent pour lors ; le pape diffi-
jpa l'argent qu'il avait levé en Angleterre pour sa croisade, & ne la fit point ; Manfredo régna, & Alexandre 1 V. mourut , sans avoir réussi à rien qu'à extorquer de l'argent de l'Angleterre.

Un favetier devenu pape sous le nom Urbain IV. continua ce que ses prédécesseurs avaient commencé. Ce favetier était de Troyes en Champagne ; son prédécesseur avait fait prêcher une croisade en Angleterre contre les deux Siciles ; celui-ci en fit prêcher une en France ; il prodigua ces indulgences p  ni  res , mais il ne put avoir que peu d'argent & quelques soldats , qu'un comte de & «

^jjjgggw|gtgjB!agB8feges.gBS ~- — ^a^Wf^ji'

Chapitre XIX

Flandre , gendre de Charles d1 Anjou , condaiiic en Italie. Charles accepta enfin la couronne de Naples & de Sicile; le roi St. Louis y confentit; mais Urbain IV. mourut , fans avoir pu voir les commencemens de cette révolution.

Voilà trois papes qui confument leur vie à perfécuter en vain Manfreddo; un Languedocien (Clément /F.) fujet de Charles d'Anjou , termina ce que les autres avaient entrepris, & eut l'honneur d'avoir fon maître pour fon vaffal. Ce comte d'Anjou , Charles , pofTédait déjà la Provence par fon mariage , & une partie du Languedoc ; mais ce qui augmentait fa puiffance, c'était d'avoir fournis la ville de M:>rfeille. Il avait encor une dignité qu'un homme habile pouvait faire valoir , c'était celle de fénateur unique de Rome ; car les R.omains défendaient toujours leur liberté contre les papes : ils avaient depuis cent ans créé cette dignité de fénateur unique, qui faisait revivre les droits des anciens tribuns. Le fénateur était à la tête du gouvernement municipal, & les papes qui donnaient û libéralement des couronnes, ne pouvaient mettre un impôt fur les Romains ; ils étaient ce qu'un éleâleur efl dans la ville de Cologne. Clément ne danna l'investiture à fon ancien maître, qu'a condition qu'il renoncerait à cette dignité au bout de trois ans, qu'il paierait trois mille onces d'or au St. Siège chaque année , pour la mouvance du royaume de Naples 3 & que , fi jamais le paiement était différé plus de deux mois , il ferait excommunié. Charles feufer-ivit aifément à ces conditions & à , toutes les autres. Le pape lui accorda la levée d'un décime fur Les biens ecclélialtiques de France. il part avec de l'argent & des troupes., fe fait couronner à Rome, livre bataille à Mainfroi, dans les plaines de Bénevent , & eft alfez heureux pour que Mainfrol

foie tué en combattant. Il ufa durement de la Victoire, & parut auflr cruel que fon frère Si. Louis était humain. Le légat emoêcba bm. qu'on ne donnât la (cpulture a Mainfrol. Les rois ne fe

fe^jfejjasgssggss^s ■■■ -*^-\$WgiM±±-

W» 156" Essai sur les Msu?,s,

vengent que des vivans; l'égiife fe vengeait des vivans 6c des morts.

Cependant le jeune Cvnradin , véritable héritier du royaume de Napies , était en Allemagne pendant cet interrègne qui la défo-
lait ; & pendant qu'on iui raviñTait le royaume de Napies, fes p.
rtifans l'excitent à venir défendre fon héritage, il n'avait encor
que quinze ans. Son courage était au deflus de fonâ^e. Il fe met
avec le duc d'Autriche fon parent , à la tête d'une armée & vient
foutenir fes droits. Les Romains étaient pour lui. Conradin ex-
communié , eu reçu à Rome, aux acclamations de tout 3e peuple ,
dans le tems même que le pape n'ofait approcher de fa capitale.

On peut dire que toutes les guerres de ce fi ècle , la plus jufre
était celle que faifait Conradin ; elle fut la plus infortunée. Le
pape fit prêcher la croiCâdc contre lui , airifi que contre les Turcs.
Ce prince efl défait & pris dans la Pouille, avec fon parent Frédéric,
duc d'Autriche. Charles d'Anjou qui devait honorer leur cou-
rage, les fit condamner par des jurifconfultes. La fen^ence por-
tait qu'ils méritaient la mort po ur avoir pris les armes contre Pé-
giife. Ces deux princes furent exécutés publiquement à Napies
par la main du bourreau. Le pape Clément IV. auquel on fem-
blaicles facriher , n'ofa approuver cette barbarie , d'autant plus
exécrable qu'elle était revêtue des formes de la juftice. Je ne puis
affez m'étonner que Saint Louis n'ait jamais fait de reproches à

fon frère d'une action si déshonorante; lui que des Egyptiens avaient épargné dans une circonstance bien moins favorable ! il devait condamner plus qu'un autre la férocité de Charles d'Anjou. Le vainqueur , au lieu de ménager les Napolitains, les irrita par des opprobres ; les Provençaux & lui furent en horreur.

C'est une opinion générale , qu'un gentilhomme de Sicile , nommé Jean de Procida , déguisé en cordelier , trama cette funeste conspiration ,* par laquelle tous les

Ma ... ;g=a ■■, ■-»— -^Ak«y*fi4fa--

,iii

Chapitre XIX

Français devaient être égorgés à la même heure le jour de Pâques , au son de la cloche de vêpres, il est sûr que ce Jean de Procida avait en Sicile préparé tous les esprits à une révolution , qu'il avait passé à Constantinople & en Aragon , & que le roi d'Aragon Pierre , gendre de Manfred, s'était ligué avec l'empereur Grec, contre Charles d'Anjou : mais il n'est guère vraisemblable qu'on eût tramé précisément la conspiration des vêpres siciliennes. Si le complot avait été formé, c'était dans le royaume de Naples qu'il fallait principalement l'exécuter ; mais cependant aucun Français n'y fut tué. Makjibina raconte qu'un Provençal , nommé Droguet , violait une femme dans Païenne le lendemain de Pâques , dans le tems que le peuple allait à vêpres. La femme cria , le peuple accourut , on tua le Provençal. Ce premier mouvement d'une vengeance particulière anima la haine générale. Les Siciliens , excités

par Jean de Precida & par leur fureur , s'écrièrent qu'il fallait mslfacrer les ennemis. On fit mainbaffe à Paièrme fur tout ce qu'on trouva de Provençaux. La même rage qui était dans tout les cœurs, produifit en fuite le même marTacre dans le refte de i'île. On dit qu'on éventrait les femmes groïies pour en arracher les enfans à demi-formés , & que les religieux même maffacraient leurs pénitentes Provençales, il n'y eat, dit-on , qu'un gentilhomme nommé des ï orceïUts , qui échappa. Cependant il eit certain que le gouverneur de Meffine avec fa garnifon, fe retira de l'ifle dans le royaume de Naples.

Le fang de Conradinîxxx ainfi vengé, mais fur d'autres que fur celui qui l'avait répandu. Les vêpres ficiiiennes attirèrent encor de nouveaux malheurs à ces peuples , qui nés dans le climat le plus fortuné de la terre, n'en étaient que plus médians & plus mi-férables. Il elï tems de voir quels nouveaux défaitres furent produits dans ce même fiècle par l'abus des croifades & par celui de la religion.

^Jf^ÈU/U».

! Vsi."

i>8 Essai sur les mœurs.

CHAPITRE VINGTIEME

De la croijade contre les Languedociens.

Is querelles fanglantes de l'empire &du facerdoce , les richei-Tes des monaitères , l'abus que tant d'évêques avaient fait de leur

puiiTance temporelle , devaient tôt ou tard révolter les efprits , & leur mfpirer une fecrete indépendance. Arnaud de Brefcia avait ofé exciter les peuples jufques dans Rome, à lecouer le joug. On raifonna beaucoup en Europe fur la religion , dès le téms de Charlemagne. il efi très-certain que les Francs & les Germains ne connaiffent alors ni images, ni reliques, nitraniTubftantiation. Il le trouva enfuke des hommes qui ne voulurent de loi que l'évangile , & qui prêchèrent à peu-près les mêmes dogmes que tiennent aujourd'hui les protefians. On les nommait Vaudois , parce qu'il y en avait beaucoup dans les vallées du Piémont , Albigois , à caufe de la ville d'Albi; bons hommes par h régularité dont ils fe piquaient ; enfin manichéens , du nom qu'on donnait alors en général aux hérétiques. On fut étonné vers la fin du douzième fiècle que le Languedoc en parût tout rempli.

Dès l'an 1198 , le pape Innocent III. délégua deux fimples moines de Citeaux pour juger les hérériques : » Nous mandons , dit-il , aux princes , aux comtes & à » tous les feigneurs de votre province, de les afMer » puiliamment contre les hérétiques, par la puiflance » qu'ils ont reçue pour la punition des médians : enforte » qu'après que frère liainier aura prononcé l'excommu- » nication contr'eux, les feigneurs confifquent leurs » biens, les banniffent de leurs terres. & les punilTent » plus féVérement , s'ils ofent y renfler. Or , nous avons §.■ » donné pouvoir à frère Rainier d'y contraindre les fei-

Chapitre XX

» gneurs par excommunication & par interdits fur leurs » biens, &c. » Ce fut le premier fondement de l'inquifition.

Un abbé de Citeaux fut nomme' en fuite avec d'autres moines pour aller faire à Touloufe ce que l'évêque devait y faire. Ce procédé indigna le comte de Foix & tous les princes du pays, déjà fe-
duits par les réformateurs, & irrités contre la cour de Rome.

La fefte était en grande partie compofée d'une bourgeoise réduite à l'indigence par le long efclavage dont on forait à peine , & en:or par les crôifedès. L'abbé de Citeaux paraiffait avec l'équipage d'un prince. Il voulut en vain parler en apôtre. Le peuple lui criaient , Qttittei h luxe ou le fermon. Un Efpagnol , évêque d'Ofma , très homme de bien, qui était alors à Touloufe, confeilla aux inquifiteurs de renoncer à leurs équipages fhrnprueux, démarcher à pied, de vivre auftérement & d'imiter les | Albigeois pour les convertir. 5V. Dominique, qui avait accompagné cet évêque , donna l'exemple avec lui de cette vie apoftolque , & parut fouhaiter alors qu'on n'employât jamais d'autres armes contre les erreurs. Mais Pierre de Çajielnau , l'un des inquifiteurs, fut aceufé de fe fervir des armes qui lui étaient propres , en fouievant fecrètement quelques feigneurs voiiins contre le comte de Touloufe, & en fufeitant une guerre civile. Cet inquifiteur fut affanmé. Le foupçon tomba fur le comte de Touloufe.

Le pape Innocent III. ne balança pas à délier les fujets du comte de Touloufe de leur ferment de fidélité. C'eft ainii qu'on

traitait les defeendans de ce Raimond de Touloufe , qui avait le premier fervi la chrétienté dans les croifades.

Le comte, qui favàit ce que pouvait quelquefois une bulle , fe fournit à la fàtisfaciibri qu'on exigea de lui. Un des légats du pape nommé Ivilion , lui commande de le venir trouver à Valence , de lui livrer fepe châteaux qu'il

1 60 Essai sur les miurs, £!

poffédait en Provence, de fe croifer lui-même contre les Albigois fes fujets, défaire amende honorable. Le comte obéira tour. Il parut devant le légat nud jûfqu'à la ceinture, nuds pieds , nuds jambes, revêtu d'un flmple caleçon à la porte de l'égln de St. Gilles ; la , un diacre lui met une corde au cou , & un autre diacre le fouetta , tandis que fe légat tenait un bout de la corde , après quoi on fit profterner le prince à la porte de cette églife pendant le dîner du légat.

On voyait dJun côté le duc de Bourgogne , le comte de Nevers, Simon, comte de Monfort , les évèques de Sens, d'Àutun, de Nevers, de Clermont, de Lhieux , deBayeux, à la tête de leurs troupes, & le malheureux comte de Touloufe au milieu d'eux comme leur otage : de l'autre côté , des peuples animés par le fanatisme de la perfuafion. La ville de Béziers voulut tenir contre les croifés. On égorgea tous les habitans , réfugiés dans une églife. La ville fut réduite en cendres. Les citoyens de CarcaTtone, effrayés de cet exemple, implorèrent la, rriiféricorde des croifés. On leur biffa la vie. On leur permit de fortir prefquc nuds de leur ville, & on s'empara de tous leurs biens.

On donnait au comte Simon de Montfart fe nom de Macabée, de défenfeun de Véglife. Il fe rendit maître d'une grande partie

du pays , s'alfurant des châteaux des feigneurs fufpecls , attaquant ceux qui ne fe mettaient pas entre fes mains, pourfuivant les hérétiques qui ofaient fe défendre. Les écrivains eccléfiastiques racontent euxmêmes, que Simon de Montfort ayant allumé un bûcher pour ces malheureux , il y en eut cent quarante qui couj rurent, en chantant des pfeaumes , fe précipiter dans les il flammes. Le jéfuite Daniel , en parlant de ces infortunés ji dans fon biliar de France , les appelle infâmes & dé te fiable s. il efi bien évident que des hommes qui volaient i ain h au martyre, n'avaient point de mœurs infâmes. Il fa n'y a fans doute de déceflable que la barbarie avec laquelle

on

Lifa— m i — . .iNVgfltet^U.

O C H A P I T R E XX. 161

on les traira, & il n'y a d'infâme que les paroles de Daniel. On peut feulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux, qui croyaient que Dieu les récompenserait , parce que des moines les faifaient brûler.

L'efprit de juftice & de raifon qui s'eft introduit depuis dans le droic public de l'Europe , a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injurie que la guerre contre les .Albigéois- On n'attaquait point des peuples rebelles à leur prince; c'était le prince même qu'on attaquait pour le forcer à détruire fes peuples. Que dirait-on aujourd'hui , fi quelques évêques venaient afiiéger l'électeur de Saxe ou l'électeur Palatin , fous prétexte que les fujets de ces princes ont impunément d'autres cérémonies que les fujets de ces évêques ?

En dépeuplant le Languedoc , on dépouillait le comte de Touloufe. Il ne s'était défendu que par les négociations. Il alla trouver encqr dans St. Gilles les légats , les abbés qui étaient à la tête de cette croifade. Il pleura devant eux. On lui répondit que les larmes venaient de fureur. Le légat lui ïaiffa le choix, ou de céder à Simon de Montfbrl. tout ce que ce comte avait uiurpé, ou d'être excommunié. Le comte de Touloufe eut du moins le courage de choisir l'excommunication. Il fe réfugia chez Pierre IL roi d'Arragon, fon beau-frère, qui prit fa défenfe, & qui avait preîqu'autant à fe plaindre du chef des croifés que le comte de Touloufe.

Cependant l'ardeur de gagner des indulgences & des richeiles, multipliait les croifés. Les évêques de Paris, de Lifieux , de Bryeux accourent au fiége de Lavaur. On y prit prifonniers quatre-vingts chevaliers avec le feigneur de cette ville, que l'on condamna tous à être pendus; mais les fourches patibulaires étant rompues, on abandonna ces captifs aux croifés , qui les maïïacrèrent. On jeta dans un puits la faeur an feigneur de Lavaur , & on brûla autour du puits trois cents habkans qui ne vouû-

a± rent pas renoncer à leurs opinions,

jjj Ejfai fur £& mœurs. Tom. IL L (Qf

Ti

Oi6a Essai sur les mœurs,

Le prince Louis , qui fut depuis le roi Louis VIII. fe joignit à la vérité aux croifés pour avoir part aux dépouilles ; mais Simon de Montjort écarta bientôt un compagnon qui eût été fon maître.

C'était l'intérêt des papes de donner ces pays à Montfort; & le projet en était ii bien formé, que le roid'Arragon ne put jamais par fa médiation obtenir la moindre grâce. Il paraît qu'il n'arma que quand il ne put s'en difpenfer.

La bataille qu'il livra aux croifés auprès de Touloufe, dans laquelle il fut tué , paffa pour une des plus extraordinaires de ce monde. Une foule d'écrivains répète que Simon de Mont fort avec huit cents hommes de cheval feulement & nulle fantaffins , attaqua l'armée du roi d'Arragon & du comte de Touloufe , qui faifaient le fiége de Muret. lis difent que le roi d'Arragon avait cent mille combattans , & que jamais il n'y eut une dérouté plus H complete. Ils difent que Simon de Montfort , l'évêque de Touloufe & l'évêque de Cominge divisèrent leur armée en trois corps en l'honneur de la fainte Trinité.

Mais quand on a cent mille ennemis en tête , va-t-on les attaquer avec dix huit cents hommes en pleine campagne, oc divife-t-on une fi petite troupe en trois corps? C'eft un miracle ,, difent quelques écrivains ; mais les gens de guerre qui lifent dételles aventures, les appellent des abfurdités. '

Piufieurs hiilorien's affurent que St. Dominique était à la tête des troupes un crucifix de fer à la main , encourageant les croifés au carnage. Ce n'était pas là la place d'unfaint; & il faut avouer que fi Dominique était confeffeur , le comte de Touloufe était martyr.

Après cette vicloire , le pape tint un concile général à Rome. Le comte de Touloufe vint y demander grâce. Je ne puis découvrir fur quel fondement il efpérait qu'on lui rendrait fes états. Il

fut trop heureux de ne pas perdre sa liberté. Le concile même porta la miséricorde jusqu'à

Chapitre. XX

statuer qu'il jouirait d'une pension de quatre cents marcs ou marques d'argent. Si ce font des marcs , c'est à-peu près vingt mille francs de nos jours ; si ce font des marques , c'est environ douze cents francs. Le dernier est plus probable, attendu que moins on lui donnait d'argent , plus il en refusait pour l'église.

Quand Innocent III. fut mort , Raimond de Toulouse ne fut pas mieux traité. Il fut affligé dans sa capitale par Simon de Montfort ; mais ce conquérant y trouva le terrain de ses succès & de sa vie. Un coup de pierre écrasa cet homme , qui en faisant tant de mal avait acquis tant de renommée.

Il avait un fils à qui le pape donna tous les droits du père ; mais le pape ne put lui donner le même crédit. La croisade contre le Languedoc ne fut plus languissante. Le fils du vieux Raimond , qui avait succédé à son père , était excommunié comme lui. Alors le roi de France Louis VIII se fit céder par le jeune Montfort tous ces pays que Montfort ne pouvait garder ; mais la mort arrêta Louis VIII au milieu de ses conquêtes.

Le règne de St. Louis , neuvième du nom , commença malheureusement par cette horrible croisade contre des chrétiens ses vassaux. Ce n'était pas par des croisades que ce monarque était destiné à se couvrir de gloire. La reine Blanche de Castille sa mère , femme dévouée au pape, Espagnole, frémissant au nom d'héré-

tique, & tutrice d'un pupille à qui les dépouilles des opprimés devaient revenir , prêta le peu qu'elle avait de forces à un frère de Montfort pour achever de faccager îe Languedoc ; le jeune Raimond fe défendit. On ht une guerre fembiâble à celle que nous avons vue dans les Cévennes. Les prêtres ne pardonnaient jamais aux Languedociens , & ceux-ci n'épargnaient point les prêtres. Tout prifonnier fut mis à mort pendant deux années , toute place rendue fut réduite e,n cendres.

Enfin la régente Blanche qui avait d'autres ennemis ,

^164 Essai sur ies mœurs. ^J

& le jeune Raimond las des maffacres , & épuifé de pertes , firent la paix à Paris. Un cardinal de St. Ange fut •l'arbitre de cette paix , & voici les loix qu'il donna , & qui furent exécutées.

Le comte de Touloufe devait payer dix mille marcs ou marques aux églifes du Languedoc, entre les mains d'un receveur dudit cardinal , deux mille aux moines de Cireaux immenfernent riches, cinq cents aux moines de Clervaux , plus riches encor , & quinze cents à d'autres abbayes. Il devait aller faire pendant cinq ans la guer e aux Sarrazins & aux Turcs , qui affurément n'avaient point fait la guerre à Raimond. Il abandonnait au roi , fans nulle récompense , tous fes états en-deçà du Rhône ; car ce qu'il poffédait en-delà était terre de l'empire. Iligna ion dépouillement , moyennant quoi il fut reconnu par le cardinal Si. Ange , & par un légat , non-feulement pour être bon catholique , mais pour l'avoir toujours été. |I On le conduifit feulement pour la forme en chemife & nuds pieds devant l'autel de Péglife de Notre - Dame de Paris. Là , il demanda pardon à la Vierge; apparemment qu'au

fond de ion cœur il demandait pardon d'avoir figné un fi infâme traité.

- Rome ne s'oublia pas dans le partage des dépouilles. Raimond le Jeune , pour obtenir le pardon de fes péchés, céda aux papes à perpétuité le comtat Venaiffin qui efl en-delà du Rhône. Cette ceffion était nulle par toutes les loix de l'empire : le comtat était un fief impérial , & il n'était pas permis de donner Ion fief à l'églife, fans le confentement de l'empereur & des états. Mais où font les poffeffions qu'on ne fe foit appropriées que par les loix ? Auffi. bientôt après cette extorfion , lempereur Frédéric II. rendit au comte de Touloufe ce petit pays d'Avignon que le pape lui avait ravi ; il fit juftice comme fouverain , & fur-tout comme fouverain outragé. Mais lorfqu'enfuite St. Louis , -& fon fils Philippe le Hardi, fe furent mis en poffeffion des états des comtes de Tou-

Chapitre XX

loufe , Philippe remit aux papes le comtat Venaiffin , qu'ils ont toujours confervé par la libéralité des rois de France. La ville & le territoire d'Avignon n'y furent point compris. Elle paffa dans la branche de France à' Anjou qui régnait à Naples, & y refta jufqu'au tems où la malheureufe reine Jeanne de Naples fut obligée enfin de céder Avignon pour quatre-vingt mille florins , qui ne lui furent jamais payés. Tels font en général les titres de porTeffions. Tel a été notre droit public.

Ces croifades contre le Languedoc durèrent vingt années. La feule envie de s'emparer du bien d'autrui les fit naître, & produifit en même tems l'inquifition. Ce nouveau fléau inconnu aupara-

vant chez toutes les religions du monde , reçut la première forme en 1104 fous le pape innocent III. Elle fut établie en France dès l'année 1229 fous St. Louis. Un concile à Toulcufe commença dans cette année par défendre aux chrétiens laïques de lire l'ancien & le nouveau teliament. C'était infulter au genre humain que d'ofer lui dire ; Nous voulons que vous ayez un croyance , & nous ne voulons pas que vous liriez le livre fur lequel cette croyance eli fondée.

Dans ce concile on fit brûler les ouvrages à'Arifiok^ c'efl- à-dire , deux ou trois exemplaires qu'on avait apportés de Conftantinople dans les premières croifades , livres que perfonne n'entendai" , & fur lefquels on s'imaginait que 1 héréfie des Languedociens était fondée. Des conciles fuivans ont mis Arijrote prefque à côté des pères de l'égiife. C'eft ainfi que vous verrez dans ce vafte tableau des démenes humaines les fentknens àes théologiens , les fuperiitions des peuples , le fanatifme , variés fans cefie , mais toujours conftans à plonger la terre dans l'abrutiftement & la calamité , jufqu'au tems où quelques académies , quelques fociétés éclairées ont fait rougir nos contemporains de tant de fièeles de barbarie. 3& Mais ce fut bien pis en 1237,. quand le roi eut la ||

'\$ V^fé^ gggg ■ .s\>.^y^tfa-~-—

166 Essai sur les meurs,

faibleTe de permettre qu'il y eût dans fon royaume un grand inquisiteur nommé par le pape. Ce fut le cordelier Robert qui exerça ce pouvoir nouveau, d'abord dans Touloufe, & enfuite dans d'autres provinces.

Si ce Robert n'eût été qu'un fanatique , il y aurait du moins dans fon miniftère une apparence de zèle, qui eût excufé fes fureurs aux yeux des fimples : mais c'était un apoïtat qui conduifait avec lui une femme perdue ; & pour mettre le comble à l'horreur de fon miniftère, cette femme était elle-même hérétique. C'eft ce que rapportent Matthieu Paris , & Mousk , & ce qui eft prouvé dans le Spicilegiûm de Luc d'Acheri.

Le roi St. Louis eut le malheur de lui permettre d'exercer fes fonctions d'inquifiteur à Paris , en Champagne , en Bourgogne & en Flandre. Il fit accroire au roi qu'il y avait une fecte nouvelle qui infectait fecrétement ces provinces. Ce monftre fit brûler fur ce prétexte , quiconque étant fans crédit , & étant fufpeît , ne voulut pas fe racheter de fes perfécutions. Le peuple fouvent bon juge de ceux qui en impofent aux rois , ne l'appellait que Robert le B. . . . {a). Il fut enfin reconnu ; fes iniquités & fes infamies furent publiques ; mais ce qui vous indignera , c'eft qu'il ne fut condamné qu'aune prifon perpétuelle ; & ce qui pourrait encor vous indigner , c'eft que le jéfuïte Daniel ne parle point de cet homme dans fon rriſteire de France.

C'eft donc ainfi. que l'inquifition commença en Europe ; eïle ne méritait pas un autre berceau. Vous fentez affez que c'eft le dernier degré d'une barbarie brutale & abfurde , de maintenir par des délateurs & des bourreaux , la religion d'un Dieu que des bourreaux firent périr. Cela eft prefque auffi contradictoire , que - d'attirer à foi les tréfors des peuples & des rois , au nom de ce même Dieu qui naquit & qui vécut dans la pauvreté.

(a) On commençait alors à donner ce nom indiffère mmant aux -3^ fodomiftes & aux hérétiques.

fB

, 31 "'t^J^xr=— — " =rrr&^&^ ^ '■' ===== — —rfr

CHAPITRE VINGT-UNIEME

Etat de l'Europe au treizième jêcle.

No,

S avons vu que les croifades épuisèrent l'Europe d'hommes & d'argent , & ne la civilisèrent pas. L'Allemagne fut dans une entière anarchie depuis la mort de Frédéric IL Tous les feigneurs s'emparèrent à i'envi des revenus publics attachés à l'empire; de forte que quand Rodolphe de HabfbourgÇut élu en 12.73 , on ne lui accorda que des foldats , avec lefquels il conquît l 'Autriche fur Ottocare , qui l'avait enlevée à la maifon de Bavière.

C'efl: pendant l'interrègne qui précéda Téléclion de Rodolphe , que le Dannemarck , la Pologne , la Hongrie, s'arranchiiren: entièrement desiénières redevances qu'elles payaient aux empereurs , quand ceux-ci étaient les plus forts.

Mais c'eit auiiî dans ce tems-là que plufieurs villes établifTent leur gouvernement municipal qui dure encor. Elles s'allient entr'elles pour fe défendre des invaîkms des feigneurs. Les villes anféatiques , comme Lubeck , Cologne , Brunfvick, Dantzick , auxquelles quatre-vingts autres fe joignent avec le tems , ferment une république commerçante difperfée dans plufieurs états différées. Les auftrègues s'établifTent ; ce font des arbitres de conven-

tion entre les feigneurs , comme entre les villes : ils tiennent lieu des tribunaux & des loix qui manquaient en Allemagne.

jjKXr* ?,<*-- , __ , - S-A-ft-~ l . 5 ■ — ! *'■ * h>i"

i£8 Essai sur les mœurs.

L'Italie fe forme fur un plan nouveau avant Rodolphe de Eabfbourg , & fous fbn règne beaucoup de villes deviennent libres. Il leur confirma cette liberté à prix d'argent. li paraiifait alors que l'Italie pouvait être pour jamais détachée de l'Allemagne.

Tous les feigneurs Allemans , pour être plus puiffans s'étaient accordés à vouloir un empereur qui fût faible. Les quatres princes & les trois archevêques qui peu-à-peu s'attribuèrent à eux feuls le droit d'éiedion , n'avaient choili de concert avec quelques autres princes Rodolphe de Eàbjbourg pour empereur , que parce qu'il était fans états considérables. C'était un feigneur Smlfe qui s'était fait redouter comme un de ces chefs que les Italiens appelaient condottieri. Il avait été le champion de l'abbé de St. Gall contre l'évêque de Bâle , dans une petite guerre pour quelques tonneaux de vin. Il avait fecouru la ville deSrrafbourg. Sa fortune était fi peu proportionnée à fcn courage , qu'il fut quelque tems grand maî tred'hôtel de ce même Ottocare roi de Bohême , qui depuis prelié de lui rendre hommage , répondit qu'il ne lui devait rien , & qu'il lui avait payé fes gages. Les princes d'Allemagne ne prévoyaient pas alors que ce même Rodolphe ferait le fondateur d'une maifon îong-tems la plus florifh'nte de l'Europe , & qui a été quelquefois fur le point d'avoir dans l'empire la même puiffance que Charle/nagne.. Cette puiffance fut long-tems à fe former ; & fur-tout à la fin de ce treizième fiècle , & au commence-

ment du quatorzième, l'empire n'avait sur l'Europe aucune influence.

La France eût été heureuse sous un souverain tel que St. Louis , sans ce funeste préjugé des croisades qui causa ses malheurs , & qui le fit mourir sur les bords d'Afrique. On voit par le grand nombre de vaisseaux équipés pour ces expéditions fatales , que la France eût pu avoir aisément une grande marine commerçante.. Les flatteurs de St. Louis pour le commerce , une nouvelle police établie

Chapitre XXI

par lui dans Paris , sa pragmatique sanction qui affermit la discipline de l'église gallicane, ses quatre grands bailliages auxquels retribuaient les jugemens de ses vassaux , & qui font l'origine du parlement de Paris ; ses réglemens & sa fidélité sur les monnoies ; tout fait voir que la France aurait pu alors être florissante.

Quant à l'Angleterre, elle fut sous Edouard I. aussi heureuse que les mœurs du temps pouvaient le permettre. Le pays de Galles lui fut réuni ; elle subjuguait l'Ecosse , qui reçut un roi de la main d'Edouard, Les Anglais à la vérité, n'avaient plus la Normandie, ni l'Anjou; mais ils possédaient toute la Guienne. Si Edouard I. n'eut qu'une petite guerre passagère avec la France , il le lut attribuer aux embarras qu'il eut toujours chez lui , soit quand il fournissait l'Ecosse, soit quand il la perdit à la fin.

Nous donnerons un article particulier & plus étendu à l'Espagne , que nous avons biffée depuis long-temps en proie aux Sar-

razins. Il relie ici à dire un m; ;t de Rome. La papauté fut vers le treizième fiècle dans le même état où elle était depuis fi longtemps. Les papes mal affermis dans Rome , n'ayant qu'une autorité chancelante en Italie, & à peine maîtres de quelques places dans le patrimoine de St. Pierre , & dans l'OMbrie , donnaient toujours des royaumes & jugeaient les rois.

En. 1289 le pape Nicolas jugea, folemnellement à Rome les démêlés du roi de Portugal & de son clergé. Nous avons vu qu'en 1283 le pape Martin IV. dépoula le roi d'Aragon , & donna {es états au roi' de France , qui ne put mettre la bulle du pape à exécution. Boniface VIII. . donna la Sardaigne & la Corse à un autre roi d' Aragon , Jacques furnommé le lu fie.

Vers "l'an 1300 , brfque la fucccfHon au royaume d'Ecoffe était cqnftitée , le pape Boniface VIII ne manqua pas d'écrire au roi Edouard : « Vous* devez Lavoir que n c'eft à nous adonner un roi à l'Ecoffe , qui a toujours » de plein droit appartenu & appartient encor à l'égiife

170 Essai sur les mœurs.

» romaine : que fi vous y prétendez avoir quelque droit , » envoyez-nous vos procureurs, & nous vous rendrons » justice ; car nous réfervons cette affaire à nous. »

Lorfque vers la fin du treizième fiècle quelques princes déposèrent Adolphe de Naifau , fucccfTeur du premier prince de la maifon d'Autriche , fils de Rodolphe , ils fupposèrent une bulle du pape pour déposer Naifau. Ils attribuaient au pape leur propre pouvoir. Ce même Boniface , apprenant l'élection d'Albert , écrit aux électeurs : » Nous vous ordonnons de dénoncer qu'Albert qui fe » dit roi des Romains , comparaiffe devant nous pour fe » pur-

ger du crime de lèse-majesté & de l'excommuni- » cation encourue. »

On fait qu' Albert d' Autriche , au lieu de comparaître, vainquit Najfau , le tua dans la bataille auprès de Spire , & que Botûface après lui avoir prodigué les excommuniai (cations , lui prodigua les bénédictions , quand ce pape en ^ 1303 eut besoin de lui contre Philippe le Bel. Alors il supplée , parla plénitude de sa puissance, à l'irrégularité de l'élection d' .4 /Z^rt; il lui donna dans sa bulle le royaume de France , qui de droit appartenait , dit-il , aux empereurs. C'est ainsi que l'intérêt change ses démarches , & emploie à ses fins le sacré & le profane. (a)

D'autres têtes couronnées se feumettaient à la juridiction papale. Marie femme de Charles le Boiteux roi de Naples , qui prétendait au royaume de Hongrie , fit plaider sa cause devant le pape & ses cardinaux ; & le pape lui adjugea le royaume par défaut. Il ne manquait à la fenténée qu'une armée.

L'an 1329, Chrifiophe roi de Dannemarck ayant été déposé par la noblesse se par le clergé, Magnus roi de Suède demande au pape la Scanie & d'autres terres. Le royaume du Dannemarck , dit-il dans sa lettre , ne dépend , comme vous le savez , très - sa int père , que de l'église romaine , à laquelle il paie tribut , & non de Vem- (à) Voyez, le chapitre de Philippe le Bel.

^ Chapitre XXI. 171

pire. Le pontife que ce roi de Suède implorait , & dont il reconnoissait la juridiction temporelle sur tous les rois de la terre, était Jacques Fournier , Benoît XII. résidant à Avignon ; mais le nom est inutile ; il ne s'agit que de faire voir que tout prince qui voulait usurper ou recouvrer un domaine , s'adressait au pape comme à

fon maître. Benoît prit le parti du roi de Dannemarck , & répondit , qu'il ne ferait j lift ice de ce monarque que quand il V aurait cité à comparaître devant lui , félon les anciens ufages.

La France ; comme nous le verrons , n'avait pas pour Boniface VIII. une pareille déférence. Au refte il eft alîèz connu que ce po/zti/einfittua le jubilé , & ajouta une féconde couronne à celle du bonnet pontifical , pour fignifier les deux puiffances. Jean, XXII. les furmonta depuis dune troifième. Mais Jean ne fit point porter devant lui les deux épées nues que faifaic porter Boniface en donnant des indulgences.

On paffa dans ce treizième fiècle de l'ignorance fauvage à l'ignorance fcholaftique. Albert, furnommé h Grand , enfeignait les principes du chaud , du froid , du fec & de l'humide. Il enfeignait auffi la politique fuivant les règles de Vajlrologie & de l'influence des ajlres, & la morale fuivant la logique d'yûrifote.

Souvent les infHtutions les plus fages ne furent dues qu'a l'aveuglement & à la faibleffe. Il n'y a guère dans l'églife de cérémonie plus noble x plus pompeufe , plus capable d'infpirer la piété aux peuples , que la fête du St. Sacrement. L'antiquité n'en eut guère dont l'appareil fut plus augufte. Cependant, qui fut la caufe de cet étab'ifTement ? Une rcligieufe de Liège nommée Moncornillon , qui s'imaginait voir toutes les nuits. un trou à la lune. Elle eut en fui te une révélation qui lui apprit que la lune fignifiait l'églife , Sz le trou une fête qui manquait. Un moine nommé Jean , compofa avec elle l'office du Str Sacrement ; la fête s'en établit à Liège , & Urbain IV. l'adopta pour toute l'églife.

kJrîTr?-' = ^ = ^ ^ ± f ^ i : F :-

4 ^ gy ^ ■ « « * = « = ' > ^ sei ^ — u ~ j — ' TM v j ggy *

Au douzième siècle les moines noirs & les blancs formaient deux grandes factions , qui partageaient les villes à-peu-près comme les factions bleues & vertes partagèrent les esprits dans l'empire Romain. Ensuite , lorsqu'au treizième siècle les mendiants eurent du crédit , les blancs & les noirs se réunirent contre ces nouveaux venus , jusqu'à ce qu'enfin la moitié de l'Europe s'eût élevée contre eux tous. Les études des scholastiques étaient alors & sont demeurées presque jusqu'à nos jours des systèmes d'absurdités , tels que si on les imputait aux peuples de la Trapobane , nous croirions qu'on les calomnie. On agitait , si Dieu peut produire la nature universelle des choses & la conserver , [ans qu'il y ait des choses. Si Dieu peut être dans un prédicat , s'il peut communiquer la faculté de créer , rendre ce qui est fait non fait , changer une femme en fille ; si chaque personne divine peut prendre la nature qu'elle veut ; si Dieu peut être scarabée & citrouille ; Si le père produit le fils par V intellect ou la volonté ou par l'essence , ou par l'attribut, naturellement ou librement ? Et les docteurs qui résolvaient ces questions s'appelaient le grand , le subtil , l'angelique , l'irréfragable & le folemnel, l'illuminé, l'universel , le profond. Ces docteurs étaient à l'égard des anciens pères ce qu'un faux bel esprit est à un vrai favant.

Chapitre XXII

& Valence. Le royaume d'Arragon était alors réuni à la Navarre. L'Andalousie , une partie de la Murcie , Grenade appartenaient

aux Maures. Il y avait des comtes de Barcelone qui faisaient hommage aux rois d'Arragon. Le tiers du Portugal était aux chrétiens.

Ce tiers du Portugal que possédaient les chrétiens n'était qu'un comté. Le fils d'un duc de Bourgogne , descendant de Hugues Capet , qu'on nomme le comte Henri , venait de s'en emparer au commencement du douzième siècle.

Une croisade aurait plus facilement conquis les musulmans de l'Espagne que de la Syrie ; mais il est très-vraisemblable que les princes chrétiens d'Espagne ne voulurent point de ce secours dangereux , & qu'ils aimèrent mieux déchirer eux-mêmes leur patrie , & la disputer aux Maures , que de la voir envahie par des croisés.

Alphonse surnommé le Batailleur, roi d'Arragon & de Navarre , prit sur les Maures Saragoë, qui devint la capitale d'Arragon , & qui ne retourna plus au pouvoir des musulmans.

Le fils du comte Henri , que je nomme Alphonse de Portugal, pour le distinguer de tant d'autres rois de ce nom , ravit aux Maures Lisbonne , le meilleur port de l'Europe & le reste du Portugal , mais non les Algarves. Il gagna plusieurs batailles , & se fit enfin roi de Portugal. Cet événement est très-important. Les rois de Castille alors se faisaient encore empereurs des Espagnes. Alphonse, comte d'une partie du Portugal, était leur vassal quand il était peu puissant; mais dès qu'il se trouva maître par les armes d'une province considérable , il se fit souverain indépendant. Le roi de Castille lui fit la guerre comme à un vassal rebelle : mais le nouveau roi de Portugal fournit la couronne au St. Siège, comme les Normans s'étaient rendus vassaux de Rome pour le royaume de

Napîes.Iij/gène III. confère , donne la dignité de roi à Alphonse & à fa poftérité, à la charge d'un tribut annuel de deux

O 174 Essai sur les mœurs.

livres d;or. Le pape Alexandre III. confirme enfuite la donacion , moyennant la même redevance. Ces papes donnaient donc en effet les royaumes. Les états du Portugal affemblés à Lamégo , fous Alphonje , pour établir les loix de ce royaume naiffant , commencèrent par lire la bulle & Eugène III. qui donnait la couronne à Alphonse : ils la regardaient donc comme le premier droit de leur fouveraineté: c'eft donc encor une nouvelle preuve de l'ufage & des préjugés de ces fiècles. Aucun nouveau prince n'ofait fe dire fouverain , & ne pouvait être reconnu des autres princes , fins la permiffion du pape; & le fondement de toute l'hiitoire du moyen âge , eût toujours que les papes fe croient feigneurs fuze-rains de tous les états, fans en excepter aucun , en vertu de ce qu'ils prétendent avoir fuccédé feuls à Jesus-Christ; & les empereurs Allemans , de leur côté , feignaient de penfer , & biffaient dire à leur chancellerie , que les royaumes de l'Europe n'étaient que des démembrements de leur empire, parce qu'ils prétendaient avoir fuccédé aux Céfars. Cependant les Efpagnols s'occupaient de droits plus réels.

Encor quelques efforts, & les rnufulmans étaient chaffés de ce continent ; mais il fallait de l'union, & les chrétiens d'Efpagne fe faifaient prefque toujours la guerre. Tantôt la Caftille & l'Arragon étaient en armes l'une contre l'autre ; tantôt la Navarre combattait l'Arragon : quelquefois ces trois provinces fe faifaient la guerre à la fois ; & dans chacun de ces royaumes il y avait fouvent une guerre intestine. Il y eut de fuite trois rois d'Arragon qui joignirent à cet état la plus grande partie de la Navarre , dont les

mufulmans occupèrent le refte. Alphonfe le Batailleur, qui mourut en 1134 , fut le dernier de ces rois. On peut juger de l'efprit du tems , & du mauvais gouvernement , par le teftament de ce roi , qui laiffa fes royaumes aux chevaliers du temple & à ceux de Jérufalem. C'était ordonner des guerres civiles par fa dernière volonté. Heureufement ces chevaliers ne fe mirent pas en état de fou- |

Ch a pitre XXII. 175

tenir le tefhment. Les états d'Arragon toujours libres , élurent pour leur roi Don Ramire , frère du roi dernier mort, quoique moine depuis quarante ans , & évêque depuis quelques années. On l'appelia le prêtre roi , & le pape Innocent II lui donna une difpenfe pour fe marier.

La Navarre dans ces fecouffes , fut divifée de l'Arr'agon , & redevint un royaume particulier , qui parla depuis par des mariages aux comtes de Champagne, appartint à Philippe le Bel & à la maifon de France , enfuice tomba dans celles de Foix & d'Albret , & efi abforbé aujourd'hui dans la monarchie d'Efpagne.

Pendant ces divifions les Maures fe foutinrent : ils reprirent Valence. Leurs incurfions donnèrent naiffance à l'ordre de Calatrava. Des moines de Citeaux , affez puiffans pour fournir aux frais de la défenfe de la ville de Calatrava , armèrent leurs frères convers avec pûilleurs écuyers , qui combattirent en portant le fcapuûaire. Bientôt après fe forma cet ordre qui n'efr plus aujourd'hui ni religieux, ni militaire, dans lequel on peut fe marier une fois , & qui ne confine que dans la jouiffTance de plufieurs commanderies en Efpagne.

Les querelles des chrétiens durèrent toujours , & îes mahométans en profitèrent quelquefois. Vers l'an 1197 , un roi de Navarre nommé Don Sanche , persécuté par les Castillans & les Aragonnois, fut obligé d'aller en Afrique implorer le secours du miramolin de l'empire de Maroc ; mais ce qui devait faire une révolution , n'en fit point.

Lorsqu'autrefois l'Espagne entière était réunie sous le roi Don Rodrigue, prince peut-être incontinent, mais brave, elle fut subjuguée en moins de deux années : & maintenant qu'elle était divisée entre tant de dominations jalouses, ni les miramolins d'Afrique, ni le roi Maure d'Andalousie , ne pouvaient faire de conquêtes. C'est que les Espagnols étaient plus aguerris, que le pays était hérissé de forteresses , qu'on se réunissait dans les plus grands Wi

^ " - ■ ■ • " ■ ' . ■ ! ' ■ ' . Fy ^ ^ j ^ ^ ? :: = ? = = ' ^ " ^ • ■ ■ - . ' riift&iï'&

s ^ ha ^ ^ ^ m ^ — « , - , , ... , » . . nuy ^ L ^

O 176 Essai sur les mœurs.

1 dangers , & que les Maures n'étaient pas plus fiers que les chrétiens.

Enfin toutes les nations chrétiennes de l'Espagne se réunirent pour résister aux forces de l'Afrique qui tombaient sur eux.

Le miramolin Mahomed-ben Joseph avait passé la mer avec près de cent mille combattans & au rapport des historiens, qui ont presque tous exagéré; on doit toujours rabattre beaucoup du nombre des soldats qu'ils mettent en campagne & de ceux qu'ils tuent, & des trésors qu'ils étalent, & des prodiges qu'ils racontent. Enfin ce miramolin fortifié encore des Maures d'Andalousie , s'af-

fairait de conquérir l'Efpagne. Le bruit de ce grand armement avait réveillé quelques chevaliers François. Les rois de Castille, d'Arragon , de Navarre, se réunirent par le danger. Le Portugal fournit des troupes. Ces deux grands des armées se rencontrèrent dans les défilés de la montagne noire , (1) sur les confins de l'Andalousie & de la province de Tolède. L'archevêque de Tolède était à côté du roi de Castille Alphonse le Noble, & portait la croix à la tête des troupes. Le miramolin tenait un fabre dans une main , & l'alcoran dans l'autre. Les chrétiens vainquirent ; Se cette journée se célèbre encore tous les ans à Tolède , le 16 Juillet : mais la victoire fut plus illusoire qu'utile. Les Maures d'Andalousie furent fortifiés des débris de l'armée d'Afrique, & celle des chrétiens se dissipa bientôt.

Presque tous les chevaliers retournaient chez eux dans ce temps-là après une bataille. On les avait fait battre, mais on ne leur avait pas fait la guerre; & les Maures avaient encore moins cet art que les Espagnols. Ni chrétiens , ni musulmans n'avaient de troupes continuellement rassemblées sous le drapeau.

L'Espagne occupée de ses propres affliions pendant cinq cents ans, ne commença d'avoir part à celles de

l'Europe j£. (a) La Sierra Morena. fL;!

Chapitre XXII

L'Europe que dans le temps des Albigeois. Nous avons vu comment le roi d'Arragon Pierre I. fut obligé de recourir aux vaifaux du Languedoc & du pays de Foix , qu'on opprimait, sous prétexte de reli-

gion ; & comment il mourut en combattant Montfort, le ravisseur de son fils & le conquérant du Languedoc. Sa veuve Marie de Montpellier , qui était retirée à Rome, plaida la cause de ce fils devant le pape Innocent III & le supplia d'user de son autorité pour le faire remettre en liberté. Il y avait des momens bien honorables pour la cour de Rome. Le pape ordonna à Simon de Montfort de rendre cet enfant aux Arragonais , & Montfort le rendit. Si les papes avaient toujours usé ainsi de leur autorité, ils eussent été les législateurs de l'Europe.

Ce même roi Jacques eut le premier des rois d'Arragon , à qui les états aient prêté ferment de fidélité. C'est lui qui prit pour les Maures l'île de Majorque; c'est lui qui les chassa du beau royaume de Valence, pays favorisé de la nature, où elle forme des hommes robustes , & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. Je ne fais comment tant d'historiens peuvent dire que la ville de Valence n'avait que mille pas de circuit, & qu'il en forrit plus de cinquante* mille mahométans. Comment une si petite ville pouvait-elle contenir tant de monde?

Ce tems semblaient marqué pour la gloire de l'Espagne & pour l'expulsion des Maures. Le roi de Castille & de Léon Ferdinand III. leur enlevait la célèbre ville de Cordoue, résidence de leurs premiers rois, ville fort supérieure à Valence , dans laquelle ils avaient fait bâtir cette superbe mosquée & tant de beaux palais.

Ce Ferdinand , troisième du nom , affermit encore les musulmans de Murcie. C'est un petit pays , mais fertile , & dans lequel les Maures recueillaient beaucoup de foie, dont ils fabriquaient de belles étoffes. Enfin après quinze mois de siège, il se rendit maître de Séville , la plus opulente ville des Maures , qui ne retourna plus à leur dormis/?^/^r/es /arrwrs. Tom. I|. M Q

nation. La mort mit à fin à fes succès. Si l'apothéose est due à ceux qui ont délivré leur patrie , l'Espagne révère avec autant de raison Ferdinand , que la France invoque St. Louis. Il fit des lois comme ce roi de France; il établit comme lui de nouvelles juridictions. C'est à lui qu'on attribue le conseil royal de Castille qui subsista toujours depuis lui.

Il eut pour ministre un Ximenes , archevêque de Tolède , nom heureux pour l'Espagne , mais qui n'avait rien de commun avec cet autre Ximenes qui dans les tems fuivans a été régent de Castille.

La Castille & l'Aragon étaient alors des puissances : mais il ne faut pas croire que leurs souverains fussent absolus ; aucun ne l'était en Europe. Les seigneurs en'Espagne plus qu'ailleurs, referraient l'autorité du roi dans des limites étroites. Les Aragonnais se fouviennent encor ^i aujourd'hui delà formule de l'inauguration de leurs rois. Le grand justicier du royaume prononçait ces paroles au nom des états : Nos que valemus tanto como vos , y que podemos mas que vos , os hacemos nuefiro rey y fenor , cou tal que guardeis nuefros fueros , fe no , no. « Nous » qui sommes autant* que vous , & qui pouvons plus que » vous j nous vous faisons notre roi , à condition que » vous garderez nos lois, finon , non.

Le grand justicier prétendait que ce n'était pas une vaine cérémonie , & qu'il avait le droit d'accuser le roi devant les états , & de oréfider au jugement. Je ne vois point pourtant d'exemple qu'on ait usé de ce privilège.

La Castille n'avait guère moins de droits, & les états mettaient des bornes au pouvoir souverain. Enfin on doit juger que dans des pays où il y avait tant de seigneurs, il était aussi difficile aux rois de dompter leurs sujets que de chasser les Maures.

Alphonse, surnommé le Sage, fils de St. Ferdinand, en fit l'épreuve. On a dit de lui, qu'en étudiant le ciel, il avait perdu la terre. Cette pensée

est une œuvre de l'imagination.

Chapitre XX. 179

triviale ferait justice, si Alphonse avait négligé ses affaires pour l'étude ; mais c'est ce qu'il ne fit jamais. Le même fonds d'esprit qui en avait fait un grand philosophe, en fit un très-bon roi. Plusieurs auteurs l'accusent encore d'athéisme, pour avoir dit, que s'il avait été du conseil de Dieu, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres. Ces auteurs ne font pas attention que cette plaisanterie de ce sage prince tombait uniquement sur le système de Ptolémée, dont il se fâchait de son infirmité & des contrariétés. Il fut le rival des Arabes dans les sciences ; & l'université de Salamanque, établie en cette ville par son père, n'eut aucun personnage qui l'égâlât. Ses tables alphonsines sont encore aujourd'hui sa gloire, & la honte des princes qui ne font un mérite d'être ignorants ; mais ils auront à fuir avouer qu'elles furent dressées par des Arabes.

Les difficultés dans lesquelles son règne fut embarrassé, n'étaient pas sans doute un effet des sciences qui rendirent Al-

konfe illufire , mais une fuire des dépenfes exceffives de fon père. Ainfi que St. Louis avait épuifé la France par fes voyages , St. Ferdinand avait ruiné pour un tems la Caftille par fes acquifitions même qui coûtèrent alors plus qu'elles ne valurent d'abord.

Après la mort de St. Ferdinand, il fallut que fon fils renflât à la Navarre & à l'Arragon jaloux.

Cependant tous ces embarras, qui occupaient ce roi philoiope , n'empêchèrent pas que les princes de l'empire ne le dem'ndaffent pour empereur ; & s'il ne le fut pas, fi Rodolphe de Habsbourg fut enfin élu à fa pi-ce , il ne faut, me fem'ole, l'attribuer qu'à la diftance qui féparait la Caftille de l'Allemagne. Alphonfe montra du moins qu'il méritait l'empire, p;r la manière dont il gouverna la Caftille. Son recueil deïoix qu'on appelle las partidas, y eil encor un des fondemens'de la junfprudence. il dit dans ces loix , que le defpote arrache V 'arbre , & que le fage monarque rébranche. jfr

Essai sur les mœurs.

Ce prince vît dans fa vieille/Te fon fils Don Sanche III. fe révolter contre lui ; mais le crime du fils ne fait pas , je crois, la honte du père. Ce Don Sanche était né d'un fécond mariage, & prétendit, du vivant de fon père, fe faire déclarer fon héritier , à l'exclufion des petits-fils du premier lit. Une afemblée de fac-tieux fous le nom d'états,. lui déféra même la couronne. Cet attentat eft une nouvelle preuve de ce que j'ai fouvent dit , qu'en Europe il n'y avait point de loix , & que prefque tout fe décidait , fuivant l'occurrence des tems & le caprice des hommes.

Alphonfe le Sageïuï. réduit à la douloureuse néceffitéde fe li-guer avec les mahométans contre un fils & des -chrétiens re-

belles. Ce n'irait pas la première alliance des chrétiens avec les musulmans contre d'autres chrétiens ; mais c'était certainement la plus jufle.

Le royaume de Maroc appelle par le roi Alphonse X. passa la mer. L'Africain & le Castillan se virent à Zara , sur les confins de Grenade. L'histoire doit perpétuer à jamais la conduite & le discours du miramolin. Il céda la place d'honneur au roi de Castille. Je vous traite ainsi , dit-il , parce que vous êtes malheureux , & je ne m'unis avec vous que pour venger la cause commune de tous les rois & de tous les pères. Alphonse combattit son fils & le vainquit; ce qui prouve encore combien il était digne de régner ; mais il mourut après sa victoire.

Le roi de Maroc fut obligé de repasser dans ses états , & Don Sanche , fils dénaturé d' Alphonse, & usurpateur du trône de ses neveux , régna & même régna heureusement.

La domination Portugaise comprenait alors les Algarves arrachées enfin aux Maures. Ce mot Algarves signifie en arabe , pays fertile. N'oublions pas encore qu' Alphonse le Sage avait beaucoup aidé le Portugal dans cette conquête. Tout cela , ce me semble , prouve invinciblement qu'Alphonse n'eut jamais à se repentir d'avoir cultivé les sciences, comme le veulent insinuer des historiens, qui pour

se donner la réputation équivoque de politiques , affectent de mépriser des arts qu'ils devraient honorer.

Alphonse le Philoppe avait oublié si peu le temporel, qu'il s'était fait donner par le pape Grégoire X. le tiers de certaines décimes du clergé de Léon & de Castille, droit qu'il a transmis à ses successeurs.

Sa maifon fut troublée , mais elle s'affermir toujours contre les Maures. Son petit-fils Ferdinand IV. leur enleva alors Gibraltar, qui n'était pas si difficile à conquérir qu'aujourd'hui.

On appelle ce Ferdinand IV. Ferdinand V Ajourné , parce que dans un accès de colère il fit, dit-on , jeter du haut d'un rocher deux feigneurs , qui avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant DIEU dans trente jours , & qu'il mourut au bout de ce terme. Il ferait à fouhaiter que ce conte fût véritable , ou du moins cru tel par ceux qui pensent pouvoir tout faire impunément. Il fut père de ce fameux Pierre le Cruel, dont nous verrons les exécrables férociétés ; prince implacable & punirent cruellement les hommes , fans qu'il fût ajourné au tribunal de Dieu.

L'Aragon, de son côté, se fortifia, comme nous l'avons vu, & accrut sa puissance par l'acquisition de la Sicile.

Les papes prétendaient pouvoir disposer du royaume d'Aragon , pour deux raisons ; premièrement , parce qu'ils le regardaient comme un fief de l'église romaine ; secondement , parce que Pierre III. surnommé le Grand, auquel on reprochait les vices siciliennes , était excommunié , non pour avoir eu part au massacre , mais pour avoir pris la Sicile que le pape ne voulait pas lui donner. Son royaume d'Aragon fut donc transféré par sentence du pape, à Charles de Valois , petit-fils de St. Louis. Mais la bulle ne put être mise à exécution. La maifon d'Aragon demeura florissante , & bientôt après les papes qui avaient voulu la perdre , l'enrichirent encore. Boni-

IsJQifiaîsgMs ■■—— =é*à^s^.

i Sa Essai sur les mœurs,

/j-c Pj ffé donna la Sardaigne & la Gorfe au roi d'Arragon .7
u« 'V. dit le Jujie > pour l'ôter aux Génois & au) Pifans qui fe dif-
putaiënt ces ifles.

Alors la Caïtille ck la France étaient unies , parce qu'elles
étaient ennemies de l'Afragoh. Les Caftillans & les Français
étaient a/iiés de royaume à royaume, de peuple à u. uple , &
d'homme à homme.

Ce qui fe perlait alors en France , du reme de Philippe le Bd,
au commencement du quatorzième ilècè , doit attirer nos
regards.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME

^| 'Du roide FrancepHiiiVPE le Bel ^^Boniface XIII.

* * 3-jE tems de Philippe le Bel , qui commença fon règne en
li8), fut une grande époque en France, par l'admiſſion du tiers
état aux aſſemblées de la nation, par 1 institution des tribunaux
fuprêmes nommés parlemens , (i) par la première érection d'une
nouvelle pairie f...ire en faveur du dac de Bretagne , par l'aboli-
tion des duels en matière civile , p^r là loi des apanages refraints
aux feuls hériiers mâles. Nous nous arrêterons à préient à deux
autres objets , tux querelles de Philippe le Bel avec le pape Boni-
face VIII. & à l'extinction de l'ordre des Templiers.

Nous avons déjà vu que Boniface VIII. de la maifon des Caïe-
tans, était un homme femblableà Grégoire VIL plus favant encor
que lui dans le droit canon , non moins ardent à foumettre les

puLTances à l'égiie, & toutes les églises au St. Siège, Les factions Gibeline & Guelfe divi-

(a) Voyez les chapitres concernant les états-généraux, & les ^ tribunaux de parlement.

^i^l^=sc ' " ^frët^^ wnEX I

AU» i ■- .. — ^X^^-JOé.,

Chapitre XXIII

faiient plus que jamais l'Italie. Les Gibelins étaient originairement les partisans des empereurs : & l'empire alors n'étant qu'un vain nom, les Gibelins se fervaient toujours de ce nom pour se fortifier & pour s'agrandir. Boniface fut long- tems Gibelin , quand il fut particulier, & on peut bien juger qu'il fut Guelfe , quand il devint pape. On rapporte qu'un premier jour de carême, donnant les cendres à un archevêque de Gènes , il les lui jeta au nez , en lui difant : Souviens-toi que tu es Gibelin , au lieu de lui dire : Souviens-toi que tu es homme. La maison des Colonnes, premiers barons Romains, qui possédaient des villes au milieu du patrimoine de St. Pierre, était de la faction Gibeline. Leur intérêt contre les papes , était le même que celui des seigneurs Aliemans contre l'empereur, & des Français contre le roi de France. Le pouvoir des seigneurs du fief s'opposait par-tout au pouvoir souverain.

Les autres barons voisins de Rome , étaient dans le même cas; ils s'unissaient avec les rois de Sicile, & avec les Gibelins des villes d'Italie. Il ne faut pas s'étonner si le pape les persécuta & en fut persécuté. Presque tous ces seigneurs avaient à la fois des di-

plômes de vicaires du St. Siège & de vicaires de r empire , fource néceffaire de guerres civiles, que le refpeët de la religion ne put jamais tarir, & que les hauteurs de Boniface VIII. ne firent qu'accroître.

Ces violences n'ont pu finir que par les violences encor plus grandes à! Alexandre VI. plus de cent ans après. Le pontificat du tems de Boniface VIII. n'e'tait plus maître de tout le pays qu'avait poffédé Innocent III. de la mer Adriatique au port d'Ofie. Il en prétendait le domaine fuprême : il poffe'dait quelques villes en propre : c'é'tait une puiſſance au rang des plus médiocres. Le grand revenu des papes êônſifraît dans ce que l'églife iihiverfelle leur fournirait , dans les décimes qu'ils recueillaient fouvent du clergé , dans les difpenſes , dans les taxes. P M 4

&'i£rfl£^r.^ ===== ^=^?^ ^jte

r~rtrf~i& ?!£<>*&

184 Essai sur les mœurs.

Une telle fituation devait porter Boniface à ménager une puiffance qui pouvait le priver d'une partie de ces revenus, & fortifier contre lui les Gibelins. Auffi dans le commencement même de fes démêlés avec le roi de France , il fit venir en Italie Charles de Valois , frère de Philippe, qui arriva avec quelque gendarmerie : il lui fit époufer la petite- hlle de Baudouin, fécond empereur de Conſtantinople dépoffédé , & nomma folemnellement Valois , empereur d'Orient ; de forte qu'en deux années il donna l'empire d'Orient , celui d'Occident & la France ; car nous avons déjà remarqué qu'en 1303 , ce pſpe reconcilié avec Albert d'Autriche, lui fit un don de la France. Il n'y eut de ces trois préfens que celui de

l'empire d'Allemagne qui fut reçu , parce qu'Albert le possédait en effet.

4| Le pape , avant sa reconciliation avec l'empereur ,

avait donné à Charles de Valois un autre titre , celui de vicaire de V empire en Italie , & principalement en Toscane. Il pensait , puisqu'il nommait les maîtres , devoir à plus forte raison nommer les vicaires. Aussi Charles de Valois , pour lui plaire , persécuta violemment le parti Gibelin à Florence. C'est pourtant précisément dans le temps que Valois lui rend ce service , qu'il outrage & qu'il pousse à bout le roi de France son frère. Rien ne prouve mieux que la passion & l'animosité l'emportent souvent sur l'intérêt même.

Philippe le Bel ;, qui voulait dépenser beaucoup d'argent & qui en avait peu, prétendait que le clergé, comme l'ordre de l'état le plus riche, devait contribuer aux besoins de la France , sans la permission de Rome. Le pape voulait avoir l'argent d'une décime accordée sous le prétexte d'une faiblesse pour la terre sainte, qui n'était plus recouvrable , & qui était sous le pouvoir d'un défendant de Genes-kan. Le/ roi prenait cet argent pour faire en Guienne la guerre qu'il eut en 1301 & 1302 contre le

Le roi d'Angleterre Edouard. Ce fut le premier sujet de la

* 7\ 'pr^, ^_

Chapitre XXIII. 185 £f

querelle. L'entreprise d'un e'vêque de la ville de Ramiers aigrit enfuite les eiprks. Cet homme avait cabale contre le roi de fon pays, qui reiTortiiiait alors de la couronne, & le pape auffi-tôt le fit fon légat à la cour de Philijj,e. Ce fujet, revêtu d'une dignité qui , félon la cour romaine, le rendait égal au roi même, vint à Paris braver fon feuverain , & le menacer de mettre fon royaume en interdit. Un féculier qui fe fut conduit ainfi, aurait été puni de mort. Il fallut ufer de grandes précautions pour s'afiurer feulement de la perfonne de Pévêque. Encor fallut-il le remettre entre les mains de fon métropolitain , l'archevêque de Narbonne.

Vous avez déjà obfervé que depuis la mort de Charlemaane , on ne vit aucun ponûfe de Reme , c,ui n'eût desdifputes ou épineufes ou violentes avec les empereurs & les rois- vous verrez durer jufqu'aufiècie de Louis XIV. ces querelles qui font la fuite néceffaire de la forme du i^^e gouvernement ia plus abfurde, à laquelle les hommes fe g foient jamais fournis. Cette abiurdité cenfiftait à dépendre £ chez foi d'un étranger. En effet , fouffrir que cet étranger donne chez vous des fiefs , ne pouvoir recevoir àes fubfides des porlefTeurs de ces fiefs qu'avec la permiffion de cet étranger , & fans partager avec lui ; être continuellement expoféà voir fermer par fon ordre les temples que vous avez confiruits & dotés ; convenir qu'une partie de vos fujeesdoit aller plaider à trois cents lieues de vos états : c'eft-îa une petite partie des chaînes que les fouverains de l'Europe s'imposèrent infenfblement & fans prefque le favoir. Il eft clair que fi aujourd'hui on venait peur la • première fois propofer au cenfeil d'un feuverain de fe foumettre à de pareils uf-?ges , celui qui oferait en faire la propofnion * ferait regardé comme le plus infenfé àes hommes. Le

fardeau d'abord léger s'était appesanti par degrés. On sentait bien qu'il fallait le diminuer, mais on n'était ni assez sage, ni assez instruit, ni assez ferme pour s'en débarrasser entièrement.

Déjà dans une bulle longue-temps fameuse, l'évêque de Rome Eoniface VIII. avait décidé qu'aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, sans permission expresse du souverain pontife. Philippe, roi de France, n'osa pas d'abord faire brûler cette bulle; il se contenta de défendre la sortie de l'argent hors du royaume, sans menacer Rome. On négocia; le pape, pour gagner du temps, canonisa St. Louis; & les moines concluaient que si un homme disposait du ciel, il pouvait disposer de l'argent de la terre.

Le roi plaida devant l'archevêque de Narbonne, contre l'évêque de Pamiers, par la bouche de son chancelier Pierre Flotte, à Senlis; & ce chancelier alla lui-même à Rome rendre compte au pape du procès. Les rois de Cappadoce & de Bithynie s'en faisaient à-peu-près de même avec la république Romaine: mais ce qu'ils n'eussent pas fait, Pierre Flotte parla au pontife de Rome comme le (ou ministre d'un souverain réel, à un souverain imaginaire: CE il lui dit très-expressément que le royaume de France était de ce monde & que celui du pape n'en était pas.

Le pape fut assez hardi pour s'en offenser; il écrivit au roi un bref, dans lequel on trouve ces paroles: Sachez que vous nous êtes fournis dans le temporel comme dans le spirituel. Un historien judicieux & instruit, remarque très-à-propos que ce bref était conservé à Paris dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de St. Germain-des-Prés, & que l'on a déchiré le feuillet, en laissant subsister un sommaire qui l'indique, & un extrait qui le rappelle.

Philippe répondit: A Loniface , prétendu pape , peu ou point defalut : que votre trzs- grande fatuité fâche que no us ne femmes fournis à perfonne po ur *te temporel. Le même hifterien cbferve que cette même réponfe du roi eu confervée au Vatican. Ainii les Romains modernes ont eu plus de foin de conferver les chofes curiëufes que les bénédicVms de Paris. L'authenticité de ces lettres a été vainement conteltée. Je ne crois pas qu'elles aient jamais

ij q

Chapitre XXII. • 187 Çf

été revêtues des formes ordinaires , & préfentées en cérémonies; mais elles furent certainement écrites.

Le pontife lança builes fur bulles , qui toutes déclarent que le pape eft le maître des royaumes : que fi le roi de France ne lui obéit pas, il fera excommunié, & fon royaume en interdit , c'eft-à-dire, qu'il lie fera plus permis de faire les exercices du chrifriannifme, ni de baphtifer les enifans , ni d'enterrer les morts. Il femble que ce foit le comble des contradictions de l'efprit humain, qu'un évêque chrétien qui prétend que tous les chrétiens font fes fujets , veuille empêcher ces prétendus fujets d'être chrétiens , & qu'il fe prive ainfi tout d'un coup lui-même de ce qu'il croit fon propre bien. Mais vous fentez affez que le pape comptait fur l'imbécillité des hommes ; il efpérait que les Français feraient affez lâches pour facrifier leur roi , à la crainte d'être privés des facremens. Il fe trompa ; on brûla fa bulle ; la France s'éleva contre le ^ pape , fans rompre avec la papauté. Le roi convoqua

les !■\$ états. Etait-il donc nécessaire de les affembler, pour décider que Boniface VIII n'était pas roi de France ?

Le cardinal le Moine, Français de naissance, qui n'avait plus d'autre patrie que Rome, vint à Paris pour négocier. Se s'il ne pouvait réussir, pour excommunier le royaume. Ce nouveau légat avait ordre de mener à Rome le confesseur du roi, qui était dominicain, afin qu'il y rendît compte de sa conduite & de celle de Philippe. Tout ce que l'esprit humain peut inventer pour élever la puissance du pape, était épuisé ; les évêques fournis à lui ; de nouveaux ordres de religieux relevans immédiatement du St. Siège, portans par-tout son étendard ; un roi qui confesse ses plus secrètes pensées, ou du moins qui passe pour les confesser à un de ces moines ; & enfin ce confesseur formé par le pape son maître d'aller rendre compte à Rome de la conscience du roi son pénitent. Ici Cependant Philippe ne plia point. Il fait faillir le temporel 5], de tous les prélats absens. Les états-généraux appellent

188 Essai sur les mœurs. ^

au futur concile & au futur pape. Ce remède même tenait un peu de la faiblesse ; car appeller au pape, c'était reconnaître son autorité ; & quel besoin les hommes ont-ils d'un concile & d'un pape, pour favoir que chaque gouvernement est indépendant, & qu'on ne doit obéir qu'aux loix de sa patrie ?

Alors le pape ôte à tous les corps ecclésiastiques de France, le droit des élections ; aux universités, les grades, le droit d'enseigner, comme s'il révoquait une grâce qu'il eût donnée. Ces armes étaient faibles, il voulut y joindre celles de l'empire d'Allemagne.

Vous avez vu les papes donner l'Empire, le Portugal, la Hongrie, le Dannemarck, l'Angleterre, l'Aragon, la Sicile, presque

tous les royaumes. Celui de France n'avait pas encor été transféré par une bulle, Boniface enfin le mit dans le rang des autres états, & en fit un don à l'empereur Albert d' 'Autriche , ci-devant excommunié par lui , & maintenant fon cher fils & le foutien de Péghe. Remarquez les mots de fa bulle : Nous vous

donnons par la plénitude de notre puiſſance le

royaume de France qui appartient de droit aux empereurs d'Occident. Boniface & fon dataire ne fongeaient pas que fi la France appartenait de droit aux empereurs , la plénitude de la puiſſance papale était fort inutile. Il y avait pourtant un reſte de raifon dans cette démence ; on flattait la prétention de l'Empire fur tous les états occidentaux ; car vous verrez toujours que les jurifconfultes Allemans croyaient ou feignaient de croire que le peuple de Rome s'étant donné avec fon évêque à C/iarlemaçrne , tout l'Occident devait appartenir à fes fucceffeurs , & que tous les autres états n'étaient qu'un démembrement de l'Empire.

Si Albert d' 'Autriche avait eu deux cent mille hommes & deux cents millions , il eſt clair qu'il eût profité des bontés de Boniface ; mais étant pauvre & à peine affermi , il abandonna le pape au ridicule de fa donation.

il ' 1

Chapitre XXIII. 189 Ô

Le roi de France eut toute la liberté de traiter le pape en prince ennemi. Il fe joignit à la maifon des Colonnes, qui ne faifaient pas plus de cas que lui des excommunications , & qui fpuvent répri-

maient dans Rome même cette autorité l'ibuent redoutable ailleurs. Guillaume de No caret pane en Italie, fous des prétextes plaufibles , levé fecrétement quelques cavaliers , donne rendez-vous à Sciarra Colonna. On iurprend le pape dans Anagnie, ville de fon domaine, où il était né ; on crie , Meure le pape & vivent les Français ! Le pontife ne perdit point courage. Il revêtit la chappe, mit fa tiare en tête, & portant les clefs dans une main & la croix dans l'autre , il fe préfenta avec majefté devant Colonna & Nogaret. Il eft fort douteux que Colonna ait eu la brutalité de le frapper. Les contemporains difent qu'il lui criaient , Tyran , renonce a la papauté que tu déshonores , comme tu as fait renoncer Célestin. Boni face répondit fièrement, Je fuis pape , & je mourrai pape. Les Français pîièrent' fa maifon & fes trésors. Mais après ces violences qui tenaient plus du brigandage que de la juftice d'un grand roi , les habitans d'Anagnie ayant reconnu le petit nombre des Français, furent honteux d'avoir laiffé leur compatriote & leur pontife dans les mains des étrangers. Ils les chafèrent. Boni face alla à Rome, méditant fa vengeance; mais il mourut en arrivant. C'eft ainii qu'ont été traités en Italie prefque tous les papes qui voulurent être trop puiffans : vous les voyez toujours donnant des royaumes , & perfécutés chez eux.

Philippe le Bel poursuivait fon ennemi jnfques dans le tombeau. Il voulut faire condamner fa mémoire dans un concile. Il exigea de Clément V. né fon fujet & qui fiégeait dans Avignon, que le procès contre le pape fon prédéceffeur, fût commencé dans les formes. On l'acculait d'avoir engagé le pape CéhflinJ/. fon prédéceffeur, à renoncer à la chaire pontificale , d'avoir obtenu fa & place par des voies illégitimes , & enfin d'avoir fait mou- !£

rir Célestin en prison. Ce dernier faisoit n'était que trop véritable. Un de ses domestiques nommé Aiaffredo , & treize autres témoins , déposaient qu'il avait infirqué plus d'une fois à la religion qui le rendait si puissant , en disant, Jéh que de bien nous a fait cette fable du Christ ! qu'il niait en conséquence les mystères de la trinité, de l'incarnation, de la transsubstantiation, Ces dépositions se trouvent encore dans les enquêtes juridiques qu'on a recueillies. Le grand nombre de témoins fortifie ordinairement une accusation, mais ici il l'affaiblit. Il n'y a point du tout d'apparence qu'un souverain pontife ait proféré devant treize témoins , ce qu'on dit rarement à un feu. Le roi voulait qu'on exhumât le pape, & qu'on fît brûler ses os par le bourreau. Il osa flétrir ainsi la chaire pontificale, & ne fut pas se foullraire à son ébriété. Clément V. fut assez sage pour Lire éva-

2 nourrir dans les délais une entreprise trop fétrifiante

*x pour L'église.

La conclusion de toute cette affaire fut, que loin de faire le procès à la mémoire de Boniface VIII. le roi consentit à recevoir seulement la rémission de l'excommunication portée par ce Boniface , contre lui & son royaume. Il souffrit même que Trogaret qui l'avait servi , qui n'avait agi qu'en son nom , qui l'avait vengé de Boniface , fût condamné par le successeur de ce pape, à parler sa vie en Palestine. Tout le grand éclat de Philippe le Bel ne se termina qu'à sa honte. Jamais vous ne verrez dans ce grand tableau du monde , un roi de France l'emporter à la longue sur un pape. Ils feront ensemble des marchés ; mais Rome y gagnera toujours quelque chose ; il en coûtera toujours de l'argent à la France.

Vous ne verrez que les parlemens du royaume combattre avec inflexibilité les foupleffes de la cour de Rome , & très-fouvent la poli— tiaue oulafaibleffe du cabinet ; la nécefutédés conjonctures, les intrigues des moines rendront la fermeté des parlemens inutile ; & cette faibleffe durera jufqu'à ce

^■Cj^v — — — -^--rrr^fë^êï---*- — . .,. -rfr^inA *'\$'

Chapitre XXIII. 191 *c

qu'un roi daigne dire réfolument , je veux brifer mes fers & ceux de ma nation.

Philippe le Bel , pour fe dépiquer , chaffa tous les Juifs du royaume , s'empara de leur argent, & leur défendit d'y revenir , fous peine de la vie. Ce ne fut point le parlement qui rendit cet arrêt ; ce fut par un ordre fecret, donné dans fonconseil privé, que Philippe punit l'ufure juive par une injustice. Les peuples fe crurent venpés , & le roi fut riche.

Quelque tems après , un événement qui eut encor fa fource dans cet efprit vindicatif de Philippe le Bel, étonna l'Europe & l'Afie.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME

S Dufuplice des Templiers , & de V extinction de cet ordre.

A R M 1 les contradictions qui entrent dans- le gouvernement de ce monde , ce n'en est pas une petite que cette institution de moines armés qui font vœu de vivre à la fois en anachorètes & en soldats.

On accusait les templiers de réunir tout ce qu'on reprochait à ces deux professions , les débauches & la cruauté du guerrier, l'infatigable passion d'acquiescer , qu'on impute à ces grands ordres qui ont fait vœu de pauvreté.

Tandis qu'ils goûtaient le fruit de leurs travaux, ainsi que les chevaliers hospitaliers de St. Jean, l'ordre teutonique formé comme eux dans la Palestine, s'empara au treizième siècle de la Truffe , de la Livonie , de la Courlande , de la Samogitie. Ces chevaliers teutons étaient accusés de réduire les ecclésiastiques comme les payens à l'esclavage , de piller leurs biens , d'usurper les droits des évêques , d'exercer un brigandage horrible ; mais on

19a Essai sur les m (sur s.

ne fait point le procès à des conquérants. Les templiers excitèrent l'envie, parce qu'ils vivaient chez leurs compatriotes avec tout l'orgueil que donne l'opulence, & dans les vices effrénés que prennent des gens de guerre qui ne sont point retenus par le frein du mariage. La rigueur des impôts & la malversation du conseil

du roi Philippe le Bel dans les monnaies , excita une rébellion dans Paris. Les templiers, qui avaient en garde le trésor du roi , furent accusés d'avoir eu part à la mutinerie; & on a vu déjà que Philippe le Bel était implacable dans ses vengeances.

Les premiers accùfàteurs de cet ordre furent un bourgeois de Béziërs , nommé Squin de Florian , & Nojfbdei Florentin, templier apoftat , détenus tous deux en prifon pour leurs crimes. Ils demandèrent à être conduits devant le roi, à qui feuls ils voulaient révéler dès chofes importantes. S'ils n'avaient pas fu qu'elle était l'indigna*tion du roi contre les templiers, auraient-ils efpéré leur grâce en les acculant ? Ils furent écoutés. Le roi , fur leur dépoftion , ordonne à tous les baillis du royaume , à tous les officiers , de prendre main-forte , leur envoie un ordre cacheté , avec défenfe, fous peine de la vie, de l'ouvrir avant le 13 Octobre. Ce jour venu, chacun ouvre fon ordfe ; il portait de mettre en prifon tous les templiers. Tous font arrêtés. Le roi aufli-tôt fait faifir en fon nom les biens des chevaliers , jufqu'à ce qu'on en difpofe.

Il parait évident que leur perte était réïblue très-longtems avant ce: éclat. L'accufation & l'emprifonnement font de 1 309 , mais on a retrouvé des lettres de Philippe /« 5c/ au comte de Flandre, datées de Melun 1306, par lesquelles il le priait defe joindre à lui pour extirper les templiers.

Il fallait juger ce prodigieux nombre d'aceufés. Le pape Clément V. créature de Philippe , & qui demeurait alors à Poitiers, fe joint à lui après quelques difputes fur le droit que l'églife avait d'exterminer ces religieux , &

le SB

Chapitre XXI V

le droit du roi de punir des fujets. Le pape interrogea lui-même foixante-douze chevaliers. Des inquifkeurs, des commiffaires délégués procèdent par-tout contre les autres. Les bulles font envoyées chez tous les potentats de l'Europe, pour les exciter à imiter la France. On s'y conforme en Caftille, en Arràgon , en Sicile, en Anoïeterre ; mais ce ne fut qu'en France qu'on fit périr ces malheureux. Deux cent & un témoin les accusèrent de renier Jesus-Christ, en entrant dans l'ordre, de cracher fur la croix , d'adorer une tête dorée montée fur quatre pieds. Le novice bàïfsit le profès qui le recevait, à la bouche, au nombril, & à des parties qui paraiïTaient peu defrinées à cet ufage. Il jurait de s'abandonner à fes confrères. Voilà, difent les informations conferv-ées jufqu'à nos jours, ce qu'avouèrent foixante-douze templiers au pape même, & cent quarante-un de ces accufe's à frère Guillaume , cordelier , inquifiteur dans Paris en préfence de témoins. On ajoute que le gfaï.J-màîtrè de l'ordre même , le grand-màître de Chypre, les màîtres de France , de Poitou, de Vienne, de Normandie, firent les mêmes aveux à trois cardinaux délégués par Je pape.

Ce qui eu indubitable, c'efr qu'on fit fubir le;? tortures jes plus cruelles à plus de cent chevaliers; qu'on en brûla vifs cinquante-neuf en un jour , près de l'abbaye St. Antoine de Paris ; & que le grand-màître Jean de Molay, & Gui, frère du dauphin d'Auvergne, deux des principaux feigneurs de l'Europe , l'un par fa dignité, l'autre par fa naiïïance, furent auffi- jetés vifs dans; les flammes , non loin de l'endroit où eft à préfent la ftame équeflre du roi Henri IV.

] Ces supplices dans lesquels on fait mourir tant de citoyens d'ailleurs respectables, cette foule de témoins contre eux, ces aveux de plusieurs; accusés même, fournissent des preuves de leur crime & de la justice de leur perte.

Mais aussi que de raisons en leur faveur ! Première- O l'infamie pour les mœurs. Tom. II. X f°

p) 194 Essai sur les mœurs.

ment, de tous ces témoins qui déposent contre les templiers, la plupart n'articulent que de vagues accusations. Secondement, très-peu disent que les templiers reniaient JESUS-CHRIST. Qu'auraient-ils en effet gagné, en maudissant une religion qui les nourrissait & pour laquelle ils combattaient ? Troisièmement, que plusieurs d'entre eux, témoins & complices des débauches des princes & des ecclésiastiques de ce temps-là, eussent marqué quelquefois du mépris pour les abus d'une religion tant déshonorée en Asie & en Europe ; qu'ils en eussent parlé dans les moments de liberté, comme on disait que Boniface VIII. en parlait; c'est un emportement de jeunes gens dont certainement l'ordre n'est point comptable. Quatrièmement, cette tête dorée qu'on prétend qu'ils adoraient & qu'on gardait à Marseille, devait leur être représentée. On ne se mit seulement pas en peine de la chercher, & il faut avouer qu'une telle accusation se dé-

monte d'elle-même. Cinquièmement, la manière infâme dont on leur reprochait d'être reçus dans l'ordre, ne peut avoir place en loi parmi eux. C'est mal connaître les hommes, de croire qu'il y ait des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs, & qui fassent une loi de l'impudicité. On veut toujours rendre la société respectable à qui veut y entrer. Je ne doute nullement que

plufieurs jeunes templiers ne s'abandonnaſſent à des excès qui de tout tems ont été le partage de la jeunefſe ; & ce font de ces vices paſſagers qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que punir. - Sixièmement , fi tant de témoins ont dépoſé contre les templiers, il y eut auſſi beaucoup de témoignages étrangers en faveur de l'ordre. Septièmement , f) les aceufés vaincus par les tourmens qui font dire le menſonge comme la vérité, ont confeſſé tant de crimes, peut-être ces aveux font-ils autant à la honte des juges qu'à celle des chevaliers. On leur promettoit leur grâce pour extorquer leur confeſſion. Huitièmement , les cin-

Jl quante-neuf qu'on brûla vifs , prirent Dieu à témoin J|

Chapitre XXIV

de leur innocence, & ne voulurent point la vie qu'en leur offroit , à condition de s'avouer coupables. Quelle plus grande preuve , non-feulement d'innocence , mais d'honneur ! Neuvièmement , foixance-quatorze templiers non-aceufés , entreprirent de défendre l'ordre , Gc ne furent point écoutés. Sixièmement , lorsqu'on lut au grand-maître la confeſſion rédigée devant les trois cardinaux, ce vieux guerrier qui ne favoit ni lire ni écrire, s'écria qu'on l'avait trompé, que l'on avait écrit une autre dépoſition que la ſienne , que les cardinaux riniſſent de cette perfidie , méritaient qu'on les punit , comme les Turcs puniſſent les fauffaires , en leur fendant le corps & la tête en deux. Onzièmement , on eût accordé la vie à ce grand-maître & à Gui, frère du dauphin d'Auvergne , s'ils avaient voulu ſe reconnaître coupables publiquement ; & on ne les brûla , que parce qu'appelés en préſence du

peuple fut un échaffaut pour avouer les crimes de l'ordre , ils jurèrent que l'ordre était innocent, yj Cette déclaration qui indigna le roi , leur attira leur supplice, & ils moururent en invoquant en vain la vengeance céleste contre leurs persécuteurs.

Cependant en conséquence de la bulle du pape & de leurs grands biens , on poursuivit les templiers dans toute l'Europe ; mais en Allemagne ils furent empêchés qu'on ne fît leurs personnes. Ils foutinrent en Arragon des fiefs dans leurs châteaux. Enfin le pape abolit l'ordre de sa seule autorité , dans un confessoraire secret , pendant le concile de Vienne. Partagea qui put leurs dépouilles. Les rois de Castille & d'Arragon s'emparèrent d'une partie de leurs biens , & en firent part aux chevaliers de Calatrava. On donna les terres de l'ordre en France, en Italie, en Angleterre , en Allemagne , aux hospitaliers nommés alors chevaliers de Rhodes , parce qu'ils venaient de prendre cette île des Turcs, & l'avaient su garder avec un courage qui méritait au moins les dépouilles des chevaliers du temple pour leur récompense. \Ô N a M

196 Essai sur les mœurs. £3

Denis roi de Portugal institua en leur place l'ordre des chevaliers du Christ , ordre qui devait combattre les Maures, mais qui étant devenu un vain honneur , a celle même d'être honneur à force d'être prodigué.

Philippe le Bègue fit donner deux cent mille livres , & Louis Hutin son fils prit encore soixante mille livres sur les biens des templiers. J'ignore ce qui revint au pape ; mais je vois évidemment que les frais des cardinaux , des inquisiteurs délégués pour faire ce procès épouvantable, montèrent à des sommes immenses.

Je m'étais peut-être trompé quand je lus avec vous la lettre circulaire de Philippe le Bel, par laquelle il ordonne à ses vassaux de restituer les meubles & immeubles des templiers aux communiâmes du pape. Cette ordonnance de Philippe eu rapportée par Pierre Dupui. Nous crûmes que le pape avait profité de cette prétendue restitution : car à qui ^ restitue-t-on , sinon à ceux qu'on regarde comme pro- IJL priétaires ? Or dans ce tems on pensait que les papes étaient les maîtres des biens de l'église ; cependant je n'ai jamais pu découvrir ce que le pape recueillit de cette dépouille. Il est avéré qu'en Provence le pape partagea les biens meubles des templiers avec le souverain. On joignait à la bafte de s'emparer du bien des proscrits la honte de se déshonorer pour peu de chose. Mais y avait-il alors de l'honneur ?

Il faut considérer un événement qui se passait dans le même tems , qui fait plus d'honneur à la nature humaine, & qui a fondé une république invincible.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME

De la Suisse & de sa révolution au commencement du quatorzième siècle.

De

tous les pays de l'Europe celui qui avait le plus servi la simplicité & la pauvreté des premiers âges , était la Suisse. Si elle n'était pas devenue libre , elle n'aurait point de place dans l'histoire du monde ; elle ferait confondue avec tant de provinces plus fertiles & plus opulentes , qui fuient le sort des royaumes où

elles font enclavées. On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même. Un ciel mite , un terrain pierreux & ingrat , des montagnes, des précipices , c'est là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples ou l'Alie-Mineure.

Dans ces dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans empereur , des feigneurs de châteaux & des prélats combattaient à qui aurait une petite portion de la Suisse. Leurs petites villes voulaient être libres, comme les villes d'Italie sous la protection de l'empire.

Quand Rodolphe fut empereur, quelques feigneurs de châteaux accusèrent juridiquement les cantons de Schwitz , d'Uri & d'Undervald de s'être soumis à leur domination féodale, Rodolphe , qui avait autrefois combattu ces petits tyrans , jugea en faveur des citoyens.

Albert d'Autriche son fils , étant parvenu à l'empire , voulut faire de la Suisse une principauté pour un de ses enfans. Une partie des terres du pays était de son domaine , comme Lucerne, Zurich & Claris. Des gouverneurs févères furent envoyés , qui abusèrent de leur pouvoir. m.

O 198 Essai sur les mœurs.

Les fondateurs de la liberté helvétique se nommaient Melch-tad , Stäuffacher & Valterswil. La difficulté de prononcer des noms si respectables , nuit à leur célébrité. . Ces trois payans furent les premiers conjurés ; chacun d'eux en attira trois autres.

Ces neuf gagnèrent le's trois cantons deSchvitz , d'Ury & d'Undervald.

Tous les hiftoriens prétendent que tandis que cette confpiration fe tramait , un gouverneur d'Ury , nommé Grijlcf, s'avifa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre , dit-on , un de fes bonnets au haut d'une perche dans îa place , & ordonna qu'on faluât le bonnet , fous peine de la vie. Un des conjurés , nommé Guillaume Tell , ne falua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu , & ne lui donna fa grâce qu'à condition que le coupable, qui paffait pour archer très-adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée fur îa tête U de fon fils. Le père tremblant tira , . & fut affez heureux ||i pour abattre. la pomme. Griffler appercevant une féconde «I flèche fous l'h ibie de Tell , demanda ce qu'il en prétendait faire : Elle t'était deftinée, dit le Suiffe en colère, Si j avais blejfé mon fils. Il faut convenir que l'hiftoire de la pomme eft bien fufpeée. Il femble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique ; ra..is on tient pour confiant que Tell ayant été mis aux fers, , tua enfuire le gouverneur d'un coup de flèche, que ce fut le fignal des conjurés, que les peuples démolir en" les forterefles.

L'empereur Albert d'Autriche , qui voulait punir ces hommes libres , fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche Lécpold , aîiembîaconr'eux vingt mille hommes. Les citoyens Suilîes fe conduisent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent , au nombre de quatre ou cinq cents , la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens , ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant fur eux des pierres. Les autres corps de l'armée

ennemie furent battus en même tems par un aùli petit nombre de Suides.

Cette vicloire ayant été gagnée dans le canton de Schvitz , les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur alliance , laquelle devenant plus générale , fait encer fouvenir , par ce feul nom , de la vicloire qui leur acquit 1 a liberté.

Petit-à-petit les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne , qui eft en Suiffe ce qu'Amflerdam eft en Hollande, ne fe ligua qu'en 1351 , & ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel fe joignit aux autres cantons , & acheva le nombre de treize.

Jamais peuple n'a plus îong-tems ni mieux combattu pour fa liberté que les Suilfes. Ils l'ont gagnée par plus de foixante combats contre les Autrichiens ; & il eft à croire qu'ils la cnferveront long-tems. Tout pays qui n'a pas une grande étendue , qui n'a pas trop de richeiTes, & où lesloix font douces , doit être libre. Le nouveau gouvernement en Suiffe a fait changer de face à la nature. Un terrain aride , négligé fous des maîtres trop durs , a été enfin culrivé. La vigne a été plantée fur des rochers. Des bruières défrichées & labourées par des mains libres, font devenues fertiles.

L'égalité , le partage naturel des hommes , fubfifte encor en Suiffe autant qu'il eft poffible. Vous n'entendez pas par ce mot cette égalité abfurde & impoffible par laquelle le ferviteur & le maître, le manoeuvre & le nugifirat , le plaideur & le juge feraient confondus enfemble ; mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des îoix , & qui maintient la liberté des f.ïb!es , contre l'ambition du plus fort. Ce pays enfin aurait mérité d'être appelle heureux , fi la religion n'avait dans la fuite divifé les citoyens , que

l'amour du bien public réunifiait, & fi en vendant leur courage à des princes plus riches qu'eux , ils euffent toujours confervé l'incorruptibilité qui les diftrhgué. M

g=aass - - nf^^^xr- ■■- " "" ■ ■' "mr^Jà &

ao0 Essai sur les mœurs.

Chaque nation a eu des tems où les efprits s'emportent au delà de leur caraâPe naturel. Ces tems ont été moins fréquens chez les Suilfes qu'ailleurs. La (implicite, la frugalité , la modeftie , confervatrices de la liberté , ont toujours été leur partage. Jamais ils n'ont entretenu d'armée pour détendre leurs frontières , ou pour entrer chez leurs voifins , point de citadelles qui fervent centre les enrlemis ou contre les citoyens , peint d:mpôt fur les peuples. Ils n'ont à payer ni le lu.xe , ni les armées d:un maître, Leursmontagr.es font leurs remparts, & tout' citoyen y eft foldat pour défendre la patrie. Il y a bien peu de républiques dans le monde; & encor doivent-elles leur liberté a leurs rochers ou a la mer qui les défend. Les hommes font très - rarement dignes de fe gouverner eux-mêmes.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME

Suite de l'état où étaient l'empire , /' Italie , & la papauté au quatorzième Jiècle,

1 nOus avons entamé le quatorzième fiècle. Nous pouvons remarquer que depuis fix cents ans , Rome faible 8c malheureufe eft toujours le principal objet de l'Europe. Llle domine par la religion, tandis qu'elle eft dans l'avili (Ternent & dans l'anarchie; &

malgré tant d'abaissement & tant de défordres , ni les empereurs ne peuvent y établir le trône des Césars , ni les pontifes s'y rendre absolus. Voilà depuis Frédéric II. quatre empereurs de fiute qui oublient entièrement l'Italie , Conrad IV. Rodolphe I. Adolphe de Holfte , Albert d'Autriche. AufTi c'est alors que toutes les villes d'Italie rentrent dans leurs droits naturels & lèvent l'étendard de la liberté. J|

fflim.. • ■■ Mflz&ilLM-i-assux — ^gg^

Chapitre XXVI. aoi *s

Gènes & Pife font les émules de Venife. Florence devient une république illustre. Bologne ne reconnaît alors ni empereurs ni papes. Le gouvernement municipal prévaut par - tout , & fur - tout dans Rome. Clément V. qu'on appella le pape Gafcon , aime mieux transférer le Saint Siège hors d'Italie , & jouir en France des contributions payées alors par tous les fidèles , que disputer inutilement des châteaux & des villes auprès de Rome. La cour de Rome fut établie fur les frontières de France par ce pape ; & c'est ce que les Romains appellent encor aujourd'hui le tems de la captivité de Babylone. Clément allait de Lyon à Vienne en Dauphiné , à Avignon , menant publiquement avec lui la comtesse de Périgord , & tirant ce qu'il pouvait d'argent de la piété des fidèles. C'est celui que vous avez vu détruire le corps redoutable des templiers.

Comment les Italiens dans ces conjonctures ne firent- ils pas , loin des empereurs & des papes , ce qu'ont fait les Allemands , qui sous les yeux même des empereurs ont établi de fiècle en

fiècle leur afociation au pouvoir fuprême , & leur indépendance ? Il n'y avait plus en Italie ni empereurs ni papes -- Qui forma donc de nouvelles chaînes à ce beau pays ? la divifion. Les fa&ions Guelfes & Gibelines , nées des querelles du facerdoce & de l'empire , fubfiftaient toujours comme un feu qui fe nourriflait par de nouveaux embrafemens. La difeorde était par- tout. L'Italie ne faifait point un corps ; l'Allemagne en faifait toujours un. Enfin le premier empereur entreprenant qui voudrait reparler les monts } pouvait renouveler les droits & les prétentions des Ckarlemagnes de des Othons. C'eft ce qui arrive enfin à Henri VII de h maifon de Luxembourg , en 13 il. Il defeend en Italie avec une armée d'AUemans. Il vient fe faire reconnaître. Le parti Guelfe regarde fon voyage comme une nouvelle irruption de barbares ; mais le parti Gibelin le favorife. Il foumet les villes de Lombardie ;

j 102, Essai sur les mœurs. £]

c'eii une nouvelle conquête. Il marche à Rome pour y recevoir la couronne impériale.

Rome, qui ne voulait ni d'empereur ni de pape, & qui ne put fecouer tout-à-fait le joug de l'un & de l'autre, ferma Ces portes en vain- Les Urjins & le frère de Robert, roi de Naples , ne purent empêcher que l'empereur n'entrât l'épée à la main , fécondé du parti des Colonnes. On fe battit long-tems dans les rues, & un évêque de Liège fut tué à côté de l'empereur. Il y eut beaucoup de fang répandu pour cette cérémonie du couronnement , que trois cardinaux firent enfin au lieu du pape. Il ne faut pas oublier que Henri VII. protefta pardevant notaire, que le ferment, par lui prêté à fonfacre, n'était point un ferment de fidélité. Les papes ofaient donc prétendre que l'empereur était leur vaïfal.

Maître de Rome, il y établit un gouverneur. Il ordonna que toutes les villes , que tous les princes d'Italie lui payassent un tribut annuel. Il comprit même dans cet ordre le royaume de Naples, séparé alors de celui de Sicile, & cita le roi de Naples à comparaître. Ainsi l'empereur réclame son droit sur Naples. Le pape en était fuzerain ; l'empereur se disait fuzerain du pape, & le pape se croyait fuzerain de l'empereur.

Henri VII allait se tenir sa prétention sur Naples par les armes , quand il mourut, empoisonné, comme on le prétend. Un dominicain mêla, dit-on , du poison dans le vin consacré.

Les empereurs communiaient alors sous les deux espèces, en qualité de chanoines de St. Jean de Latran. Ils pouvaient faire l'office de diacres à la messe (celle du pape, & les rois de France y auraient été sous-diacres.

On n'a point de preuves juridiques que Henri VII. ait péri par cet empoisonnement sacrilège. Frère Bernard Politien de Montepulciano , en fut accusé, & les dominicains obtinrent trente ans après du fils de Henri VII.

Chapitre XXV î. Q.03 £jj

Jean. , roi de Bohême , des lettres qui les déclaraient innocents. Il eut trille d'avoir eu besoin de ces lettres.

De même qu'alors peu d'ordre régnait dans les élections des papes , celles des empereurs étaient très-mal ordonnées. Les hommes n'avaient point encore su prévenir les schismes par de sages lois.

Louis de Bavière & Frédéric h Beau , duc d'Autriche, furent élus à fois au milieu des plus funestes troubles. Il n'y avait que la guerre qui put décider ce qu'une diète réglée d'électeurs aurait dû juger. Un combat dans lequel l'Autrichien fut vaincu & pris , donna la couronne au Bavarois.

On avait alors pour pape Jean XXII. élu à Lyon en 131 <. Lyon se regardait encore comme une ville libre ; mais l'évêque en voulait toujours être le maître ; & les rois de France n'avaient encore pu fourvoyer l'évêque. Philippe le Long, à peine roi de France, avait rassemblé les cardinaux dans cette ville libre •. & après leur avoir £ £ juré qu'il ne leur ferait 'aucune violence , il les avait enfermés tous, & ne les avait relâchés qu'après la nomination de Jean XXII,

Ce pape est encore un grand exemple de ce que peut le (impie mérite dans l'église ; car il faut sans doute en avoir beaucoup pour parvenir de la profession de favetier, au rang dans lequel on se fait baïser les pieds.

Il est au nombre de ces pontifes qui eurent d'autant plus de hauteur dans l'esprit que leur origine était plus basse aux yeux des hommes. Nous avons déjà remarqué que la cour pontificale ne subissait que des rétributions fournies par les chrétiens. Ce fonds était plus considérable que les terres de la comtesse Mathilde. Quand je parle du mérite de Jean XXII. ce n'est pas de celui du définitivement. Ce pontife exigeait plus ardemment qu'aucun de ses prédécesseurs , non-seulement le denier de St. Pierre, que l'Angleterre payait très-irrégulièrement , mais les tributs de Suède , de Dannemarck , de

Norwége , de Pologne. Il demandait fi fouvent & fi violemment , qu'il obtenait toujours quelque argent. Ce qui lui en valut davantage fut la taxe apoitolique des péche's ; il évalua le meurtre , l'adultère , la fodomie , la beiiiiahté; & les hommes allez médians pour commettre ces péchés , furent allez fots pour les payer. Mais être à Lyon & n'avoir que peu de crédit en Italie , ce n'était pas être pape.

Pendant qu'il fiégeait à Lyon , & que Louis de Bavière s'établirait en Allemagne , l'Italie fe perdait , & pour l'empereur , & pour lui. Les Vifconû commençaient à s'établir à Milan. L'empereur Louis ne pouvant les abaiffer , feignait de les protéger , & leur laiffait le titre de fes lieutenans. Ils étaient Gibelins : comme tels ils s'emparaient d'une partie de ces terres de la comrefie Mathilde , éternel fujét de difeorde. Jean les fit déclarer hérétiques par rinquifition. Il était en France , il pouvait fans rien rifquer, donner une de ces bulies qui ôtent & qui donnent les empires. Il dépofa Louis de Bavière en idée par une de ces bulles, le privant , dit-il, de tous fes biens meubles & immeubles.

L'empereur ainfi dépofé fe hâta de marcher vers l'Italie, où celui qui le dépofait n'ofait paraître ; il vint à Rome , féjour toujours palfager des empereurs, accompagné de Cajlracani , tyran de Luques , ce héros de Machiavel.

Ludovico Monaldefco , natif d'Orviette, qui , à l'â^e de cent quinze ans , écrivit des mémoires de fon tems, dit qu'il le reflbu-vient très- bien de cette entrée de l'empereur Louis de Bavure. Le peuple chantait , dit-il , Vive Dieu & l'empereur ; nous fommes délivrés de la guerre , de la famine & du pape. Ce trait ne vaut la

peine d'être cité , que parce qu'il elt d'un homme qui écrivait à Fâge de cent quinze années.

Louis de Bavière convoqua dans Rome une aflemblée générale, femblable à ces anciens parlemens de Ckarlemagne & de fes enfans. Ce parlement fe tint dans la

place même de St. Pierre. Des princes d'Allemagne & d'Italie, des députés des villes, des évêques , des abbés , des religieux , y aiiïfrèrent en foule. L'empereur afis fur un trône, au haut des degrés de l'églife, la couronne en tête & un fceptre d'or à la main , fit crier trois fois par un moine auguftin , Y a-t-il quelqu'un qui veuille défendre la caufe du prêtre de Cahors , qui fe nomme le pape Jean ? Perfonne n'ayant comparu , Louis prononça la fentence , par laquelle il privait le pape de tout bénéfice, & le livrait au bras féculier pour être brûlé comme hérétique. Condamner ainfi à la mort un fouverain pontife, était le dernier excès où pût monter la querelle du facerdoce & de l'empire.

Quelques jours après , l'empereur , avec le même appareil, créa pape un cordelier Napolitain, l'inveflit par l'anneau, lui mit lui-même la chappe, & le fit affeoir fous le daïs à (es côtés ; mais il fe garda bien de déferer à l'ufage de baifer les pieds du pontife.

Parmi tous les moines, dont je parlerai à part, les francifcains-faifaient alors le plus de bruit. Quelques-uns d'eux avaient prétendu que la perfection coniiflait à porter un capuchon plus pointu & un habit plus ferré. Ils ajoutaient à cette réforme l'opinion que leur boire &c leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Le pape avait condamné ces propofitions. La condamnation avait révolté les réformateurs. Enfin la querelle s'étant

échauffée, les inquisiteurs de Marfeille avaient fait brûler quatre de ces malheureux moines.

Le cordelier fait pape par l'empereur, était de leur parti : voilà pourquoi Jean XXII. était hérétique. Ce pape était destiné à être accusé d'hérésie ; car quelque temps après , ayant prêché que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier , & qu'en attendant ils avaient une vision imparfaite , ces deux visions partagèrent l'église , & enfin Jean se retraia.

Cependant ce grand appareil de Louis de Bavière à Jjç

O 206 Essai sur. les mœurs. ■ ')

Rome , n'eut pas plus de fuite que les efforts-dés autres Césars Aliénions. Les troubles d'Allemagne les rappelaient toujours , & l'Italie leur échappait.

Louis de Bavière , au fond peu puissant , ne put empêcher à son retour que son pontife ne fût pris par le parti de Jean XXII. & ne fût conduit dans Avignon , où il fut enfermé. Enfin telle était alors la différence d'un empereur & d'un pape, que Louis de Bavière , tout sage qu'il était , mourut pauvre dans son pays , & que le pape , éloigné de Rome , ne tirant peu de secours de l'Italie , languit , en mourant dans Avignon , la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, & on en croit Villani auteur contemporain. Il est clair que Villani exagère. Quand on réduirait cette somme au tiers , ce ferait encore beaucoup. Aussi la papauté n'avait jamais tant valu à personne ; mais aussi jamais pontife ne vendit tant de bénéfices & si chèrement.

Il s'était attribué la réserve de toutes les prébendes , de presque tous les évêchés , & le revenu de tous les bénéfices ya-

cans. Il avait trouvé par l'art des réserves , celui de prévenir presque toutes les élections & de donner tous les bénéfices. Bien plus , jamais il ne nommait un évêque qu'il n'en déplaçât sept ou huit. Chaque promotion en attirait d'autres , & toutes valaient de l'argent. Les taxes , pour les dispenses & pour les péchés , furent inventées & rédigées de son temps. Le livre de ces taxes a été imprimé plusieurs fois depuis le seizième siècle , & se a mis au jour des abus bien violents que l'Église a toujours condamnés , & qu'elle a difficilement abolis.

Les papes successeurs, répétèrent jusqu'en 1371 dans Avignon. Cette ville ne leur appartenait pas ; elle était aux comtes de Provence; mais les papes s'en étaient rendus insensiblement les maîtres usufruitiers , tandis que les rois de Naples , comtes de Provence , disaient le royaume de Naples.

La malheureuse reine Jeanne, dont nous allons parler,

*wtr

Cte^=^==^ *— — ^f^^^-"^^

Elle fut heureuse en 1348, de céder Avignon au pape Clément VI. pour quatre-vingt mille florins d'or , qu'il ne paya jamais. La cour des papes y était tranquille : elle répandait l'abondance dans la Provence & le Dauphiné, & oubliait le jour orageux de Rome.

Je ne vois presque aucun temps depuis Charlemagne , dans lequel les Romains n'aient rappelé leurs anciennes idées de grandeur & de liberté. Ils choisissaient , comme on a vu , tantôt plusieurs sénateurs , tantôt un seul , ou un patrice , ou un gouverneur , ou un confiai, quelquefois un tribun. Quand ils virent que le pape achetait Avignon, ils songèrent encore à faire naître la

république. Ils revêtirent du tribunat un l'impie citoyen nommé Nicolas Rienzi, & vulgairement Cola, homme né fanatique & devenu ambitieux, capable par çon laquent de grandes chofes. Il les entreprit, & donna des efpérances à Rome; c'est de lui que parle Pétrarque dans la plus belle de ses odes ou carian; il dépeint Rome échevellée & les yeux mouillés de larmes, implorant le secours de Pàen.

Cen gli occhi ii dolor bagnati e molli
Ti chier merck ii tutti i fette colli.

Ce tribun s'intitulait Sévère & clément libérateur de Rome, iclateur de l'Italie, amateur de Punir ers. Il déclara que tous les peuples d'Italie étaient libres & citoyens Romains. Mais ces convulsions d'une liberté depuis si long-tems mourante, ne furent pas plus efficaces que les prétentions des empereurs sur Rome. Ce tribunal passa plus vite que le fénat & le consulat en vain rétablis. Rienzi, ayant commencé comme les Gracchus, finit comme eux: il fut assassiné par la faction des familles patriciennes.

Rome devait dépérir par l'absence de la cour des papes, par les troubles de l'Italie, par la férocité de son terri-

iteg^=====^^

ITk ao8 Essai sur les mœurs. t-j

toire, & par le transport de ses manufactures à Gènes, à Pise, à Venise, à Florence. Les pèlerinages seuls la foutenaient alors. Le grand jubilé fut tout infectué par Boniface VIII de fiècle en fiècle, mais établi de cinquante en cinquante ans par Clément VI. attirait à Rome une si prodigieuse foule, qu'en 1350 on y compta

deux cent mille pèlerins. Rome, fans empereur & fans pape, eft toujours faible , &: la première ville du monde chrétien.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME

De Jeanne , reine de Napies.

Nou;

S avons dit que le fiége papal acquit Avignon de Jeanne d'Anjou & de Provence. On ne vend fes états que quand on eft malheureux. Les infortunes & la mort de cette reine entrent dans tous les événemens de ce tems-là , & fur-tout dans le grand fchifme d'Occident , que nous aurons bientôt feus les yeux.

Napies & Sicile étaient toujours gouvernées par des étrangers; Napies, par la maifon de France ; l'ifle de Sicile , par celle d'Arragon. Robert qui mourut en 1343, avait rendu fon royaume de Napies florilTant. Son neveu Louis d'Anjou avait été élu roi de Hongrie. La maifon de -F7"j/zré:endait fes branches de tous côtés : mais ces branches ne furent unies , ni avec la fouche commune , ni entr'eîles ; toutes devinrent malheureufes. Le roi de Napies Robert avait avant de mourir , marié fa petitefille Jeanne, fon héritière à André, frère du roi de Hongrie. Ce mariage qui femblait devoir cimenter le bonheur de cette nuifon, en lit les infortunes. André prétendait régner de fon chef. Jeanne, toute jeune qu'elle était , voulut qu'il ne fût que le mari de la reine. Un f\t moine £j

Chapitre XXVII. 209 Q

moine franciscain nommé Frère Robert, qui gouvernait André , alluma la haine & la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine , une autre auprès d'André, composée de Hongrois , regardés comme des barbares par les naturels du pays , augmentait l'antipathie. Louis, prince de Tarente, prince du sang , qui bientôt après épousa la reine , d'autres princes du sang , les favoris de cette princesse, la fameuse Cata-noïse fa domestique fi attachée à elle, résolvent la mort d'André. On l'étrangle dans la ville d'Averfe , dans l'antichambre de la femme, & presque sous ses yeux ; on le jette par les fenêtres. On laisse trois jours le corps sans sépulture. La reine épouse au bout de l'an le prince de Tarente accusé par la voix publique. Que de raisons pour la croire coupable.' Ceux. qui la justifient , allèguent qu'elle eut quatre maris , & qu'une reine qui se foumet toujours au joug du mariage, ne doit pas être accusée R des crimes que l'amour fait commettre. Mais l'amour seul ? inspire-t-il les attentats ? Jeanne consentit au meurtre de son époux par faiblesse , & elle eut trois maris en fuite par une autre faiblesse plus pardonnable «Se plus ordinaire, celle de ne pouvoir régner seule.

Louis de Hongrie frère o! André , écrivit à Jeanne qu'il vengerait la mort: de son frère sur elle & sur ses complices. Il marcha vers Naples , par Venise & par Rome , & fit arrêter Jeanne juridiquement à Rome devant ce tribun Lola Rien^{^i} , qui, dans sa puissance palTagère & ridicule , vit pourtant des rois à son tribunal comme les anciens Romains. Rien n'osa rien décider , & en cela seul il montra de la prudence.

Cependant le roi Louis avança vers Naples, faifant porter devant lui un étendard noir fur lequel on avait peine un roi étranglé. Il fait couper la tête à un prince du fa ri 2 Charles de DuraiiQ* complice du meurtre. II i'1 produit la reine Jeanne , qui fuit avec fon nouvel époux ij. dans fes écats de Provence. Mais ce qui eR bien étrange , JJ

EJfaifur lès mœurs. Tom. II. O t£

C? aïo Essai sur les mœurs.

c'efl: que l'ambition n'eut point de part à la vengeance à" André. Il pouvait s'emparer du royaume , & il ne le fit pas. On trouve rarement de tels exemples. Ce prince avait , dit-on , une vertu aufière qui le fit élire depuis roi de Pologne. Nous parierons de lui quand nous traiterons particulièrement de la Hongrie.

Jeanne coupable & punie avant l'âge de vingt-ans d'un crime qui attira fur fes peuples autant de calamités que fur elle , abandonnée à la fois des Napolitains & des Provençaux , va trouver le pape Clément VI. dans Avignon , dont elle était fouveraine ; elle lui abandonne fa ville & fon territoire pour quatre-vingt mille florins d'or qu'elle ne reçut point. Pendant qu'on négocie ce facrifice, elle plaide elle-même fa caufe devant le confiïloire , & le confittoire la déclare innocente. Clément VI. pour faire fortir de Naples le roi de Hongrie , ftipule que M Jeanne lui paiera trois cent mille florins. Louis répond, qu'il n'eft pas venu pour vendre le fang de fon frère , qu'il l'a vengé en partie, & qu'il part fatisfait. L'efprit de chevalerie qui régnait alors, n'a jamais. produit ni plus de dureté, ni plus de générolité.

La reine chaflee par fon beau-frère & rétablie par la faveur du pape , perdit fon fécond mari , & jouit feule du gouvernement

quelques années. Elle époufa un prince d'Àrragon , qui .mourut bientôt après. Enfin à l'âge de quarante-fix ans ,. elle fe remarie avec un cadet de la maifon de Brunfvick, nommé Othon. C'était choifir plutôt un mari qui put lui plaire , qu'un prince qui la put défendre. Son héritier naturel était un autre Charles de Durano fon coufin , feul reffe alors de la première maifon à' Anjou à Naples; ces princes fe nommaient ainû , parce que la ville de Durazzo , conquife par eux fur les Grecs , & enlevée enfuite par les Vénitiens, avait été leur apamge : elle reconnut ce Dura^o pour fon hérider , elle l'adopta même. Cette adoption & le grand

, ^Q%^^^=?r~~~î~' '-^ âJÊ^fâj^g**

"HTi

'=*u&âv"*iÊ

Chapitre XXVII. an

fchifme d'Occident, hâtèrent la mort malheureufe delà reine.

Déjà éclataient les fuites fangîantes de ce fchifme dont nous parlerons bientôt. Brigano qui prit le nom d'£rta//z VI. & îe comte de Genève qui s'appella Clément VIL fe difputèrent la tiare avec fureur. Ils partageaient l'Europe. Jeanne prit le parti de Clément qui rélidait dans Avignon. Durazjo ne voulant pas. attendre la mort naturelle de fa mère adoptive pour régner , s'engagea avec Brigano-Urbain,

Ce pape couronne Durai^o dans Rome, à condition que fon neveu Brigano aura la principauté de Capoue. Il excommunie , il

dépose la reine Jeanne • & pour jî mieux affurer la 'principauté de Capoue à fa famille , il I donne tous les biens de l'église aux principales maisons i Napolitaines. \

Le pape marche avec Dura^o vers Naples. L'or & g l'argent des églises fut employé à lever une armée. La ;|| reine ne peut être secourue , ni par le pape Clément qu'elle a reconnu , ni par le mari qu'elle a choisi ; à peine a-t-elle des troupes : elle appelle contre l'ingrat Duraço , un frère de Charles V. roi de France, suffi du nom d'Anjou ; elle l'adopte à la place de Durarzo.

Ce nouvel héritier de feutiz, Louis d'Anjou , arrive trop tard pour défendre sa bienfaitrice, ôc pour disputer le royaume qu'on lui donne.

Le choix que la reine a fait de lui, aliens encor ses sujets. On craint de nouveaux étrangers. Le pape & Charles Dura ^70 avancent. Othon de Brunsvick rassemble à la hâte quelques troupes , il est défait & prisonnier.

JDuraTjo entre dans Naples : six galères que la reine avait fait venir de son comté de Provence, & qui mouillaient sous le château de l'œuf, lui furent un secours inutile. Tout se faisait trop tard. La fuite n'était plus praticable. Elle tombe dans les mains de l'usurpateur. Ce prince, pour colorer sa barbarie , se déclara le vengeur

O lia Essai sur les mœurs.

de la mort à! André. Il consulta Louis de Hongrie , qui , toujours inflexible , lui manda qu'il fallait faire périr la reine de la même mort qu'elle avait donnée à son premier mari. Dura{o la fit étouffer entre deux matelas. On voit par-tout des crimes punis

par d'autres crimes. Quelles horreurs dans la famille de St. Louis
/

La poſtérké toujours juſte quand elle eſt éclairée , a plaint cette reine, parce que le meurtre de fon premier mari fut plutôt l'effet de fa faiblesſe que de fa méchanceté, vu qu'elle n'avait que dix-huit ans quand elle conſentit à cet attentat , & que depuis ce tems on ne lui reprocha ni débauche , ni cruauté , ni injuſtice. Mais ce ſont les peuples qu'il faut plaindre y ils furent les vi&imes de ces troubles. Louis , duc d'Anjou , enleva les tréſors du roi Charles V. fon frère , & appauvrit la France pour aller tenter inutilement de venger la mort de Jeanne , & pour 4, recueillir fon héritage. Il mourut bientôt dans la Foulle Ijl fans ſuccès & fans gloire, fans parti & fans argent.

Le royaume de Naples , qui avait commencé à fortir de la barbarie ſous le roi Robert , y fut replongé par tous ces malheurs, que le grand ſchifme aggravait encor. Avant de confidérer ce grand ſchifme d'Occident , que l'empereur Sigifmond éteignit, re-préſentons-nous quelle forme prit l'empire.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME

De Vempereur Charles IV. De la bulle d'or. Du retour du St. Siège d'A\ Catherine de Sienne , &c.

retour du St. Siège d'Avignon à Rome. De Sainte

'EMPIRE Allemand, (car dans les diffenſions qui accompagnèrent les dernières années de Louis de Bavière , il n'était plus d'empire Romain ,) prit enfin une forme un peu plus fiable ſous

Charles IV. de Luxembourg, roi de Bohême, petit-fils de Henri VII fit à Nuremberg cette fameuse constitution qu'on appelle la bulle d'or , à cause du sceau d'or qu'on nommait bulla jfc dans la baffe latinité. On voit aisément par-là pourquoi % les édits des papes sont appelés bulles. Le style de cette £# charte le rend bien de l'esprit du tems. Le jurifconsulte Bartole , l'un de ces compilateurs d'opinions qui tiennent encore lieu de loix , rédigea cette bulle. Il commence par un apostrophe à l'orgueil , à l'avarice , à la colère , à la luxure. On y dit qu' le nombre des sept électeurs est nécessaire pour s'opposer aux sept péchés mortels. On y parle de la chute des Anges du paradis terrestre , de Pompée & de César. On allure que l'Allemagne est fondée sur les trois vertus théologiques , comme sur la trinité.

Cette loi de l'empire fut faite en présence & du consentement de tous les princes, évêques , abbés, & même des députés des villes impériales , qui pour la première fois affilièrent à ces assemblées de la nation Teutonique. Ces droits des villes, ces effets naturels de la liberté , avaient commencé à naître en Italie , en Angleterre , en France & en Allemagne. On fait que les £ 3[électeurs furent alors fixés au nombre de sept. Les arche-

evêques de Mayence, de Cologne & de Trêves, en possession depuis long-tems d'élire des empereurs , ne souffrirent pas que d'autres évêques, quoiqu'aussi puissans , partageaient cette honneur. Mais pourquoi le duché de Bavière ne fut-il pas mis au rang des électors ? Et pourquoi la Bohême, qui originairement était un état fédératif de l'Allemagne, & qui par la bulle d'or n'a point d'entrée aux délibérations de l'empire , a-t-elle pourtant droit de suite dans l'élection ? On en voit la raison. Charles IV. était roi de Bohême, & Louis de Bavière avait été son ennemi.

On dit dans cette bulle composée par Bariole, que les sept électeurs étaient déjà établis, ils l'étaient donc, mais depuis fort peu de tems ; tous les témoignages antérieurs du treizième siècle & du douzième, font voir que jusqu'au temps de Iréderic II. les feigneurs & les prélats possédans les fiefs , élisaient l'empereur ; Si ce vers d'Hoved en est une preuve manifeste :

Eligit unanimis cleri procerumque voluntas.

La volonté unanime des feigneurs & du clergé fait les empereurs. Mais comme les principaux officiers de la maison étaient des princes puissans, comme ces officiers déclaraient celui que la pluralité avait élu, enfin , comme ces officiers étaient au nombre de sept , ils s'attribuèrent à la mort de Frédéric II le droit de nommer leur maître , & ce fut la seule origine des sept électeurs.

Originellement, un maître d'hôtel, un écuyer , un échanfon, étaient des principaux domestiques d'un homme ; & avec le tems ils s'étaient élevés en maîtres-d'hôtel, de l'empire Romain , en échanfons de l'empire Romain. C'est ainsi qu'en France, celui qui fournirait le vin du roi , s'appella grand bouteillier de France; son panetier , son échanfon , devinrent grands panetiers, grands échanfons de France , quoiqu'aiturément ces officiers ne fervaient ni pain , ni vin , ni viande à l'empire & à la

-o>rr<it\$&'wc- ' * ■ "' ■ " ' f?rr-

Chapitre XXVIII. a

France. L'Europe fut inondée de ces dignités héréditaires, de maréchaux , de grands veneurs, de chambellans d'une province. Il

n'y eut pas jusqu'au grand- maître des gueux de Champagne qui ne fut une prérogative de famille.

Au reste la dignité impériale, qui par elle-même ne donnait alors aucune puissance réelle , ne reçut jamais plus de cet éclat qui impose aux peuples , que dans la cérémonie de la promulgation de la bulle d'or. Les trois électeurs ecclésiastiques, tous trois archi-chanceliers , y parurent avec les sceaux de l'empire. Mayence portait ceux d'Allemagne ; Cologne , ceux d'Italie ; Trêves , ceux des Gaules. Cependant l'empire n'avait dans les Gaules que la vaine mouvance des restes du royaume d'Arles, de la Provence, du Dauphiné, bientôt après confondus dans le vaste royaume de France. La Savoie qui était à la maison de Maurienne , relevait de l'empire ; Hors la Franche-Comté, sous la protection impériale, était

indépendante. £|

L'empereur était nommé dans la bulle le chef du monde, caput orbis. Le dauphin de France, fils du malheureux Jean de France , affiliait à cette cérémonie , & le cardinal à'Albe prit place au dessus de lui; tant il est vrai qu'alors on regardait l'Europe comme un corps à deux têtes ; & ces deux têtes étaient l'empereur & le pape ; les autres princes n'étaient regardés aux dièces de l'empire & aux conclaves, que comme des membres qui devaient être des vassaux. Mais,, observez combien ces usages ont changé ; les électeurs alors cédaient aux cardinaux , ils ont depuis mieux senti le prix de leur dignité; les chanceliers ont long-tems pris le pas sur ceux qui avaient osé précéder le dauphin de France. Jugez après cela s'il est quelque chose de fixe en Europe.

On a vu ce que l'empereur possédait en Italie. Il n'était en Allemagne que souverain de ses états héréditaires. Cependant il parle dans sa bulle en roi despotique ; il y fait tout de sa certaine science & pleine

ai6 Essai sur les mœurs.

puijfanct , mots infoutenables à la liberté germanique, qui ne font plus fourrés dans les diètes impériales , où l'empereur s'exprime ainsi : Nous sommes demeurés d'accord avec les états , & les états avec nous. • Pour donner quelque idée du faite qui accompagna la cérémonie de la bulle d'or, il suffira de savoir que le duc de Luxembourg & de Brabant , neveu de l'empereur , lui servait à boire; que le duc de Saxe, comme grand maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, que l'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice; & que le comte Palatin porta les plats d'or sur la table , en présence de tous les grands de l'empire.

On eût pris Charles VI. pour le roi des rois. Jamais Constantin , le plus fastueux des empereurs , n'avait étalé des dehors plus éblouissants. Cependant Charles VI. tout empereur Romain qu'il affectait d'être , avait fait \$± ferment au pape Clément VI. avant d'être élu, que jji s'il allait jamais se faire couronner à Rome , il n'y coucherait pas seulement une nuit ,. & qu'il ne rentrerait jamais en Italie , sans la permission du St. Père ; & il y a encore une lettre de lui au cardinal Colombar, doyen du sacré collège, datée de l'an 1355, dans laquelle il appelle ce doyen, votre majesté.

Aussi laida-t-il à la maison de Visconti l'usurpation de Milan & de la Lombardie , aux Vénitiens Padoue , autrefois la souveraine de Venise, mais qui alors était sa fujette , ainsi que Vicence & Vé-

rone. Il fut couronné roi d'Aries dans la ville de ce nom , mais c'était à condition qu'il n'y réitérait pas plus que dans Rome. Tant de changemens dans les ufages & dans les droits , cette opiniâtreté à se confarver un titre, avec si peu de pouvoir, forment l'hiltoire du bas empire. Les papes [érigèrent en appellent Charlemagne ce enfuite les Oihons dans la faible Italie. Tous les papes le détruifirent autant qu'ils le 9' purent. Ce corps qui s'appellait & qui s'appelle encor

« -kJ»7û — ^==*rr^Z.{5^

9%&vZ r~' TH^Q- #.

^^!gilj. --j^fV,^

Chapitre XXVIII. 117 Q

le faint empire Romain, n'était en aucune manière, ni faint , ni Romain , ni empire.

Les électeurs dont les droits avaient été affermis par la bulle d'or de Charles IV. les firent bientôt valoir contre son propre fils , l'empereur Vencejlas , roi de Bohême.

La France & l'Allemagne furent affligées à la fois d'un fléau fans exemple. Le roi de France & l'empereur avaient perdu presque en même tems l'usage de la raifon. D'un côté , Charles VI. par le dérangement de (es organes , caufait celui de la France ; de l'autre, Vencejlas, abruti par les débauches de la table , laifTait l'empire dans l'anarchie, Charles VI. ne fut point déposé. Ses parens défolèrent la France en son nom ; mais les barons de Bo-

hême enfermèrent Vencejlas , qui fe fauva un jour tjud nud de fa priion , & les électeurs en Allemagne ie ,1 déposèrent juridiquement par une fentence publique. La Jk fentence porte feulement qu'il eft déposéé comme: wgil- ù\ gent , inutile , dijjipateur & indigne. S

On dit que quand on lui annonça fa dépositien , il ik écrivit aux villes impériales d'Allemagne, qu'il n'exigeait i» d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques ton- ij neaux de leur meilleur vin.

L'état déplorable de l'Allemagne femblait laiffer le j| champ libre aux papes en Italie. Mais les républiques & les principautés qui s'étaient élevées , avaient eu le tems de s'affermir. Depuis Clément V. Rome était étrangère aux papes. Le Limoufin Grégoire XI. qui enfin j transféra le St. Siègè à Rome , ne favait pas un mot d'italien.

Ce pape avait de grands démêlés avec la république de Florence , qui établirait alors fon pouvoir en Italie. Florence s'était liguée avec Bologne. Grégoire, qui pat l'ancienne conceffion de Matkilde , fe prétendait feigneur jt immédiat de Bologne, ne fe borna pas à fe venger par jj des cenfures. Il épuifa fes tréfors pour payer les condot- W tieri , qui louaient alors des troupes à qui voulaient les j«.

m ^jittsv ' ■ """"""• T=====^77^li^g: ^s;;;=s;:=-" — -*— —tï-r/^A " «.

ai8 Essai sur l 'es mœurs. £3

^ _ Il

acheter. Les Florentins voulurent s'accommoder & mettre les papes dans leurs intérêts. Ils crurent qu'il leur importait que le pontife réfidât à Rome. Il fallut donc persuader Grégoire de quitter Avignon. On ne peut concevoir comment , dans des tems où les esprits étaient û éclairés sur leurs intérêts , on employait des refforts qui paraiiTent aujourd'hui fi ridicules. On députa au pape Stt. Catherine de Sienne, non-seulement femme à révélations, mais qui prétendait avoir épousé Jesus-Christ folemnellement , & avoir reçu de lui à son mariage un anneau & un diamant. Pierre de Capoue son confesseur , qui a écrit sa vie , avait vu la plupart de ses miracles : J'ai été témoin , dit-il , qu'elle fut un jour transformée en homme , avec une petite barbe au menton ; & cette figure, en laquelle elle fut subitement changée, était celle de Jesus-Christ même. Telle était l'ambassadrice ^, que les Florentins députèrent. On employa d'un autre côté les révélations de Ste. Brigitte née en Suède , mais établie à Rome , & à laquelle un ange diâa plusieurs lettres pour le pontife. Ces deux saintes divifiées furent tout le reste, se réunirent pour ramener le pape à Rome. Brigitte était la sainte des cordeliers , & la Vierge lui révélait qu'elle était née immaculée ; mais Catherine était la sainte des dominicains , & la Vierge lui révélait qu'elle était née dans le péché. Tous les papes n'ont pas été des hommes de génie. Grégoire était-il simple ? Fut-il ému par des machines proportionnées à son entendement ? Se conduisit-il par politique ou par faiblesse ? Il céda enfin , & le St. Siècle fut transféré d'Avignon à Rome, au bout de soixante - douze ans ; mais ce ne fut que pour plonger l'Europe dans de nouvelles diffentions.

#7^yre;r~r~11~ ' g^^^^Tr^^^^-^^s^^JgT^^^^

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME

Grand schisme d'Occident.

Le St. Siège ne possédait alors que le patrimoine de St. Pierre en Toscane, la campagne de Rome, le pays de Viterbe & d'Orviete, la Sabine, le duché de Spolète, Bénévent , une petite partie de la marche d'Ancone. Toutes les contrées réunies depuis à son domaine, étaient à des seigneurs vicaire de l'empire ou du siège papal. Les cardinaux s'étaient mis depuis 1138 , en possession d'exclure le peuple & le clergé de l'élection des pontifes , & depuis là il fallait avoir les deux tiers des voix pour être canoniquement élu. Il n'y avait à Rome , au temps dont je parle , que seize cardinaux , onze Français , un Espagnol & quatre Italiens. Le peuple Romain , malgré son goût pour la liberté , malgré son aversion pour ses seigneurs , voulait un pape qui résidât à Rome, parce qu'il haïssait beaucoup plus les ultramontains que les papes , & surtout parce que la présence d'un pontife attirait à Rome des richesses. Les Romains menacèrent les cardinaux de les exterminer , s'ils leur donnaient un pontife étranger. Les électeurs épouvantés , nommèrent pour pape Brigano , évêque de Barri, Napolitain, qui prit le nom d' Urbain. C'était un homme impétueux & farouche , par cela même peu propre à une telle place. A peine fut-il intronisé , qu'il déclara dans un consistoire qu'il ferait justice des rois de France & d'Angleterre, qui troublaient , disait-il , la chrétienté par leurs querelles. Ces rois étaient Charles le Sage & Edouard III. Le cardinal de la Grange , non moins impétueux que le pape , le menaçant de la même manière , lui dit , qu'il avait menti;

a\ & ces trois paroles plongèrent l'Europe dans une discorde

31 de quarante années.

iao Essai sur les Mœuns, £]

L3 plupart des cardinaux, les Italiens même , choqués de l'humour féroce d'un homme fi peu fait pour gouverner , se retirèrent dans le royaume de Napîes. Là, ils déclarent que l'éleclien du pape , faite avec violence , est nulle de plein droit. Ils procèdent unanimement à l'élection d'un nouveau ponrife. Les cardinaux Français eurent alors la fatifsaction assez rare de tromper les cardinaux Italiens. On promet la tiare à chaque Italien en particulier, & ensuite on élut Robert fils d'Amédée, comte de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Alors l'Europe se partagea. L'empereur Charles IV. l'Angleterre, la Flandre, la Hongrie reconnurent Urbain , à qui Rome & l'Italie obéissaient. La France, l'Ecosse, la Savoie , la Lorraine furent pour Clément. Tous les ordres religieux se divisèrent , tous les docteurs écrivirent, toutes les universités donnèrent des décrets. Les deux papes se traitaient mutuellement d'usurpateurs & d'Ante-Christes ; ils se s'excommuniaient réciproquement. Mais ce qui devint réellement funeste , on se battit avec la double fureur d'une guerre civile et d'une guerre de religion. Des troupes Gasconnes & Bretonnes , levées par le neveu de Clément y marchent en Italie, & s'emparent de Rome; ils y tuent , dans leur première furie , tout ce qu'ils rencontrent ; mais bientôt le peuple Romain , se ralliant contre eux , les extermine dans ses murs , & on y égorge tout ce qu'on trouve de prêtres Français. Bientôt après , une armée du pape Clément , levée dans le royaume de Napîes , se présente à quelques lieues de Rome , devant les troupes d'Urbain.

Chacune des armées portait les clefs de St. Pierre sur ses drapeaux. Les Clémentins furent vaincus. Il ne s'agissait pas seule-

ment de l'intérêt de ces deux pontifes. Urbain , vainqueur , qui defflinait une partie du royaume de Napîes à fon neveu , en dépo-féda la reine Jeanne , protectrice de Clément , laquelle régnait depuis long-tems dans Napîes , avec des fuccès divers & une gloire fouillée, h

^ggpfc— M, ■ ^y». ■ ■ ^ng^1 .

3 C h a p i t R e XXIX. aai S .

Nous avons vu cette reine aflaffinée par fon coufin Charles de Dura~<p , avec qui Urbain voulait partager le royaume de Naples. Cette ufurpateur devenu poflefleur tranquille, n'eut garde de tenir ce qu'il avait promis à un pape qui n'était pas a fiez puiflant pour l'y contraindre.

Urbain plus ardent que politique , eut l'imprudence d'aller trouver fon variaï, fans être le plus fort & mal accompagné. L'ancien cérémonial obligeait le roidebaifer les pieds du pape & de tenir la bride de fon cheval. Duras ne fit qu'une de ces deux fondions ; il prit la bride , mais ce fut pour conduire lui-même le pape en prifon. Urbain fut gardé quelque tems prifonnier à Naples , négociant continuellement avec fon vaflal, & traité tantôt avec refpecl, & tantôt avec mépris. Le pape s'enfuit de fa prifon, & fe retira dans la petite ville de Nccéra. Là, il afiembla bientôt les débris de fa cour. Ses cardinaux & quelques évêques , laffés de fon humeur farouche , & plus encor <le fes infortunes , prirent dans Nocéra desmeasures pour le quitter & pour élire à Rome un pape plus digne de l'être. Urbain , informé de leur deifein , les fit tous appliquer en fa préférence à la torture. Bientôt obligé de s'enfuir de Naples & de fe retirer dans la ville de Gènes , qui lui envoya quelques galères , il traîna à fa fuite ces cardinaux & ces

évêques effroyés & enchaînés. Un des évêques , demi-mort de la question qu'il avait soufferte , ne pouvant gagner le rivage affez tôt au gré du pape , il le fit égorger sur le chemin. Arrivé à Gènes , il se délivra par divers supplices de cinq de ces cardinaux prisonniers. Les C'algula & les Néron avaient fait des actions à-peu-près semblables, mais ils furent punis, & Urbain mourut paisiblement à Rome. Sa créature & son persécuteur , Charles de Durazzo , fut plus malheureux; car étant allé en Hongrie pour envahir la couronne qui ne lui appartenait point , il y fut arrêté.

Après la mort d' Urbain , cette guerre civile paraît devoir s'éteindre ; mais les Romains étaient bien loin de le croire*

— (frises,

aaa Essai sur les mœurs.

reconnaître Clément. Le schisme se perpétua des deux côtés. Les cardinaux Urbanisés élurent Perin Tomafel ; & ce Vérin Tomafel étant mort , ils prirent le cardinal Méliorati. Les Clémentins firent succéder à Clément , mort en 1394, Pierre Lima, Aragonois. Jamais pape n'eut moins de pouvoir à Rome que Méliorati : & Pierre Luna fut bientôt dans Avignon qu'un fantôme. Les Romains, qui voulurent encore rétablir leur gouvernement municipal , chassèrent Méliorati , après bien du sang répandu , quoiqu'ils ne le reconnussent pour pape ; & les Français, qui avaient reconnu Pierre Lima , l'affilièrent dans Avignon même , & l'y tinrent prisonnier.

Les états-généraux de France avaient pris dans ces temps funestes une résolution si saine , qu'il est surprenant que toutes les autres nations ne l'imitassent pas. Ils ne reconnurent aucun pape. Chaque diocèse se gouverna par son évêque : on ne paya

point d'annates , on ne reconnut ni réierves ni exemptions ; & Rome alors dut craindre que cette administration, qui dura quelques années , ne fubfiât toujours.

Lima , avant ion élection , avait promis de fe démettre pour le bien de la paix , & n'en voulait rien faire. Un noble Vénitien , nommé Corario , qu'on élut à Rome , fit le même ferment , qu'il ne garda pas mieux. Les cardinaux de l'un & de l'autre parti , fatigués des querelles générales & particulières que la difpute de la tiare traînait après elle, convinrent enfin d'aiTembler a Pife un concile général. Vingt-quatre cardinaux , vingt-fix archevêques, cent quatre-vingt-douze évêques , deux cent quatrevingt-neuf abbés , les députés de toutes les univerfités , ceux des chapitres de cent deux métropoles, trois cents docteurs de théologie , le grand-maître de Malthe , & les ambaffadeurs de tous les rois , affilièrent à cette affemblée. On y créa un nouveau ppe , nommé Pierre Philargi , Alexandre V. Le fruit de ce grand concile fut d'avoir trois papes ou antipapes , au lieu de deux. L'em-

^7^'^'■' — ; — nr^v^r

3 Chapitre XXIX. 22,3

pereur Robert ne voulut point reconnaître ce concile , & tout fut plus brouillé qu'auparavant.

On ne peut s'empêcher de plaindre le fort de Rome. On lui donnait un évêque & un prince malgré elle : des troupes Françaises, fous le commandement de Tannegui du Châtel , vinrent encor la ravager pour lui faire accepter fon troifième pape. Le Vénitien Corario porta fa tiare à Gayette , ious la prote&ion du fi's de Charles de Dura^o que nous nommons Lancelot, qui régnaît alors à Naples; & Fierre Lima transféra fon fiége à Perpignan.

Rome fut faccagée , mais fans fruit, pour le troisième pape- il mourut en chemin ; & la politique qui régnait alors, fut caufe qu'on le crut empoifonné.

Les cardinaux du concile de Pife , qui Pavaient élu, s' étant rendus maîtres de Rome, mirent à fa place Balthazar Colonna , Napolitain. C'était un homme de guerre ; il avait été corfaire , & s'était fignalé dans les troubles que la querelle de Charles de Dura^o & de la rnaifon à'Aa- . jou excitait encor ; depuis légat en Allemagne , il s'y était enrichi en vendant des indulgences. Il avait enfuite acheté aflez cher le chapeau de cardinal , & n'avait point acheté moins chèrement fa concubine Catherine, qu'il avait enlevée à fon mari. Dans les conjonctures où était Rome , il lui fallait peut-être un tel pape. Elle avait plus befcin d'un foldat que d'un théologien.

Depuis Urbain VI. les papes rivaux négociaient , excommuniaient & bornaient leur politique à tirer quelque argent. Celui-ci fit la guerre. Il était reconnu de la France & de la plus grande partie de l'Europe fous le le nom de Jean XXIII. Le pape de Perpignan n'était pas à craindre, c?lui de Gayette 1 était, parce que le roi de Naples le protégeait. Jean XXIII. affemble des troupes , publie une croifade contre Lancelot, roi de Naples, arme le prince Louis d'Anjou, auquel il donne l'inveihture de Naples. On fe bat auprès de Garillan. Le parti du pape eft victorieux ; mais la reconnaillance n'étant pas

IZd. ESSAT SUR iTîrS M (EUR S. £j

une vertu de fouverain , & la raifon d'érat étant plus forte que tout le refte , le pape ôte l'investiture à fon bienfaiteur & a fon

vengeur , Louis d'Anjou*, il reconnaît Lancelot fon ennemi pour roi , à condition qu'on lui livrera le Vénitien Corario.

Lancelot, qui ne voulait pas que Jean XXI^{er}. fût trop puifant, biffa échapper le pape Corario. Ce pontife errant fe retira dans le château de Rimini chez Malatefta, l'un des petits tyrans d'Italie. C'elî-làque , ne fubfiftant que des aumônes de ce feigneur, & n'étant reconnu que du duc de Bavière, il excommuniait tous les rois, & parlait en maître de la terre.

Jean XXIII. feul pape de droit , puifqu'il avait. été créé, reconnu à Rome par les cardinaux du concile de Pife , & qu'il avait fuccédé au ponrife élu par le même J concile , était encor le feul pape en effet. Mais comme 2 il avait trahi fon bienfaiteur Louis d'Anjou , le roi de S"; Napîes Lancelot , dont il était le bienfaiteur, le trahit de même.

Lancelot victorieux , voulut régnera Rome. Il furprit cette malheureufe ville. Jean tXXIIL eut à peine le tcms de fe fauver. Il fut heureux qu'il y eût alors en Italie des villes libres. Se mettre, comme Corario, entre les mains d'un des tyrans , c'était fe rendre efclave. Il fe jeta entre les bras des Florentins, qui combattirent à la fois contre Lancelot, pour leur liberté & pour le pape. Lancelot allait prévaloir. Le pape fe voyait affiéé dans Bologne. Il eut recours alors à l'empereur Sigîfmond , qui était defcendu en Italie pour conclure un trâuéavec les Vénitiens. Sipjfmond , comme empereur , devait s'agrandir fur l'abaiſſement des papes , & était l'ennemi naturel de Lancelot, tyran de l'italie. Jean XXIII. propoſe à l'empereur une ligue & un concile ; la ligue , pour chaſſier l'ennemi commun ; le cpîjcilej pour affermir fon droit au pontificat. Ce concile ^i_ était même devenu néceſſaire. Celui de Pife l'avait indi-

ÏJ^ c!ue' Q]

O CHAPITRE XXX. Iù.% \((

que au bout de trois ans. Sigifmond & Joz/z XXïIL le convoquent dans la petite ville de Confiance , mais Ztf/zce/or oppo-
pofait fes armes viclorieufes à toutes ces négociations. Il n'y avait
qu'un coup extraordinaire qui en pût délivrer le pape & l'empereur.
Lancelot mourut à l'âge de trente ans , dans des douleurs aiguës &
fubites , & les poifons parlaient alors pour fréquent.

Jean XXIII. défait de fon ennemi , n'avait plus que l'empereur
& le concile à craindre. Il eût voulu éloigner ce fénat de l'Europe,
qui peut juger les pontifes. La convocation était annoncée, l'empereur
la prefiaît , &: tous ceux qui avaient droit d'y affifler , fe
hâtaient d'y venir jouir du titre d'arbitres de la chrétienté.

CHAPITRE TRENTIEME

Concile de Confiance.

Ur le bord occidental du lac de Confiance, îa ville de ce nom
fut bâtie , dit-on, par Cqnjîantin. Sigifmond la choifit pour être le
théâtre où cette fcène devait fe parler. Jamais afTemblée n'avait
été plus nombreufe que celle de Pife. Le concile de Confiance le
fut davantage.

Outre la foule des prélats & des docteurs , il y eut cent vingt-
huit grands vafiaux de l'empire. L'empereur y fut prefque toujours
présent. Les électeurs de Mayence , de Saxe, du Palatinat ,
de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche & de Siléfie y affi

fièrent ; vingt-sept ambassadeurs y représentèrent leurs souverains ; chacun y dépensa de luxe & de magnificence ; on en peut juger par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'y établir avec leurs ouvriers pendant la tenue du concile. On y compta cinq cents joueurs d'instruments , qu'on appelait alors ménestriers , & sept cent dix-huit courtisanes , §~5 Enfin les mœurs. Tom. II. p f-jl

O 226 Essai sur les mœurs.

jjl .

fous la protection du magistrat. Il fallut bâtir des cabanes de bois pour loger tous ces esclaves du luxe & de l'incontinence , que les seigneurs & non les pères du concile traînaient après eux. On ne rougissait point de cette coutume, elle était autorisée dans tous les états, comme elle le fut autrefois chez presque tous les peuples de l'antiquité. Au relie l'église de France donnait à chaque archevêque député au concile , dix francs par jour, (qui reviennent environ à cinquante de nos livres,) huit à un évêque , cinq à un abbé , & trois à un docteur.

Avant de voir ce qui se passa dans ces états de la chrétienté , je dois me rappeler en peu de mots quels étaient alors les principaux princes de l'Europe, & en quels termes étaient leurs dominations.

Sigismond joignait le royaume de Hongrie à la dignité d'empereur. Il avait été malheureux contre le fameux Bajazet, sultan des Turcs. La Hongrie épuisée, & l'Allemagne divisée, étaient menacées du joug mahometan. Il avait encore eu plus à souffrir de ses sujets que des Turcs. Les Hongrois l'avaient mis en prison , & avaient offert la couronne à Lancelot , roi de Naples. Echappé de

fa prifon, il s'était établi jcn Hongrie, & enfin avait été choifi pour chef de l'empire.

En France, le malheureux Charles Vi. tombé en frénésie, avait le nom de roi ; (es parens, occupés à déchirer la France , en étaient moins attentifs au concile; mais ils avaient intérêt que l'empereur ne parût pas le maître de l'Europe.

Ferdinand régnait en Arragon , & s'intéressait pour son pape Pierre Lima.

Jean IL roi de Camille, n'avait aucune influence dans les affaires de l'Europe ; mais il suivait encore le parti de Lima , & la Navarre s'était rangée à son obéissance.

Henri V. roi d'Angleterre , occupé , comme nous le verrons , de l'a conquête de la France , souhaitait que le

$$^{\wedge}Cj^{\wedge}^{\wedge}==^{\wedge}-' - g^{\wedge}^{\wedge}w^{-*}-1-1' \bullet \bullet^{\wedge}^{\wedge}=3- - ^{rr}^{\wedge}A |H$$

Chapitre XXX. iij

pontificat déchiré & avili , ne pût jamais ni rançonner l'Angleterre, ni se mêler des droits des couronnes.

Rome délivrée des troupes Françaises , maîtresses pourtant encore du château de St. Ange , & retournée sous l'obéissance de Jean XXIII. n'aimait point son pape, & craignait l'empereur.

Les villes d'Italie divisées , ne mettaient presque point de poids dans la balance. Venise, qui aspirait à la domination de l'Italie, profitait de ses troubles & de ceux de l'Église.

Le duc de Bavière , pour jouer un rôle, protégeait le pape Corario réfugié à Rimini ; & Frédéric , duc d'Autriche , ennemi fecret de l'empereur , ne fongeoit qu'à le traverser-

Sigifmond fe rendit maître du concile , en mettant des foldats autour de Confiance pour la fureté des pères. Jean XXIII. eut bien mieux fait de retourner à Rome , on il pouvait être le maître, que de s'aller mettre enrre p» les mains d'un empereur qui pouvait le perdre. Il fe ligua avec le duc d'Autriche , l'archevêque de Mayence & le duc de Bourgogne ; & ce fut ce qui le perdit. L'empereur devint fon ennemi. Tout pape légitime qu'il étoitj on exigea de Ini qu'il cédât la tiare, auffi-bien que Lima & Corario. Il le promit folemnellement , & s'en repentit le moment d'après. Il fe trouvait prifonnier au milieu du concile même auquel il préfidait. Il n'avait plus de reffource que dans la fuite, L'empereur le faifait obferver de près. Le duc d'Autriche ne trouva pas de meilleur moyen pour favorifer l'évaïion du pipe, que de donner au concile le fpec~tacle d'un tournoi. Le pipe au mi!i u du tumulte de la fête , s'enfuit , déguifé en portillon. Le duc d'Autriche part un moment après lui. Tous deux fe retirent dans une partie de la SuifTe qui appartenait encor à la maifon Autrichienne. Le pape devait être protégé par le duc de Bourgogne , puiffant par fes états & par l'autorité qu'il avait en France. Un nouveau fchifme ÎÔ , P a p

L3 aa8 Essai sur les mœurs.

allait recommencer. Les chefs d'ordre, attachés au pape, fe retirèrent déjà de Confiance ; & le concile , par le fort des événemens, pouvait devenir une aflemblée de rebelles. Sigijj nond, malheureux en tant d'occafions , rêuffit en celle-ci. Il avait des troupes prêtes. Il fe faifit des terres du duc d'Autriche en Alfa ce, dans le Tirol , en Suiiie. Ce prince, retourné au concile, y de-

mande à genoux fa grâce à l'empereur. Il lui promet, en joignant les mains, de ne rien entreprendre jamais contre fa volonté. Il lui remet tous fes états , pour que l'empereur en difpofe en cas d'infidélité. L'empereur tendit enfin la main au duc d'Autriche, & lui pardonna, à condition qu'il lui livrerait laperfonnedu pape.

Le pontife fugitif eu faifi dans Fribourg, & transféré dans un château voifin. Cependant le concile inftruit fon procès.

On l'accufe d'avoir vendu les bénéfices & des reliques, d'avoir empoifonné le pape fon prédéceiTeur , d'avoir fait maflacrer plusieurs perfonnes ; l'impiété la plus îcencieufe , la débauche la plus outrée , la fodcmie , le blafphême , lui furent imputés ; mais on fupprima cinquante articles du procès-verbal, trop injurieux au pontificat. Enfin, en préfence de l'empereur, on lut la fenfence de dépoſition. Cette fentence porte que le concile fe réferve le droit de punir le pape pour fes crimes , fuivant la juſtice ou la miféricorde.

Jean XXIII. qui avait eu tant de courage quand il s'était battu autrefois fur mer & fnr terre, n'eut que de la réſignation quand on lui vint lire fon arrêt dans fa prifon. L'empereur le garda trois ans prifonnier dans Manheim , avec une rigueur qui attira plus de compaſſion fur ce pontife, que fes crimes n'avaient foule vé comte lui de haine.

On avait dépoſéle vrai pape. On voulut avoir les renonciations de ceux qui prétendaient l'être. Corario en- Jj. voya la Tienne ; mais le fier Efpagnol Lima ne voulut

Chapitre XXX. a

jamais plier. Sa déposition dans le concile n'était pas une affaire ; mais c'en était une de choisir un pape. Les cardinaux réclamaient le droit d'élection ; & le concile représentant la chrétienté, voulait jouir de ce droit. Il fallait donner un chef à l'église & un souverain à Rome. Il était juste que les cardinaux , qui font le conseil du prince de Rome , & les pères du concile qui avec eux représentent l'église, jouissent tous du droit de suffrage. Trente députés du concile joints aux cardinaux , élurent d'une commune voix, Othon Colonne , de cette même maison de Colonne, excommuniée par Boniface VI il. jusqu'à la cinquième génération. Ce pape , qui changea son beau nom contre celui de Martin, avait les qualités d'un prince & les vertus d'un évêque.

Jamais pontife ne fut inauguré plus pompeusement. Il marcha vers l'église , monté sur un cheval blanc , dont

l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenaient les rênes.

^ Une foule de princes & un concile entrèrent fermaient la marche. On leur couronna de la triple couronne que les papes portaient depuis environ deux siècles.

Les pères du concile ne s'étaient pas d'abord attendus pour détrôner un pontife ; mais leur principal objet avait paru être de réformer toute l'église. C'était surtout le but du fameux Gerfon , & des autres députés de l'université de Paris.

On avait crié pendant deux ans dans le concile contre les annates, les exemptions, les réserves , les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome, contre tous les vices dont l'église était inondée. Quelle fut la réforme tant attendue ? Le

p;:pe Martin déclara 1°. Qu'il ne fallait pas donner d'exemptions fans connaiflance de caufe. 1°. Qu'on examinerait les bénéfices réunis. 3°; Qu'on devait difpofer félon le droit public des revenus des églifes vacantes. 40. IL défendit 'inutilement la fimonie. 50. Il voulut que ceux qui auraient des bénéfices, fufTent tonfurés. 6°. Il défendit qu'Gn. dît la

S^g^-as- m^SJ/j— : .^**ftgffi

g 2.30 Essai sur les mœurs. ^

meffe en habit féculier. Ce font-!à les loix quifurent promulguées par l'affemblée la plus folemnelle du monde.

Gerfon eut même beaucoup de peine à obtenir la condamnation de ces propofitions , qu'il y a des cas où l'affaffinat eft une action vertueufe , beaucoup plus méritoire dans un chevalier que dans un é~uyer, & beaucoup plus dans un prince que dans un chevalier. Cette doctrine de l'affaffinat avait été foutenue par un nommé Jean Petit, docteur de l'univerfité de Paris, à l'occafion du meurtre du propre frère da roi. Le concile éluda longtems la requête de Gerfon. Enfin il fallut condamner cette doctrine du meurtre ,• mais ce fut fans nommer le cordelier Jean Petit.

Voilà l'idée que j'ai cru me devoir faire de tous les objets politiques qui occupèrent le concile de Confiance. Les bûchers que le zèle de la religion alluma, font d'une autre eipèce.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME

De Jean Hus , «S- de Jérôme de Prague.

Out ce que nous avons vu dans ce tableau de Vhifto ire générale, montre dans quelle ignorance avait croupi les peuples de l'Occident. Les nations founifex aux Romains , étaient devenues barbares dans le déchirement de l'empire , & les autres l'avaient toujours été. Lire & écrire était une science bien peu commune avant Frédéric II & le fameux bénéfice de clergie , par lequel un criminel condamné à mort , obtenait sa grâce , en cas qu'il sût lire , est la plus grande preuve de l'abrutissement de ces tems. Plus les hommes étaient grossiers, plus la science & sur-tout la science de la religion , avait donné 3e sur eux au clergé & aux religieux , cette autorité natu- ;

Chapitre XXXI

relie que la supériorité des lumières donne aux maîtres sur les disciples. De cette autorité naquit la puissance. Il n'y eut point d'évêque en Allemagne & dans le Nord qui ne fût souverain ; nul en Espagne , en France , en Angleterre, qui n'eût , ou ne disputât les droits régaliens. Presque tout abbé devint prince ; & les papes , quoique persécutés, étaient les rois de tous ces souverains. Les vices attachés à l'opulence , & les défauts qui fuient l'ambition, ramenèrent enfin la plupart des évêques & des abbés à l'ignorance des Laques. Les universités de Bologne , de Paris, d'Oxford, fondées vers le treizième siècle, cultivèrent cette science qu'un clergé trop riche abandonnait.

Les docteurs à ces universités , qui n'étaient que docteurs , éclatèrent bientôt contre les scandales du règne du clergé ; & l'en-

vie de se signaler , les porta à examiner des myffères, qui pour le bien de la paix , devaient être

|X toujours derrière un voile.

Celui qui déchira le voile avec le plus d'emportement , fut Jean Wiclef, docteur de l'université d'Oxford. Il prêcha , il écrivit, tandis qu'Urban V. & Clément défolaient l'Église par leur schisme , & publiaient des écrits l'un contre l'autre. Il prétendit qu'on devait faire pour toujours ce que la France avait fait un temps, ne reconnaître jamais de pape. Cette idée fut embrassée par beaucoup de seigneurs indignés dès long-temps de voir l'Angleterre traitée comme une province de Rome ; mais elle fut combattue par tous ceux qui partageaient le fruit de cette fourmilion.

Wicleff moins protégé dans sa théologie que dans sa politique. Il renouvela les anciens sentiments proférés dans Birengzr. Il soutint qu'il ne faut rien croire d'impossible si ce n'est de contradictoire , qu'un accident ne peut lubrifier sans sujet , qu'un même corps ne peut être à la fois tout entier en cent mille endroits, que ces idées monstrueuses étaient capables de détruire la foi dans l'esprit de

quiconque a conservé une étincelle de raison , qu'en un mot le pain & le vin de l'eucharistie demeurent du pain & du vin. Il voulut détruire la confession introduite dans l'Occident , les indulgences par lesquelles on vendait la justice de Dieu, la hiérarchie éloignée de sa simplicité primitive. Ce que les Vaudois enseignaient alors en secret, il l'enseignait en public; & à peu de chose près sa doctrine était celle des protestants , qui parurent plus d'un siècle après lui , & de plus d'une société établie longtemps auparavant.

Sa doctrine fut réprimée par l'université d'Oxford, par les évêques & le clergé, mais non étouffée. Ses manuscrits, quoique mal digérés & obscurs, se répandirent par une seule curiosité qu'inspiraient le sujet de la querelle & la hardiesse de l'auteur, de qui les mœurs irrépréhensibles donnaient du poids à ses opinions. Ces ouvrages pénétrèrent en Bohême, pays naguère barbare, qui de l'ignorance la plus grossière, commençait à parler à cette autre espèce d'ignorance qu'on appelait alors érudition.

L'empereur Charles IV. législateur de l'Allemagne & de la Bohême, avait fondé une université dans Prague, sur le modèle de celle de Paris. Déjà on y comptait, à ce qu'on dit, près de vingt mille étudiants au commencement du quinzième siècle. Les Allemands avaient trois voix dans les délibérations de l'académie, & les Bohémiens une seule. Jean Eus, né en Bohême, devenu bachelier de cette académie, & confesseur de la reine Sophie de Bavière femme de Venceslas, obtint de cette reine que ses compatriotes au contraire eussent trois voix, & les Allemands une seule. Les Ailemans irrités se retirèrent; & ce furent autant d'ennemis irréconciliables que se fit Jean Hus. Il reçut dans ce tems-là quelques ouvrages de Wiclef; il en rejeta constamment la doctrine, mais il en adopta tout ce que la bile de cet Anglais avait répandu contre les scandales des papes & des évêques, contre celui des excommunications lancées avec tant de légèreté

%yi': ""fcWfri ■ 2&%3è

Chapitre XXXI. 2.33 Ç

& de fureur; enfin contre toute puiffTance ecciéfiaflique , dont Wiclef ni lui ne diftinguèrent pas les droits & les ufurpations. Par-là il fe fit de bien plus grands ennemis ; mais auffi il fe concilia beaucoup de protecteurs , & furtout la reine qu'il dirigeait. On l'accufa devant le pape Jean XXIII. & on le cita à comparaître vers l'an 141 1. Il ne comparut point. On affembla cependant le concile de Confiance , qui devait juger les papes & les opinions des hommes. Il y fut cité. L'empereur lui-même écrivit en Bohême , qu'on le fit partir pour venir rendre compte de fa doctrine.

Jean Hus\ plein de confiance , alla au concile, où ni lui ni le pape n'auraient dû aller. Il y arriva , accompagné de quelques gentilshommes Bohémiens & de plufieurs de fes difciples, & ce qui eft très-effentiel , il ne s'y rendit que muni d'un fauf-conduit de l'empereur , daté du 18 O&obre 141 4; fauf-conduit le plus favorable & le plus ample qu'on puiffe jamais donner , & par lequel l'empereur le prenait dans fa fauvegarde pour fon voyage , fon féjour & fon retour. A peine fut-il arrivé qu'on l'emprifonna ; & on infirmât fon procès en même tems que celui du pape. Il s'enfuit comme ce pontife , & fut arrêté orame lui. L'un & l'autre furent gardés quelque tems dans la même prifon.

Enfin il comparut plufieurs fois , chargé de chaînes. On l'interogea fur quelques paffages de Ces écrits. Il faut l'avouer, il n'y a perfonne qu'on ne puiffe perdre en interprétant fes paroles. Quel docteur, quel écrivain e(\: en fureté de fa vie , fi on condamne au bûcher quiconque .dit « qu'il n'y a qu'une égiife catholique, qui renferme » dans fonfein tous les prédeflinés ; qu'un réprouvé n'efl » pas de cette égiife ; que les feigneurs temporel-; doi- »

vent obliger les prêtres à observer la loi ; qu'un mau- » vais pape n 'eft pas le vicaire de JesUS-ChuiST ?

Voila quelles étaient les proportions de Jean Hus. Il les expliqua toutes d'une .manière qui pouvait obtenir fa j|

grâce ; mais on les entendait de la manière qu'il fallait pour le condamner. Un père du concile lui dit : Si vous necroye^pas l'univerfel à parte rei , vous ne croye^ pas la préfence réelle. Quel raisonnement , & de quoi dépendait alors la vie des hommes ! Un autre lui dit : Si le [acre concile prononçait que vous êtes borgne , en vain ferieçvous pourvu de deux bons yeux > il faudrait vous confejfer borgne.

Jean Hus n'adoptait aucune des propofitions de Wiclefy qui féparent aujourd'hui les proteftans de l'églife romaine. Cependant il fut condamné à expirer dans les flammes. En cherchant la caufe d'une telle exécution , je n'ai jamais pu en trouver d'autre que cet efprit d'opiniâtreté qu'on puife dans les écoles. Les pères du concile voulaient abfolument que Jean Hus fe retraclât ; & Jean Hus , perfuadé qu'il avait raifon, ne voulait point avouer qu'il <m s'était trompé. L'empereur touché de compaffion , lui ^; dit : « Que vous coûte-t-il d'abjurer des erreurs qui vous » font fauffement attribuées? Je fuis prêt d'abjurer à » l'inftant toutes fortes d'erreurs : s'enfuit-il que je les » aie tenues .' » Jean Hus fut inflexible. 11 fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général , & fe retrader d'une erreur. Il aima mieux être brûlé, que de convenir qu'il avait eu tort.

Le concile fut auifi inflexible que lui; mais l'opiniâtreté de courir à la* mort a <rait quelque chofe d'héroïque : celle de l'y condamner était bien cruelle. L'empereur , malgré la foi du fauf-

conduit , ordonna à l'éléateur Palatin de le faire traîner au fup-
plice. Il fut brûlé vif en préférence deréiecleur même, & loua Dieu
jufqu'à ce que la flamme étouffât fa voix.

Quelques mois après , le concile exerça encor la même févérité
contre Hiéronyme , difcipîe & ami de Jean Hus , que nous appe-
lions Jérôme de Prague. C'était un homme bien fupérieur à Jean
Hus en efprit & en éloquence. Il avait d'abord foufcrit à la
condamnation de la doctrine de

& fc)W*sw? ■Jt- — ' — ' — nr^fâ&t^ ■ ■ ■-' "nrë,

Chapitre XXXI

fon maître; m.is ayant appris avec quelle grandeur d'ame Jean.
Hus était mort , il eut honte de vivre. Il fe rétracta publiquement
8c fut envoyé au bûcher. Voggio Florentin , fecretaire de Jean
XXIII. 8c l'un des premiers restaurateurs des lettres , préfent a
fes interrogatoires & à fon fupplice, dit qu'il n'avait jamais rien
entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs & des Ro-
mains, que les difcours de Jérôme à fes juges. « Il parla , dit-il , »
comme Socrate , & marcha au bûcher avec autant » d'alégreffe
que Socrate avait bu la coupe de ciguë. »

Puifque le Poggio a fait cette comparaifon , qu'il me foit per-
mis d'ajouter , que Socrate fût en eiFet condamné comme Jean
Hus & Jérôme de Prague , pour setre attiré l'inimitié des fo-
phiftes & des prêtres de fon tems ; mais quelle différence entre
les mœurs d'Athènes 8c celles du concile de Confiance; entre la
coupe d'un poifon doux , qui loin de tout appareil horrible 8c in-

fâme , iaiffait expi- 1 rer tranquillement un citoyen au milieu de
fes amis, & le fupplce épouvantable du feu , dans lequel des
prêtres , minières de clémence 8c de paix , jettaient d'autres
prêtres , trop opiniâtres fins doute , mais d'une vie pure 8c d'un
courage admirable !

Puis-je encor obferver que dans ce concile un homme aceufé
de tous les crimes, ne perdit que des honneurs; & que deux
hommes aceufés d'avoir fait de faux argumens , furent livrés aux
flammes ?

Tel fut ce fameux concile de Confiance, qui dura depuis le pre-
mier Novembre 1413 jufqu'au 30 Mai 1418.

Ni l'empereur, ni les pères du concile n'avaient prévu les fuites
du fupplce de Jean Hus & ftEiéronymc. Il fortit de leurs cendres
une guerre civile. Les Bohémiens crurent leur nation outragée. Il
imputèrent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Al-
termns retirés de l'univerfité de Prague. Ils reprochèrent à l'em-
pereur la violation du droit des gens. Enfin , peu de tems après ,
quand Sigifmond voulut fuccéder en Bohême, à Vencejlas

^gygfî — - ^i^=^a=i- ■■ ■ ni^gg^

136 Essai sur les Mœurs. £

fon frère, il trouva que tout empereur, tout roi de Hongrie
qu'il était, le bûcher de deux citoyens lui fermait le chemin du
trône de Prague. Les vengeurs de Jean Hus étaient au nombre de
quarante mille. C'étaient des animaux fauvages que la févérité du
concile avait effarouchés & déchaînés.

Les prêtres qu'ils rencontraient , payaient de leur fang la
cruauté des pères de Confiance. Jean , fur-nommé Ziska , qui

veut dire borgne , chef barbare de ces barbares , battit Sigifmond plus d'une fois. Ce Jean Ziska , ayant perdu dans une bataille l'œil qui lui refiait, marchait encor à la tête de< fes troupes , donnait fes confeils aux généraux , & affiliait aux victoires. Il ordonna qu'après fa mort on fît un tambour de fa peau. On lui obéit. Ce relie de lui même fut encor long-tems fatal à Sigifirio nd , qui put à peine en feize années réduire la Bohême , avec les forces de l'Allemagne & la terreur des £' croifades. Ce fut pour avoir violé fon fauf-conduit qu'il efiuya ces feize années de défolation.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME

De l'état de l'Europe , vers le teins du concile de Conjtance. De l'Italie»

N réfléchiffant fur ce concile même , tenu fous les yeux d'un empereur , de tant de princes & de tant d'ambaiTadeurs , fur la dépoſition du ſouverain pontife, fur celle de Vencejias, on voit que l'Europe catholique étoit en effet une immenſe & tumukueufe république, dont les chefs étoient le pape & l'empereur, & dont les membres défunis font des royaumes, des 41 provinces , des villes libres fous vingt gouvernemens pi diffirens. Il n:y avoit aucune affaire dans laquelle l'ern- IB & , 1

'3 C h A P i t r e XXXII. a;7 Ç

pereur & le pape n'entraient. Toutes les parties de la chrétienté le répondoient même au milieu des difcordes. L'Europe étoit en grand ce qu'avait été la Grèce , à la politeſſe près.

Rome & Rhodes étaient deux villes communes à tous les chrétiens du rit latin , & ils avaient un commun ennemi dans le fultan des Turcs. Les deux chefs du monde catholique , l'empereur & le pape , n'avaient précifément qu'une grandeur d'opinion, nulle puuTance réelle. Si Sigifmond n'avait pas eu la Bohême & la Hongrie, dont il tirait encor très-peu dechofe, le titre d'empereur n'eût été pour lui qu'onéreux. Les domaines de l'empire étaient tous aliénés. Les princes & les villes d'Allemagne ne payaient point de redevance. Le corps Germanique était auliï libre , mais non fi bien réglé qu'il l'a été par la paix de Veitphalie. Le titre de rci d'Italie était auîTi vain que celui de rci ' d'Allemagne. L'empereur ne poſTédait pas une ville au - delà des Alpes.

- C'eſt toujours le même problème à refondre , comment l'Italie n'a pas affermi fa liberté, & n'a pas fermé pour jamais l'entrés aux étrangers. Elle y travailla toujours , & dut fe flatter alors d'y parvenir. Elle était floriffante. La maifon de Savoye s'aggrandifait fans être encor puiffante. Les fouverains de ce pays, feudataires de l'empire , étaient des comtes. Sigifmond qui donnait au moins des titres, les fit ducs en 1416. Aujourd'hui ils font rois indépendans malgré le titre de feudataires. Les Vifcontis pofiedaient tout le Milanais y & .ce pays devint depuis encor plus confidérabîe fous les S forces.

Les Florentins industriels étaient recommandées par la liberté , le génie , & le commerce. On ne voit que de petits états juſqu'aux frontières du royaume de Naples, qui tous afpirent à la liberté. Ce fyſtêrhé de l'Italie dure depuis la mort de Frédéric IL juſqu'aux tems

'& kJ^-^? * " " ■ "" •■" ■■•■■■ ^•^••■ iTr^vvy^---"--" ■ ■"
irrft&À

in

'^ ^)^====E=====e====^gi^jjj ===== --AAU^

p 2-3:8 Essai sur les mœurs. K

des papes Alexandre VI. & Jules II. ce qui fait une période d'environ trois cents années. Mais ces trois cents années Te font paifées en faéhons , en jaloufies , en petites entreprifes d'une ville fur une autre , & de tyrans qui s'emparaient de ces villes. C'eft l'image de l'ancienne Grèce, nuis image barbare. On cultivait les arts, & on confpirait : mais on ne favait pas combattre comme aux Thermopyles , & à Maraton.

Voyez dans Machiavel l'hiftoire de Cajîracani tyran de Lucques & de Piftoie , du tems de l'empereur Louis de Bavière. De pareils deffeins heureux ou malheureux font l'hiftoire de toute l'Italie. Lifiez la vie d'E^elino (V Aromano tyran de Padoue , très-naïvement & trèsbien écrite par Pietro Gerardo fon contemporain : cet écrivain , affirme que le tyran fit périr plus de douze mille citoyens de Padoue au treizième fiècle. Le légat qui le combattit en fit mourir autant de Vicence , de Vérone 8c de Ferrare. Eftelino fut enfin pris prifonnier , & toute ù famille mourut dans les plus affreux fupplices. Une famille de citoyens de Vérone nommée Scala, que nous appelions Y Efcalle , s'empara du gouvernement fur la fin du treizième fiède, & y régna cent années. Cette famille fournit vers l'an 1330, Padoue, Vicence, Trevize, Parme, Brefcia & d'autres territoires. Mais au quinzième fiècle il ne relia pas la plus légère trace de cette puiffance, Les Vijcontis , les S forces ducs de Milan , ont paffé plus tard & fans retour. De tous les feigneurs qui partageaient la Romagne, l'Ombrie, l'Emilie, • il ne re-

lie aujourd'hui que deux ou trois familles devenues fujettes du pape.

Si vous cherchez les annales des villes d'Italie, vous n'en trouverez pas une dans laquelle il n'y ait eu des conspirations conduites avec autant d'art que celle de Catilina. On ne pouvait dans de si petits états ni s'élever, ni se défendre avec des armées. Les affaïnés, les L. Ju. empoisonnemens y suppléèrent souvent. Une émeute du J.

Chapitre XXXII. 2.39 C

peuple faisait un prince : une autre émeute le faisait tomber. C'est ainsi que Mantoue, par exemple, passa de tyrans en tyrans jusqu'à la maison de Goniague, qui s'y établit en 132,8.

Vénise eut toujours conservé la liberté, qu'elle doit à la mer qui l'environne, & à la prudence de son gouvernement. Gènes sa rivale lui fit la guerre, & triompha d'elle vers la fin du quatorzième siècle; mais Gènes ensuite déclina de jour en jour, & Venise s'éleva toujours jusqu'au temps de Louis XII. & de l'empereur Maximilien, où nous la verrons intimider l'Italie, & donner de la jalousie à toutes les puissances qui conspiraient pour la détruire. De tous les gouvernemens, celui de Venise était le seul réglé, fiable, & uniforme : il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat; c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébéiens. Le meurtre ne peut jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, confis-

dans ce contrepoids & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en eût digne.

Pise, qui n'est aujourd'hui qu'une ville dépeuplée dépendante de la Toscane, était au treizième & quatorzième siècles une république célèbre, & mettait en mer des flottes aussi considérables que Gènes.

Parme & Plaisance appartenaient aux Visconti. Les papes réconciliés avec eux, leur en donnèrent l'investiture, 1° parce que les Visconti ne voulurent pas alors la demander aux empereurs, dont la puissance s'annéantissait en Italie. La maison d'Este, qui avait produit cette fameuse comtesse Mathilde, bienfaitrice du St. Siège, possédait Ferrare & Modène. Elle tenait Ferrare de l'empereur Othon III. & cependant le St. Siège prétendait des droits sur Ferrare, & en donnait quelque-fois à l'empereur.

240 Essai sur les mœurs. I

fois l'investiture, ainsi que de plusieurs états de la Romagne ; source intarissable/Fable de confusion & de trouble.

Il arriva que pendant la migration du St. Siège, des bords du Tibre à ceux du Rhône, il y eut deux puissances imaginaires en Italie, les empereurs & les papes, dont toutes les autres recevaient des diplômes pour légitimer leurs usurpations ; 6° quand la chaire pontificale fut rétablie dans Rome, elle y fut sans pouvoir réel, & les empereurs furent oubliés jusqu'à Maximilien I. Nul étranger ne possédait alors de terrain en Italie. On ne pouvait plus appeler étrangères la maison d'Autriche établie à Naples en 1166, & celle d'Aragon souveraine de Sicile depuis 1287. Ainsi l'Italie, riche remplie de villes florissantes, féconde en hommes de génie, pouvait se mettre en état de ne recevoir jamais la loi

d'aucune nation. Elle avait même un avantage sur l'Allemagne, c'est qu'aucun évêque, excepté le pape, ne s'était fait souverain, & que tous ces différents états ; i gouvernés par des féculiers en devaient être plus propres à la guerre.

Si les divisions dont naît quelquefois la liberté publique, troublaient l'Italie elles n'éclataient pas moins en Allemagne, où les seigneurs ont tous des prétentions à la charge les uns des autres. Mais comme vous l'avez déjà remarqué, l'Italie ne fit jamais un corps, & l'Allemagne en fit un. Le flegme germanique a conservé jusqu'ici la constitution de l'état faible & entière. L'Italie moins grande que l'Allemagne n'a jamais pu seulement se former une constitution : & à force d'esprit & de finesse elle s'est trouvée partagée en plusieurs états affaiblis, subjugués & enflantés par des nations étrangères.

Naples & Sicile, qui avaient formé une puissance formidable sous les conquérans Normans ; n'étaient plus, depuis les vèpres siciliennes, que deux états jaloux l'un de l'autre, qui se nuisaient mutuellement. Les faibles de Jeanne I. ruinèrent Naples ; & la Provence [J dont I

Chapitre XXXII. *41

dont elle était souveraine. Les faibles plus honteuses encore de Jeanne II achevèrent la ruine. Cette reine, la dernière de la race que le frère de Saint Louis avait transplantée en Italie, fut sans aucun crédit, ainsi que son royaume, tout le temps qu'elle régna. Elle était sœur de ce Lancelot qui avait fait trembler Rome dans le temps de l'anarchie qui précéda le concile de Constance : mais

Jeanne IL fut bien loin d'être redoutable. Des intrigues d'amour & de cour firent la honte & le malheur de fes états. Jacques de Bourbon fon fécond mari efluya fes infidélités, & quand il voulut s'en plaindre, on le mit en prifon. Il fut trop heureux de s'échapper, & d'aller cacher fa douleur, & ce qu'on appellait fa honte, dans un couvent de cordeliers à Befançon.

Cette Jeanne II ou Jeannette, fut , fans le prévoir, la caufe de deux grands événemens. Le premier fut l'élévation des Sforjes au duché de Milan ; le fécond , la guerre portée par Charles VIIL & par Louis XII. en Italie. L'élévation des Sforjes efl un de ces jeux de la fortune , qui font voir que la terre n'appartient qu'à ceux qui peuvent s'en emparer. Un payfan nommé Jacomu^{io} , qui fe fit foldat , & qui changea fan nom en celui de Sfor^a , devint le favori de la reine , connétable de Naples , gonfalonnier de l'églife; & acquit allez de richesses pour biffer à un de fes bâtards de quoi conquérir le duché de Milan.

Le fécond événement fi fu nêfle à l'Italie & à la France, fut caufé par des adoptions. On a déjà vu Jeanne I. adopter Louis I. de la féconde branche d'Anjou , frère du roi de France Charles V. Ces adoptions étaient un relie des anciennes îoix romaines ; elles donnaient le droit de fuccéder , & le prince adopté tenait lieu de fils ; mais le contentement des barons y était néceffaire. Jeanne IL adopta d'abord Alphonfe V. à'Arragon , fur nommé par les Efpagnols , le Sage & le Magnanime. Ce fage & magnanime prince ne fut pas plutôt reconnu un. IL o

O 24a Essai sur les mœurs. f

l'héritier de Jeanne > qu'il la dépouilla de toute autorité , la mit en prifon , & voulut lui ôter la vie. François Sfor^e , le fils de

cet illustre villageois Jacomuo , signala ses premières armes , & mérita la grandeur où il monta depuis , en délivrant la bienfaitrice de son père. La reine alors adopta un Louis d'Anjou , petit-fils de celui qui avait été (i vainement adopté par Jeanne T. Ce prince étant mort , elle inflitua pour son héritier en 1435 René d'Anjou frère du décédé. Cette double adoption fut long-tems un double flambeau de discord entre la France & l'Espagne. Ce René d'Anjou Rappelé pour régner dans Naples par une mère adoptive , & en Lorraine par sa femme , fut également malheureux en Lorraine & à Naples. On l'intitule roi de Naples, de Sicile , de Jérusalem , d'Aragon de Valence , de Majorque , duc de Lorraine & de Bar. Il ne fut rien de tout cela. C'est une source de la confusion dans nos écritures modernes , qui les rend souvent défigurables , & peut-être ridicules , que cette multiplicité de titres inutiles fondés sur des prétentions qui n'ont point eu d'effet. L'écriture de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage , de généalogies , & de titres disputés , qui répandent par-tout autant d'obscurité que de fécherie , & qui étouffent les grands événemens , la connaissance des loix , & celle des mœurs , objets plus dignes de l'attention.

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME

De /,? France & de l'Angleterre , du tems de Philippe de Valois, ^Edouard II. & d'Edouard III. Déposition du roi Edouard II. par le parlement. Edouard III. vainqueur de la France. Examen de la loi j'alloue. De l'artillerie , &c.

^'Angleterre reprit fa force fous Edouard I. vers la fin du trei-
 zième liècle. Edouard I. fuccefTeur de Henri III. fon père , fut
 obligé à la vérité de renoncer à la Normandie , a l'Anjou, à la
 Tour_ine , patrimoines de fes ancêtres , mais il conferva la
 Guienne ; il s'empara du pays de Galles ; il fut contenir l'humeur
 des Anglais & les animer. Il fit fleurir leur commerce, autant
 qu'on le pouvoit alors. La maii'on à\Eccjfe e'tant éteinte , en
 12.91 , il eut la gloire d'être choifi pour arbitre entre les préten-
 dans. Il obligea d'abord le parlement d'Ecofie à reconnaître que
 la couronne de ce pays relevait de celle d'Angleterre ; enfuite il
 nomma pour roi Baillol , qu'il fit fon vaffal. . Edouard prit enfin
 pour lui ce royaume d'Ecoife , & le conquit après piufieurs ba-
 tailles; mais il ne put le garder. Ce fut alors que commença cette
 antipatie entre les Anglais & les Ecoftais , qui aujourd'hui , mal-
 gré la réunion des deux peuples , n'efr pas encor tout-à-fait
 éteinte.

Sous ce prince on commençait à s'appercevcir que les Anglais
 ne feraient pas long-tems tributaires de Rome ; on fe fervait de
 prétextes pour mal payer , & on éludait une autorité qu'on n'ofait
 attaquer de front.

Le parlement d'Angleterre prit vers l'an 1300 une nouvelle
 forme , telle qu'elle eft à-peu-près de nos jours. Le titre de barons
 & de pairs ne fur affeclé qu'à

nr

ijjjg^gydas-s == ~ ss_g-_s .1 ^^ ^jM^yFjpa.j-- ____-=_gs_-:-
 _-»- . ^yj

ceux qui entraient dans la chambre haute. La chambre des communes commença à régler les subfides. Edouard I. donna du poids à la chambre des communes pour pouvoir balancer le pouvoir des barons. Ce prince allez ferme & allez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espèce de gouvernement qui rassemble tous les avantages de la royauté , de l'aristocratie & de la démocratie ; mais qui a aussi les inconvénients de tous les trois , & qui ne peut subsister que sous un roi sage. Son fils ne le fut pas , & l'Angleterre fut déchirée.

Edouard I. mourut lorsqu'il allait conquérir l'Ecosse , trois fois subjuguée & trois fois foulée. Son fils âgé de vingt-trois ans, à la tête d'une nombreuse armée, abandonna les projets du père , pour se livrer à des plaisirs qui paraissaient plus indignes d'un roi en Angleterre qu'ailleurs. Ses favoris irritèrent la nation , & le fur-tout l'épouse du roi , Isabelle fille de Philippe le Bel , femme galante & impérieuse, jalouse de son mari qu'elle trahissait. Ce ne fut plus dans l'administration publique que fureur , confusion & faiblesse. Une partie du parlement fait trancher la tête à un favori du monarque , nommé Gaveston. Les Ecossais profitent de ces troubles. Ils battent les Anglais; & Robert Bruce , devenu roi d'Ecosse, la rétablit par la faiblesse de l'Angleterre.

On ne peut se conduire avec plus d'imprudence , & par conséquent avec plus de malheur qu'Edouard II. il souffrit que sa femme Isabelle , irritée contre lui, parle en France avec son fils , qui fut depuis l'heureux ce le ce ebre Edouard III}.

Charles le Bel , frère d' Isabelle \ régnait en France. Il suivait cette politique de tous les rois , de fermer la coïncidence chez les voisins ; il encouragea sa femme Isabelle à lever l'étendard contre son mari.

Ainfi dune, fous prétexte qu'un jeune favori nommé

pgfe

Chapitre XXXIII. 145 Q

Spencer gouvernait indignement le roi d'Angleterre } fa femme fe prépare à faire . la guerre. Elle marie fon fils à la fille du comte de Hainaut & de Hollande. Elle engage ce comte à lui donner des troupes. Elle repafTe enfin en Angleterre , & fe joint à main armée aux ennemis de fon époux. Son amant Moriimer était avec elle à la tête de fes troupes , tandis que le roi fuyait avec fon favori Spencer,

La reine fait pendre à Eriftol le père du favori , âgé de quatre-vingt-dix ans. Elle punit en fuite du même fupplice dans Herford le favori lui-même , tombé dans {es mains : mais elle exerça dans ce fupplice une vengeance que la bienféance de notre fiècle ne permettrait pas ; elle fit mettre dans l'arrêt qu'on arracherait au jeune Spencer les parties dont il avait fait un coupable ufage avec le monarque : l'arrêt fut exécuté à la potence ; elle ne craignit point de voir l'exécution. Froijj'ard ne fait point difficulté d'appeller ces parties par leur nom propre. Il y a loin de ces tems à des tems polis.

Enfin le roi , abandonné , fugitif dans fon royaume , eft pris , conduit à Londres, inulté par le peuple, enfermé dans la cour , jugé par le parlement , Qc déposé par un jugement folemnel. Un nommé Truffe! lui figgina fa déposition en ces mots rédigés dans les actes : « » Moi Guillaume Trujfel , procureur du parlement »

& de la nation , je vous déclare en leur nom & en leur » autorité , que je renonce , que je révoque , & re- » tracte l'hommage à vous fait , & que je vous prive » de la puissance royale. » On donna la couronne à fon fils , âgé de quatorze ans ; & la régence à la mère affiliée d'un confeil. Une penfion d'environ foixante mille livres de notre monnoie fut assignée au roi pour vivre.

Edouard IL furvécut à peine une année à fa difgrace. On ne trouva fur fon corps aucune marque de mort violente. On dit qu'on lui avait enfoncé un fer brûlant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.

,; Qj . Q

O 14.6 Essai sur les mœurs. Ç

•S? " 1- , il

_ ii i m ■ ■■ mi ii ■ m -i—i ■ i iiiii r

Le fils punit biemôt la mère. Edouard III. mineur encor , rnjis impatient &: capable de régner , faifit un jour aux yeux de fa mère, ion amant Mortimer , comte de la Marche. Le parlement juge ce favori fans l'entendre , comme les Spencers l'avaient été. Il périt par le fupplice de la potence , non pour avoir déshonoré le lit de fon roi , l'avoir détrôné &: l'avoir fait affaiïiner , mais pour les coneuffions , les malversations dont font toujours aceufés ceux qui gouvernent. La reine , enfermée dans le château de Rifin avec cinq cents livres fterlings de penfion , différemment malheureufe, pleura dans la folitude fes infortunes plus que fes fautes.

Edouard III. maître , & bientôt maître abfolu , commence par conquérir l'Ecoffe ; mais alors une nouvelle fcène s ouvrait en

France. L'Europe en fuppens ne favait fi Edouard aurait ce royaume par les droits du fang ou 41 par ceux des armes.

La France , qui ne comprenait ni la Provence , ni le Dauphiné , ni la Franche-Comté , était pourtant un royaume puiffant ; mais fon roi ne l'était pas encor. De grands états , tels que la Bourgogne , l'Artois , la Ftandre , la Bretagne , la Guienne , reîevans de la couronne , faifaient toujours l'inquiétude du prince beaucoup plus que fa grandeur.

Les domaines de Philippe le Bel , avec les impôts fur fes fujets immédiats, avïent monté à cent foixante mille livres de poids. Quand Philippe le Bel fit la guerre aux Flamans en 1302 , & que prefque tous les vaffaux de la France contribuèrent à cette guerre , on fit payer le cinquième des revenus à tous les féculiers que leur état difpenfait de faire la campagne. Les peuples étaient malheureux , & la famille royale l'était d'avantage. Rien n'efrplus connu que l'opprobre dont les trois enfans de l hilippe le Bel fe couvrirent à la fois , en aceufant leurs femmes d'aduhère en plein parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées. Louis

)J^W^=^;r ;)s=s==SZffâg%fëFô\$ ~ " ' • ■ " ~-»7r^Q>^

Fï Chapitre XX XIïl. M7

Butin l'aine fit périr la fienne , Marguerite de Bourgogne ' par le cordeau. Les amans de ces princeffes furent condamnés à un nouveau genre de fupplice ; on. les écorcha vifs. Quels tems ! & nous nous plaignons encor du

nôtre !

Après la mort de Louis Butin , qui avait joint la Navarre à la France comme son père, la question de la loi salique émut tous les esprits. Ce roi ne laissait qu'une fille. On n'avait encore jamais examiné en France si les filles devaient hériter de la couronne ; les lois ne s'étaient jamais faites que selon le besoin présent. Les anciennes lois saliques étaient ignorées : l'usage en tenait lieu, & cet usage variait toujours en France. Le parlement sous Philippe le Bel avait adjugé l'Artois à une fille au préjudice du plus prochain mâle. La succession de la Champagne avait tantôt été donnée aux filles , & tantôt elle leur avait été ravie. Philippe le Bel n'eut la Champagne que par sa femme, qui en avait exclu les princes. On voit par-là que le droit changeait comme la fortune , & qu'il s'en fallait beaucoup que ce fut une loi fondamentale de l'état d'exclure une fille du trône de son père.

Dire, comme tant d'auteurs , que la couronne de France est si noble qu'elle ne peut admettre de femme; , c'est, me semble , une puérilité. Dire avec Mézerai\ que l'imbécillité du sexe ne permet pas aux femmes de régner, c'est être doublement injuste. La régence de la reine Blanche, & le règne glorieux de tant de femmes dans presque tous les pays de l'Europe , réfutent assez la faiblesse de Mézerai. D'ailleurs l'article de cette ancienne loi , qui ôte toute hérédité aux filles en terre salique , semble ne la leur ravir que parce que tout seigneur féodal était obligé de se trouver en armes aux assemblées de la nation. Or, une reine n'est point obligée de porter les armes , la nation les porte pour elle. Ainsi on peut dire que la loi salique , d'ailleurs si peu connue , regardait les autres fiefs & non la couronne.

"f^ffif."" ^w^:.^ . * QJ '

%3 248 Essai sur les mœurs. ^

v * " " - - ' - " ■ ■ il

C'était fi peu une loi pour les rois, qu'elle a été rédigée fous le titre de allodiis , des alhuds. Si d'eu, une loi des anciens faliens , elle a donc été faite avant qu'il y eut des rois de France. Elle ne regardait donc paint ces rois.

De plus il eft indubitable que plufieurs fiefs n'étaient point lousmis à cette loi , à plus forte rnifon pouvait-on alléguer que la couronne n'y devait pas être aflujettie.

On a toujours voulu fortifier les opinions quelles qu'elles fuflent , par l'autorité des livres facrés. Lespartifans de la loi falique ont cité ce paffrge , que les lys ne travaillent, ni ne filent,, & de là ils ont conclu que les filles qui doivent filer ne doivent par régner dans le royaume des lys. Cependant les lys ne travaillent point, & un prince doit travailler. Les léopards d'Angleterre & les tours de Caftille ne filent pas plus que les lys de France , ^ & les filles peuvent régner en Caftille & en Angleterre.

De plus les armoiries des rois de France ne refièblèrent J| jamais à des lys , c'était évidemment le bout d'une hallebarde telles qu'elles font décrites dans les mauvais vers de Guillaume le Breton. Cùjbitis in medio uncum emittit acutum. L'écu de France eft un fer pointu au milieu de la hallebarde.

Toutes les raifons contre la loi falique furent opiniâtrement foutenues par le duc de Bourgogne, oncle de la princefie fille de Mutin , & par pluieurs princelès du fang. ' Louis Butin avait deux frères , qui en peu de tems lui fuccédèrent , comme on fait , l'un après l'autre , VainéyFkilippe le Long, & Charles le Bel le cadet. Charles alors, ne croyant pas qu'il touchait à la couronne , combattit la Ici faiique , par jalcufie contre fon frère.

Philippe le Longue manqua pas de faire déclarer dans une assemblée de quelques barons , de prélats & de bourgeois de Paris , que les filles devaient être exclues de la couronne de France. Mais le parti opposé avait prévalu, on eut bientôt fait une loi fondamentale toute contraire.

z^r&A&sfâx —■"■""— "■■'■■'■vyl

Chapitre XXXIII

Philippe le Long qui n'est guère connu que pour avoir interdit l'entrée du parlement aux évêques , étant mort après un règne fort court , ne laissa encore que des filles. La loi salique fut confirmée alors une féconde fois. Charles le Bel qui s'y était opposé , prit incontestablement la couronne , & exclut les filles de son frère.

Charles le Bel en mourant laissa encore le même procès à décider. Sa femme était greffée. Il fallait un régent au royaume. Edouard III. prétendit la régence en qualité de petit-fils de Philippe le Bel par sa mère , Philippe de Valois , s'en fit en qualité du premier prince du sang. Cette régence lui fut solennellement déférée , & la reine douairière ayant accouché d'une fille , il prit la couronne du consentement de la nation. La loi salique qui exclut les filles du trône , était donc dans les cœurs ; elle était fondamentale par une ancienne convention universelle. Le II n'y en a point d'autre. Les hommes les font & les |J; abolissent. Qui peut douter que si jamais il ne reliait du sang de la maison de France qu'une princesse digne de régner , la nation ne put & ne dût lui décerner la couronne.

Non-seulement les filles étaient exclues, mais le représentant d'une nation l'était aussi : on prétendait que le roi Edouard ne pouvait avoir par sa mère un droit que sa mère n'avait pas. Une raison plus forte encore, faisait préférer un prince du sang à un étranger, à un prince né d'une nation naturellement ennemie de la France, Les peuples donnèrent alors à Philippe de Valois le nom de Fortuné. Il put y joindre quelque temps celui de Victorieux & de Juste, y car le comte de Flandre son oncle ayant maltraité (ses vassaux, & les vassaux s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince, & ayant tout pacifié, il dit au comte de Flandre : « Ne vous attirez plus tant de » révoltes par une mauvaise conduite. »

On pouvait le nommer Fortuné encore, lorsqu'il reçut dans Amiens l'hommage solennel que lui vint rendre

4j? 250 Essai sur les mœurs. 0

Edouard III. Mais bientôt cet hommage fut suivi de la guerre. Edouard disputa la couronne à celui dont il s'était déclaré le vassal.

Un braconnier de bière de la ville de Gand fut le grand moteur de cette guerre fameuse, & celui qui détermina Edouard à prendre le titre de roi de France. Ce braconnier nommé Jacques, d'Artevelt, était un de ces citoyens que les souverains doivent perdre ou ménager. Le prodigieux crédit qu'il avait, le rendit nécessaire à Edouard; mais il ne voulut employer ce crédit en faveur du roi d'Angleterre, qu'à condition qu'Edouard prendrait le titre de roi de France, afin de rendre les deux rois irréconciliables. Le roi d'Angleterre & le braconnier firent le traité à Gand, long-temps après avoir commencé les hostilités contre la France. L'empereur Louis

de Bavière fe ligua avec le roi d'Angleterre avec plus d'appareil que le braffeur, mais

<Et avec moins d'utilité pour Edouard.

|i Remarquez avec une grande attention le préjugé qui régna fi long"-tems dans la république Allemande , revêtue du titre d'empire Romain. Cet empereur Louis qui poffédait feulement la Bavière, inveftit le roi Edouard III, dans Cologne de la dignité de vicaire de l'empire , en préfence de prefque tous les princes & de tous les chevaliers Allemans & Anglais. Là, il prononce que le roi de France eft déloyal & perfide , qu'il a forfait la prote&ion de l'empire , déclarant tacitement par cet acte Philippe de Valois & Edouard fes vaffaux.

L'Anglais s'apperçut bientôt que le titre de vicaire étoit auffi vain par lui-même que celui d'empereur quand Allemagne ne le fécondait pas ; & il conçut un tel dégoût pour l'anarchie Allemande, que depuis , lorfqu'on lui offrit l'empire , il ne daigna pas l'accepter.

Cette guerre commença par montrer quelle fupériorité la nation Anglaife pouvait un jour avoir fur «mer. Il fallait d'abord qu'Edouard III. tentât de débarquer en

J} France avec une grande armée , & que Philippe l'en

ïi Chapitre XXXIII. a\$

empêchèt. L'un & l'autre équipèrent en très-peu de tems chacun une flotte de plus de cent vaifTeaux. Ces navires n'étoient que de groiles barques. Edouard n'éroit pas comme le roi de France , allez riche pour les conlrruire à fes dépens ; des cent vâlfeaux Anglais , vingt lui appartenaient , le relie étoit fourni par

toutes les villes maritimes d'Angleterre. Le pays était si peu riche en espèces, que le prince de Galles n'avait que vingt sh. ellirigs par jour pour sa paye. L'évêque de Derham, un des amiraux de la flotte, n'en avait que six, & les barons quatre. Les plus pauvres vainquirent les plus riches, comme il arrive presque toujours. Les batailles navales étaient alors plus meurtrières qu'aujourd'hui; on ne se servait pas du canon qui fait tant de bruit; mais on tuait beaucoup plus de monde. Les vaisseaux s'abordaient par la proue, on abattait de part & d'autre des ponts-levis, & on se battait comme en terre ferme. Les amiraux de Philippe de Valois perdirent soixante-dix vaisseaux, & près de vingt mille combattants. Ce fut-là le prélude de la gloire d'Edouard, & du célèbre prince noir son fils, qui gagnèrent en personne cette bataille mémorable.

Je m'épargne ici les détails des guerres, qui se ressemblent presque toutes; mais insinuant toujours sur ce qui caractérise les mœurs du temps, j'observerai qu'Edouard défia Philippe de Valois à un combat singulier. Le roi de France le refusa, disant qu'un souverain ne s'abaissait pas à se battre contre son vassal.

Cependant un nouvel événement semblait enlever la couronne. La Bretagne, fief de France, venait d'être adjugée par la cour des pairs à Charles de Blois, qui avait épousé la fille du dernier duc; & le comte de Montfort, oncle de ce duc, avait été exclus. Les loix & les intérêts étaient autant de contradictions. Le roi de France qui semblait devoir soutenir la loi féodale dans la cause du comte de Montfort, héritier mâle de la Bretagne, prenait le parti de Charles de Blois, qui tirait son droit des

femmes; & le roi d'Angleterre, qui devait maintenir le droit des femmes dans Charles de Blois, se déclarait pour le comte de

Montfûrt,

La guerre recommence à cette occasion entre la France & l'Angleterre. On surprend d'abord Montfort dans Nantes , & on l'amène prisonnier à Paris dans la tour du Louvre. Sa femme «lie du comte de Flandre, était une de ces héroïnes Singulières qui ont paru rarement dans le monde , & furent lesquelles on a sans doute imaginé les fables des Amazones. Elle se montra l'épée à la main , le casque en tête, aux troupes de son mari , portant son fils entre ses bras. Elle soutint le siège de Hennebon , fit des forties , combattit sur la brèche , & enfin à l'aide de la flotte Anglaise qui vint à son secours , elle fit lever le siège. Cependant la faction Anglaise & le parti Français se battirent long-tems en Guienne , en Bretagne, en Normandie. Enfin , près de la rivière de Somme , se donna cette sanglante bataille de Créci entre Edouard & Philippe le Valois. Edouard avait auprès de lui son fils le prince de Galles , qu'on nommait le prince noir , à cause de sa cuirasse brune, de l'aigrette noire de son casque. Ce jeune prince eut presque tout l'honneur de cette journée. Plusieurs Normands ont attribué la défaite des Français à quelques petites pièces de canon dont les Anglais étaient munis. Il y avait dix ou douze années que l'artillerie commençait à être en usage.

Cette invention des Chinois fut-elle apportée en Europe par les Arabes qui trafiquaient sur les mers des Indes? Il n'y a pas d'apparence. C'est un bénédictin , nommé Berthold Scivarius qui trouva ce secret fatal. Il y avait long-tems qu'on y touchait. Un autre bénédictin Roger Bacon , avait long-tems auparavant parlé des grandes explosions que le salpêtre enfermé pouvait produire. Mais pourquoi le roi de France n'avait-il pas de canon dans son

armée aussi-bien que le roi d'Angleterre ? & si l'Anglais eut cette supériorité , pourquoi tous nos historiens

^£fe?^= '' ■ ' >wj\$è\w' ~r-* - '>■' ""tr^m

Chapitre

rejetent-ils la perte de la bataille sur les arbalétriers Génois que Philippe avait à sa solde ? La pluie mouilla , dit-on , la corde de leurs arcs : mais cette pluie ne mouilla pas moins les cordes des Anglais. Ce que les historiens auraient peut-être mieux fait d'observer, c'est qu'un roi de France , qui avait les archers de Gênes , au lieu de discipliner sa nation , & qui n'avait point de canon quand son ennemi en avait , ne méritait pas de vaincre.

Il est bien étrange que cet usage de la poudre ayant dû changer absolument l'art de la guerre on ne voie point l'époque de ce changement. Une nation qui aurait su se procurer une bonne artillerie , était sûre de l'emporter sur toutes les autres. C'était de tous les arts le plus fin et le plus utile , mais celui qu'il fallut le plus perfectionner. Cependant jusqu'au temps de Charles VIII- il resta dans son enfance ; tant les anciens usages prévalent , tant la lenteur arrête l'industrie humaine. On ne se ferveit d'artillerie aux sièges des places que sous le roi de France Charles V. & les lances firent toujours le fort de la bataille dans presque toutes les actions, jusqu'aux derniers temps de Henri IV.

On prétend qu'à la journée de Créci , les Anglais n'avaient que deux mille cinq cents hommes de gendarmerie & quarante mille fantassins , & que les Français avaient quarante mille fantassins ,

& près de trois mille gens-d'armes. Ceux qui diminuent le plus la perte des Français, diient qu'elle ne monta qu'à vingt milie-hommes. Le comte de Blois, qui était l'une des caufes apparentes de la-guerre , y fut tué , & le lendemain les troupes des communes du royaume furent encor défaites. Edouard, après deux viclokes remportées en deux jours , prit Calais , qui refta aux Anglais deux cent dix années.

On dit que pendant ce fiége , Philippe de Valois , qui ne put attaquer les lignes des affiégeans , & qui était défeffpéré , propofa au roi Edouard de vuidier cette grande querelle par un combat de fix contre fix. Edouard

(nr,,

^kJJ^-

^ 2;{ E5SAI S'Jii LL. MSURS. Ç

ne voulant pas remettre à un cornent incertain^ la priſe certaine de Calais , refufa ce duel , comme i hilippe de Valois l'avait d'?bord ruufé. Jamais les princes n'ont terminé eux feu's leuui différends ; c'eſt toujours le fang des nations qui a coulé.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans ce fiége , c'eſt que le roi Edouard Ce r'erva, par la capitulation, le droir de faire pendre a fon choix fix des meilleurs citoyens, & on n'en voit pas la raifon ; car les habitans de Calais n'étaient pas des rebelles. Nos hiftoriens s extaſient fur la généroii é, fur la grandeur d'ame de fix habitans qui fe dévouèrent à la mort. Mns au fond , ils devaient bien fe douter que fi Edouard III. voulait qu'ils eufſent la corde au cou , ce n'était pas pour la faire ferrer. Il les traita très-humainement

, & leur fit préler à chacun de fix écus d'or qu'on ^ppellait des nobles à la rofe.

S'il avait voulu faire p?ndre quelqu'un , il aurait été en droit de fe venger ainfi de Géofroi de iharni , qui après la prife de Calais tenta de corrompre le gouverneur Anglais par l'offre de vingt mille écus , & qui fut pris en fe préfentant aux portes , avec le chevalier Euflache de Ribaumont. Ce Ribaumont , en fe défendant, porta le roi Edouard par terre. Ce prince donna un feitin le même jour à l'un 6k à l'autre , & fit prefent à Ribaumont d'une couronne de perles qu'il lui pofa lui-même fur la tête. Il efr donc ridicule d'avoir imaginé qu'il eut jamais l'intention défaire pendre fix braves citoyens qui avaient combattu vaillamment pour leur patrie.

Cette guerre , qui fe faifait à la fois en Guienne , en Bretagne, en Normandie , en Picardie , épuifait la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Ce n'étaï- pas pourtant alors le tems de fe détruire pour l'intérêt de l'ambition. Il eût fallut fe réunir contre un fléau d'une autre efpèce. Une pefte mortelle , qui avait fait le tour du monde , & qui avait dépeuplé l'Afie & l'Afrique , vint

W%fà«&'■ saassiâasssss^^H^gygsî , ■ „. ».. ->,Vi%o%'

(§ Chapitre XXXIII. 2,55

alors ravager l'Europe , & particulièrement la France & l'Angleterre.

Elle enleva , dit-on , la quatrième partie des hommes. C'efl une de ces caufes qui font que dans nos climats le genre humain ne s'eft point multiplié dans la proportion où l'on croit qu'il devrait l'être.

Métrai a dit après d'autres , que cette peste vint de la Chine , & qu'il était sorti de la terre une exhalaison enflammée en globe de feu , laquelle en crevant répandit son infection sur l'hémisphère. C'est donner une origine trop fabuleuse à un malheur trop certain. Premièrement, on ne voit pas que jamais un tel météore ait donné la peste. Secondement , les annales Chinoises ne parlent d'aucune maladie contagieuse que vers l'an 1504. La peste proprement dite, est une maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique , comme la petite vérole à l'Arabie , & comme le venin qui empoisonne la source de la vie est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal. Cette peste du quatorzième siècle était semblable à celles qui dépeuplèrent la terre sous Justinien. , & c'est vers Hippocrate. C'était dans la violence de ce fléau qu'Edouard 8^e & Philippe avaient combattu pour régner sur des mourans.

Après l'enchaînement de tant de calamités , après que les éléments & les fureurs des hommes ont ainsi conspiré pour défoler la terre, on s'étonne que l'Europe soit aujourd'hui si florissante. La seule ressource du genre humain était dans des villes que les grands souverains méprisaient. Le commerce & l'industrie de ces villes a réparé soudainement le mal que les princes faisaient avec tant de fracas. L'Angleterre sous Edouard III. se dédommagea avec usure des trésors que lui coûtèrent les entreprises de son monarque : elle vendit ses laines; Bruges les mit en œuvre. Les Flamans s'exerçaient aux manufactures; les villes anféatiques formaient une république utile au monde ; &

SUR LES M O S U R S

les arts fe foutenaient toujours dans les vil'es libres & commerçantes d'i< aiie. Ces arts ne demandent qu'à s'étendre 6c à croître ; 6c api es les grands orages ils fe tranfplanrent comme d'eux-mêmes dans les pays dévaftés qui en ont befoin. '

Philippe de Va 'ois mourut dans ces circonftances, bien éloigné de porter au tombeau le beau titre de Fortuné. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Le dernier prince de ce pays , ayant perdu fes enfans , lailé des guerres qu'il avait foutenues contre la Savoie, donna le Dauphiné au roi de France en 1349 , & fe fit dominicain à Paris.

Cette province s'appellait Dauphiné , parce qu'un de fes fouverains avait mis un dauphin dans fes armoiries. Elle faifait partie du royaume d'Arles , domaine de l'empire. Le roi de France devenait par cette acquifition feudataire de l'empereur Charles IV. Il eR certain que les £.; empereurs ont toujours réclamé leurs droits fur cette province jufqu'à Maximilien I. Les publiciftes Allemands prétendent encore qu'elle doit être une mouvance de l'empire. Les fouverains penfent autrement. Rien n'eft plus vain que ces recherches; il vaudrait autant faire valoir les droits des empereurs fur l'Egypte, parce qu'Alexandrie en était le maître.

Philippe de Valois ajouta encore à fon domaine le Rouffillon & la Cefdaghe , en prêtant de l'argent au roi de Majorque , de la même manière qu'il donna ces provinces en nantiffement ; provinces que Charles VIII. rendit depuis fans être rembourfé. Il acquit auffi Montpellier qui eft demeuré à la France. Il eft furprenant que dans un règne fi malheureux , il ait pu acheter ces provinces , &c payer encore beaucoup pour le Dauphiné. L'impôt du

fe!, qu'on appella fa loi falique, le hauflement des tailles, les infidélités fur les monnoies , le mirent en état de faire ces acquisitions. L'état fut augmenté , mais il fut appauvri ; & fi ce roi eut d'abord le nom de

Fortuné,

Chapitre XXXIII

Fortuné y le peuple ne put jamais prétendre à ce titre. Mais fous Jean fon fils on regretta encor le tems de Philippe de Valois.

Ce qu'il y eu^t de plus intérefTant pour les peuples fous ce règne , fut l'appel comme d'abus que le parlement introduifit peu-à-peu , par les foins de l'avocat-général Pierre Cugnieres. Le clergé s'en plaignit hautement , & le roi fe contenta de connerver à cet ufage, & de ne pas s'oppofer à un remède qui foutenait fon autorité & les loix de l'état. Cet appel comme d'abus interjeté aux parlemens du royaume, efr une plainte contre les fentences, ou injuftes , ou incompetentes que peuvent rendre les tribunaux eccléfufiïques , une dénonciation des entreprifes qui ruinent la jurifdiction royale , une oppofition aux bulles de Rome qui peuvent être contraires aux droits -du roi & du royaume.

Ce remède, ou plutôt ce palliatif , n'était qu'une faible imitation de la fameufe loi Praemunire publiée fous Edouard III. par le parlement d'Angleterre ; loi par laquelle quiconque portait à des cours eccléfiaftiques des caufes dont la connoiifance appartenait aux tribunaux royaux , était mis en prifon. Les Anglais dans tout

ce qui concerne les libertés de l'état , ont donné plus d'une fois l'exemple.

EJfai fur les mœurs. Tom, II.

&l^J^r^=t-im — — — — i^w^sff-33311, ssssssy70^A\ ■

19 258 ESSAI SUR LES MŒURS. £j

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME

De la France ,fous le roi Jean. Célèbre tenue des étatsgénéraux. Bataille de Poitiers. Captivité de Jean. Ruine de la France. Chevalerie, &c.

'• E règne de Jean eu encer plus malheureux que celui de Philippe. Jean qu'on a furnommé le Bon , commence par faire arTaffiner fon connétable le comte d'Eu. Quelque tems après, le roi de Navarre fon coufm & fon gendre , fait affaffiner le nouveau connétable Von la Cerda , prince de la maifon ftEftagne. Ce roi de Navarre Charles y petit-fils de Louis Hutin, & roi de Navarre par fa mère , prince du fang du côté de fon père , fut , ainfi que le roi Jean , un des fléaux de la France , & mérita bien le nom de Charles le Mauvais.

Le roi ayant été forcé de lui pardonner en plein parlement , vient l'arrêter lui-même pour de moindres crimes; & fans aucune forme de procès, fait trancher la tête à quatre feigneurs de les amis. Des exécutions fi cruelles étaient la fuite d'un gouvernement faible. Il produifait des cabales, & ces cabales attiraient des vengeances atroces que fuivaient le repentir.

Jean dès le commencement de son règne , avait augmenté l'altération de la monnaie déjà altérée du temps de son père , & avait menacé de mort les officiers chargés de ce fardeau. Cet abus était l'effet & la preuve d'un temps très-malheureux. Les calamités & les abus produisent enfin les loix. La France fut quelque temps gouvernée comme l'Angleterre. Les rois convoquaient les états-généraux substitués aux anciens parlemens de la nation. Ces états-généraux étaient entièrement semblables aux parlemens Anglais composés des nobles, des évêques & des députés

fJ^ Cf

© Chapitre XXXIV. 2,59 £5

des villes : & ce qu'on appelait le nouveau parlement fédératif à Paris , était à-peu-près ce que la cour du banc du roi était à Londres, Le chancelier était le fécond officier de la couronne dans les deux états ; il portait en Angleterre la parole pour le roi dans les états-généraux d'Angleterre, & avait interdiction sur la cour du banc. Il en était de même en France ; & ce qui achève de montrer qu'on se conduisait alors à Paris & à Londres sur les mêmes principes, c'est que les états-généraux de 135 * , proposèrent & firent signer au roi Jean de France, presque les mêmes réglemens, presque la même charte qu'avait signée Jean d'Angleterre. Les subsides , la nature des subides, leur durée, le prix des espèces, tout fut réglé par l'infirmité. Le roi s'engagea à ne plus forcer les sujets de fournir des vivres à sa maison , à ne se servir de leurs voitures & de leurs lits qu'en payant, à ne jamais changer la monnaie , &c.

Ces états-généraux de 135 5, les plus mémorables qu'on ait jamais tenus, sont ceux dont nos historiens parlent le moins. Daniel

dit feulement qu'ils furent x tenus dans la falle du nouveau parlement ; il devait ajouter que le parlement, qui n'était point alors perpétuel, n'eut point entrée dans cette grande aïTemblée. En eï-Tet le prévôt des marchands de Paris , comme député né de la première ville du royaume , porta la parole au nom du tiersétat. Mais un point efientiel de l'hilioire qu'on a paffé fous filence, c'eft. que les états imposèrent un fubiïde d'environ cent quatre-vingt-dix mille marcs d'argent, pour payer trente mille gendarmes ; ce font neuf millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui ; ces trente mille gendarmes composaient au moins une armée de quatre-vingt mille hommes, à laquelle on devait joindre les communes du royaume ; St au bout de l'année, on devait établir encor un nouveau fubfide pour l'entretien de la même armée. Enfin ce qu'il faut obferver, c'eft que cette efpèce

160 Essai sur les mœurs. £T

fini MWMBI MMW „,-■■. ■ . i . ■ ^ — — r~* nirl

de grande charre ne fait qu'un règlement paffager , au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle.

Mais enfin le prince noir , avec une armée redoutable quoique petite, .s'avançait jufqu'à Poitiers, & ravageait ces terres qui étaient autrefois du domaine de fa maifon. Le roi Jean accourut à la tête de près de foixante mille hommes. Perfonne n'ignore qu'il pouvait , en temporifant , prendre toute l'armée Anglaife par famine.

Si le prince noir avait fait une grande faute de s'être engagé fi avant , le roi Jean en fit une plus grande de l'attaquer. Cette bataille de Maupertuis eu de Poitiers reffembla beaucoup à celle que Thilirpe de Valois avait perdue. Il y eut de l'ordre dans la pe-

tite armée du prince noir ; il n'y eut que de la bravoure chez les Français ; mais la bravoure des Anglais & des Gafcom qu": fervaient fous le prince de Galles, l'emporta. Il n'est point dit qu'on eût fait ufage du canon dans aucune des deux armées. Ce filence peut faire douter qu'on s'en fait fervi à Créci, ou bien il fait voir que l'artillerie ayant fait peu d'effet dans la bataille de Créci , en en avait difeominué l'ufage, eu il montre combien les hommes négligeaient des avantages nouveaux pour les coutumes anciennes ; ou enfin il aceufe l'a négligence des hifloriens contemporains. Les principaux chevaliers de France périrent ; & cela prouve que l'armure n'était pas alors fi pefante & fi complete qu'autrefois; le relie s'enfuit. Le roi, bleffé au vifage, fut fait prifonnier avec un de fes fils. C'est une particularité digne d'attention, que ce monarque fe rendit à un de fes fujets qu'il avait banni , & qui fervait chez fes ennemis. La même chefe arriva depuis à François I. Le ■prince noir mena fes deux prifonniers à Bordeaux & enfuite à Londres. On fait avec quelle politeffe, avec quel refpect il traita le roi captif, 6: comme il augmenta fa gloire par fa modefiie. Il entra dans Londres fur un petit cheval jl noir, marchant à h gauche de fon prifonnier monté fur ^[un cheval remarquable par fa beauté & par fon harnois.

Mi iC*"<y ===== ! Uft- -W^İ^H

sfr iWs.i'vçî' — — — — — ———rrrxz'^-vïv™ — — ■ — —
-î7r^i^v m

Chapitre XXXIV. a6i Q

La prifon du roi fut dans Paris le lignai d'une guerre civile. Chacun penfe alors à fe faire un parti. On ne voit que factions , fous prétexte de réforme. Charles , dauphin de France , qui fut depuis le fage roi Charles V. n'efr déclaré régent du royaume, que pour le voir prefque révolté contre lui.

Paris commençait à être une ville redoutable ; il y avait cinquante mille hommes capables de porter les armes. On invente alors Tufage des chaînes dans les rues , & on les fait fervir de retranchement contre les féditieux. Le dauphin Charles eit obligé de rappeller le roi de Navarre , que le roi fon père avait fait emprifonner. C'était déchaîner fon ennemi. Le roi de Navarre arriye à Paris pour attifer le feu de la difcorde. Marcel , prévôt des marchands de Paris , entre au Louvre , fuivi des féditieux. Il fait mafcrer Robert de Clermont, maréchal de France, & le maréchal de Champagne, aux yeux du dauphin. Cependant les payfans s'atroupent de tous côtés : & dans cette confufion ils fe jettent fur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils les traitent comme des efclaves révoltés , qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs & trop farouches. Ils fe vengent par mille fupplices de leurs baffeiies & de leurs misères. Ils portent leur fureur jufqu'à faire rôtir un feigneur dans fon château , & à contraindre fa femme & fes filles de manger la chair de leur époux & de leur père.

Dans ces convulfions de l'état, Charles de Navarre afpiré à la couronne. Le dauphin & lui fe font la guerre , qui ne finit que par une paix fimulée. La France eût ainfi bouleverfié pendant quatre ans , depuis la bataille de Poitiers. Comment Edouard Se le prince de Galles ne ptofaient-ils pas de leur victoire &: des mal-

heurs des vaincus? Il femble que les Anglais redoutaient la grandeur de leurs maîtres; ils leur fournifTaient peu de fecours ; & Edouard traitait; de' la rançon de fon pr.fonnier, tandis que le prince noir acceptait une trêve.

^g^^ — v'iaajfe

6a Essai sur les mœurs.

Il paraît que de tous côtés on faifait des fautes. Mais on ne peut comprendre comment tous nos hiftoriens ont eu la (implicite d'afiurer que le roi Edouard III. étant venu pour recueillir le fruit des deux vicloires de Créci & de Poitiers, s'étant avancé jufqu'à quelques lieues de Paris , fur faifi tout-à-coup d'une fi fainre frayeur, à caufè d'une grande piuie , qu'il le jeta à genoux , & qu'il fit vœu à la Ste. Vierge d'accorder la paix. Rarement la pluie a décidé de la volonté des vainqueurs <k du deffin des états ; & fi Edouard III. fit un vœu à la Ste. Vierge , ce vœu était affez av.nt.igeux pour lui. Il exige pour la rançon du toi de France , le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord , le Limoufin, le Quercy , l'Angoumois , le Rouerge , & tout ce qu'il a pris autour de Calais ; ie tout en fouveraineré fans hommage. Je m'étonne qu'il ne demandât pas la Normandie & l'Anjou fon ancien patrimoine. Il voulut encor trois millions d'écus d'or.

^ Edouard cédaït par ce traité à Jean , le titre de roi de

France , & fes droits fur la Normandie, la Touraine & l'Anjou. Il elî vrai que les an:iens domaines du roi d'Angleterre en France , étaient beaucoup plus confidérables que ce qu'on donnait à Edouard par cette paix ; & cependant ce qu'on cédaït, était un quart de la France. Jean fertit enfin de la tour de Londres après quatre ans , en donnant en otage fon frère & deux de (es fils. Une

des plus grandes difficultés était de payer la rançon. Il fallait donner comptant fix cent mille écus d'or pour le premier paiement. La France s'épuisa & ne put fournir la somme. On fut obligé de rappeler les Juifs , & de leur vendre le droit de vivre & de commercer. Le roi même fut réduit à payer ce qu'il achetait pour sa maison , en une monnaie de cuir, qui avait au milieu un petit clou d'argent. Sa pauvreté & ses malheurs le privèrent de toute autorité , & le royaume de toute police.

Les foldats licenciés, & les payfans devenus guerriers,

Jj. se joignirent par-tout mais principalement par-delà la

^Q&Ê* , = ^a ^ ^fc

-aSà/nâ»?

Chapitre XXXIV

Loire. Un de leurs chefs se fit nommer Vami de Dieu & son ennemi de tout le monde. Un nommé Jean de Gouge^ bourgeois de Sens , se fit reconnaître roi par ces brigands, & fit presque autant de mal par ses ravages que le véritable roi en avait produit par ses malheurs. Enfin ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le roi dans cette défolation générale, alla renouvelier dans Avignon, où étaient les papes , les anciens projets des croifades.

Un roi de Chypre était venu féliciter cette entreprise contre les Turcs , répandus déjà dans l'Europe. Apparemment le roi Jean ne songeait qu'à quitter sa patrie ; mais au lieu d'aller faire ce voyage chimérique contre les Turcs , n'ayant pas de quoi payer le

refte de fa rançon aux Anglais , il retourna fe mettre en otage à Londres , à la place de fon frère & de fes enfans. Il y mourut , & fa rançon ne fut pas payée. On difait pour comble d'humiliation , qu'il nierait retourné en Angleterre que pour y voir une femme dont il était amoureux à l'âge de cinquante-fix ans,

La Bretagne, qui avait été la caufe de cette guerre ,, fut abandonnée à fon fort. Le comte de Blois & le comte de Montfort fe difputèrent cette province. Montfort forti de la prifon de Paris , & Blois forti de celle de Londres , décidèrent la querelle près d'Avray , en bataille rangée. Les Anglais prévalurent encor. Le comte de Blois fut tué.

Ces tems de groffiéreté, de féditions , de rapines & de meurtres , furent cependant le tems le plus brillant de la chevalerie. Elle fervait de contrepoids à la férocité générale des mœurs; nous en traiterons à part. L'honneur, la générofité jointes à la galanterie, étaient fes principes. Le plus célèbre fait-d 'armes dans la chevalerie , eft le combat de trente Bretons contre vingt Anglais, fix Bretons & quatre Allemaris, quand la comteffe de Blois au nom de fon mari , & la veuve de Montfort au nom de fon fils , fe faifaient la guerre en Bretagne en 1 3 5 1 . Le point M R 4 •

fe

d'honneur fut le fujet de ce combat , car il fut réfolu dans une conférence tenue pour la paix. Au lieu de traiter , on fe brava }■& Beaumanoir qui était à la tête des Bretons pour la comteffe d@ Blois, dit qu'il fallait combattre pour l'avoir qui avait la plus belle amie. On combattit en champ clos. Il n'y eut des foixante combattans que cinq chevaliers de tués, un feui du côté des Bretons, & quatre du côté des Anglais. Tous ces faits d'armes ne fervaient à

rien , & ne remédiaient pas fur-tout à l'indifcipline des armées , à une adminiftraticn prefque toute fauvsgé. Si les Bau l-Epiïie & les Scipion avaient combattu en champ clos pour favoir qui avait la plus belle amie , les Romains n'auraient pas été les vainqueurs & les légiflateurs des nations.

Edouard, après fes victoires & fes conquêtes, ne fit plus que des tournois. Amoureux d'une femme indigne de fà tendreiïe, il lui facrifia fes intérêts & fa gloire, & K§ perdit enfin tout le fruit de fes travaux en France. Il ^ n'était plus occupé que de jeux, de tournois, des cérémonies de fon ordre de la jarretière : la grande table ronde établie par lui à Vindfor, à laquelle fe rendaient tous les chevaliers de l'Europe, fut le modèle fur lequel les romanciers imaginèrent toutes les hiffoires des chevaliers de la table ronde , dont ils attribuèrent l'inflkutionfabuleufe au roi Arthur. Enfin Edouard III. furvécut à fon bonheur & à fa gloire , & mourut entre les bras d1 'Alix Berce fa maîtrefiè, qui lui ferma les yeux en vo- Lnt fes pierreries, & en lui arrachant la bague qu'il -portw.it au doigt. On ne fait qui mourut le plus miférablement , ou du vainqueur , ou du vaincu.

Cependant, après la mort de Jean de France, Charles V. fon fils , juflement furnommé le Sage, réparait les ruines de fon pays par la patience & par les négociations. Nous verrons comment il chaffa les Anglais de prefque toute vj la France. Mais tandis qu'il fe préparait a cette grande ^. entreprise , le j rince noir, vers l'an 1366, ajoutait une)

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME

D// frince noir., dit roi de Cajille Don Plbre le Cruel, «S- du connétable du Guesclin.

iÀ Cafhî'e était prefqu'aufil défolée que la France. lierre ou Don Fkdre , qu'on nomme h Cruel , y régnait; Cn nous le repré-fente comme un tigre altéré de /ang humain & qui férîtait de la joie à le répandre. Un tel caractère eli bien rarement dans la nature. Les hommes fanguinaires ne le font que dans la fureur de la vengeance , ou d:ns les févêrirés de cette politique atroce , qui fait croirela cruauté nécefiaire ; mais perfonne ne répand le fang pour fbn plaifir.

Il monta furie trône de Cafille étant encor mineur & dans des circonfhnces fâcheufes. Son père Alphonfe XI. avait eu fept bâtards de fa màîtreffe Eléonore de Gufinan. Ces fept bâtards, puif-fumment établis, bravaient l'autorité de Don Fldre ; & leur mère, encor plus puifTante qu eux, infukait à la mère du roi. La Cafhille était partagée entre le parti delà reine-mère & celui d'Eléonore. A peine le roi eut-il atteint l'âge de vingt-un an , qu'il lui fallut foutenir contre la faction des bâtards une guerre civile. Il combattit , fut vainqueur, & accorda la mort d'£/;;onore à la vengeance de fa mère. On peut le nommer jufques-là courageux & trop fêvère. Il époufe Blanche de Bourbon ; & la première nouvelle qu'il apprend de fa femme quand elle e/r arrivée à' Valladciid, c'eit qu'elle eCt ameureufe du grand-màître de St. Jacques , l'un de ces

mêmes bâtards qui lui avaient fait la guerre. Je fais que de telles intrigues font rarement prouvées, qu'un roi sage doit plutôt les ignorer que s'en venger ; mais enfin le roi fut excusable , puisqu'il y a encore une famille en Espagne qui se vante d'être issue de ce commerce. C'est celle des Hénriques.

Blanche de Bourbon eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards, ennemis de son mari. Faut-il , après cela, s'étonner que le roi la laissât dans un château , & se consolât dans d'autres amours ?

Don Pèdre eut donc à la fois à combattre & les Aragonais & ses frères rebelles. Il fut encore vainqueur , & rendit sa victoire inhumaine. Il ne pardonna guère. Ses proches qui avaient pris parti contre lui , furent immolés à ses repentiments. Enfin ce grand-maître de St. Jacques fut tué par ses ordres. C'est ce qui lui mérita le nom de Cruel , tandis que Jean , roi de France , qui avait affaibli son connétable & quatre seigneurs de Normandie , était nommé Jean le Bon.

Dans ces troubles, la femme de Don Pèdre mourut. Elle avait été coupable, il fallait bien qu'on dit qu'elle mourut empoisonnée. Mais encore une fois , on ne doit point tenter cette action de poison sans preuve.

C'était sans doute l'intérêt des ennemis de Don Pèdre , de répandre dans l'Europe qu'il avait empoisonné sa femme. Henri de Transtamare, l'un de ces sept bâtards, qui avait d'ailleurs son frère & sa mère à venger, & surtout tous ses intérêts à soutenir , profita de la conjoncture. La France était infestée par ces brigands réunis, nommés Malandrins ; ils faisaient tout le mal qu'Edouard n'avait pu faire. Henri de Transtamare négocia avec le roi de France

Charles V. pour délivrer la France de ces brigands & les avoir à fon service. L'Arragonais, toujours ennemi du Castillan , promit de livrer paffage. Bertrand du Guefclin , chevalier d'une grande réputation , qui ne cherchait qu'à fe signaler , engagea les Malandrins à le

Chapitre XXXV. 267 Q

reconnaître pour chef & à le fuivre en Caffille. On a regardé cete entreprife de Bertrand du Guefclin comme une action fainte, & qu'il faifait, dit-il, pour le bien de fon ame. Cette action fainte cohfitaità conduire des brigands au fecours d'un rebelle contre un roi cruel, mais légitime.

On fait qu'en parlant près d'Avignon , du Guefclin , manquant d'argent pour payer fes troupes , rançonna le pape & fa cour. Cette extorfion était néceiTaire ; mais je n'ofe prononcer le nom qu'on lui donnerait , fi elle n'eût pas été faite àia tête d'une troupe qui pouvait palier pour une armée.

Le bâtard Henri , fécondé de fes troupes groïlies dans leur marche & appuyé de l'Arragon, commença par fe faire déclarer roi dans Burgos. Don Pèdre , attaqué ainfi par les Français , eut recours au prince noir leur vainqueur. Ce prince était feuverain de la Guienne ; le roi J> fon père la lui avait cédée pour prix de fes actions héroï- M ques. Il devait voir d'un œil jaloux le fuccès des armes Françaïfes en Efpagne , & prit par intérêt & par honneur le parti le plus juſte. Il marcha en Efpagne avec fes Gafcons & quelques Anglais. Bientôt , fur les bords de l'Ebre & près du village de Navarette , Don Pèdre ik. le prince noir, d'un côté ; de

l'autre , Henri de Tranftamare & du Guefclin, donnèrent la fan-
glante bataille qu'on nomme de Navarette. Elle fut plus glorieufe
au prince noir que celles de Créci & de Poitiers, parce qu'elle fat
plus difputée. Sa victoire fut compîette ; il prit Bertrand du Guef-
clin & le maréchal iïAndrehen , qui ne fe rendirent qu'à lui. Henri
de Tranftamare fut obligé de fuir en Arragon, & le prince noir ré-
tablit" Don Pèdre fur le trône. Ce roi traita plufieurs rebelles avec
une cruauté que les loix de tous les états autorifent du nom de
juftice. Don Pèdre ufait dans toute fon étendue du malheureux
droit de fe venger. Le prince noir, qui avait eu la gloire de le réta-
blir , eut encor celle d'arrêter le cours de fes

'—'rr^t&iïc-'

^ 2.6 o Essai sus. les mœurs.

cruautés. Il eft après Alfred , celui de tous les héros que l'An-
gleterre a fe plus en vénération,

Quand celui qui foutenait Don Fèdre fe fut retiré , & que Ber-
trand du Cuefclin fe fut racheté, alors le bâtard Tranftamare ré-
veilla le parti des mécantens, & Bertrand du Guefc-lin , que le roi
Charles V. employait fecrètement , leva de nouvelles troupes.

Tmñlamare avait pour lu» l'Arragon , les révoltés de Caftille
Si les fecours de la France. Don Fèdre avait la meilleure partie
des Cafrillans , le Portugal & enfin les mufulmans d'Efpagne : ce
nouveau fecours le rendit plus odieux & le défendit mal. Tranfta-
mare & du Guefclin , n'ayant plus à combattre le génie & l'afcen-
dant An prince noir , vainquirent enfin Don Fèdre auprès de To-
lède. Retiré & affiéé dans un château après fa défaite, il eïï pris,
en voulant s'échapper, par un gentilhomme Fran- ** çais , qu'on
appellait le Bègue de Vilaines. Conduit dans -S la tente de ce che-

valier , le premier objet qu'il y apperçoit , eft le comte de Tranfi-
mare. On dit que transporté de fureur, il fe jeta , quoique défar-
mé, fur fon frère ; •ce qui efr vrai , c'eil que ce frère lui arracha la
vie d'un Coup de poignard.

Ainfi périt Don Fèdre à l'âge de trente-quatre ans , & avec lui
s'éteignit la race de Caftille. Son ennemi, fon frère, fon aiTaffin ,
parvint à la couronne, fans autre droit que celui du meurtre : c'eil
de lui que font defeendus les rais de Caftille , qui ont régné en Ef-
pagne jufqu'à Jeanne , qui fit pafTer ce fceptre dans la maifon d'
Autriche, par fon mariage avec Fkilippe h Beau , père de Charles-
Qiiint.

ys

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME

De la France & de V Angleterre , du tems du roi CHARLES V.
Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs
conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre Richard II. fils
du Prince noir , détrôné..

A dextérité de Charles V. fauvait la France du naufrage. La né-
ceiïité d'affaiblir les vainqueurs Edouard ilî. & le prince noir , lui
tint lieu de juitice. Il profita de la vieilleffe du père & de la mala-
die du fils attaqué dune hydropifie , dont il mourut en 1371. Il fut
d'abord femer la divifion entre le prince fouverain de Guienne êc
fes vaffaux , éluder les traités , refufer le refie du paie- || ment de
la rançon de fon père fur des prétextes plaufibles, s'attacher le
nouveau roi de Caftille , & même ce roi de Navarre , Charles fur-

nommé le Mauvais , qui avait tant de terres en France ; fufeiter le nouveau roi d'Ecoffe , Robert Stuart y contre les Anglais ; remettre l'ordre dans les finances , faire contribuer les peuples fans murmures , & réuinr enfin', fans fortir de fon cabine:, autant que le roi Edouard qui avait paſſé la mer & gagné des batailles.

Quand il vit toutes les machines que fa politique arrangeait, bien affermies, il fit une de ces démarches audacieuſes , qui pourraient parler pour des témérités en politique , fi les meſures bien priſes & l'événement ne les juſtifiaient. Il envoie' un chevalier ÔC un juge de Toulouſe citer le prince noir à comparaître devant lui dans la cour des pairs , & à venir rendre compte de ſa conduite. C'était agir en juge ſouverain avec le vainaj|queur de ſon père & de ſon grand-père, qui poiTédait L-

•2.70 Essai ſur les mœurs. î

la Guienne & les lieux circonvoifins en ſouveraineté abſolue par le droit de conquête , & par un traité ſolemnel. Non-feulement on ie cite comme un fujet, mais on fait rendre un arrêt du parlement, par lequel on confifque la Guienne, & tout ce qui appartient en France à la maifon à1 Angleterre. L'ufage était de déclarer la guerre par un héraut d'armes , & on envoie à Londres un valet de pied faire cette cérémonie. Edouard n'était donc plus à craindre. (•

La valeur & l'habileté de Bertrand du Gueſclin, devenu connétable de France, & ſur -tout le bon ordre que Charles V. avait mis à tout, annoblirent l'irrégularité de ces procédés , & firent voir que dans les affaires publiques , ou ejl le profit , là ejl la gloire.

Le prince noir mourant ne pouvait plus paraître en campagne. Son père ne put lui envoyer que de faibles ſecours. Les Anglais ,

auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. Bertrand du Guefflin ; clin, fans remporter de ces grandes victoires , telles que celles de Créci & de Poitiers , fit une campagne entièrement femblable à celle qui dans les derniers tems a fait païier le vicomte de Turenne pour le plus grand général de l'Europe. Il tomba dans le Maine & dans l'Anjou fur les quartiers des troupes Angloifes , les défit toutes les unes après les autres , & prit de fa main leur général Grandfon. Il rangea le Poitou , la Saintonge , fous l'obéiffance de la France. Les villes fe rendaient les unes par la force , les autres par l'intrigue. Les faifons combattaient encor pour Charles V. Une flotte formidable équipée en Angleterre , fut toujours repoullée par les vents contraires. Des trêves adroitement ménagées préparèrent encor de nouveaux fuccès.

Charles qui vingt ans auparavant n'avait pas eu de quoi entretenir une garde pour fa perfonne , eut à la fois cinq armées & une flotte. Ses vaiffeaux portèrent la guerre jufqu'en Angleterre , dont on ravagea les côtes

\$■ ^fcJlrAW : " ~ ■ , - , ' ■ ■ r — r — c ^ ff ^ ^ ^ v ^

Chapitre XXXVI

tandis qu'après la mort d'Edouard III. l'Angleterre ne prenait aucunes mefures pour fe venger. Il ne reftait aux Anglois que la ville de Bordeaux ; celle de Calais , &c: quelques forterefles.

Ce fut alors que la France perdit Bertrand du Guefflin. On fait quelshonneurs fon roi rendit à fa mémoire. Il fut , je crois, le pre-

mier don: on fit l'oraifon funèbre , & le premier qu'on enterra dans l'église définée aux tombeaux des rois de France. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. Quatre princes du sang le fuivaient. Ses chevaux , félon la coutume du tems , furent présentés dans l'église à l'évêque qui officiait , & qui les bénit en leur imposant les mains. Ces détails font peu importants ; mais ils font connaître l'esprit de chevalerie. L'attention que s'attiraient les grands chevaliers célèbres par leurs faits d'armes, s'étendait sur les chevaux qui avaient combattu pour eux.' Charles fuivit bientôt du Gueclin. On le fait encrer mourir d'un poison lent , qui lui avait été donné il y avait plus de dix années , & qui le consuma à l'âge de quarante-quatre ans , comme s'il y avait dans la nature des alimens qui pussent donner la mort au bout d'un certain tems. Il est bien vrai qu'un poison qui n'a pu donner une mort prompte , laisse une langueur dans le corps , ainsi que toute maladie violente ; mais il n'est point vrai qu'il fasse de ces effets lents que le vulgaire croit inévitables. Le véritable poison qui tua Charles V. était une mauvaise constitution.

Personne n'ignore que la majorité des rois de France fut fixée par lui à l'âge de quatorze ans commencés , & que cette ordonnance fage , mais encore trop inutile pour prévenir les troubles , fut enregistrée dans un lit de justice en 1374. Il avait voulu déraciner l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs , abus qui passait pour une loi de l'état. Elles furent défendues pour son règne , quand il fut le maître. Il interdit même

j *' .zdkix^t • ■ "•^r^.'-'p'''

T,rr~

2,7a Essai sur les mœurs. £

jufqu'au port d'armes ; mais c'était une de ces Joix dont l'exécution était alors impoffible.

On fait monter les tréiors qu'il amafia jufqu'à la fomme de dix-fept millions de livres de fon tems. Il eft certain qu'il a voit accumulé , & que tout le fruit de fon économie fut ravi 6k diiiipé par fon frère le duc d'Anjou dans fa malheureufe expédition de Naples dont j'ai parlé.

Après la mon d'Edouard III. vainqueur de la France , & après celle de Charles V. fon reftauraceur , on vit bien que la fupériorité d'une nation ne dépend que de ceux qui la conduifent.

Le rils du prince noir , Richard II. fuccéda à fon grand-père Edouard III. à l'âge d'onze ans; & quelque tems après Charles VL fut roi de France à l'âge de douze. Ces deux minorités ne furent pas heureufes ; mais l'Angleterre fut d'abord la plus à plaindre. f_ On a vu quel efprit de vertigs oc de fureur avait faili

|£ en France les habitans de la campagne du tems du roi Jean , & comme ils vengèrent leur aviliffement & leur misère fur tout ce qu'ils rencontrèrent de gentilshommes , qui en effet étaient leurs oppreffeurv. La même furie faifit les Anglais. On vit renouveler la guerre que Rome eut autrefois contre les efclaves. Un couvreur de tuiles & un prêtre firent autant de mal à l'Angleterre que les querelles des rois & des parlemens peuvent en faire. Ils affiembient . les peuples de trois provinces, & leur perfuadent aimément que les riches avaient joui affez long-tems de la terre , & qu'il eff tems que les pauvres fe vengent. Ils les mènent droit à Londres , pillent une partie de la ville , & font couper la tête à l'archevêque de Cantorberi & au grand-tréforier du royaume. Il

est vrai que cette fureur finit par la mort des chefs & par la dispersion de> révoltés. Mais de telles tempêtes , allez communes en Europe , font voir fous quel malheureux gouvernement on vivait alors. On l\ était encor loin du véritable but de la politique , qui
11 |j conflue {j

Chapitre XXXV i. 2.73 O

P m*mÊÊÊ^mm II 1 1 .

conflit e à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'état.

On {-eut dire qu'alors les Anglais ne faisaient pas mieux jusqu'où s'étendaient les prérogatives des rois & celles des parlements. Packard IL à l'âge de dix-huit ans , voulut être despotique , & les Anglais trop libres. Bientôt ii y eut une guerre civile. Presque toujours dans les autres états , les guerres civiles font fatales aux conjurés ; mais en Angleterre elles le font aux rois. Richard , après avoir disputé dix ans son autorité contre ses sujets , fut enfin abandonné de son propre parti. Son cousin le duc de Lancastre , petit-fils & Edouard III. exilé depuis long-tems du royaume y revint seulement avec trois vaillants. Il n'avait pas besoin d'un plus grand secours ; la nation se déclara pour lui. Richard IL demanda seulement qu'on lui laissât la vie, & une pension pour subsister.

Un parlement lui fait son procès comme on l'avait fait à Edouard II. Les accusations juridiquement portées ig! contre lui ont été conservées : un des griefs eu qu'il a » emprunté de l'argent sans payer , qu'il a entretenu des espions , & qu'il avait dit

qu'il était le maître des biens de ses fujets. On le condamna comme ennemi de la liberté naturelle , & comme coupable de trahison. Richard enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastère les marques de la royauté , avec un écrit signé de sa main , par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet , puisqu'il s'abaissait à le dire.

Ainsi le même siècle vit déposer solennellement deux rois d'Angleterre , Edouard II. & Richard II. l'empereur Venceslas , & le pape Jean XXIII. tous quatre jugés & condamnés avec les formalités juridiques.

Le parlement d'Angleterre ayant enfermé son roi , il déclara , que si quelqu'un entreprenait de le délivrer , le duc de Lancastère ferait digne de mort. Au premier ; R mouvement qui se fit en sa faveur , huit scélérats allèrent jeter les clefs sur les mœurs. Tom. II S (rj|

Zd^CVFr-

£ ^ 2.74 Essai sur les mœurs. !

afTaffecter le roi dans sa prison II défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône. Il arracha la hache d'armes à un des meurtriers. Il en tua quatre avant de succomber. Le duc de Lancastère régna cependant sous le nom de Henri IV. L'Angleterre ne fut ni tranquille , ni en état de rien entreprendre alors contre la France ; mais son fils Henri V. contribua à la plus grande révolution qui fut arrivée depuis Charlemagne.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME

Du roi de France Charles VI. De sa maladie. De la nouvelle invasion de la France par Henri V. roi d'Angleterre.

À \J Ne partie des foins que le roi Charles V. avait pris pour rétablir la France , fut précifément ce qui précipita sa subversion. Ses trésors amassés furent dilapidés , & les impôts qu'il avait mis , révoltèrent sa nation. On remarque que ce prince dépensait pour toute sa maison quinze cents marcs d'or par an. Ses frères régens du royaume en dépensaient sept mille pour Charles VI. âgé de treize ans , qui malgré cette dissipation manquait du nécessaire. Il ne faut pas mépriser de tels détails , qui font la source cachée de la ruine des états, comme des familles.

Louis d'Anjou , le même qui fut adopté par Jeanne I.

reine de Naples , l'un des oncles de Charles VI. non

| content d'avoir ravi le trésor de son pupille , chargeait

le peuple d'exactions. Paris , Rouen , la plupart des

les villes le foulèrent ; les mêmes fureurs qui ont depuis

envahi Paris du tems de la Fronde dans la jeunesse de

Louis XIV. parurent sous Charles VI. Les punitions \-<

Chapitre XXXVII. 2.75 Çl

publiques & fecretes furent auffi cruelles que le foulèvemenr avait été orageux. Le grand fchifme des papes , dont j'ai parlé , augmentait encor le défordre. Les papes d'Avignon reconnus en France , achevaient de la piller par tous les artifices que l'avarice déguifée en religion peut inventer. On efpérak que le roi majeur séparerait tant de maux par un gouvernement plus heureux.

Il avait vengé en peribnne le comte de Flandre fon vaſTal des Flamans rebelles toujours foutenus par l'Angleterre. Il profita des troubles où cette ifle était plongée fous Richard IL On équipa même plus de douze cents vaiffeaux pour faire une defcente. Ce nombre ne doit pas paraître incroyable ; St. Louis en eut davantage: il eft vrai que ce n'était que des vaiffeaux de tranſport ; mais la facilité avec laquelle on prépara cette ! flotte , montre qu'il y avait alors plus de bois de construction qu'aujourd'hui , & qu'on n'était pas fans in- jji| duftrie. La jaloulie qui divifait les oncles du roi , em- g! pécha que la flotte ne fut employée. Elle ne fervit qu'à faire voir quelle reflburce aurait eu la France fous un bon gouvernement , puifque malgré les tréfors que le duc d'Anjou avait emportés pour fa malheureufe expédition de Naples , on pouvait faire de fi grandes entreprifes.

Enfin on reſpirait , lorſque le roi , allant en Bretagne faire la guerre au duc , dont il avait à fe plaindre , fut attaqué d'une frénéfie horrible. Cette maladie commença 'par des aſToupiffemens , fuivis d'ailliéation d'efprk , & enfin d'accès de fureur. Il tua quatre hommes dans fon premier accès , continua de frapper tout ce qui était autour de lui , juſqu'à-çe qu'épuifé de ces mouvemens convulſifs, il tomba dans une léthargie profonde. Je ne m'étonne

point que toute la France le crut il emooifonné & enforcélé. Nous avons été témoins dans B notre fiècle , tout éclairé qu'il eft , des préjugés popu-

Xif*?/. **&£ »&s]%.

^éiiAt.-. ,,,,,,,>,, ise&ssstèàSsÊlZéké&ssssssz ,,, — ^y»^/ ^

lares aufii injuftes. Son frère , le duc d'Orléans , avait époufé Valentine de Milan. On accufa Vahnùne de cet accident. Ce qui prouve feulement que les Français alors fort greffiers penfaient que les Italiens en favaient plus qu'eux.

Le foupçon redoubla quelque tems après dans une aventure digne de la ruflicité de ce tems. On fit à la cour une mafearade , dans laquelle le roi , déguifé en fatyre , tramait 'quatre autres fatyres enchaînés. Ils étaient vêtus d'une toile enduite de poix-ré-iine, à laquelle on avait attaché des étoupes. Le duc d'Orléans eut le malheur d'approcher un flambeau d'un de ces habits , qui en furent enflammés en un moment. Les quatre feigneurs furent brûlés, & à peine put-on fauver !a vie au roi par la préfence d'efprit de fa tante la duchefTe de Berri , qui l'enveloppa dans fon manteau. Cette accident hâta une de fes rechûtes. On eût pu le guérir peut-être par des faignées , par des bains , & par du régime ; mais on fit venir un magicien de Montpellier. Le magicien vint. Le roi avait quelques relâches , qu'on ne manqua pas d'attribuer au pouvoir de la magie. Les fréquentes rechûtes fortifièrent bientôt le mal , qui devint incurable. Pour comble de malheur , le roi reprenait quelquefois fa raifon. S'il eût été malade fans retour , on aurait pu pourvoir au gouvernement du royaume. Le peu de raifon qui refla au roi , fut plus fatal que fes accès. On n'affembla point les états. On ne régla rien. Le roi refraita roi , & confiait fon

autorité mépnée & fa tutèle tantôt à fon frère , tantôt à fes oncles le duc de Bourgogne & le duc de Berri. C'était un furcroît d'infortune pour l'état , que ces princes euffent de puiffans apanages. Paris devint néœffairement le théâtre dune guerre civile , tantôt fourde , tantôt déclarée. Tout était facion , tout jufqu'a l'univeïfité mêlait du gouvernement.

Perfonne n'ignore que Jean duc de Bourgogne fit

Chapitre XXXVII. 177 î

aftaflîner fon coufin le duc d'Orléans dans la rue Barbette. Le roi n'était ni aiTez maître de fon efprit , ni afTez puiffant pour faire juftice du coupable. Le duc de Bourgogne daigna cependant prendre des lettres d'abolition. Enfuite il vint à la cour faire trophée de fon crime. Il afTembla tout ce qu'il y avait de princes & de grands ; & en leur préfence le docteur Jean Petit non-feulement juftina la mort du duc d'Orléans , mais il établit la doctrine de Y homicide , qu'il fonda fur l'exemple de tousles afTaffinats dont il eit parlé dans les livres hiftoriques de l'écriture. Il ofait faire un dogme de ce qui n'eft écrit dans ces livres que comme un événement , au lieu d'apprendre aux hommes, comme on l'auroit toujours dû faire, qu'un aiTaffinat rapporté dans récriture eu. aulî déteitable que s'il fe trouvait dans les hiftoires des fauvages , ou dans celle du tems dont je parie. Cette doétrine fut condamnée , comme on a vu , . au concile de Constance , & n'a pas moins été renouvelée depuis.

C'eft vers ce tems-là que le maréchal de Boucicaut laifTa perdre Gênes qui s'était mife fous la proteclion de la France. Les

Français y furent maflacrés comme en Sicile. L'élite de la noblesse qui avait couru se signaler en Hongrie contre Bajazet et empereur des Turcs , avait été tuée dans la bataille malheureuse que les chrétiens perdirent. Mais ces malheurs étrangers étaient peu de chose en comparaison de ceux de l'état.

La femme du roi , Isabelle de Bavière , avait un parti dans Paris ; le duc de Bourgogne avait le sien ; celui des enfans du duc d'Orléans était puissant. Le roi seul n'en avait point. Mais ce qui fait voir combien Paris était considérable , & comme il était le premier mobile du royaume , c'est que le duc de Bourgogne , qui joignait à l'état dont il portait le nom , la Flandre & l'Artois , mettait toute son ambition à être le maître de Paris. Sa faction s'appela celle des Bourguignons ; celle d'Orléans était nommée des Armagnacs ; du nom français 3 \

% t:J^r~r-rrr — -^ 'r^s^S*' — ssssssssi -'^TT^a^ *

O 2.78 Essai sur les mœurs. £1

___ flt

du comte d'Armagnac , beau-père du duc d'Orléans , fus de celui qui avait été assassiné dans Paris, Celle des deux qui dominait , faisait tour-à-tour conduire au gibet , assassiner , brûler ceux de la faction contraire. Personne ne pouvait s'affranchir d'un jour de vie. On se battait dans les rues, dans les églises 5 dans les maisons, à la campagne.

C'était une occasion bien favorable pour l'Angleterre de recouvrer ses patrimoines de France , & ce que les traités lui avaient donné. Henri V. prince rempli de prudence & de courage , négocia & arma à la fois. Il descend en Normandie avec une armée de

près de cinquante mille hommes. Il prend Harfleur , & s'avance dans un pays défolé par les factions ; mais une difTenterie contagieuse fait périr les trois quarts de fon armée. Cette grande invasion réunit cependant contre l'Anglais | (tous les partis. Le Bourguignon même , quoiqu'il trai- £E tac déjà fecrètement avec le roi d'Angleterre , envoie cinq cents hommes d'armes & quelque arbalétriers au fecours de fa patrie. Toute la noblesse monte à cheval les communes marchent fous leurs bannières. Le connétable âtbret le trouva bientôt à la tête de plus de foixante mille combattans. Ce qui était arrivé à Edouard III. arrivait à Henri V. mais la principale reftemb'lan.ce fut dans la. bataille d'Azincourt , qui fut telle que celle de Créci. Les Anglais la gagnèrent aufli-tôt qu'elle commença. Leurs grands arcs de la hauteur d'un homme , dont ils fe fervaient avec force & avec adrefle , leur donnèrent d'abord la victoire. Ils n'avaient ni canons , ni fufils ; & c'eft une nouvelle raifon de croire qu'ils n'en avaient point eu à la bataille de Créci. Peut-être que ces arcs font une arme plus formidable : j'en ai vu qui portaient plus loin que les fufils ; on peut s'en fervir plus vite & plus long-tems : cependant ils font devenus entièrement hors d'ufage. On peut remarquer encor , | |H que la gendarmerie de France combattit à pied à Azin- I EU I

PITRE XXX VII

court , à Créci & à Poitiers ; elle avait été auparavant invincible à cheval. Il arriva dans cette journée une chofe qui eft horrible ,. même dans la guerre. Tandis qu'on fe battait encor , quelques milices de Picardie vinrent par derrière piller le camp des Anglais. Henri ordonna qu'on tuât tous les prifonniers qu'on avait

faits. On les pafTa au fil de l'épée ; & après ce carnage on en prit encor quatorze mille, à qui on laiffa la vie. Sept princes de France périrent dans cette journée avec le connétable. Cinq princes furent pris ; plus de dix mille Français refièrent fur le champ de bataille.

Il femble qu'après une vicloire ii entière , il n'y avait plus qu'à marcher à Paris & à fubjuguer un royaume divifé , épuifé , -qui n'était qu'une vafie ruine. Mais ces ruines même étaient un peu fortifiées. Enfin il eft confiant que cette bataille d'Azincourt , qui mit la France en deuil , & qui ne coûta pas trois hommes de marque aux Anglais , ne produifit aux vidrieux que de la gloire. Henri V. fut obligé de repayer en Angleterre , pour amaffer de l'argent & de nouvelles troupes.

L'efprit de vertige qui troublait les Français au moins autant que leur roi , fit ce que la défaite d'Azincourt n'avait pu faire. Deux dauphins étaient morts ; le troifième , qui fut depuis le roi Charles VII âgé alors de feize ans , tâchait déjà de rarnaffer les débris de ce grand naufrage. La reine fa mère avait arraché de fon mari des lettres-patentes qui lui biffaient les rênes du royaume. Elle avoit à la fois la païïon de s'enrichir , de gouverner , & d'avoir des amans. Ce qu'elle avait pris à l'état & à fon mari , était en dépôt en plufieurs endroits , & fur-tout dans les églifes. Le dauphin & les Armagnacs , qui déterrèrent ces tréfors , s'en fervirent dans le preffant befoin où l'on était. A cet affront qu'elle reçut de fon fils , le roi on joignit un plus cruel. Un foir , en rentrant chez la reine , il trouva le feigneur de Boisbourdon qui en revenait. Il le fait prendre fur le champ.

-*rr&&i*&

Kf a8o Essai sur les mœurs.

On lui donne la queflion , 8z coufu dans un fac on le jette dans la Seine. On envoie incontinent la reine prifonnière à Blois , de-là à Tours , fans qu'elle puiife voir fon mari. Ce fut cet accident , & non la bataille d'Azincourt , qui mit la couronne de France fur la tête du roi d'Angleterre. La reine implore le fecours du duc de Bourgogne. Ce prince faifit cette occafion d'établir fon autorité fur de nouveaux défafres.

Il enlève ia reine à Tours , ravage tout fur fon paffage , & conclut enfin fa ligue avec ie roi d'Angleterre. Sans cette ligue il n'y eût point eu de révolution. Henri V. affemble enfin vingt-cinq mille hommes , & débarque une féconde fois en Normandie. Il avance du côté de Paris , tandis que le duc Jean de Bourgogne eft aux portes de cette ville , dans laquelle un roi infenfé eft en proie à toutes les féditiions. La faction du duc de Bourgogne y mafTacre en un jour le connétable à7 Armagnac , les archevêques de Reims ik de Tours , cinq évêques , l'abbé de St. Denis , & quarante magiftrats. La reine & le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage. Le dauphin fuit au-delà de la Loire , & Henri V. eft déjà maître de toute la Normandie. Le parti qui tenait pour le roi , la reine, le duc de Bourgogne, le dauphin, tous négocient avec l'Angleterre à la fois . & la fourberie eft égale de tous côtés.

Le jeune dauphin , gouverné alors par Tanguy du Ch'âtel , mé-mige enfin cette funefte entrevue avec le duc de Bourgogne fur le pont de Montereau. Chacun d'eux arrive avec dix chevaliers. Tanguy du Châtel y aifaîme le duc de Bourgogne aux yeux du dau-

phin. Ainfi le meurtre du duc d'Orléans efl vengé enfin par un autre meurtre , d'autant plus odieux que PaflaiTmat était joint à la violation de la foi publique.

On ferait prefque tenté de dire que ce meurtre ne fut point prémédité , tant on avait mal- pris fes meures H pour en foutenir les fuites. F/d/ippe le Bon, nouveau

****5 st* VMS1***

duc de Bourgogne , fucceffeur de fon père , devint un ennemi néceiffaire du dauphin par devoir & par politique. La reine fa mère outragée devint une marâtre implacable ; & le roi Anglais, profitant de tant d'horreurs, difait que Dieu l'amenait par la main pour punir les Français. If ab clic de Bavière & le nouveau duc Philippe conclurent alors à Troyes une paix plus furieffe que toutes les guerres précédentes , par laquelle on donna Catherine , fiiiie de Charles VI. pour époufe au roi d'An- \\ gleterre , avec la France en dot.

Il fut fripulé dès-lors même , que Henri V. ierait reconnu pour roi , mais qu'il ne prendrait que le nom de régent pendant le refie de la vie malheureufe du roi de France devenu entièrement imbécîie. Enfin ie contrat portait qu'on pourfuivrait fans relâche celui qui fe difait dauphin de France. Ifabelle de Bavière conduifit V fon malheureux mari & fa fille à Troyes , où le ma- k riage s'accomplit. Henri , devenu roi de France , entra £| dans Paris paiffiblemenb , & y régna fans contradiction , j| tandis que Charles VI. était enfermé avec fes demefti- I que à l'hôtel de St. Paul, & que la reine Ifabelle de Ba- | vière commençait déjà à fe repentir.

Philippe duc de Bourgogne fit demander folemnelle- il ment juitice du meurtre de fon père aux deux rois , à l'hc- | tel de St.

Paul, dans une assemblée de tout ce qui restait de grands. Le procureur-général de Bourgogne, Nicolas Raulin, un docteur de l'université nommé Jean Larcher, accusent le dauphin. Le premier président du parlement de Paris, & quelques députés de son corps assistaient à cette assemblée. L'avocat-général II Marigni prend des conclusions contre l'héritier & le défendeur de la couronne, comme s'il parlait contre un justicier ordinaire. Le parlement fait citer le dauphin à ce qu'on appelle la table de marbre. C'était une grande table qui servait de table de St. Louis à recevoir les revenus en nature des vassaux de la tour du Louvre, & !■

% g^*gfe— ==■ ~^g^gj^-

.O -8a Essai sur les mœurs. €

ff _____ . ^

qui restait depuis comme une marque de juridiction. Le dauphin y fut condamné par contumace.

C'était une de ces questions délicates & difficiles à résoudre, de savoir par qui le dauphin devait être jugé, si on pouvait détruire la loi salique, si le meurtre du duc d'Orléans n'ayant point été vengé le justicier devait l'être. On a vu longtemps après en Espagne Philippe II. faire périr son fils. Comme Louis de Florence tua l'un de ses enfants qui avait assassiné l'autre. Ce fait est très-vrai ; on a contesté très-mal-à-propos à Varillas cette aventure ; le président de Thou fait assez entendre qu'il en fut informé sur les lieux. Le czar Pierre a fait de nos jours condamner son fils à la mort. Exemples affreux, dans lesquels il ne s'agissait pas de donner l'héritage du fils à un étranger !

Voilà donc. la loi falique abolie, l'héritier du trône || déshérité & preferit , le gendre régnant paifiblement , Si & enlevant l'héritage de fon beau-frère/ comme depuis on vit en Angleterre Guillaume prince d'Orange étranger dépoiïéder le père de fa femme. Si cette révolution avait duré comme tant d'autres , fi les fuceffeurs de Henri V. avaient foutenu l'édifice élevé par leur père, s'ils étaient aujourd'hui rois de France, y aurait-il un feul hifTorien qui ne trouvât leur caufe juſte ? Mêlerai n'eût point dit en ce cas que Henri V. mourut des hémorroïdes pour s'être aflis fur le trône des Rois de France. Les papes ne leur auraient-ils pas envoyé bulles fur bulles? n'auraient-ils pas été les oints du feigneur? La loi falique n'aurait-elle pas été regardée comme une chimère ? Que de bénédictins auraient préfenté aux rois de la race de /iV/zri F. de vieux diplômes contre cette loi falique ! Que de beaux efprns i'euffent tournée en ridicule ! Que de prédicateurs euffent élevé juſqu'au ciel Henri V. vengeur de i'aiTafiînat , & libérateur de la France !

Le dauphin , ' retiré dans l'Anjou , ne paraiffait qu'un

Chapitre XXXVII

exilé. He/zri F. roi de France & d'Angleterre , fit voile vers Londres , pour avoir encor de nouveaux fubſides & de nouvelles troupes. Ce n'était pas l'intérêt du peuple Anglais amoureux de fa liberté , que fon roi fut maître de la France. L'Angleterre était en danger de devenir une province d'un royaume étranger ; & après s'être cpuifée pour affermir fon roi dans Paris , elle eût été ré-

duite en fervirude par les forces du pays même qu'elle aurait vaincu & que fon roi aurait eues dans fa main.

Cependant Henri V. xetourna bientôt à Paris, plus maître que jamais. Il avait des trésors & des armées ; il était jeune encor. Tout ïaifait croire que le trône de France paffuit pour toujours à la maifon de Lancafire. La deilinée renverfa tant de propérités & d'efpérances, Henri V. fut attaqué d'une fifruple. On l'eût guéri dans \u des tems plus éclairés. L'ignorance de fon fiècle caufa fa js £t mort. Il expira au château de Vincennes à l'âge de trente- ±? quatre ans. Son corps fut expofé à St. Denis , comme celui d'un roi de France , & enfuite porté à Veïïminiter parmi ceux d'Angleterre.

Charles VI. à qui on avait encor laiffé par pitié le vain titre de roi , finit bientôt fa trifte vie , après avoir paſſé trente années dans des rechûtes continuelles de frénéfie. Il mourut le plus malheureux des rois , & le rci du peuple le plus malheureux de l'Europe.

Le frère de Henri V. le duc de Beïford , fut le feul qui affilia à fes funérailles. On n'y vit aucun feigneur. Les uns étaient morts à la bataille d'Azincourt , les autres captifs en Angleterre. Et le duc de Bourgogne ne voulait pas céder le pas au duc de Betford. Il fal-lait bien pourtant lui céder tout. Betford fut déclaré régenr de France , & on proclama roi à Paris & à Londres Henri VI. fils de Henri V. enfant de neuf mois. La ville de Paris envoya même juf-qu'à Londres des députés pour prêter ferment de fidélité à cet enfant.

Essai sur les mœurs.

CHAPITRE TRENT E-H UÏTIEME

De la France du tems de Charles VIL De la Pucelle & de Jacques Cœur.

E débordement de l'Angleterre en France fut enfin femblable à celui qui avait inondé l'Angleterre du tems de Louis VIII. mais ii fut plus long & plus orageux. il fallut que Charles VIL regagnât pied-à-pied fou r ôyaume. Il avait à combattre le régent Betford , auffi abiblu que Henri V. & le duc de Bourgogne devenu l'un des plus puilfans princes de l'Europe , par l'union du Hainaut , du Brabant , & de la Hollande à fes domaines. Les amis de Charles VIL étaient pour lui auffi dangereux que fes ennemis. La plupart abufaient de fes malheurs , au point que le comte de Rie hemont fon connétable , frère du duc de Bretagne fit étrangler deux de £es favoris.

On peut juger de l'état déplorable où Charles était réduit , p^r la nécefiité où il fut de faire valoir dans les pays de fon obéiifance le prix du marc d'argent jufqu'à quatre-vingt-dix livres, au lieu d'une demi-livre de fix onces qu'il valait du tems de Charlemagne.

Il fallut bientôt, recourir à un expédient plus étrange, à un miracle. Un gentilhomme des frontières de Lorraine , nommé Baudricourt , crut trouver dans une jeune fervame d'un cabaret de Vaucouïeurs un perfonnage propre à jouer le rôle de guerrière & d'infpirée. Cette Jeanne d'Arc, que le vulgaire croit une bergère, était en effet une jeune fervante d'hôtellerie , montant chevaux à poil t comme dit Monfrrelet , & faifani autres aperûifes que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire. On la fit parler pour une

bergère de dix-huit ans. Il eût cependant avéré , par sa propre confession ,

*." "W'&ÀJ&"

Chapitre XXXVI IL a8j

qu'elle avait alors vingt-sept années. Elle eut assez de courage & assez d'esprit pour se charger de cette entreprise , qui devint héroïque. On la mena devant le roi à Bourges : elle fut examinée par des femmes , qui ne manquèrent pas de la trouver vierge , & par une partie des docteurs de l'université & quelques conseillers du parlement , qui ne balancèrent pas à la déclarer inspirée ; soit qu'elle les trompât , soit qu'ils fussent eux-mêmes assez habiles pour entrer dans cet artifice ; le vulgaire le crut , & ce fut allez.

Les Anglais allégeaient alors la ville d'Orléans , la seule ressource de Charles , & étaient prêts de s'en rendre maîtres. Cette fille guerrière , vêtue en homme , conduite par d'habiles capitaines , entreprend de jeter du secours dans la place. Elle parle aux soldats de la part de Dieu , & leur inspire ce courage d'enthousiasme qu'ont tous les hommes qui croient voir la divinité

|* combattre pour eux. Elle marche à leur tête & délivre Orléans , bat les Anglais , prédit à Charles qu'elle le fera sacrer dans Reims , & accomplit sa promesse l'épée à la main. Elle affûta au sacre , tenant l'étendard avec lequel elle avait combattu.

Ces victoires rapides d'une fille, les apparences d'un miracle , le sacre du roi qui rendait sa personne plus vénérable , allaient bientôt rétablir le roi légitime & chasser l'étranger : mais l'influence

ment de ces merveilles , Jeanne d'Yrc, fut blefTée & prife en défendant Compiègne. Un homme , tel que le prince noir , eût honoré & respecté fon courage. Le 'régent Betford crut néeiTaire de la flétrir pour ranimer fes Anglais. Elle avait feint un miracle, Betford feignit de la croire foncière. Mon but efl toujours d'obferver l'efprit du tems • c'efl lui qui dirige les grands événemens du monde. L'univerlité de Paris préfenta requête centre Jeanne d'Arc , l'accufant d'hérésie & de magie. Ou Funiverfité penfait ce que le

sj^ régent voulait qu'on crût ; ou n elle ne le penfait pas 5

3 _ ga

elle commettait une lâcheté déteftable. Cette héroïne digne du miracle qu'elle avait feint , fut jugée à Rouen par Cauchon évêque de Eeauvais , cinq autres évêques Français , un feul évêque d'Angleterre , ailltés d'un moine dominicain vicaire de l'Inquinnon , & par des docteurs de l'univerfité. Elle fut qualifiée « de fuperni> rieuse devinereTe du diable, blafphémereïie en Dieu » & en fes faims & faintes, errant par moult de fors » en la foi de Christ. » Comme telle elle fut condamnée à jeûner au pain à l'eau dans une prifon perpétuelle. Elle fit , me femble , à fes juges une réponfe digne d'une mémoire éternelle. Interrogée pourquoi elle avait ofé affifler au facre de Charles avec fon étendard ? elle répondit : Il tjl juile que qui a eu part au travail , en ait a l'honneur.

Enfin, accufée d'avoir repris une fois l'habit d'homme, | qu'on lui avait laifTé expès pour la tenter , fes juges , qui *Jc n'étaient pas alTurément en droit de la juger, puisqu'elle était prifonnière de guerre, la déclarèrent hérétique relapfe , & firent mourir par le feu celle qui ayant fauve fon roi , aurait eu des autels dans les

tems héroïques , où les hommes en élevaient à leurs libérateurs. Charles VII. rétablit depuis fa mémoire, alTez honorée par fon fupplce même.

Ce n'eft: pas alTez de la cruauté pour porter les hommes à de telles exécutions : il faut encor ce fanatisme compofé de fupervlition & d'ignorance , qui a été la maladie de prefque tous les fiècles. Quelques tems auparavant les Anglais condamnèrent la princeffe de Glocefter à faire amende honorable dans l'églife de St. Faul , & une de fes amies à être brûlée vive, fous prétexte de je ne fais quel fortifié employé contre la vie du roi. On avait brûlé le baron de Cobham, en qualité d'hérétique : & en Bretagne on fit mourir par le même fupplce, le maréchal de Retz, accusé de magie, ck d'avoir égorgé des enfans pour faire avec leur fang de prétendus enchantemens.

^""kJ^wv---" — - — — yypSg^sr^s. ,— ,_,.■.,■ ,. —■ , —. rrrfi&ei

P Chapitre XXXVIII 187 O

Que les citoyens d'une ville immense, où les arts, les plailirs & la paix régnent aujourd'hui , où la raifon même commence à s'introduire, comparent les tems, & qu'ils fe plaignent , s'ils l'ofeht. C'eft une réflexion qu'il faut faire prefqu'à chaque page de cette hiftoire.

Dans ces triftes tems la communication des provinces était fi interrompue , les peuples limitrophes étaient fi étrangers les uns aux autres, qu'une aventurière ofa ,.. quelques années après la mort delà pucelle , prendre fon nom en Lorraine, & foutenir hardiment qu'elle avait échappé au fupplce , & qu'on avait brûlé un fantôme à fa place. Ce qui efr plus étrange , c'eft qu'on la crut. On

la combla d'honneurs & de biens , & un homme de la maison des Arrriofes , l'époufa en 1436 , penfant en effet époufer la véritable héroïne , qui, quoique née dans l'obfcureté, eût été pour le moins égale à lui par fes grandes actions.

Pendant cette guerre, plus longue que décisive, qui caufait tant de malheurs , un autre événement fut le falut de la France. Le duc de Bourgogne , Philippe le Bon , mérita ce nom , en pardonnant enfin au roi la mort de Ion père, & en s'uniffant avec le chef de la maison contre l'étranger. Il fit à la vérité payer cher au roi cet ancien affTailinat, en fe donnant, par le traité, toutes les villes fur la rivière de Somme, avec Roie, Montdidier & le comté de Boulogne. Il fe libéra de tout hommage pendant fa vie , & devint un très-grand fouverain; mais il eut la générofité de délivrer de fa longue prifon de Londres le duc d'Orléans , le fils de celui qui avait été affTaifiné dans Paris. Il paya fa rançon. On la fait monter à trois cent mille écus d'or ; exagération ordinaire aux écrivains de ces rems. Mais cette conduite montre une grande vertu. Il y a toujours eu de belles âmes dans les tems les plus corrompus. La vertu de ce prince n'excluait pas en lui la volupté & l'amour des femmes,, qui ne peut jamais être un vice, que quand il conduit aux méchantes actions, C'eil ce même Philippe qui avait en 1330, inftitué la

—rmP^-,.

ntftriwii-SS

®sE»

toifon d'or à l'honneur d'une de les maîtrefTes. Il eut quinze bâtards qui eurent tous du mérite. Sa cour était ia plus brillante de l'Europe. Anvers , Bruges faifaient un grand commerce , à ré-

pandaient l'abondance dans les états. La France lui dut enfin fa paix & fa grandeur , qui augmentèrent toujours depuis , malgré les adverfités & malgré les guerres civiles & étrangères.

Charles VII regagna fon royaume à-peu-près comme Henri IV. le conquist , cent cinquante ans après. Charles n'avait pas , à la vérité , ce courage brillant , cet efprit prompt & actif , & ce caractère héroïque de Henri 1 V. m<ùs obligé comme lui de ménager fouvent fes amis & fes ennemi^, de donner de petits combats, de furprendre des villes & d'en acheter , il entra dans Paris comme y entra depuis Henri IV. par intrigue & par force. Tous deux ont été déclarés incapables de pofféder la couronne , & tous deux ont pardonné. Ils avaient encor une faiblesse commune , celle de fe livrer trop à l'amour ; car l'amour influe prefque toujours fur les affaires d'état , chez les princes chrétiens , ce qui n'arrive point dans le refle du monde.

Charles ne fit fon entrée dans Paris qu'en 1437. Ces bourgeois qui s'étaient signalés par tant de mafiacres , allèrent au devant de lui avec toutes les démonftrations d'affecTion & de joie, qui étaient en ufage chez ce peuple groffier. Sept filles repréfentant les fept péchés qu'on nomme mortels ,. & fept autres figurant les vertus théologales & cardinales avec des écriteaux , le reçurent vers la porte St. Denis. Il s'arrêtait quelques minutes dans les carrefours à voir les myfrères de la religion que des bateleurs jouaient fur des tréteaux. Les habirans de cette capitale étaient alors auïïi pauvres que rufriques ; les provinces l'étaient davantage. Il fallut plus de vingt ans pour réformer l'état ; ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglais furent entièrement chafiés de la France. Ils ne gardèrent que Calais & Guines , & perdirent pour jamais

tous

Chapitre XXXVIII. 2.89 Q _____ f

tous ces vastes domaines que leurs rois avaient eus par les droits du fang , & que les trois victoires de Créci , de Poitiers & d'Azincourt ne purent leur conferver. Les divisions de l'Angleterre contribuèrent autant que Char- Us VIL à la réunion de la France. Cet Henri VI. qui avait porté les deux couronnes , & qui même était venu se faire sacrer à Paris , détrôné à Londres par les parens , fut rétabli & détrôné encor.

Charles VIL maître enfin paisible de la France , y établit un ordre qui n'y avait jamais été depuis la décadence de la famille de Charlemagne. Il conserva des compagnies réglées de quinze cents gens-d'armes. Chacun de ces gensd'armes devait servir avec six chevaux ; de sorte que cette troupe composait neuf mille cavaliers. Le capitaine de cent hommes avait mille sept cent livres de compte par an , ce qui revient à environ dix mille livres numéraires H d'aujourd'hui. Chaque gendarme avait trois cent soixante M} livres de paye annuelle , & chacun des cinq hommes qui l'accompagnaient , avait quatre livres de ce tems-là par mois. Il établit aussi quatre mille cinq cents archers , qui avaient cette même paye de quatre livres , ' c'eR- à-dire , environ vingt-quatre des nôtres. Ainsi en tems de paix il en coûtait environ six millions de notre monnaie présente pour l'entretien des foldats. Les choses ont bien changé dans l'Europe. Cet établissement des archers fait voir que les mousquets n'étaient pas encor d'un fré-

quent usage. Cet infiniment de deftru&ion ne fut commun que du tems de Louis XL

Outre ces troupes, tenues continuellement fous le drapeau, chaque village entretenait un franc-archer exempt de taille; & e'e-fr par cette exemption attachée d'ailleurs à la nobîefie, que tant de perfonnes s'attribuèrent bientôt la qualité de gentilhomme de nom & d'armes. Les pofTeueurs des fiefs furent difpenfés du ban, qui ne fut plus convoqué. Il n'y eut que l'arrière-ban, compofé

jsj Ejfai far les mœurs. Tom. IL T ^

£i pVw = #-Mter — — — V»,.*^ ■ V-"

* kJ^H**" ————— -●— ^Tr^oS? *tr— ^*— «tt- — «—
— "rrf-pi&d ' v.s

'ii'^m.i»»!!».. KSS!^K3^JbÉfesSSBS5SSg£SS5B " A^^?^f-ÎJ

O 2.90 Essai sur les mœurs,

Ides arrière-petits vafiaux, qui refta fujet encor à fervir dans les occafions.

On s'étonne qu'après tant de défaftres la France eût tant de refTources 8c d'argent. Mais un pays riche par fes denrées, ne ce-fie jamais de l'être, quand la culture n'eft pas abandonnée. Les guerres civiles ébranlent le corps de l'état, 8c ne le détruifent point. Les meurtres 8c les faccagemens , qui défoient des familles , en enrichirent d'autres. Les négocians deviennent d'autant plus habiles j qu'il faut plus 'd'art pour fe fauver parmi tant d'orages. Jacques Cœur en eft un grand exemple. Il avait établi le plus grand commerce qu'aucun particulier de l'Europe eût jamais em-braflé. Il n'y eut depuis lui que Cofme J. Média, que nous appe-

lions de Médias , qui l'égalât. Jacques Cœur avait trois cents fa-
 cteurs en Italie 8c dans le Levant. Il prêta deux cent mille écus
 d'or au roi , fans quoi on n'aurait jamais repris la Normandie.
 Son industrie était plus utile pendant la paix, que Dunois 8c la
 Tucelle ne l'avaient été pendant la guerre. C'est une grande tache
 peut-être à la mémoire de Charles VII. qu'on ait persécuté un
 homme si nécessaire. On n'en fait point le sujet : car qui fait les
 secrets refaits des fautes & des injures

Ides hommes ?

Le roi le fit mettre en prison , 81 le parlement de Paris lui fit
 fou procès. On ne put rien prouver contre lui , Il finit qu'il avait
 fait rendre à un Turc un esclave chrétien, U lequel avait quitté &
 trahi son maître , & qu'il avait fait vendre des armes au foudan
 d'Egypte. Sur ces deux actions , dont l'une était permise, & l'autre
 vertueuse , il fut condamné à perdre ses biens. Il trouva dans ses
 commis plus de droiture que dans les courtisans qui l'avaient per-
 du. -Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa dif- |
 <race. Jacques Cœur alla continuer son commerce en si Chypre ,
 & n'eut jamais le courage de revenir dans son si ingrate patrie ,
 quoiqu'il y fût rappelé. 3 Au re-te la fin du règne de Charles FIL
 fut assez heu-

i&y _w«g*HyL

^Qij^-^1^ ^ ^ ^ ^ " ^ _ _ ~ " " * r * 8 * A ^

Chapitp. e XXX VII T.

reuse pour la France, quoique très-malheureuse pour le roi ,
 dont les jours finirent avec amertume, par les rebellions de son
 fils de nature, qui fut depuis le roi Louis XL

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME

Mœurs , ufages, arts, commerce, rkhejje , vers les trà{i&me & quatorzième jitlecs.

E voudrais découvrir quelle était alors la fociété des hommes , comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés , plutôt que de répéter tant de malheurs & tant de combats , funeftes objets de i'hiftcire & lieux communs de la méchan-ceté humaine.

Vers la fin du treizième fiècê & dans le commencement du quatorzième, il me femble qu'on commençait en Italie, malgré tant de (Mentions , à fortir de cette groffièreté ' dont la rouille avait couvert l'Europe depuis Ta chute de l'empire Romain. Les arts néceffaires n'avaient point péri. Les art.fans & les marchands , que leur obfcuredé dérobe à la fureur àmbitieufe des grands , font des fourmis oui fe creufent des habitations en filenee , tandis que les aigles 6c les vautours fe déchirent.

On trouva même dans ces fiècles greffiers, des invendons utiles, fruits de ce génie ce mécanique que la nature donne à certains hommes très-indépendamment de la philofophie. Le fecret , par exemple , de fecourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes qu'on nomme befticles, eu de la fin du treizième fiècle. Ce beau fecret fut trouvé par Alexandre Spina. Les meules qui agifient par le fecours durent , font connues en Italie dam le même tems. La Flamma, qui vivait au quatorzième fiècle, en parle, & avant lui on n'en parle point. Mais c eu un art If, connu longtemps auparavant chez les Grecs & chez les |

*t-cr ' <v

ju? ag-a Essai sur les mœurs.

Arabes; il en eu parlé dans des poètes Arabes du feptième liècle. La fayance , qu'on faifait principalement à Faënza, tenait lieu de porcelaine. On connoiffait depuis long-tems l'ufage des « vitres , mais il était fort rare: c'était un luxe de s'en fervir. Cet art porté en Angleterre par les Français vers l'an I ï 80, y fut regardé comme une grande magnificence.

Les Vénitiens eurent feuls au treizième fiècle le fecret ides miroirs de criflal. Il y avait en Italie quelques horloges à roues : celle de Bologne était fameufe. La merveille plus utile de la bouffole était due au feul hafard , & les vues des hommes n'étaient point encor aïiez étendues pour qu'on fît ufage de cette découverte. L'invention du papier, fait avec du linge pilé & bouilli, eft du commencement du quatorzième nècle. Cortufius , hiflorien de Padoue , parle d'un certain Fax , qui établit à Padoue jjj; la première manufacture plus d'un fiècle avant l'invention de 1 imprimerie. C'eft ainfi que les arts utiles fefont peuà-peu établis , & h plupart par des inventeurs ignorés.

Il s'en fallait beaucoup que le relie de l'Europe eût des villes telles que Venife, Gênes, Bologne , Sienne , Pife , Florence. Prefque toutes les maifons dans les villes de France, d'Allemagne, d'Angleterre étaient couvertes de chaume. Il en était même ainfi en Italie, dans les villes moins riches , comme Alexandrie de la paille , Nice de la paille, &c.

Quoique les forêts enflent couvert tant de terrains demeurés long-tems fans culture, cependant on ne favait pas encr fe garantir du froid à Faide de ces cheminées , qui font aujourd'hui dans tous nos appartemens un fecours & un ornement. Une fa-

mille entière s'affemhlait au milieu d'une falle commune enfumée, autour d'un large foyer rond , dont le tuyau allait percer le plafond.

La Flamma fe plaint au quatorzième fiècle, félon l'ufage des auteurs peu judicieux, que la frugale fim- 3J, piicité a fait place au luxe. Il regrette le terns de Frédéric jf

$\%g^{\wedge*} - == = ag^{\wedge} -^{\wedge} r =^{\wedge} \wedge \wedge \wedge ;$

îiT

Chapitre XXXIX. lyi

Barbzroujje & de Frédéric IL lorfque dans Milan, capitale de la Lombardie, on ne mangeait de ia viande que trois fois par femaine. Le vin alors était rare, la bougie était inconnue &z la chandelle un luxe. On fe fervait , dit-il, chez les meilleurs citoyens, de morceaux de bois fec allumas pour s'éclairer. On ne mangeait de la viande chaude que trois fois par femaine : les chemifes étaient de ferge & non de linge; la dot des bourgeoifes .les plus confidérabîes était de cent livres tout au plus. Les chofes ont bien changé, ajcute-t-il ; on porte à prêtent du linge ; les femmes fe couvrent d'étoffes de foie , & même il y entre quelquefois de for & de l'argent : elles ont jufqu'à deux mille livres de dor, & ornent même leurs oreilles de pendans d'or. Cependant ce luxe dont il fe plaint , était encor loin , à quelques égards , de ce qui eft aujourd'hui le néceffaire des peuples riches & induflrieux. gi Le linge de table était très-rare en Angleterre. Le vin

ne s'y vendait que chez les apoticairees comme un cordial. Toutes les maifons des particuliers étaient de bois à Paris & à Londres. Se faire traîner en charrette dans les rues de Paris à peine pavées & couvertes de fange, était un luxe ; & ce luxe fut défendu, par Philippe le Bel , aux bourgeois. On connaît ce règlement fait fous Charles VI. Nemo audeat dure proeter duo ferula cumpotagio. « Que » perfonne n'ofe donner plus de deux plats avec le po- » tage. »

Un feul trait fuffira pour faire connaître la difette d'argent en Ecoffe & même en Angleterre , auffi-bien que la rufticité de ces tems-là , appelée fimPLICITÉ. On lit dans les actes publics , que quand les rois d'Ecoffe venaient à Londres , la cour d'Angleterre leur assignait trente shellings par jour, douze pains, douze gâteaux & trente bouteilles de vin.

Cependant il y eut toujours chez les feigneurs de fief & chez les principaux prélats , toute la magnificence que le tems permettait. Elle devait néceffairement s'introduire

%cy^" ""■"" " - ' dfjT""

chez les pollefTeurs des grandes terres. Dès long-tems auparavant les évêques ne marchaient qu'avec un nombre prodigieux de dôme/tiques & de chevaux. Un concile de Lafrari , tenu en 1179 , fous Alexandre III. leur reproche que fouvent on était obligé de vendre les vafes d'or & d'argent dans les églifes des monaflères, pour les recevoir & pour les défrayer dans leurs viiites. Le cortège des archevêques fut réduit , par les canons de ces conciles, à cinquante chevaux ; celui des évêques, à trente ; celui des cardinaux , à vingt-cinq : car un cardinal qui n'avait pas d'évêché , & qui par conféquent n'avait point de terres, ne pouvait

pas avoir le luxe d'un évêque. Cette magnificence des prélats était plus odieuse alors qu'aujourd'hui , parce qu'il n'y avait point d'état mitoyen entre les grands & les petits , entre les riches & les pauvres. Le commerce & l'industrie n'ont pu former qu'avec le temps cet état mitoyen qui fait la richesse d'une nation. La vaif- 1^e felle d'argent était presque inconnue dans la plupart des villes. M^uJ^Jhs , écrivain Lombard du quatorzième siècle , regarde comme un grand luxe, les fourchettes , les cuillères & les tasses d'argent.

Un père de famille , dit-il, qui a neuf à dix personnes à nourrir avec deux chevaux , est obligé de dépenser par an , jusqu'à trois cents florins d'or. C'était tout au plus deux mille livres de la monnaie de France courante de nos jours.

L'argent était donc très-rare en beaucoup d'endroits d'Italie , & bien plus en France aux douzième, treizième & quatorzième siècles. Les Florentins , les Lombards , qui faisaient seuls le commerce en France & en Angleterre , les Juifs leurs courtiers , étaient en possession de tirer des Français & des Anglais , vingt pour cent par an pour l'intérêt ordinaire du prêt. La grande usure est la marque infallible de la pauvreté publique.

Le roi Charles V. amassa quelques trésors par son économie , par la sage administration de ses domaines

-3.V" 1 1 i ~I^fT "O?

—» TTy^y^Ttr- ■"-■ — — **?TPJi%*fi

% t-:,S-yegf ■ ■ ■ SESS55îSSl&feSg5S. aagl.l...~^yMl-i ff

(alors le plus grand revenu des rois) & par des impôts inventés sous Philippe de Valois, qui quoique faibles firent beaucoup

murmurer un peuple pauvre. Son ministre le cardinal de la Grange ne s'était que trop enrichi. Mais tous ces trésors [furent dilapidés dans d'autres pays. Le cardinal porta les siens dans Avignon. Le duc d'Anjou, frère de Charles V. alla perdre ceux du roi dans sa malheureuse expédition d'Italie. La France relra dans la misère jusqu'aux derniers rems de Charles VII.

Il n'en était pas ainû" dans les belles villes commerçantes de l'Italie. On y vivait avec commodité, avec opulence." Ce n'était que dans leur fein qu'on jouissait des douceurs de la vie.

Les richesses & la liberté y excitèrent enfin le génie, comme elles élevèrent le courage.

CHAPITRE QUARANTIEME

Science & beaux-arts au treizième & quatorzième siècles.

La langue italienne n'était pas encore formée du temps de Frédéric II. On le voit par les vers de cet empereur, qui font le dernier exemple de la langue romance dégagée de la dureté tudesque.

Plas me el cavalier Frances. »

E La donna Catalana, ,

E Vovrar Gènes, ,

E la dança. Trevifans, ,

E lou cantar Provençals, ,

Las man e cara d' 'Angles ,

E lou don\el de Tofcana.

Ce monument est plus précieux qu'on ne pense , & est fort au dessus de tous ces décembres des bâtimens du \ô T 4

O 296 Essai sur les mœurs.

moyen âge , qu'une curiosité grossière & sans goût recherche avec avidité. Il fait voir que la nature ne s'est démentie chez aucune des nations dont Frédéric parle. Les Catalanes font, comme au tems de cet empereur, les plus belles femmes de l'Efpagne. La noblesse Française a les mêmes grâces martiales qu'on estimait alors. Des traits nobles & réguliers , de belles mains font encore une chose commune en Angleterre. La jeuneue a plus d'agréments en Tofcane qu'ailleurs. Les Génois ont conservé leur industrie; les Provençaux leur goût pour l'opérette & pour le chant. C'était en Provence & en Languedoc qu'on avait adouci la langue romane. Les Provençaux furent les maîtres des Italiens. Rien n'est si connu des amateurs de ces recherches que les vers sur les Vaudouis de l'année 1 100.

O ue non vogli maudir, ne jura , ne mentir , h 1 N'occir , ne avoutrar , ne prendre de altrui ,

£j> Ne s'avengear d'eli fuo ennemi, ' jfc

3 Lo^ difon qu'es Vaudcs ,£• Los fefon morir.

Cette citation a encore son utilité , en ce qu'elle est une preuve que tous les réformateurs ont toujours affecté des mœurs févères.

Ce jargon se maintint malheureusement tel qu'il était en Provence & en Languedoc, tandis que sous la plume de Pétrarque la

langue italienne atteignit à cette force &: à cette grâce qui loin de dégénérer se perfectionna encor. L'italien prit sa forme à la fin du treizième siècle, du temps du bon roi Robert, grand-père de la malheureuse Jeanne. Déjà le Dante, Florentin, avait illustré la langue toscane par son poème bizarre, mais brillant de beautés naturelles, intitulé comédie, ouvrage dans lequel l'auteur s'éleva dans les détails au-dessus du mauvais goût de son siècle & de son sujet, & rempli de morceaux écrits avec pureté que s'ils étaient du temps de l'Arioste &c. du Tasse. On ne doit pas s'étonner que l'auteur, l'un

"k J ^ ^ " ^ . " " . ' * - » 7 5 ^ M \$ p â R R — — — — " * ? 7 t j \$ W T ^

Chapitre XL. 2^e 7 C

des principaux de la faction Gibeline, persécuté par Boniface VIII. & par Charles de Valois, a, dans son poème, exhalé sa douleur sur les querelles de l'empire &c. du sacerdoce. Qu'il soit permis d'inférer ici une faible traduction d'un des passages du Dante concernant ces dissensions. Ces monumens de l'esprit humain délaissent de la longue attention aux malheurs qui ont troublé la terre.

Jadis on vit dans une paix profonde

De deux soleils les flambeaux luire au monde,

Qui sans se nuire éclairant les humains,

Du vrai devoir enseignaient les chemins,

Et nous montraient de l'aigle impériale

Et de l'agneau les droits & l'intervale.
Ce tems n'est plus , & nos deux ont changés
L'un des foleils de vapeurs furebargé ,
En s'échappant de sa faine carrière ,
Voulut de l'autre abforber la lumière.
La règle alors devint confusion;
Et l'humble agneau parut un fier lion ,
Qui tout brillant de la pourpre usurpée
Voulut porter la houlette & l'épée.

Après le Dante , Pétrarque , né en 1304 dans Arezzo patrie de Gui Arretin[^] mit dans la langue italienne plus de pureté , avec toute la douceur dont elle était susceptible. On trouve dans ces deux poètes , & surtout dans Pétrarque , un grand nombre de ces traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens qui ont à la fois la force de l'antiquité & la fraîcheur du moderne. S'il y a de la témérité à l'imiter , vous la pardonnerez au desir de vous faire connaître, autant que] je le peux, le genre dans lequel il écrivait. Voici à-peu-près le commencement de sa belle ode à la Fontaine de Vaucluse[^] envers croisés.

Claire fontaine , onde aimable , onde pure , Où la beauté qui
confume mon cœur, Seule beauté qui foit dans la nature , Des
feux du jour évitait la chaleur ;

[^] 198 Essai sur les mœurs.

Arbre heureux dont le feuillage

Agité par les zéphirs

La couvris de fon ombrage ,

Qui rappelles mes foupirs ,

En rappelant fon image ; Ornemens de fes bords , & filles du matin, Vous dont je fuis jaloux , vous moins brillantes qu'elle , Fleurs qu'elle embelliffait quand vous touchiez fon fein , Roffignols dont la voix eft moins douce fit moins belle , Air devenu plus pur, adorable féjour

Immortalifé par fes charmes , Lieux dangereux & chers, où de fes tendres armes

L'amour a bleffé tous mes fens ,

Ecoutez mes derniers accens ,

Recevez mes dernières larmes.

Ces pièces qu'on appelle can[^]oni font regardées comme fes chefs-d'œuvres. Ses autres ouvrages lui firent moins d'honneur ; il immortalifa la Fontaine de Vauclufe , Laure & lui-même. S'il n'avait point aimé , il ferait beaucoup moins connu. Quelque imparfaite que foit cette imitation , elle fait entrevoir la diïïance immense qui était alors entre les Italiens & toutes les autres nations. J'ai mieux aimé vous donner quelque légère idée du génie de Pétrarque , de cette douceur & de cette molleffe élégante qui fait fon caraclère , que de vous répéter ce que tant d'autres ont dit des honneurs qu'on lui offrit à Paris , de ceux qu'il reçut à Rome , de ce triomphe au capitolé en 1341 , célèbre hommage que l'étonnement de fon fiécie payait à fon génie alors unique , mais furpaïté depuis par VARIOSTE & par le Taffe. Je ne païTeraï pas fous iilence

que sa famille avait été bannie de Tofcane, 8c dépouillée de Ces biens , pendant les difTentions des Guelfes & des Gibelins , & que les Florentins lui députèrent Bocace , pour le prier de venir honorer sa patrie de sa préférence , & y jouir de la reflitution de son patrimoine. La Grèce dans ses plus beaux jours ne mon- J[tra jamais plus de goût & plus d'effeime pour les talens. &

O ChapitreXL. i⁹ £|

Ce Eocace fixa la langue tofcane ; il eil encor le premier modèle en prose pour l'exactitude & pour, la pureté du style , ainii que pour le naturel de la narration. La langue perfectionnée par ces deux écrivains ne reçut plus d'altération , tandis que tous les autres peuples de l'Europe , jufqu'aux Grecs même , ont changé leur idiome.

Il y eut une fuite non interrompue de poètes Italiens qui ont tous paffé à la poflérké; car le Fuki écrivit après Pétrarque. Le Beyardo comte de Scandiano Succéda, au Fulci , & YArivfie les furpalla tous par la fécondité de son imagination. N'oublions pas que Pétrarque & Bocace avaient célébré cette infortunée Jeanne de biaples , dont l'efprit cultivé faisoit tout leur mérite, &] qui fut même une de leurs difciples. Elle étoit alors dé- ;| vouée toute entière aux beaux-arts , dont les charmes la faisoient oublier les tems criminels de son premier mariage. Ses mœurs changées par la culture de l'esprit 1| devoient la défendre de la cruauté tragique qui finit ses |£

jours.

Les beaux-arts qui se tiennent comme par la main , [|

& qui d'ordinaire périssent & renàissent e&fembie , fer- if

taient en Italie des ruines de la barbarie. Cimmabué \\
 fans aucun feccurs était comme un nouvel inventeur de . i]
 la peinture au treizième fièc'e. Le Ciotio fit des tableaux jj
 qu'on voit encor avec p'ainr. Il relie fur-tout de lui |]
 cette fameufe peinture qu'on a mife en raofaïque , .&z i]
 qui repréfente le premier apôtre marchant fur les eaux; 1
 on la voit au deffus de la grande porte de St. Pierre de 13
 Rome. Bnuiellejchi commença à réformer L'architecture |
 gothique. Gui d'Are^p long-tems auparavant avait I?
 inventé les nouvelles notes de la muïique à ia fin de l'on- 1
 zième fiècle , & rendu cet art plus facile & plus commun. il
 On fut redevable de toutes ces belles nouveautés aux j|
 Tofcans. Ils firent tout renaître par leur feu] génie
 avant que le peu de feience qui était relié à Conïïami- |£
 <T^ 300 Essai sur les mœurs.

nopîe refluat en Italie avec la langue grecque , par les
 conquêtes des Ottomans. Florence était alors une nouvelle
 Athènes ; & parmi les orateurs qui vinrent de la part des villes
 d'Italie haranguer Boni face VHI. fur fon exaltation , on compta
 dix-huit Florentins. On voit par-là que ce n'eft point aux fugitifs
 de Confhtinople qu'on a dû la renaiffance des arts. Ces Grecs ne
 purent enfeigner aux Italiens que le grec.

Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie sans protection comme sans modèle , au milieu des distractions des guerres ; mais Lucrèce chez les Romains avait fait son beau poème de la nature , Virgile ses bucoliques , Cicéron ses livres de philosophie dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme , c'est un instrument que les grands artistes trouvent tout préparé , & dont ils se fervent sans s'embarasser qui gouverne & qui trouble la terre.

Si cette lueur éclaira la faible Toscane , ce n'est pas qu'il n'y eût ailleurs quelques talents. St. Bernard & Abelard en France au douzième siècle auraient pu être regardés comme de beaux esprits ; mais leur langue était un jargon barbare , & ils payèrent en latin tribut au mauvais goût d'alors. Les hymnes latines rimées des douzième & treizième siècles font le fœtus de la barbarie. Ce n'était pas ainsi qu'Horace chantait les jeux séculaires. La théologie scolastique , fille bâtarde de la philosophie à l'Ariflote , mal traduite & méconnue , fit plus de tort à la raison & aux bonnes études que n'en avaient fait les Huns & les Vandales.

L'art des Sophocles n'existait point ; on ne connut d'abord en Italie que des représentations naïves de quelques histoires de l'ancien & du nouveau testament ; & c'est de là que la coutume de jouer les mystères vint en France. Ces spectacles étaient originaires de Constantinople. Le poète St. Grégoire de Nazianze les avait intro-

Chapitre XL. 301 O

duirs pour les oppofer aux ouvrages dramatiques des anciens Grecs & des anciens Romains ; & comme les chœurs des tragédies grecques étaient des hymnes religieuses , & leur théâtre une chose sacrée, Grégoire de 'Na^ian^e & ses successeurs firent des tragédies faibles , mais malheureusement le nouveau théâtre ne l'emporta pas sur celui d'Athènes, comme la religion chrétienne l'emporta sur celle des Gentils. Il est resté de ces pieuses farces , des théâtres ambulans , que promènent encore les bergers de la Calabre. Dans les temps de solennités , ils représentent la naissance & la mort de Jésus-Christ. La populace des nations septentrionales , adopta aussi bientôt ces usages. On a depuis traité ces sujets avec plus de dignité. Nous envoyons de nos jours des exemples dans ces petits opéras qu'on appelle oratorio \ & enfin , les Français ont mis sur la scène des chefs-d'œuvres tirés de l'ancien testament.

Les confrères de la passion en France , vers le seizième siècle , firent paraître Jésus-Christ. sur la scène. Si la langue française avait été alors aussi majestueuse qu'elle était naïve & grossière , si , parmi tant d'hommes ignorans & lourds il s'était trouvé un homme de génie , il eût à croire que la mort d'un juif persécuté par des prêtres Juifs & condamné par un préteur Romain , eût pu fournir un ouvrage sublime ; mais il eût fallu un temps éclairé , & dans ce temps éclairé on n'eût pas permis ces représentations.

Les beaux-arts n'étaient pas tombés dans l'Orient. Et puisque les poésies du Persan Sady sont encore aujourd'hui dans la bouche des Persans , des Turcs & des Arabes, il faut bien qu'elles aient du mérite. Il était contemporain de Pétrarque , & il a autant de

réputation que lui. Il est vrai qu'en général le bon goût n'a guère été le partage des Orientaux. Leurs ouvrages ressembleraient aux titres de leurs souverains, dans lesquels il y a souvent quelque chose du soleil & de la lune. L'esprit de ferveur-

Ji

^ -201 Essai sur les mœurs,

l'autre paraît naturellement empouillé, comme celui de la liberté est nerveux, & celui de la vraie grandeur est (impie. Les Orientaux n'ont point de délicatesse, parce que les femmes ne font point admirées dans la société. Ils n'ont ni ordre, ni méthode, parce que chacun s'abandonne à son imagination dans la solitude où ils passent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même est déréglée. Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de Démosthène & de Cicéron. Qui aurait-on eu à persuader en Orient ? des esclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumière ; ils peignent avec la parole ; & quoique les figures soient souvent gigantesques & incohérentes, on y trouve du sublime. Vous aimerez peut-être à revoir ici ce passage de Sady que j'avais traduit en vers blancs, & qui ressemble à quelques passages des prophètes Hébreux. C'est une cy, peinture de la grandeur de Dieu ; lieu commun à la vérité | rite, mais qui vous fera connaître le génie de la Perse.

Il fait distinctement l'élément ce qui ne fut jamais. De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie. Prince, il n'a pas besoin qu'on qu'on le serve à genoux. Juge ; il n'a pas besoin que sa loi soit écrite. De l'éternel burin de sa prévision Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères. De l'aurore au couchant il porte le soleil ; Il fonde de rubis les masses des montagnes. Il prend deux gouttes

d'eau ; de l'une il fait un homme , De l'autre il arrondit la perle au fond des mers, L'être au fond de la voix fut tiré du néant. Qu'il parle , & dans l'instant l'univers va rentrer Dans les immensités de l'espace & du vuide; (^u'il parle , & l'univers reparle en un clin d'oeil Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

Si les belles -lettres étaient ainsi cultivées sur les bords
du Tigre & de l'Euphrate , c'est une preuve que les
Jj autres arts qui contribuent aux agréments de la vie,
-si étaient très-connus. On n'a le superflu qu'après le né-

Ô Chapitre XL. 303 Ç|

ceitaire. Mais ce nécessaire manquait encore dans presque toute l'Europe. Que connaissait-on en Allemagne , en France, en Angleterre , en Espagne , & dans la Lombardie septentrionale? Les coutumes barbares & féodales aussi incertaines que tumultueuses , les duels , les tournois , la théologie scholastique & les subtilités.

On célébrait toujours dans plusieurs églises la fête de l'âne, ainsi que celle des innocents & des fous. On amenait un âne devant l'autel , & on lui chantait pour antienne , amen amen ainsi ; eh eh eh fire âne ; eh eh eh fire âne.

Du Cange & ses continuateurs, les compilateurs les plus exacts , citent un manuscrit de cinq cents ans , qui contient l'hymne de l'âne.

Orientis partibus Adventavit finis Pulcher & fortissimus. fo

Eh lire âne ! ça chantez,

Belle bouche rechignez , Vous aurez du foin assez.

Une fille représentant la mère de Dieu allant en Egypte , montée sur cet âne & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession • & à la fin de la messe , au lieu de dire , Ht missa efl , le prêtre se mettait à braire trois fois de toutes ses forces, & le peuple répondait par les mêmes cris.

Cette superstition de fauvages venait pourtant d'Italie. Mais quoiqu'au treizième & au quatorzième siècles, quelques italiens commençassent à fortir des ténèbres, toute la populace y était toujours plongée» On avait imaginé à Vérone que Fane qui porta Jésus-Christ, avait marché sur la mer , & était venu jusques sur les bords de l'Adige , par le golfe de Venise ; que Jésus-Christ lui avait assigné un pré pour sa pâture, qu'il y avait vécu long-tems, qu'il y était mort. On enferma ses os dans un âne artifi-

%-* JI

* • t-C <Yr' -^ -A<sr , ■ &ft^ i&

& fc^ -w*" TM — — — — -Tff -zt^ m^ =*==; Tiiif^ - #

ciel , qui fut déposé dans Fégise de Notre-Dame des Orgues , sous la garde de quatre chanoines; ces reliques furent portées en procession trois fois l'année , avec la plus grande solennité.

Ce fut cet âne de Vérone qui fit la fortune de Notre- Dame de Lorette. Le pape Boniface VIII. voyant que la procession de l'âne attirait beaucoup d'étrangers, crut que la maison de la vierge Marie en attirerait davantage , & ne se trompa pas ; il autorisa cette fable de son autorité apostolique. Si les peuples croyaient qu'un âne avait marché sur la mer , de Jérusalem jusqu'à Vérone, il pouvait bien croire que la maison de Marie avait été transportée de Nazareth à Loretto. La petite maison fut bientôt enfermée dans

une église fuperbe ; les voyages des pèlerins & les préfens des princes tendirent ce temple auffi riche que celui d'Ephèfe. Les Italiens s'enrichiffaient du moins de l'aveuglement des autres peuples ; mais ailleurs on C£ embraffait la fuperftition pour elle-même , & feulement a en s'abandonnant à Fjnftinét groffier & à l'efprit du tems. Vous avez obfervé plus d'une fois que ce fanatisme auquel les hommes ont tant de penchant, a toujours fervi , non feulement à les rendre plus abrutis , nuis plus médians. La religion pure adoucit les mœurs en éclairant l'efprit : & la fuperftition en l'aveuglant, infpire toutes les fureurs. Il y avait en Normandie , qu'on appelle le pays de Sapience, un abbé des couards, qu'on promenait dans plufieurs villes fur un char à quatre chevaux, la mitre en tête, la croffe à la main , donnant des bénédictions & des mandemens.

Un roi des ribauds était établi à la cour par lettrespatentes. C'était dans fon origine un chef, un juge d'une petite garde du palais, & ce fut enfuite un fou de cour, qui prenait un droit fur les filoux & fur les filles publiques. Point de ville qui n'eut des confrairies d'artifans , de bourgeois, de femmes; les plus extravagantes cérémonies y étaient érigées en myfrères facrés ; & c'eft de-là :||

Chapitre XL

que vient la fociété des francs-maçons , échappée au tems qui a détruit toutes les autres.

La plus rnéprifable de toutes ces confrairies fut celle des flagellans , & ce fut la plus étendue. Eile avait commencé d'abord

par l'infirmité de quelques prêtres qui s'avisèrent d'abuser de la faiblesse des pénitens publics , jusqu'à les fuftiger. On voit encore un reste de cet usage dans les baguettes dont sont armés les pénitenciers à Rome; ensuite les moines se fuftigèrent, s'imaginant que rien n'étoit plus agréable à Dieu que le dos cicatrifié d'un moine. Pierre Damien , dans l'onzième siècle, excita les féculiers même à se fouetter tout nus. On vit en 1160 , plusieurs confréries de pèlerins courir toute l'Italie, armés de fouets. Ils parcoururent ensuite une partie de l'Europe. Cette institution fit même une secte qu'il fallut enfin diffuser.

Tandis que des troupes de gueux couraient le monde *Â en se funigeant, des fous marchaient dans presque toutes les villes, à la tête des processions, avec une robe peliffée , des grelots , une marotte ; & la mode s'en est encore conservée dans les villes des Pays-Bas & en Allemagne. Nos nations septentrionales avaient pour toute littérature en langage vulgaire, les farces nommées moralités, suivies de celles de la mère forte & du prince des foies.

On n'entendait parler que de révélations, de possédés, de malédictions. On oie accuser la femme de Philippe III. d'adultère, & le roi envoie consulter une béguine pour savoir si la femme est innocente ou coupable. Les enfans de France le Bel font entre eux une association par écrit, & se promettent un secours mutuel contre ceux qui voudront les faire périr par la magie. On brûle par arrêt du parlement une forcière qui a fabriqué avec le diable un acte en faveur de Robert d'Artois. La maladie de Charles VI. est attribuée à un sortilège , & on fait venir un magicien pour le guérir. La princesse de Glocester en Angleterre , est condamnée à faire amende honorable par le J. E. J. sur les mœurs. Tom. II. V (*Jj

devant l'église de St. Paul , ainsi qu'on l'a déjà remarqué; & une baronne du royaume, fa prétendue complice , est brûlée vive comme sorcière.

Si ces horreurs enfantées par la crédulité . tombaient sur les premières personnes des royaumes de l'Europe, on voit à quel point étaient exposés les simples citoyens. C'était encore là le moindre des malheurs.

L'Allemagne , la France, l'Espagne, tout ce qui n'était pas en Italie grande ville commerçante, était absolument sans police. Les bourgades murées de la Germanie & de la France, furent saccagées dans les guerres civiles. L'empire Grec fut inondé par les Turcs. L'Espagne était encore partagée entre les chrétiens & les mahométans Arabes ; & chaque parti était souvent déchiré par des guerres intestines. Enfin du temps de Philippe de Valois , d'Edouard III. de Louis de Bavière , de Clément VI. une peste générale enlève ce qui avait échappé au glaive & à la misère.

Immédiatement avant ces temps du quatorzième siècle , on a vu les croisades dépeupler & appauvrir notre Europe. Remontez depuis ces croisades aux temps qui s'écoulèrent après la mort de Charlemagne; ils ne sont pas moins malheureux & sont encore plus effrayants. La comparaison de ces siècles avec le notre , (quelques perversités & quelques malheurs que nous puissions effrayer ,) doit nous faire sentir notre bonheur , malgré ce penchant presque invincible que nous avons à louer le passé aux dépens du présent.

Il ne faut pas croire que tout ait été sauvage : il y eut de grandes vertus dans tous les états . sur le trône & dans les cloîtres , parmi les chevaliers , parmi les ecclésiastiques; mais ni un St.

Louis , ni un St. Ferdinand ne purent guérir les plaies du genre humain. La longue querelle des empereurs & des papes , la lutte opiniâtre 'de la libénéde Rome contre les Céfars de l'Allemagne & contrôle pontifes Romains, les fchilmes fréquens, &

-»< { Atf^W,r-' " ~ ' "' ""— *""-> •FiT*9tfi& ' 5«Cf-"

O Chapitre XL. 307 Ç%

enan le grand schisme d'Occident, ne permirent pas à des papes élus dans le trouble, d'exercer des vertus que des tems paisibles leur auraient inspirées. La corruption des mœurs prouvait-elle ne se pas étendre jusqu'à eux ? Tout homme est formé par son siècle; bien peu s'élèvent au-dessus des mœurs du tems. Les attentats dans lesquels plusieurs papes furent entraînés, leurs scandales autorisés par un exemple général, ne peuvent pas être ensevelis dans l'oubli. A quoi sert la peinture de leurs vices & de leurs défaits ? à faire voir combien Rome eut heureuse depuis que la décence & la tranquillité y régnaient. Quel plus grand fruit pouvons-nous retirer de toutes les vicissitudes de cet Empire sur les mœurs, que de nous convaincre que toute nation a toujours été malheureuse jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif aient été établis sans contradiction ?

De même que quelques monarques, quelques pontifes, dignes d'un meilleur tems , ne purent arrêter tant de défordres , quelques bons efprits nés dans les ténèbres des nations septentrionales , ne purent y attirer les sciences & les arts.

Le roi de France Charles V. qui raffTembla environ neuf cents volumes, cent ans avant que la bibliothèque du Vatican fût fondée par Nicolas V. encouragea en vain les talens. Le terrain n'était pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. On a re-

cueilli quelques malheureufes compofitions de ce tems. Cerf faire un amas de. cailloüs tirés d'antiques mafures quand on efl entou- ré de palais. Il fut obligé de faire venir de Pife un afrologue ; & Catherin; , fille de cet aftrologuequi écrivit en françois ', prétend que Charles difaic : Tant que doctine fera honorée en ce royaume , il continuera à propérité. Mais la doctrine fut incon- nue , le goût encor pîus. Un malheureux pays dépourvu de loix fixes, agité par des guerres civiles, fans commerce, fans police, fans coutumes écrites & gouverné par mille coutumes différentes ; un p:,ys dont

Va O

fc

% ^hJ^rw— — - " ~ • — - ~—" ~ Tr&vfëiWr- "' — — - ~r?r,

308 Essai sur les m «sur s.

la moitié* s'appeliait la langue d'oui eu à'oïl , & l'autre, la langue d'oc, pouvait-il n'être pas barbare? Lanobleffe Frahçaife eut feulement l'avantage d'un extérieur plus brillant que les autres nations.

Quand Charles de Valois , frère de Philippe h Bel, avait paffé en Italie , les Lombards , les Tofcans même prirent les modes des Français. Ces modes étaient extravagantes; c'était un corps qu'on laçait parderrière , comme aujourd'hui ceux des filles ; c'était de grandes manches pendantes, un capuchon comte pointe traînait à terre. Les chevaliers Français donnaient pourtant de la grâce à cette mafcarade, & juilinaient ce qu'avait dit Frédéric II. Plaç me el Cavalier France^. Il eût mieux valu connaître alors la difcipline militaire; la France n'eût pas été l'a proie de l'étranger fous Phi-

lippe de Valois , Jean & Charles VI. Mais comment était-elle plus familière aux Anglais ? C'est peut-être que, combattant loin de leur patrie, ils fentaient plus 'e befoin de cette discipiine, ou plutôt parce que la nation a un courage plus tranquille & plus réfléchi.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME

Affranchijfemens, privilèges des villes , états-généraux.

E l'anarchie générale de l'Europe, de tant de défastres même, naquit le bien ineftimable de la liberté, qui a fait fleurir peu-à-peu les villes impériales 6k tant d'autres cités.

Vous avez déjà obfervé que dans les commencemens de l'anarchie féodale, prefque toutes ies villes étaient peuplées plutôt de ferfs que de citoyens, comme on le voit L ^ encor en Pologne , ou il n'y a que trois ou quatre villes ji

""■^ ^ ■£fJ2&' ^-~~ — — i— - - — — •*y?fj££»4>#

£3 Chapitre XL I. 309

qui puiffent pofféderdes terres, & oà les habitans appartiennent à leur feigneur., quia fur eux droude vie &de mort. Il en fut de même en Allemagne & en France. Les empereurs commencèrent par affranchir piufieurs villes ; & dès le treizième fiècle elles s'unirent pour leur déferife commune, contre les feigneurs de châteaux qui fubfiftaient de brigandage.

Louis le Gros en France fuiyit cet exemple dans fes domaines, pour affaiblir les feigneurs qui lui faifaient la guerre. Les fei-

gneurs eux-mêmes vendirent a leurs petites villes la liberté, pour avoir de quoi foutenir en Pùlefrine l'honneur de la chevalerie.

Enfin en il 67. Le pape Alexandre III. déclare au nom d'un concile, que tous les. chrétiens devaient être exempts de la fervitude. Cette loi ieule doit rendre fa mémoire chère à tous les peuples , ainfi que fes efforts pour foutenir la liberté de l'Italie , doivent rendre fon S nom précieux aux Italiens.

C'efl en vertu de cette loi quelong-tems après , le roi Louis Butin dans Ces chartes , déclara que tous les ferfs qui refiaient encore en France , devaient être affranchis , parce que c'efl , dit-il , le royaume des Frans. Il faifairà la vérité payer cette liberté , mais pouvait-on l'acheter trop cher ?

Cependant les hommes ne rentrèrent que par degrés & très-difficilement dans leur droit naturel. Louis Butin ne put forcer les feigneurs fes vaffaux à faire pour les fujets de leurs domaines ce qu'il faifait pour les fiens. Les cultivateurs, les bourgeois même réitèrent encore longtems hommes de poejî, hommes de puiffance , attachés à la glèbe , ainfi qu'ils le font encore en p'ufieurs provinces d'Allemagne. Ce ne fut guère en France que du tems de Charles V IL que la fervitude fut entièrement abolie par l'affaibliffement des feigneurs. Les Anglois mêrney contribuèrent beaucoup, en apportant avec eux la liberté qui jk fait leur caractère. -U

EJJai, &c. Tom. II. V 3

\$»> 310 Essai sur les mœurs.

Avant Louis Butin même, les rois annoblièrent quelques citoyens. Philippe le Hardi , fils de St. Louis , annob'it Raoul, qu'on

appellair Raoul V orfèvre , non que ce fur un ouvrier , fon anne-
 biiffement eût été ridicule , c'était celui qui gardait forgent du roi.
 On appellair orfl vres ces dépositaires , ainri qu'on les nomme
 encore à Londres , où l'on a retenu beaucoup de coutumes de
 l'ancienne France : & St. Louis annoblit fans doute fon chirurgien
 la Brojfe , puifqu'il le rit fon chambellan.

Les communautés des villes avaient commencé en France,
 fous Philippe le Eel en 1301 , à être admifes dans les états-géné-
 raux , qui furent alors fubftitués aux anciens parlemensde la na-
 tion , compofés auparavant des feigneurs & des prélats. Le tiers-
 état y ferma fon avis fous le nom de requête : cette requête fut
 présentée a genoux. L'ufagea toujours fubufgré , que les députés
 du tiers-étar parlaffent aux rois un genou en terre , ainfi que S les
 gens du parlement , du parquet & le chancelier même , ;\ \$ dans
 les lits de juftice. Ces premiers états-généraux furent tenus pour
 s'oppofer aux prétentions du pape Boniface VIII ! faut avouer
 qu'il était trille pour l'humanité qu'il n'y eut que deux ordres dans
 l'état; l'un, compofé des feigneurs des riefs , qui ne faifaient pas
 la cinq-millième parie de la nation ; l'autre , du clergé , bien
 moins nombreux encore, & qui, par fon inliitution facrée , efi del-
 liné à un rniniftère fupérieur , étranger aux affaires temporelles.
 Le corps de la nation avait donc été compté pour rien jufques-là.
 C'était une des véritables raifon -, qui avaient fait languir le
 royaume de France , en étoafFant toute indoflririe. Si en Hollande
 & en Angleterre le corps de Petit n'était formé que de barons fê-
 culiers & eccéfiaftiques , ces peuples n'auraient pas dans la
 guerre ce 1701 , tenu la balance de l'Europe. Dans les républiques
 à Venife, à Gênes , le peuple n'eut jamais de part au gouverne-
 ment , mais il ne fut jamais efclave. Les citadins d'Italie étaient
 fort différens des

g— ni " ' .11 i ■

bourgeois des paysdu Nord , les bourgeois en France , en Allemagne, étaient bourgeois d'un feigneur, d'un évêque ou du roi ; ils appartenaient à un homme ; les citadins n'appartenaient qu'à la république ; ce qu'il y a d'affreux , c'eir qu'il eu refié encore en France trop de ferfs de glèbe.

Philippe le Bel, à qui on reproche fon peu de fidélité fur l'article des monnoies , fa perfécution contre les templiers, & une animofité peut-être trop acharnée contre Bonîjhce VIII. & contre fa mémoire , fit donc beaucoup de bien à la nation , en appelant le tiers-état aux afTemblées générales de la France.

La chambre des communes en Angleterre commençait à ie former dans ce tems-là , & prit un grand crédit dès l'an 1300. Ainfi le chaos du gouvernement commençait à fe débrouiller prefque par - tout , par les malheurs même que le gouvernement féodal trop anarchique avait par-tout occafionnés. Mais les peuples en reprenant tant de liberté & tant de droits , ne purent delongtems fortir de la barbarie , où l'abrutifTemenc , qui naît d'une longue fervitude , les avait réduits. Ils acquirent la liberté ; ils furent comptés pour des hommes , mais ils n'en furent ni plus polis ni plus induftrieux. Les guerres cruelles à'Edovard III. & de Henri V. plongèrent le peuple en France dans un état pire que l'efclavage, & il ne refpira que dans les dernières années de Charles VIL II ne fut pas moins plus malheureux en Angleterre après le règne de Henri V. Son fort fut moins à plaindre en Allemagne du tems de Vencejlas & de Sigifmond, parce que les villes impériales étaient déjà puiffantes.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME

- " Tailles & monnaies.

LE tiers-état ne fer vit en 1345 aux états tenus par Philippe de Valois , qu'à donner fon confentement au premier impôt des aides & des gabelles ; mais il eft certain que li les états avaient été affemblés plus fouvent en France , ils euifent acquis plus d'auto-rité ; car fous le gouvernement de ce même Philippe de Valois , devenu odieux par la fauffe monnoie , & décrédité par fes malheurs , les états de 1355 , dont nous avons déjà parlé , nommèrent eux - mêmes des commiffaires des trois ordres pour recueillir l'argent qu'on accordait au roi. Ceux qui donnent ce qu'ils veulent , & comme ils jk veulent , partagent l'autorité fouveraine. Voilà pourquoi i^ les rois n'ont convoqué de ces affemblées que quand ils n'ont pu s'en difpenfer. Ainî le peu d'habitude que la nation a eue d'examiner fes befoins , fes reliources , & fes forces , a toujours laifTé les états - généraux deflitués de cet efprit de fuite , & de cette connaîTance de leurs affaires qu'ont les compagnies réglées. Convoqués de loin à loin , ils fe demandaient les loix & les ufages , aulieu d'en faire ; ils étaient étonnés & incertains. Les parlemens d'Angleterre fe font donné plus de prérogatives ; ils fe font établis & maintenus dans le droit d'être un corps néceffaire repréfentant la nation. C'eft-là qu'on - connaît fur - tout la différence des deux peuples. Tous deux partis des mêmes principes , leur gouvernement eft devenu entièrement différent ;

il était alors tout femblabie. Les états d'Arragon, ceux de Hongrie , les die .es d'Allemagne, avaient encore déplus grands privilèges.

Les états-généraux de France , ou plutôt de la par-

^£^5^==" — "trüüüü&üü^ ■-'" -*--- ■ — fr|s^J

83 Chapitre XLII. 313 §|

tie de la France qui combattait pour fon roi Charles VIL contre l'ufurpateur Henri V. accorda généeüement à fon maître une taille générale en 1426 , dans le fort de la guerre , dans la difette , dans le tems même où l'on craignait de laiifer les terres fans culture. (Ce font les propres mots prononcés dans la harangue du tiers-état.) Cet impôt depuis ce tems fut perpétuel. Les rcis auparavant vivaient de leurs domaines; mais il ne 'reliait prefque plus de domaines à Charles VIL &c fans les braves guerriers qui fe fâcrinererit pour lui & pour la patrie , fans le connétable de Richemont qui le maîtrifait , mais qui le fervait à fes dépens , il était perdu.

Bientôt après , les cultivateurs qui avaient payé auparavant des tailles à leurs feigneurs dont ils avaient été ferfs , payèrent ce tribut au roi feul dont ils furent fujets. Ce n'eit pas que les rois n'euifent auüi levé des jk tailles , même avant St. Louis , dans les terres du patri- 'm moine royal. On connaît la taille de pain & vin payée Z\$ d'abord en nature , & enfuite en argent. Ce mot de & taille venait de l'ufage des collecteurs, de marquer fur une petite taille de bois ce que les contribuables avaient j| donné, rien n'était plus rare que d'écrire chez le corn- ;| mun peuple. Les coutumes mêmes des villes n'étaient SI point écrites; & ce fut ce même Charles VIL qui ordonna qu'on les rédigeât en 1454 , lorfqu'il eut remis dans le royaume la police & la tranquillité , dont il

avait été il privé depuis fi long-tems , & lorfqune fi longue fuite d'infortunes eut fait naître une nouvelle forme de rcu- if vernement. ff

Je confidère donc ici en général le fort des hommes I plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre Lu- | main qu'il eût fallu faire attention dans l'hiftoire. C efl- I là que chaque écrivain eût dû dire , homo jum ; mais k la plupart des hiftoriens on décrit des batailles.

Ce qui troublait encor en Europe l'ordre public , iji la tranquillité, la fortune des familles , c'était i'aifablif-

Fj

O 314 Essai sur les mœurs.

fement des monnoies, Chaque feigneur en faifait frapper , & altérerait le titre & le poids , fe faifant à lui-même un préjudice durable pour un bien paTager. Les rois avaient été obligés , par la néceffité des tems , de donner ce funefte exemple, j'ai déjà remarqué que l'or d'une partie de l'Europe , & fur-tout de la France , avait été englouti en Afie & en Afrique par les infortunes des croisades. Il fallut donc dans les befoins toujours renaiffans augmenter la valeur numéraire des monnoies. La livre dans le tems du roi Charles V. après qu'il eut conquis fon royaume valait fept livres numéraires. Sous Charlemagne elle avait été réellement le poids d'une livre de douze onces. La livre de Charles V» ne fut donc en effet que la feptième partie de l'ancienne livre. Donc une famille qui aurait eu pour vivre une ancienne redevance, une inféodation, un droit payable "À en argent, était devenue fept fois plus pauvre. |x. Qu'on juge , par un exemple plus frappant encor,

m du peu d'argent qui roulait dans un royaume tel que la l] France. Ce même Charles V. déclara que les fils de France auraient un apanage de douze mille livres de rente. Ces douze mille livres n'en valent aujourd'hui que cent vingt-quatre mille. Quelle petite refiburce pour le fils d'un roi ! Les espèces n'étaient pas moins rares en Allemagne, en Espagne, en Angleterre.

Le roi Edouard III. fut le premier qui fit frapper des espèces d'or. Qu'on songe que les Romains n'en eurent que ilx cent cinquante ans après la fondation de Rome.

Henri V. n'avait que cinquante six mille livres sterling , environ douze cent vingt mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui, pour tout revenu. C'est avec ce faible secours qu'il voulut conquérir la France. Au milieu après la victoire d'Azincourt il était obligé d'aller emprunter de l'argent dans Londres , & de mettre tout en gages pour recommencer la guerre. Et enfin les conquêtes se faisaient avec le fer plus qu'avec l'or. J£

î*im\

Chapitre XLII. 315 £J

On ne connaît alors en Suède que la monnaie de fer & de cuivre. Il n'y avait d'argent en Dannemarck que celui qui avait passé dans ce pays par le commerce de Lubeck en très-petite quantité.

Dans cette disette générale d'argent qu'on éprouvait en France après les croisades , le roi Philippe le Bel avait non-seulement haussé le prix fictif & idéal des espèces ; il en fit fabriquer de bas

aloï , il y fit mêler trop d'alliage ; en un mot c'était de la fauffe monnoie ; & ies féditiions qu'excita cette manœuvre , ne rendirent p3s la nation plus heureufe, Philippe de Valois avait encor été plus loin que Philippe le Bel \ il faifait jurer fur les évangiles aux officiers des mcennoies de garder le fecret. Il leur enjoit dans fon ordonnance de tromper les marchands , de façon , dit-il, qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'il y ait mutation de poids. Mais comment pouvait-il fe flatter que cette infidélité ne feroit point découverte? i§ Et quel tems que ceûi où l'on était forcé d'avoir recours l£ à de tels artifices ! quel tems où prefque tous les feigneurs de fief depuis St. Louis faifaient ce qu'on reproche à Philippe le Bel & à Philippe de Valois J Ces feigneurs vendirent en France au fouve- rain leur droit de battre monnoie : ils l'ont tous confervé en Alle- magne ; & il en a rcfulté quelquefois de grands abus, mais non de fi univerfels ni de fi funefies.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME

Du parlement de Paris juj "qu'à Charles VII.

3 I Philippe le Bel, qui fit tant de mal en altérant la bonne monnoie de St. Louis , fit beaucoup de bien en appelant aux af- femblées de la nation les citoyens , ib I . qui font en effet le corps de la nation , il n'en fit pas Â

S Cl

3 1 <5 -Essai sur les mœurs.

moins en inñituant fous le nom de parlement une cour fouver- raine de judicature fédentaire à Paris.

Ce qu'on a écrit sur l'origine & sur la nature du parlement de Paris ne donne que des lumières confuses , parce que tout passage des anciens usages aux nouveaux, échappe à la vue. L'un veut que les chambres des enquêtes & des requêtes représentent précisément les anciens conquérans de la Gaule ; l'autre prétend que le parlement n'a d'autre droit de rendre justice , que parce que les anciens pairs étaient les juges de la nation , & que le parlement en appelle la cour des pairs.

Un peu d'attention redifiera ces idées. Il se fit un grand changement en France sous Philippe le Bel au commencement du quatorzième siècle ; c'est que le grand gouvernement féodal & aristocratique était miné peu-à-peu dans les domaines du roi de France ; & que Philippe le Bel érigea presque en même temps ce qu'on appella les parlemens de Paris , de Toulouse , de Normandie , & les grands jours de Troyes , pour rendre la justice ; c'est que le parlement de Paris était le plus considérable par son grand ressort ; que Philippe le Bel le rendit fédératif à Paris , & que Philippe le Long le rendit perpétuel. Il était le dépositaire & l'interprète des loix anciennes & nouvelles , le gardien des droits de la couronne , & l'oracle de la nation , mais il ne représentait nullement la nation. Pour la représenter , il faut , ou être nommé par elle , ou en avoir le droit inhérent en sa personne. Les officiers de ce parlement (excepté les pairs) étaient nommés par le roi , payés par le roi , amovibles par le roi <

Le conseil étroit du roi , les états-généraux , le parlement étaient trois choses très-différentes. Les états-généraux étaient véritablement l'ancien parlement de toute la nation , auxquels on ajouta les députés des communes. L'étroit conseil du roi était

composé des grands Èj. officiers qu'il voulait y admettre , & surtout des pairs du

feffijégfe ==- — ^g;^^

Chapitre XLIII

royaume , qui étaient tous princes du fang : & la cour de justice nommée parlement , devenue fédentaire à Paris , était d'abord composée d'évêques & de chevaliers , affiliés de légistes , foit toxifurés , foit laïques , instruits des procédures.

Il fallait bien que les pairs enflent droit de féance dans cette cour , puisqu'ils étaient originairement les juges delà nation. Mais quand les p^tirs n'y auraient pas eu droit de féance , elle n'en eût p?s moins été une cour suprême de judicature , comme la chambre impériale d'Allemagne est une cour suprême , quoique les électeurs , ni les autres princes de l'empire n'y aient jamais, affilié ; & comme le conseil de Çafrille est encor une juridiction suprême , quoique les grands d'gfpagne n'aient pas le privilège d'y avoir féance.

Ce parlement n'était pas tel que les anciennes affembliées des champs de Mars & de Mai dont il retenait le nom. Les pairs eurent le droit à la vérité d'y affilier ; mais ces pairs n'étaient pas , comme ils le font encor en Angleterre , les seuls nobles du royaume , c'étaient des princes reievans de îa couronne ; & quand on en créait de nouveaux , on n'ofait les prendre que psrmi les princes, La Champagne ayant celle d'être une pairie , p^rce que Philippe le Bel l'avait acquise par son mariage, il érigea en pairie

la Bretagne & l'Artois. Les souverains de ces états ne venaient pas sans doute juger des causes au parlement de Paris, mais plusieurs évêques y venaient. Ce nouveau parlement s'affembla d'abord quatre fois l'an. On changeait souvent les membres de cette cour de justice, & le roi les payait de son trésor pour chacune de leurs fonctions.

On appella ces parlements, cours souveraines; le président s'appellait le souverain du corps, ce qui ne voulait dire que le chef; témoin ces mots exprès de l'ordonnance de Philippe le Bel; Que nul maître ne s'absente de la chambre, sans le congé de son souverain. Je dois encore

«Cl

~„-iTW,^^^i=~~OT ..,,,; fa ,,,,,,'—^TË^Jil ^

«^gt&gj-- =èè±g%£^— =====^^^

D 318 Essai sur les mœurs. O

remarquer qu'il n'était pas permis d'abord de plaider par procureur; il fallait venir parler à droit ici-même, à moins d'une dispense expresse du roi.

Si les prélats avaient conservé leur droit d'affiliation aux fonctions de cette compagnie toujours habilitante, elle eût pu devenir à la longue une assemblée d'états-généraux perpétuelle. Les évêques en furent exclus sous Philippe le Long en 1320. Ils avaient d'abord présidé au parlement, & précédé le chancelier. Le premier laïque qui présida dans cette compagnie par ordre du roi en 1320, fut un haut baron, comte de Boulogne, possédant les droits régaliens, en un mot un prince. Tous les hommes de loi ne prirent que le titre de conseiller, jusques vers l'an 1350. En-

fuite les jurifconfuites étant devenus préfidens, ils portèrent le manteau de cérémonie des chevaliers. Ils eurent les privilèges de la noblessè; on les appella fouvent chevaliers es loix. Mais les nobles de nom & d'armes affectèrent toujours de méprifer cette noblessè paifible. Les descendants des hommes de loi ne font point encor reçus dans les chapitres d'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice.

On objecte que ce n'est pas la fonction de rendre la justice qui les aviliffait, puisque les pairs & les rois la rendaient , mais que des hommes nés dans une condition fervile, introduits d'abord au parlement de Paris pour instruire les procès & non pour donner leurs voix, & aysnt prétendu depuis les droits de la noblessè, à qui seule il appartenait déjuger la nation, ne devaient pas partager avec cette noble/Te des honneurs incommunicables. Le célèbre Fénelon , archevêque de Cambrai, dans une lettre à notre académie Française , nous écrit que , pour être digne de faire l'histoire de France, il faut être versé dans nos anciens usages; qu'il faut favoir , par exemple, que les conseillers du parlement furent originairement des fers qui avaient étudié nos loix & qui conseillaient les

*\$£tJà±.

Sg^g^feg

Chapitre X-LIII

nobles dans la cour du parlement. Cela peut être vrai 5 de quel-
qu'uns élevés à cet honneur par le mérite; mais il elî plus vrai en-
cor que la plupart n'étaient point ferfs , j qu'ils étaient fiis de
bons bourgeois dès long-terns aiTran- j chis, viv2ns librement
fous h prr>rc.:2ien des rois, dont I ils étaient bourgeois. Cet
ordre de citoyens , en touttems & en tout pays, a plus de facilités
pour s'instruire que j les hommes nés dans Pefcîavage.

Ce tribunal était, comme vous favez , ce qu'efc en Angleterre h
cour appe.Uéeifu banc du roi. Les rois Anglais, vaffaux de ceux de
France, imitèrent en tout les ufages de leurs fttzerains. Il y avait
un procureur du roi | au parlement de Paris, il y en eut un au
banc du roi d'An gieterre ; le chancelier de France peut préfidér
aux p?.r- J lemens Français : le chancelier d'Angleterre au banc
de 1 Londres. Le roi & les pairs Anglais peuvent caifer les juge-
mens du banc, comme le roi de France eaiïê îes arrêts ij du parle-
ment en ion confeil d'état , & comme il îes caffe- | rait avec les
pairs , les hauts barons & la nobîeffe dans les états-généraux qui
font le parlement de la nation. La cour du banc ne peut faire de
loix , de même que le parlement de Paris n'en peut faire. Ce
même mot de banc prouve la re/Tembîance -parfaite ; le banc
des préiîdens a retenu fon nom chez nous , & nous l'appelions
enccr aujourd'hui le grand banc.

La forme du gouvernement Anglais n'a point changé comme la
nôtre, nous l'avons déjà remarqué. Les étatsgénéraux Anglais
ontfubhfté toujours. Ils ont partagé la légiflation; les nôtres rare-
ment convoqués, font hors d'uiage. Les cours de juflice appellées
parmi nous parlemensy étant devenues perpétuelles, & s'étant

enfin considérablement accrues, ont acquis infenfiblement, tantôt par la conceffion des rois, tantôt par i'ufage, tantôt même par le malheur des tems, des droits qu'ils n'avaient ni fous Philippe h Bel , ni fous fes fils , ni fous Louis VI.

Le plus grand luitre du parlement de Paris vint de la

KS55=555nr=i^ ^Sİ

TfTftità #

Essai sur les mœurs.

coutume que les rois de France introduisirent , de faire enrégistrer leurs traités & leurs édits à cette chambre du parlement fédentaire , afin que le dépôt en fût plus authentique. D'ailleurs cette chambre n'entrait dans aucune affaire d'état, ni dans celles des finances. Tout ce qui regardait les revenus du roi & les impôts, était inconteliablement du reffort de la chambre des comptes. Les premières remontrances du parlement fur les finances, font du tems de François I.

Tout change chez les Français , beaucoup plus que chez les autres peuples. Il y avât une ancienne coutume, par laquelle on n'exécutait aucun arrêt portant peine affliée, que cet arrêt ne fût figné du fouverain. Il en eft ehcor ainfi en Angleterre, comme en beaucoup d'autres états ; rien n'eil plus humain & plus jufte. Le fanatisme , l'efprit de parti , l'ignorance , ont fait condamner à mort plusieurs citoyens innocens. Ces citoyens appartiennent au roi , c'ell-à-dire , à l'état ; on ôte un homme à la patrie , on flétrit fa famille, fans que celui qui repréfentè la patrie le fâche. Combien d'innocens , accusés d'hérésie , de forceilerie & de mille crimes imaginaires , auraient dû la vie à un roi éclairé!

Loin que Charles VI. fût éclairé, il était dans cet état déplorable qui rend un homme le jouet des hommes.

Ce fut dans ce parlement perpétuel établi à Paris au palais de St. Louis , que Charles VI. tint le 23 décembre 1410, ce fameux lit de justice , en présence du roi d'Angleterre Henri V. ce fut-là qu'il nomma son tresamé fils Henri héritier, régent du royaume. Ce fut-là que le propre fils du roi ne fut nommé que Charles , foissant Dauphin , & que tous les complices du meurtre de Jean Sans Peur, duc de Bourgogne, furent déclarés criminels de sèiemajesté & privés de toute succession. Ce qui était en effet condamner le dauphin , sans le nommer. j! Il y a bien plus ; on allure que les registres du parie-

Il ment, sous l'année 1410 , portent que précédemment &^ le H

<ii

Chapitre XLIII. 30.1 ÇJ

le dauphin , (depuis Charles VII) avait été ajourné trois fois à fin de trompe , au mois de Janvier , & condamné par contumace au bannissement perpétuel , de quoi, ajoute ce registre , il appella à Dieu & à fort épée. Si le registre est véritable, il se passa donc près d'une année entre la condamnation & le lit de justice, qui ne confirma que trop ce funeste arrêt. Il n'est point étonnant qu'il ait été porté. Philippe , duc de Bourgogne, fils du duc arTaffiné , était tout puissant dans Paris ; la mère du dauphin était devenue pour son fils une marâtre implacable ; le roi privé de sa raison ,

était entre des mains étrangères ; & enfin le dauphin avait puni un crime par un crime encore plus horrible , puifqu'il avait fait affailiner à fes yeux fon parent Jean de Bourgogne , attiré dans le piège fur la foi des fermens. Il faut encore confidérer quel était l'efprit du tems. Ce même Henri V roi d'Angleterre & régent de France , avait été mis en prifon à Londres , étant prince de Galles, fur le fimple ordre d'un juge ordinaire auquel il avait donné un fqùtlec lorſque ce juge était fur fon tribunal.

On vit dîns le même fiècle un exemple atroce de îa juilice pouifée jufqu'à l'horreur. Un ban de Croatie ofe juger à mort & faire noyer la régente de Hongrie Elisabeth , coupable du meurtre du roi Charles de Durai^o, Le jugement du parlement contre le dauphin , était d'une autre efpèce : il n'était que l'organe d'une force fupérieure. On n'avait point procédé contre Jean , duc de Bourgogne , quand il aiTafnna le duc d'Orléans, & on procéda contre le dauphin, pour venger le meurtre d'un meurtrier.

On doit fe fouvenir , en lifant la déplorable hiftoirede ces terns-là, qu'après le fameux traité de Troy.es , qui donna la France au roi Henri 1K d'Angleterre , il y eue deux parlemens à la fois, comme on en vit deux du tems de la iigue , près de trois cents ans après ; mais tout était double dans la fubverfion qui arriva fous Charles VI. Il | FJfai fur les mœurs , Tom. IL X «, ^J

ESSAISURLESM-SURS. K

y avait deux rois , deux reines , deux pariemens , deux univerfués de Paris ; & chaque parti avait Tes maréchaux & fes grands officiers.

J'obferve encore que dans ces fiècles , quand il fallait faire le procès à un pair du royaume, le roi était obligé de préûder au ju-

gement. Charles VII la dernière année de sa vie , fut lui-même, félon cette coutume à la tête des juges qui condamnèrent le duc d'Alençon , coutume qui parut depuis si indigne de la justice & de la majesté royale, puisqu'elle paraissait au souverain sembler gêner les suffrages , & que dans une affaire criminelle, cette même préférence qui ne doit annoncer que des grâces , pouvait commander les rigueurs.

Enfin je remarque que pour juger un pair , il était essentiel d'assembler des pairs. Ils étaient des juges naturels. Charles VII y ajouta des grands officiers de la couronne dans l'affaire du duc d'Alençon ; il fit plus , il admit dans cette assemblée des trésoriers de France ; avec les députés laïques du parlement. Ainsi tout change. L'histoire des usages , des loix , des privilèges , n'est en beaucoup de pays & surtout en France, qu'un tableau mouvant.

C'est donc une idée bien vaine , un travail bien ingrat , de vouloir tout rappeler aux usages antiques , ou de vouloir fixer cette roue que le temps fait tourner d'un mouvement irrésistible. A quelle époque faudrait-il avoir recours ? Est-ce à celle où le mot de parlement signifiait une assemblée de capitaines Français, qui venaient en plein champ régler au premier de Mars les partages des dépouilles ? Est-ce à celle où tous les évêques avaient droit de séance dans une cour de judicature nommée au même parlement ! A quel siècle , à quelles loix faudrait-il remonter , à quel usage s'en tenir ? Un bourgeois de Rome ferait aussi bien fondé à demander au pape des consuls, des cri— 1 buns , un sénat , des comices & le rétablissement entier de

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME

Du concile de Bafle tenu du tems de l'empereur SigiSmond & de Charles VII au quinièms Jiècle.

E que font des états - généraux pour les rois , les conciles le font pour les papes ; mais ce qui fe rerTerhble le plus, diffère toujours. Dans les monarchies tempérées par l'eipiit le plus républicain , les états nefe font jamais cru au deflus des rois, quoiqu'ils aient déposé leurs fouverains dans des néceſſités prenantes ou dans des troubles. Les électeurs qui déposèrent l'empereur Venceflas , ne se font jamais crus supérieurs à un empereur régnant. Les cortes d'arragon difaient au roi qu'ils éiifaient , Nos que valemus tanto como vos , y que podemos mas que vos; m.iis quand le roi était couronné, ils ne s'expiim lient plusainfi, ils ne se difaient plus supérieurs à celui qu'ils avaient fait leur maître.

Mais il n'en eût pas d'une affemblée d'évêques de tant d'ſgiifes également indépendantes , comme du corps d'un état monarchique. Ce corps a un fouverain, & les é^lifes n'ont qu'un premier métropolitain. Les matières de religion, la doéhine & la difeipline peuvent être fourriîfes a la déciïion d'un feul homme au mépris du monde entier. Les conciles font donc supérieurs aux papes, dans le même fens que mille avis doivent l'emporter fur un feul. Seûe à favoir s'ils ont le droit de le déposer , comme les diètes de Pologne & les électeurs de l'empire Allemand ont le

1 1 dr)it de déposer leur fouverain.

Il Cette queflim eft de celles que la raifon du plus fort II

^5 32.4 Essai sur les mœurs.

peut feule décider. Si , d'un côté , un fimpîe concile provincial peut dépouiller un évêque , une affembîée du monde chrétien peut à plus forte raifon dégrader l'évêque de Rome. Mais de l'autre côté, cet évêque eft fouverain. Ce n'eft pas un concile qui lui a donné Ton état ; comment des conciles peuvent-ils le lui ravir , quand fes fujets font contens de (on adminiftration ? Un électeur eccléfiastique, dont l'empire Si. (on éleclorat feraient contens , ferait en vain déposé comme évêque par tous les évêques de l'univers ; il refierait électeur , avec le même droit qu'un roi excommunié par toute l'églife & maître chezlui, demeurerait fouverain.

Leconcdede Confiance avait déposé le fouverain de Rome , parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y oppofer. Le concile de Bafle , qui prétendit dix ans après fuivre cet exemple, fit voir combien l'exemple eft trompeur, combien font différentes les affaires qui fembîent les mêmes , & que ce qui eit grand & feulement hardi dans un tems, ;J eft petit & téméraire dans un autre.

Le concile de Bafle n'était qu'une prolongation de plufieurs autres indiqués par le pape Martin V. tantôt à Pavie , tantôt à Sienne : mais dès que le pape Eugène ÎV. fut élu en 143 1 , les pères commencèrent par déclarer que le pape n'avait ni le droit de diffoudreleur affembîée, ni même celui de la transférer , 3c qu'il leur était fournis , fous peine de punition. Le pape Eugène , fur cet énoncé, ordonna la diffolution du concile, il paraît qu'il y eut dans cette démarche précipitée des pères , plus de zèle que de prudence, & que ce zèle pouvait erre funefte. L'empereur Sigifmond , qui régnaît encore , n'était pas le maître de la perfonne d'Eugène , comme il l'avait été de celle de Jean XXIII. Il ménageait à la fois le pape & le concile. Le fcandale s'en tint long-tems

aux négociations ; on y fit entrer l'Orient & l'Occident. L'empire des Grecs !j ne pouvait plus se foutenir contre les Turcs que par les *. princes Latins ; & pour obtenir un faible fecours trè&-

^ r^ irr** - "■•

- — Jaqjsr"" ', ■'.', ". ' '^Xjgg

U Chapitre XLIV., 3^5

incertain, il fallait que l'église grecque se fournît à îa romaine. Elle était bien éloignée de cette fouxiffion. Plus le péril était proche , plus les Grecs étaient opiniâtres. Mais l'empereur Jean Paléologue , fécond du nom , que le péril intéreflait davantage, confentait à faire par politique, ce que tout fon clergé refufait par opiniâtreté. Il était prêt d'accorder tout , pourvu qu'on le fecourût. Il z adrefTait à la fois au pape & au concile; & tous deux se difputaient l'honneur défaire fléchir les Grecs. Il envoya des amba {fadeurs àBafie, où le pape avait quelques partifans qui furent plus adroits que les autres pères. Le concile avait décrété qu'on enverrait quelque argent à l'empereur & des galères pour l'amener en Italie , qu'enfuite on le recevrait à Bafle. Les érniflaires du pape firent un décret clandeilin , par lequel il était dit au nom du concile même , que l'empereur ferait reçu à Florence où le pape transférait l'afiemblée ; & ils enlevèrent la ferrure de la cafTette où l'on gardait les fceaux du concile, & fcélèrent ainfi au nom des pères même, le contraire de ce que l'afTemblée avait réiblu. Cette rufe italienne réuffit; & il était palpable que le pape devait en tout avoir l'avantage fur le concile.

Cette aflembiée n'avait point de chef qui pût réunir les efprits & éerafer le pape , comme il y en avait eu un à Confiance. Elle n'avait point de but arrêté ; elle se conr duifait avec fi peu de pru-

dence , que dans un écrit que les pères délivrèrent aux ambassadeurs Grecs , ils diraient qu'après avoir détruit l'hérésie des nudités, ils allaient détruire l'hérésie de l'église grecque. Le pape plus habile, traitait avec plus d'adresse; il ne parlait aux Grecs que d'union & de fraternité , & épargnait les termes durs. C'était un homme très-p-rudent , qui avait pacifié les troubles de Rome, & qui était devenu puissant. Il eut des galères prêtes avant celles des pères. [J

L'empereur défrayé par le pape , s'embarque avec le son patriarche, & quelques évêques choisis, qui vou-

laient bien renoncer aux sentiments de tourment l'église grecque pour l'intérêt de la patrie. Le pape les reçut à Ferrare. L'empereur & les évêques dans leur soumission réelle gardèrent en apparence la majesté de l'empire , & la dignité de l'église grecque. Aucun ne baisa les pieds du pape, mais après quelques contestations sur le filioque que Rome avait ajouté depuis long-temps ou symbole , sur le pain azyme , sur le purgatoire , on se réunit en tout au sentiment des Romains.

Le pape transféra son concile de Ferrare à Florence. Ce fut-là que les députés de l'église grecque adoptèrent le purgatoire. Il y fut décidé que le St. Esprit procède du père & du fils par la production de spiration ; que le père communique tout au fils excepté la paternité , & que le fils a de toute éternité la vertu productive.

Enfin l'empereur Grec, son patriarche, & presque tous les prélats , firent dans Florence le point si long-temps débattu de la primatie de Rome. L'histoire Byzantine assure que le pape acheta leur signature. Cela est vraisemblable ; il importait au pape de ga-

gner cet avantage à quelque prix que ce fût, & les évêques d'un pays défolé par les Turcs étaient pauvres.

Cette union des Grecs & des Latins fut à la vérité paffagère ; ce fut une comédie jouée par l'empereur Jean Paléolopue. Toute l'églife grecque la réprouva. Les évêques qui avaient figné à Florence , en demandèrent pardon à Conftantinople ; ils dirent qu'ils avaient trahi la foi. On les compara à Judas, qui trahit fon maître. Ils ne furent réconciliés à leur églife qu'après avoir abjuré les innovations reprochées aux Latins.

L'églife latine & la grecque furent plus divifées que jamais. Les Grecs toujours fiers de leur ancienneté, de leurs premiers conciles univerfeis , de leurs fcience, fe fortifièrent dans leur haine, & dans leur mépris pour la communion romaine. Us rebaptifaient les Latins, qui

fr[^]h

O Chapitre XLIV. 30.7

revenaient à eux ; & de là vient qu'aujourd'hui à Pétersbourg & à Riga les prêtres Rudes donnent un fécond baptême à un catholique qui embrasse la religion grecque. Plufieurs retranchèrent la confirmation & l'extrême-onction du nombre des facremens. Tous s'élevèrent de nouveau contre la proceffion du St. Esprit , contre le purgatoire , contre la communion fous une feule efpèce ; & il eft très vrai enfin, qu'ils diffèrent autant de l'églife de Rome que les réformés.

Cependant Eugène IV. parait dans l'Occident pour avoir éteint ce grand fchifme. Il avait fournis l'empereur grec & fon églife en apparence. Sa victoire écait glorieufe , & jamais pontife

avant lui n'avait paru rendre un si grand service à l'église romaine, ni jouir d'un si beau triomphe. jâ

Dans le tems même qu'il rend ce service aux Latins ik,

<j|| & qu'il finit autant qu'il est en lui le schisme de l'Orient & de l'Occident , le concile de Bâle le dépose S' du pontificat, le déclare rebelle , schismatique , hérétique & parjure.

Si on considère le concile par ce décret , on n'y voit qu'une troupe de factieux : si on le regarde par les règles de discipline qu'il donna , on y verra des hommes très-fages. C'est que la papauté n'avait point de part à ces réglemens , & qu'elle agissait seule dans la déposition à Eugène. Le corps le plus auguste , quand la faction l'entraîne , fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. Le conseil du roi de France Charles VII adopta les règles que l'on avait faites avec sagesse, & rejeta l'arrêt que l'esprit de parti avait dicté.

C'est ces réglemens qui fervirent à faire la pragmatique sanction , si long-tems chère aux peuples de France. Celle qu'avait promulguée St. Louis, ne subsistait presque plus. Les usages en vain réclamés par la France , étaient abolis par l'adresse des Romains. On .||

jj» X 4 p

— Ato*«tf&g*M*-

318 Essai sur les mœurs.

les rétablit par cette célèbre pragmatique. Les élections par le clergé avec l'approbation du roi y sont confirmées ; les annates

déclarées fimoniaques ; les réserves , les expectatives y font déteftées. Mais d'un coté on n'ofe jamais faire tout ce qu'on peut, & de l'autre on fait au-delà de ce que l'on doit.. Cette loi fi fameufe qui allure les libertés de l'égiife gallicane , permet qu'on appelle au pape en dernier reffort , & qu'il délègue des juges dans toutes les caufes eccléfiastiques, que des évêques compatriotes pouvaient terminer fi aifément. C'était en quelque forte reconnaître le pape pour maître ; & dans le tems même que la pragmatique lui laiffe le premier des droits , elle lui défend de faire plus de vingt-quatre cardinaux, avec auffi peu de raifon que le pape en aurait de fixer le nombre des ducs & pairs , ou des grands d'Efpagne. Ainfi tout eft contradiction. Il eft vrai que le concile de Bafle avait le premier fait cerne défenfe aux papes. Il n'avait pas confidéré qu'en diminuant le nombre , il augmentait le pouvoir , & que plus une dignité eft rare , plus elle eft refpectée.

Ce fut encor la difcipline établie par ce concile qui produifit depuis le concordat germanique. Mais la pragmatique a été abolie en France ; le concordat germanique s'eft foutenu. Tous ies ufages d'Allemagne ont fubfifté. Elections des prélats , inveftitures des princes , privilèges des villes, droits, rangs, ordre de féance , prefque rien n'a changé. On ne voit au contraire rien en France des ufages reçus du tems de Charles VII

Le concile de Bafle ayant vainement déposé un pape très-fage que toute l'Europe continuait à reconnaître, lui oppofa , comme on fait , un fantôme , un duc de Savoie Amédéc VIII. qui avait été le premier duc de fa maifon , & qui s'était fait bérnite à Ripaille , par une dévotion que le Pogçio eft bien loin de croire réelle. Sa dévotion ne tint pas contre l'ambition d'être

: — _ — . : — : — _ Il

pape. On le déclara fouverain pontife , tout féculier qu'il était. Ce qui avait caufé de violentes guerres du tems d'Urbain VI. ne produifit alors que des querelles eccléfiastiques, des bulles, des cenfures , des excommunications réciproques , des injures atroces. Car fi le concile appellait Eugène fimoniaque , hérétique & parjure ; le fecretaire à' Eugène traitait les pères de fous, d'en-oagés, de barbares , & nommair Âmedée cerbère & antechrifl. Enfin fous le pape Nicolas V. le concile fe diflipa peu-à-peu de lui-même ; & ce duc de Savoie hermite & pape fe contenta d'être cardinal , laiffant l'églife dans l'ardre accoutumé. Ce fut-là le vingtfeptième & le dernier fchifme confidérable excité pour la chaire de St. Pierre. Le trône d'aucun royaume n'a jamais été fi fouvent difputé.

Ent.is Piccolomini, Florentin, paëte & orateur , qui ffc 3] fut fe-cretaire de ce concile, avait écrit violemment pour |S foutenir la fupériorité des conciles fur les papes. Mais S? lorfqu'enfuite il fut pape lui-même fous le nom de .^ Pie IL il cenfura encor plus violemment {es propres a écrits, immolant tout à l'intérêt préfent - qui ieuî fait i| fi fouvent les principes de vérité & d'erreur. Il y avait | d'autres écrits de lui qui couraient dans le monde. L a quinzisième de fes lettres imprimée depuis dans le recueil de fes aménités , recommande un de Ces bâtards qu'il avait eu d'une femmeAnglaife.il ne condamna point fes amours comme il condamna fes fentimens fur la faillibilké du pape.

Ce concile fait voir en tout combien les chofes changent félon les tems. Les pères de Confiance avaient livré au bûcher Jean Eus & Jérôme de Prague , malgré leur proteftation qu'ils ne fuivaient point les dogmes de Wiclef, malgré leur foi nettement expliquée

fur la préférence réelle, perfiftans feulement dans les fefnrimens de Wiclef fax la hiérarchie & fur la difcipline de l'égiife. à,

Les huilites du tems du concile de Bafle allaient bien %

& l[^]ffi[^]reV[^] ■ ===== . n— .[^]y[^]j[^][^]T[^]-,[^]»[^]. [^][^].-[^]-[^].T[^]y[^]V[^]-..[^]-

330 Essai su k. les mœurs.

plus loin que leurs deux fondateurs. Frocope le Rafé , ce fameux capitaine compagnon & fucceffeur de Jean Ziska, vint difputer au concîie de Bafle à la tête de deux cents gentilshommes de fon parti, il foucint entr'autres chofes que le moines étaient une invention du diable. « Oui , » dit-il , je le prouve. N'eft-il pas vrai que Jesus- » Christ ne les a point inttitués ? » Nous n'en difconvenons pas , dit le cardinal Julien. « Et bien , dit » Procope , il eft donc clair que c'eft le diable. » Rai- » fonnement digne d'un capitaine Bohémien de ces remslà. Eneas Silvius témoin de cette fcène, dit, qu'on ne répondit à Procope que par un éclat de rire ; on avait répondu aux infortunés Jean Eus & Jérôme par un arrêt de mort.

On a vu pendant ce concile , quel était l'avili dément des empereurs Grecs. Il fallait bien qu'ils touchaffent à leur ruine , puifqu'ils allaient à Rome mendier de faibles fecours, & faire le facrifce de leur religion. Aulii fucombèrent-ils quelques années après fous les Turcs , qui prirent Conftantinople. Nous allons voir les caufes & les fuites de cette révolution.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIEME

Décadence de l'empire Grec , foi-difant empire, Romain. Safai-blejfe , fa Ju perdition , &c.

JLjEs croifades en dépeuplant l'Occident , avaient ouvert la brèche par où les Turcs entrèrent enfin dans Canffontinople; car les princes croifés en ufurpant l'empire d'Orient ; l'affaiblirent. Les Grecs ne le reprirent que déchiré & appauvri.

On doit fe fouvenir que cet empire retourna aux

& kJjjsw- — ■""-""■ ■ ■ ""trr^ffii

Chapitre XLV, ?2 1 O

IF

Grecs en 12.61 , & que Michel Paléologue l'arracha aux ufurpateurs Latins pour le ravir à fon pupille Jean Lafcaris. Il faut encor fe repréfenter que dans ce tcms-là le frère de St. Louis , Charles d'Anjou , envahiïlait Naples & Sicile, & que fans les vêpres fici-liennes il eût diiputé au tyran Paléologue la ville de Conftanti-nople , dcfnée à être la proie des ufurpateurs.

Ce Michel Paléologue ménageait les pspes pour détourner l'orage. Il les flatta de la fou million de l'égiïfe grecque ; mais fa biffe politique ne put remporter contre l'efprit de parti & la fu-perflicion qui dominaient dans fon pays. Il fe rendit fi odieux par ce manège, que fon propre fils Andranic , fchifmarique maiheur-

cufement zélé , ri'ofa , ou ne voulut pas lui donner les honneurs de la lepulture chrétienne.

Ces malheureux Grecs preflés de tous côtés , & par les Turcs, & par les Latins, difputaient cependant fur la transfiguration de Jesus-Christ. La moitié de l'empire prétendait que la lumière du-Tabor était éternelle, & l'autre , que Dieu l'avait produite feule-ment pour la transfiguration. Une grande (eô:e de moines & de dévots contemplatifs voyaient cette lumière à leur nombril , comme les faquirs des Indes voient la lumière céleste au brut de leur nez. Cependant les Turcs fe fortifiaient dans l'Afie- Mineure , & inondèrent bientôt la Thrace.

Ottoman y de qui font defeendus tous les empereurs Ofmanli-Sy avait établi le fiége de fa domination à Eurfe en Bithinie. Or- can fon fils vint jufqu'aux bords de la Propontide ; & l'empereur Jean Cantacuscne fut trop heureux de lui donner fa fille en ma-riage. Les noces furent célébrées à Scutari , vis-à-vis de Conflan-tinople. Bientôt après , Canîacustne ne pouvant plus garder l'em-pire , qu'un autre lui difputait , ' s'enferma dans un monastère. Un empereur beau-père du fultan , & moine , annonçait la chute de l'empire. Les Turcs n'avaient point fç encor de vaiiTeaux , & ils voulaient paffier en Europe, fc

s**'!\$*pM*-* . — » ■ ia!^4|

332 Essai sur les mœurs. *

Tel était l'abairTement de l'empire, que les Génois, moyen-nant une faible redevance, étaient les maîtres de Galata , qu'on regarde comme un fauxbourg de Conftantinople, féparé par un canal qui forme le porr. Le fultan Amurat fils àHORcan engagea, dit-on , les Génois à paffer fes foldats au-deçà du détroit-* Le

marché fe conclut ; & on tient que les Génois pour quelques milliers de bezans d'or livrèrent l'Europe. D'autres prétendent qu'on fe fervit de vaiïieaux grecs. Amurat parle, & va jufqu'à Andrinople , où les Turcs s'établirent , menaçant de là toute la chrétienté. L'empereur Jean Paléologue court à Rome baifer les pieds du pape Urbain V. Il reconnaît fa primatie ; ils s'humilie pour obtenir par fa médiation des fecours que la fituation de l'Europe & les funeftes exemples des croifades ne permettaient plus de donner. Après avoir inutilement fléchi devant le pape, il revient ramper fous Amurat. Il fait un traité ~£\ avec lui , non comme un roi avec un roi , mais comme un efclave avec un maître. Il fert à la fois de lieutenant & d'otage au conquérant Turc, & après qu'^4murat ôc Paléologue ont fait crever les yeux chacun à fon fils aîné, dont ils fe défièrent également, Paléologue donne fon fécond fils au Sultan. Ce fils nommé Manuel fert Amurat contre les chrétiens , & le fuit dans fes armées. Cet Amurat donna à la milice des janiflaires déjà instituée la forme qui fubfifte encor.

Ayant été afTaffiné dans le cours de fes victoires , fon fils Baja^et Ilderim , ou Baja\et le Foudre , lui fuccéda. La honte & l'abaiffement des empereurs Grecs furent à leur comble. Andronic , ce malheureux fils de Jean Paléologue , à qui fon père avait crevé les yeux , s'enfuit vers Ba'ja\et , & implore fa protection contre fon père & contre Manuel fon frère. Baja.{et lui donne quatre mille chevaux ; & les Génois toujours maîtres de Galata l'affirent d'hommes & d'argent. Andronic

Chapitre XLV

avec les Turcs & les Génois, ferend maître de Conftantinopie , & enferme fon père.

Le père au bout de deux ans reprend la pourpre , & fait élever une citadelle près de Gaiata , pour arrêter Baja^et, qui déjà projetait le fiége delà ville impériale. Baja^et lui ordonne de démolir la citadelle, & de recevoir un cadi Turc dans la ville pour y juger les marchands Turcs qui étaient domiciliés. L'empereur obéit. Cependant Baja^eî laiffant derrière lui Conftantinopie comme une proie fur laquelle il devait retomber, s'avance au milieu de la Hongrie. C'eft-là qu'il défait , comme je l'ai déjà dit , l'armée chrétienne , & ces braves Français commandés par l'empereur d'Occident Sigifmond. Les Français avant la bataille avaient tué leurs prifonniers Turcs : ainfi on ne doit pas s'étonner que Baja^et après fa victoire eût fait à fon tour égorger les Français, qui lui avaient donné ce cruel exemple. Il n'en réierva que vingt-cinq chevaliers , parmi lefqueis était le comte de Nevers depuis duc de Bourgogne , auquel il dit en recevant fa rançon; Je pourrais f obliger a faire ferment de ne plus fariner contre moi\ mais je mêprife tes fermens & tes armes. Ce duc de Bourgogne était ce même Jean Sans Peur , aiTaffin du duc d'Orléans , affaffiné depuis par Charles VIL Et nous nous vantons d'être plus humains que les Turcs !

Après cette défaite , Manuel Paléologue , qui était devenu empereur de la ville de Conftantinopie , court chez les rois de l'Europe comme fon père Jean I. & fon fils Jean II. Il vient en France chercher de vains fecours. On ne pouvait prendre un tems moins propice. C'était celui de la frénésie de Charles VI. & des défola-

tions de la France. Manuel Paléologue refta deux ans entiers à Paris , tandis que la capitale des chrétiens d'Orient était bloquée par les Turcs. Enfin le fiége eft formé , & fa perte femblait certaine, lorfqu'elle fut différée par un de ces grands événemens qui bouieverfent le monde.

••>! fT<v _ _

334 Essai sur les Mœurs. Ç%

La puiffance des Tarcares-Mogols , de laquelle nous avons vu l'origine , dominait du Volga aux frontières de la Chine , 6z au Gange. Tamerîan , l'un de ces princes Tartares, fauva Connantinople en attaquant Baja^et.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME

De Ta m e r z a n.

JL Imour , que je nommerai Tamerîan pour me conformer à l'ufage , defcendait de Gengis-kan par les fem- Imes , félonies meilleurs hiftoriens. 11 naquit l'an 1357 dans la ville de Cash , territoire de l'ancienne Sogdiane , où les Grecs pénétrèrent autrefois fous Alexandre , & ,yj où ils fondèrent des colonies. C'eft aujourd'hui le pays %£ des Usbecks. Il commence à la rivière du Gion , ou de ij l'Oxus , dont la fource eu dans le petit Thibet , environ à fept cents lieues de la fource du Tigre & de l'Euphrate. C'eir ce même fleuve Gion dont il eif parlé dans la geriefe , & qui coulait d'une même fontaine avec l'Euphrate & le Tigre.

Au nom de la ville de Cash , on se figure un pays affreux. Il est pourtant dans le même climat que Naples & la Provence , dont il n'éprouve pas les "chaleurs; c'est une contrée délicieuse.

Au nom de Tamerlan , on s'imagine aussi un barbare approchant de la brute : on a vu qu'il n'y a jamais de grand conquérant parmi les princes , non plus que de grandes fortunes chez les particuliers , sans cette espèce de mérite dont les succès font la récompense. Tamerlan devait avoir d'autant plus de ce mérite propre à l'ambition , qu'étant né sans états il subjuguait autant de pays qu' 'Alexandre , & presque autant que Gengis. Sa première conquête fut celle de Balk capitale du Corassan

>v. 1 C Hk ■ *- — S-à^

^ Chapitre XLVI. 335

les frontières de la Perse. De là il va se rendre maître de la province de Candahar. Il subjuguait toute l'ancienne Perse ; il retourne sur ses pas pour foumettre les peuples de la Tranfoxane. Il revient prendre Bagdad. Il passe aux Indes , les foule , se fait de Delhi qui en était la capitale. Nous voyons que tous ceux qui se font rendus maîtres de la Perse , ont aussi conquis ou défaits les Indes. Ainsi Darius Ochus après tant d'autres, en fit la conquête. Alexandre , Gengis-kan , Tamerlan les envahirent aisément. Shannadir de nos jours n'a eu qu'à s'y présenter ; il y a donné la loi , & en a remporté des trésors immenses.

Tamerlan vainqueur des Indes retourne sur ses pas. Il se jette sur la Syrie : il prend Damas. Il revient à Bagdad déjà foulée , & qui voulait secouer le joug. Il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit cent mille habitants; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément ralées , & se

rebâthTaientdemême. Elles n'étaient comme on l'a déjà remarqué , que de briques féchées au foleil. C'eft au milieu du cours de ces vicloires , que l'empereur Grec qui ne trouvait aucun fecours chez les chrétiens , s'adreffe enfin à ce Tartare. Cinq princes mahométans que Baja^et avait dépoilédés vers les rives du Pont-Euxin , imploraient dans le même tems fon feccurs. Il defcendit dans l'Afie-Mineure , appelle par les mufulmans & parles chrétiens.

Ce qui peutdonner une idée avantageufe de fon caractère , c'eft qu'on le voit dans cette guerre obferver au moins le droit des nations. Il commence par envoyer des ambaffadeurs à Baja^et , & lui demande d'abandonner le fiége de Conftantinople , & de rendre juftice aux princes mufulmans depofiedés. Bajaçet reçoit ces propofitions avec colère & avec mépris. Tamerlan lui déclare la guerre , il marche à lui. Bajàçet lève le fiége de Conftantinople , & livre entre Céfarée & Ancire cette grande

O 336 Essai sur les. mœurs. £|

ï|: bataille où il fembâic que toutes les forces du monde fui-
Fent aiTemblées. Sans doute les troupes de Tamerian étaient bien difciplinées , puifqu'après le combat le plus opiniâtre , elles vainquirent celles qui avaient défait les Grecs , les Hongrois , les AUemans , les Français , & tant de nations belliqueufes. Oh ne faurait douter que Tamerian , qui jufques-là combattit toujours avec les flèches & ie cimeterre, ne fit ufage du canon contre P les Ottomans , & que ce ne foie lui qui ait envoyé des pièces d'artillerie dans le Mogol , où l'on en voit encor , fur lefquelles font gravés des caractères inconnus. Les Turcs fe fervirent contre lui dans la bataille de Céfarée , nun-feu!ement de canons , mais aum* de l'ancien feu grégeois. O double avantage eût donné aux

Ottomans une victoire infaillible , ii Tamerian n'eût eu de l'artillerie.

Baja^et vit fon fils aine Muflapka tué en combattant auprès de lui , & tomba captif entre les mains de fon vainqueur , avec un de fes autres fils nommé Mu fa ou May je. On aime à favoir les fuites de cette bataille mémorable entre deux nations qui femblaient fe difputer l'Europe & l'Afie, & entre deux conquérans dont les noms font encor fi célèbres ; bataille qui d'ailleurs fauva pour un tems l'empire des Grecs , & qui pouvait aider à dérruire celui des Turcs.

Aucun des auteurs Perfans & Arabes qui ont écrit la vie de Tamerian ne dit qu'il enferma Baja^et dans une Cogede fer , mais les annales turques le difent. Eil-ce pour rendre Tamerian odieux ? Eft-ce plutôt parce qu'ils ont copié des hiiloriens Grecs ? Les auteurs Arabes prétendent que Tamerian fe faifait ver-fer à boire par l'épouf e de Baja^et. demie nue; & c'eil ce qui a donné lieu à la fable reçue , que les fultans Turcs ne fe marièrent plus depuis cet outrage fait à une de leurs femmes. Cette fable eu démentie par le mariage d'^ifj murât IL oue nous verrons époufer la fille d'un dcfpote S de \$

Chapitre XLVI

de Servie , & par le mariage de Mahomet IL avec la fille d'un prince de Turcomanie.

Il eit difficile de concilier la cage de fer & l'affront brutal fait à la femme de Baja^et , avec la générofité que les Turcs attribuent

à Tamerlan. Ils rapportent que le vainqueur étant entré dans Burfe , ou Prufé , capitale des écats Turcs Afiatiques , écrivit à Soliman fils de Bajaçet une lettre qui eût fait honneur à Alexandre. Je veux oublier , dit Tamerlan dans cette lettre , que ? ai été P en-nemi de Baja[et. Je ferv irai de père à fes enfans , pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me fuffijent , & de nouvelles faveurs de Vinconjlante fortune ne me tententpoint.

Supposé qu'une telle lettre ait été écrite , elle pouvait n'être qu'un artifice. Les Turcs diient encor , que Tamerlan n'étant pas écouté de Soliman , déclara fultan dans Burfe ce même Mufa fils de Baja^et , & qu'il lui dit ; Reçois Vhéritage de ton père ; une ame royale fait conquérir des royaumes , &' les rendre.

Les hiftoriens orientaux, finfi que les nôtres , mettent fouvent dans la bottehe des hommes célèbres , des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. Tant de magnanimité avec le fils s'accorde mal avec la barbarie dont on dit qu'il ufa avec le père. Mais ce qu'on peut recueillir de certain , & ce qui mérite notre attention , c'eft que h grande vicloire de Tamerlan nota pas enfin une ville à l'empire des Turcs. Ce Mufa , qu'il fit fultan , & qu'il protégea pour l'oppofer à Soliman & à Mahomet 1. fes frères , ne put leur réfifier malgré la protection du vainqueur. Il y eut une guerre civile de treize années entre les enfans de Ba]a\et\ & on ne voit point que Tamerlan en ait profité. Il eft prouvé , par le malheur même de ce fultan , que les Turcs étaient un peuple tout belliqueux , qui avait pu être vaincu , fans pouvoir être alfervi ; & que le Tartare ne trouvant pas de

Ej fai fur les mœurs. Torri. II

ESMEURS

facilité à s'étendre & à s'établir vers l'Afie-Mmeure , porta fes armes en d'autres pays.

Sa prétendue magnanimité envers les fils de Baja^et , n'était pas fans doute de la modération. On le voit bientôt après ravager encor la Syrie, qui appartenait aux mammeîucs de l'Egypte. De là il repalTe l'Euphrate, & retourna dans Samarcande , qu'il regardait comme la capitale de fes varies états'. Il avait conquis prefqu'autant de terrain que Gengis-kan : car û Gengis eut une partie de la Chine & de la Corée , Tamerlan eut quelque tems la Svrie & une partië de l'Àfie-Mineure , où Gengis n'avait pu pénétrer. Il pofFédait encor prefque tout l'Jndcuftan , dont Gengis n'eut que les provinces feptentrionales. PoïïeiFeur ma! affermi de cet empire immense, il méditait dans Samarcande la conquête de la Chine , dans un âge où fa mort était prochaine.

Ce fut à Samarcande qu'il reçut , à l'exemple de Gengis, || l'hommage de plufieurs princes de l'Afie , & l'ambafiade de plufieurs fouverains. Non-feulement l'empereur Grec Manuel y envoya fes ambaifadeurs , mais il en vint de la part de Henri ÎÎL roi de Caflille. Il y donna une de ces fêtes quj reffembloit à celles des premiers rois de Perfe. Tous les ordres de l'état , touiBes artifans pafsèrent en revue , chacun avec les marques de fa profeffion. Il maria tous fes petits-fils & toutes fes petites-filles le même jour. Enfin il mourut dans une extrême vieilleſſe, après avoir régné trente-fix ans , plus heureux p3r fa longue vie & par le bonheur

de ses petits-fils qu'Alexandre auquel les Orientaux le comparent ; mais fort inférieur au Macédonien , en ce qu'il naquit chez une nation barbare, & qu'il détruisit beaucoup de villes comme Gengis-kan , sans en bâtir : au lieu qu'Alexandre y dans une vie très-courte & au milieu de ses conquêtes rapides , construisit Alexandrie & Scanderon , & rebâtit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de Tamerlan, & bâtit des villes jusques dans les Indes ; établit des colonies

Pu

— ; — — 7-A-Tr

§3 Chapitre XLVI. 339 £|

Grecques au-delà de l'Oxus , envoya en Grèce les observations de Babylone , & changea le commerce de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà , ce me semble, en quoi Alexandre l'emporte sur Tamerlan , sur Gengis & sur tous les conquérans qu'on lui veut égaler.

Je ne crois point d'ailleurs que Tamerlan fût d'un naturel plus violent qu'Alexandre. S'il eu permis d'égayer un peu ces événements terribles & de mêler le petit au grand , je répéterai ce que raconte un Persan contemporain de ce prince. Il dit qu'un fameux poète Persan , nommé Ha/nédl Kermanz , étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans , & jouant à un jeu d'esprit , qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux. Je vous en dirai trente ans après , dit-il au grand kan. La ferveur dont je m'effrue les vaut , répondit le monarque. Mais c'est aussi en comptant la ferveur, répartit Hamédl. Peut-être qu'un prince qui laissait prendre ces innocentes libertés, n'avait pas un fonds

de naturel entièrement féroce, mais on se familiarise avec les petits & on égorge les autres.

Il n'était ni musulman, ni delà le grand lama ; mais il reconnaissait un seul Dieu comme les lettrés Chinois , & en cela marquait un grand sens, dont des peuples plus polis ont manqué. On ne voit point de superstition ni chez lui , ni dans ses armées. Il fustigeait également les musulmans, les lamas, les brames, les Guébres , les Juifs & ceux qu'on nomme idolâtres. Il affilia même, en partant vers le mont Liban , aux cérémonies religieuses des moines maronites qui habitent dans ces montagnes. Il avait faiblement le faible de l'astrologie judiciaire , erreur commune à tous les hommes, &c dont nous ne faisons que de forcer. Il n'était pas savant, mais il fit élever ses petits-fils dans les sciences. Le fameux Oulougbec 7 qui lui succéda dans les états de la Transoxane, fonda dans Samarcande la première académie des sciences , fit mesurer ____ Ya ^

340 Essai sur les mœurs.

rer la terre, & eut part à la composition des tables astronomiques qui portent son nom, semblable en cela au roi Alphonse X. de Castille qui l'avait précédé de plus de cent années. Aujourd'hui la grandeur de Samarcande est tombée avec les sciences • & ce pays occupé par les Tartares-Usbecks, est redevenu barbare pour refleurir peut-être un jour.

Sa postérité règne encore dans l'Indoustan , que l'on appelle Mogol & qui tient ce nom des Tartares-Mongols de Gengis-kan, qui conservèrent cette conquête jusqu'à Tamerlan. Une autre branche de sa race régna en Perse, jusqu'à ce qu'une autre dynastie de princes Tartares , de la faction du mouton blanc , s'en emparât en

1468. Si nous longions que les Turcs font aussi d'origine Tartare ; si nous nous voyons qu'Attila descendait des mêmes peuples , tout cela confirmera ce que nous avons déjà dit , que les Tartares ont conquis presque toute la terre. Nous S en avons vu la raison. Ils n'avaient rien à perdre ; ils . j étaient plus robustes , plus endurcis que les autres peuples. Mais depuis que les Tartares de l'Orient ayant subjugué une féconde fois la Chine dans le dernier siècle , n'ont fait qu'un état de la Chine éc de cette Tartarie orientale, depuis que l'empire de Russie s'est étendu & civilisé, depuis enfin que la terre est hérillée de remparts bordés d'artillerie , ces grandes émigrations ne font plus à craindre. Les nations polies font à couvert des irruptions de ces sauvages. Toute la Tartarie , excepté la Chinoise , ne renferme plus que des hordes misérables , qui feraient trop heureuses d'être conquises à leur tour , s'il ne valait pas encore mieux être libre que civilisé.

Wks

(34i) -§fr

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIEME

iÇz/.iVe Je Vhijioire des Turcs & des Grecs , jusqu'à la prise de Constantinople.

Constantinople fut un tems hors de danger par la victoire de Tamerlan ; mais les successeurs de Bajazet rétablirent bientôt leur empire. Le fort des conquêtes de Tamerlan était dans la Perse, dans la Syrie &c aux Indes, dans l'Arménie & vers la Russie. Les Turcs reprirent l'Asie-Mineure , & conservèrent tout ce qu'ils

avaient en Europe. Il fallait alors qu'il y eût plus de correspondance & moins d'aveu qu'aujourd'hui entre les musulmans & les chrétiens. Cantacuzène n'avait fait nulle difficulté de donner sa fille en mariage à Grégoire & Amurat II. petit-fils de Bajazet, & fils de Mahomet I. n'en eût fait aucune d'épouser la fille d'un despote de Serbie, nommée Irène.

Amurat II. était un de ces princes Turcs qui contribuèrent à la grandeur Ottomane : mais il était très-détrompé du fruit de cette grandeur qu'il accroissait par ses armes. Il n'avait d'autre but que la retraite. C'était une chose assez rare qu'un philosophe Turc qui abdiquait la couronne. Il la réigna deux fois, & deux fois les instances de ses bâchas & de ses janissaires l'engagèrent à la reprendre.

Jean le Paléologue allait à Rome & au concile, que nous avons vu assemblé par Eugène IV, à Florence. Il y disputait sur la procession du St. Esprit, tandis que les Vénitiens, déjà maîtres d'une partie de la Grèce, achetaient l'Éparchie, & que son empire était presque tout partagé entre les chrétiens & les musulmans. Amurat cependant prenait cette même Éparchie à peine ven- JK

\$•• f w ^ ' i " ^ g i g y ^ k -

£ 34a Essai sur les mœurs.

due. Les Vénitiens avaient cru mettre en sûreté ce territoire, & défendre la Grèce par une muraille de huit mille pas de long, selon cet ancien usage que les Romains eux-mêmes avaient pratiqué au nord de l'Angleterre. C'était une défense contre des incursions de peuples encore sauvages ; ce n'en fut pas une contre la milice victorieuse des Turcs. Ils détruisirent la muraille & pénétrèrent

leurs irruptions de tous côtés dans la Grèce , dans la Dalmatie, dans la Hongrie.

Les peuples de Hongrie s'étaient donnés au jeune Ladislas IV. roi de Pologne. Amurat II ayant fait quelques années la guerre en Hongrie , dans la Thrace & dans tous les pays voisins avec des succès divers , conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens & les musulmans eussent jamais contractée. Amurat & Ladislas la jurèrent tous deux solennellement; l'un, sur l'Alcoran; & l'autre, sur l'évangile. Le Turc promettait de ne pas avancer plus loin ses conquêtes; il en rendit même quelques-unes. On régla les limites des possessions Ottomanes, de la Hongrie & de Venise.

Le cardinal Julien Cesarini , légat du pape en Allemagne , homme fameux par ses poursuites contre les partisans de Jean Hus , par le concile de Bâle auquel il avait d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchait contre les Turcs , fut alors par un zèle trop aveugle , la cause de l'opprobre & du malheur des chrétiens.

A peine la paix est jurée, que ce cardinal veut qu'en la rompe. Il se flattait d'avoir engagé les Vénitiens & les Génois à rassembler une flotte formidable , & que les Grecs réveillés allaient faire un dernier effort. L'occasion était favorable : c'était précisément le temps où Amurat II sur la foi de cette paix , venait de se consacrer à la retraite , & de régner l'empire à Mahomet son fils jeune encore éfane expérience.

Le prétexte manquait pour violer le ferment. Amurat avait observé toutes les conditions avec une exactitude qui

"£^w?^~ i •»■ — ^^Tr^iyéF -rrrfè

Chapitre XLVII. 343 Ç

tu

ne biffait nul fubterfuge aux infracteurs. Le légat n'eue d'autre reffource que de perfuader à Ladijlas , aux chefs Hongrois & aux Polonais , qu'on pouvait violer Tes fermens. Il harangua, il écrivit, il affûra que la paix jurée fur l'évangile était nulle , parce qu'elle avait été faite malgré l'inclination du pape. En effet le pape , qui était alors Eugène IV. écrivit à Ladijlas , qu'il lui ordonnait de rompre une paix qifil n'avait pu faire a Vinfu du Saint Siège. On a déjà vu que la maxime s'était introduite, de ne pas garder la foi aux hérétiques. On en concluait qu'il ne fallait pas la garder aux mahométans.

C'est ainfi que l'ancienne Rome viola la trêve avec Carthage, dans fa dernière guerre punique. Mais l'événement fut bien différent. L'infidélité du fenâi fut celle d'un vainqueur qui opprime , & celle des chrétiens fut un effort des opprimés pour repouffer un peuple d'ufurpa- I teurs. Enfin Julien prévalut : tous les chefs fe laifsèrent

entraîner au torrent, fur-tout Jean Corvin Euniade,,ce ±\$ fa-
meux général des armées Hongroifes , qui combattit fi fouvent
Amurat & Mahomet' II.

Ladijlas féduit par de fauffes efpérances & par une morale que
le fuccès feul pouvait jultifier , entra dans les terres du fukan. Les
janiffaires alors allèrent prier Amurat de quitter fa folitude pour
fe mettre à leur tête. Il y confentit ; les deux armées fe rencon-
trèrent vers le Pont- Euxin , dans ce pays qu'on nomme aujourd'-
hui la Bulgarie , autrefois la Méfie. La bataille fe donna près de la

ville de Varnes. Amurat portait dans fon fein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée , dans un moment où fes troupes pliaient ; & pria Dieu, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des nations. Voilà ce qui donna lieu à la fable, que la paix avait été jurée fur l'euchariïrë, que hoftie avait étéremifeaux mains d' Amurat, & que ce S fut à cette hoftie qu'il s'adreffa dans la bataille. Le par- iw jure reçut cette fois le châtiment qu'il méritait. Les chré- Jk. • ' - Y 4 , Q

344 Essai sur les mœurs. Kà

tiens furent vaincus après une longue réfiftance. Le roi Ladiflas fut percé de coups ; fa tête coupée par un j'aniffaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque , & ce fpe&acle acheva la déroute.

Amurai, vainqueur , fit enterrer ce roi dans le champ de bataille avec une pompe militaire. On dit qu'il éleva une colonne fur fon tombeau , & même que l'infcription de cette colonne, loin d'infulter à la mémoire du vaincu} louait fon courage & plaignait fon infortune.

Quelques-uns difent que le cardinal Julien , qui avait affiftéà la bataille, voulant dans fa fuite parler une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait. D'autres difent que les Hongrois même le tuèrent. Il eft certain qu'il périt dans cette journée.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable , c'eft qu1 ' Amurat , après cette victoire , retourna dans fa folitude; qu'il abdiqua une féconde fois la couronne ; qu'il fut une féconde fois obligé de la reprendre pour combattre & pour vaincre. Enfin il mourut à Andrinople, & laiffa l'empire à fon fils Mahomet II. qui fongea plus à imiter la valeur de fon père que fa philofophie.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME

i>C ScANItERVEG,

N autre guerrier non moins célèbre , que je ne fais fi je dois appeller opnanli, ou chrétien ,i arrêta les progrès d' 'Amurat , & fut même long-tems depuis un rempart des chrétiens contre les viétoires de Mahomet IL je veux parler de Scanderbeg , né dans l'Albanie partie de i'Epire , pays illuftre dans les'tems qu'on nomme héroïques , & dans les tems vraiment héroïques des Romains. Son nom était Jean Cajiriot. Il était fils d'un defpote ou d'un petit hofpodar de cette contrée, c'eft-à-dire d'un prince variai , car c'eft ce que fignifiait defpote , ce mot veut dire à la lettre , maître de maifon ; & il eft étrange que l'on ait depuis affecté le mot de defpotique aux grands fouverains qui fe font rendus abfolus.

Jean Cajiriot était encor enfant lorfqu' A mu rat , plufieurs années avant la bataille de Varnes , dont je viens de parler , s'était faifi de l'Albanie après la mort du père de Caflriot. Il éleva cet enfant qui reliait feul de quatre frères. Les annales turques ne difent point du tout que ces quatre princes aient été immolés à vengeance d7 Amurat. Il ne paraît pas que ces barbaries fuient dans le caractère d'un milan qui abdiqua deux fois la couronne, & il n'eft guère vraifemblable qu' Amurat eût donné fa tendrefTe & fa confiance à celui dont il ne devait attendre qu'une haine implacable. Il le chériffait, il le faifait combattre auprès de fa perfonne. Jean Cajiriot fe diftingua tellement , que le fultan & les janiffaires lui donnèrent le nom de Scanderbeg) qui fignifie le feigneur Alexandre. jt

^, Enfin l'amitié prévalut fur la politique. Amurat lui M.

Ëj g!

346 Essai sur les mœurs, O

confia le commandement d'une pente armée contre le jj depote de Servie qui s'était range du parti des chré- 1 tiens , & faifait la guerre au fultan fon gendre : c'était lj avant fon abdication. Scanderbeg , qui n'avait pas alors vingt ans , conçut le deiTein de n'avoir plus de maître , & de régner.

Il fut qu'un fecretaire qui portait les fceaux du fultan __, paiffait près de fon camp. Il l'arrête , le met aux fers , le force à écrire & à fcéler un ordre au gouverneur de Croye capitale de l'Epire, de remettre la ville & la citadelle à Scanderbeg. Après avoir fait expédier cet ordre , il affaffme le fecretaire & fa fuite. Il marche à Croye ; le gouverneur lui remet la place fans difficulté. La nuit même il fait avancer les Albanois , avec lefquels il était d'intelligence. Il égorge le gouverneur & la garnifon. Son parti lui gagne toute l'Albanie. Les Albanois paiffent pour les meilleurs fôdats de ces pays. Scanderbeg les conduifit fi bien, fut tirer tant d'avantage de l'affiette du terrain âpre & montagneux , qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées Turques. Les mufulmans le regardaient comme un perfide : les chrétiens l'admiraient comme un héros y qui en trompant fes ennemis & fes maîtres avait repris la couronne de fon père , & la méritait par fon courage.

•—TFr^£fe<Vi?r**"«» *.*.*. " "'*77W^ ^\

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME

De la prise de Constantinople par les Turcs..

I les empereurs Grecs avaient été des ScanJerbeg, l'empire d'Orient se ferait conierver. Mais ce même esprit de cruauté, de faiblesse, de division, de superstition, qui l'avait ébranlé si long-tems, bâta le moment de sa chute.

On comptait trois empires d'Orient,, & il n'y en avait réellement pas un. La ville de Constantinople entre les mains des Grecs faisait le premier. Andrinople, refuge de Lafcaris, pris par Amurat I. en 1362, & toujours demeuré aux Français, était regardé comme le fécond empire, & une province barbare de l'ancienne Colchide, nommée Trébizonde, où les Comnènes s'étaient retirés, était réputé le troisième.

Ce déchirement de l'empire, comme on l'a vu, était l'unique effet considérable des croisades. Dévasté par les Francs, repris par les anciens maîtres, mais repris pour être ravagé encore, il était étonnant qu'il subsistât. Il y avait deux partis dans Constantinople, acharnés l'un contre l'autre par la religion, à-peu-près comme dans Jérusalem, quand Vespasien & Titus l'ont dévastée. L'un était celui des empereurs, qui dans la vaine espérance d'être fecourus contentaient de foumettre l'église grecque à la latine; l'autre celui des prêtres & du peuple, qui se fouvenant encore de l'invasion des croisés, avaient en exécution la réunion de deux églises. On s'occupait toujours de controverses, & les Turcs étaient aux portes. Jean IL Paleologue, le même qui s'était fourmis au pape dans la vaine espérance d'être fecouru, avait régné vingt-sept ans sur les débris de l'empire Romain-Grec, & après sa

mort arrivée en 1449 ? re'^e *ur *a faibieife de l'empire que
Conjiantin l'un de fe fils fut

Essai sur les murs.

mil ■ il

obligé de recevoir du. Turc Amurat IL comme de fon feigneur ,
!a confirmation de la dignité impériale. Un frère de ce Canjiantin
eut Lacédémone , un autre eut Corinthe ; un troisième eut ce que
le Vénitiens n'avaient pas dans le Péloponèse.

Telle était la fituaion des Grecs , quand Mahomet Bouyouk j
ou Mahomet le Grand , fuccéda pour la féconde fois au fultan
Amurat fon père. Les moines ont peint ce Mahomet comme un
barbare infenfé , qui tantôt coupait îa tête à fa prétendue maî-
treHe Irène pour appaifer les murmures de fes janifTaires , tan-
tôt faifait ouvrir le ventre à quatorze de (es pages , pour voir qui
d'entr'eux avait mangé un melon. On trouve encor ces hiftoire-
sabfurdes dans nosdicKonaires , qui ont été lbng-tems j pour la
plupart les- archives alphabétiques du raenfonge. Toutes les an-
nales turques nous apprennent que js| Mahomet avait été le
prince le mieux élevé de fon fi rems; ce que nous venons de dire
ft Amurat fon père M prouve allez qu'il n'avait pas négligé l'édu-
cation de l'hé- ti rider de fa fortune. On ne peut encor difconvenir
que Il Mahomet n'ait écouté le devoir d'un fils, & n'ait étouffé Il
fon ambition , quand il fallut rendre le tiône qu' Amurat lui avait
cédé. Il redevint deux fois fujet , fans exciter le moindre trouble.
C'efr, un fait unique dans l'hiftoire , & d'autant plus fingulier, que
Mahomet joignait à fon ambition la fougue d'un caractère vicient.

Il parlait le grec , l'arabe , le perfan ; il entendait le latin ; il
deilinaït ; il favait ce qu'on pouvait favoir alors de géograohie, &

de mathématique; il aimait la peinture. Aucun amateur des arts n'ignore qu'il fit venir de Venise le fameux Gentile Bellini , Se qu'il le récompensa comme Alexandre avait payé Artaban, par des dons & par la familiarité. Il lui fit présent d'une couronne d'or , d'un collier d'or, de trois mille ducats d'or, & le renvoya avec honneur. Je ne peux m'empêcher de ranger parmi les contes \ improbables celui de l'esclave auquel on prétend que

D Chapitre XLIX.

Mahomet fit couper la tête, pour faire voir à Bellini l'effet des muscles & de la peau sur un cou séparé de son tronc. Ces barbaries que nous exerçons sur les animaux , les hommes ne les exercent sur les hommes que dans la fureur des vengeance , ou dans ce qu'on appelle le droit de la guerre. Mahomet IL fut souvent sanguinaire & féroce , comme tous les conquérans qui ont ravagé le monde ; mais pourquoi lui imputer des cruautés si peu vraisemblables ? à quoi bon multiplier les horreurs ? Philippe de Comines qui vivait sous le règne de ce sultan , avoue qu'en mourant il demanda pardon à Dieu d'avoir mis un impôt sur les fuyets. Où sont les princes chrétiens qui manifestent un tel repentir?

Il était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône des sultans , & il se prépara dès-lors à se placer sur celui de Constantinople , tandis que cette ville était toute divisée pour savoir s'il fallait se ferver ou non de pain azyme , & s'il fallait prier en grec ou en latin.

Mahomet IL commença donc par fermer la ville du côté de l'Europe , & du côté de l'Asie. Enfin dès les premiers jours d'Avril 1453 , la campagne fut couverte de soldats que l'exagération fait

monter à trois cent mille , & le détroit de la Propontide d'environ trois cent galères , & deux cents petits vaiffeaux.

CJn des faits les plus étranges , & ■ les plus attelles, c'eft l'ufage que Mahomet fit d'une partie de ces navires. Ils ne pouvaient encremer dans le port de la ville , fermé par le plus fortes chaînes de fer , & d'ailleurs apparemment défendu avec avantage. Il fait en une nuit couvrir une demi-lieue de chemin fur terre de planches de fap'iti enduites de fuif & de graille, difpofées comme la crèche d'un vaiffeau ; il fait tirer à force de machines & de bras quatre-vingt galères, & foixante-dix allèges du détroit , & les fait couler fur ces planches.

?, \$3', W" ~ " - " ■ " * » * ■ " - ■ ' - ■ " - " ■ " ' tjff \

f ^ " * 350 Essai sur les. mœurs. * oJ

Tout ce grand travail s'exécute en une feule nuit , & les afliégés font furpris le lendemain matin de voir une flotte entière descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux dans ce jour même fut conftruit à leur vue , & fervit à l'établiffement d'une batterie de canon.

Il faut ou que Conftantinopie n'eût point d'artillerie , ou qu'elle fût bien mal fervie. Car comment le canon n'eût-il pas foudroyé ce pont de bateaux ? Mais il eft douteux que Mahomet , fe fervit, comme on le dit , de canons de deux cents livres de balle. Les vaincus exagèrent tout. Il eût fallu environ cent cinquante livres de poudre pour bien chafter de tels boulets. Cette quantité de poudre ne peut s'allumer à la fois ; le coup partirait avant que la quinzième partie prit feu ; & ie boulet aurait très-peu d'effet. Peut-être les Turcs par 3, ignorance employaient de ces canons , & peut-être les Grecs par la même ignorance en étaient effrayés.

Dès le mois de Mai on donna des aiTauts à la ville , qui fe croyait la capitale du monade : elle était donc bien mal fortifiée; elle ne fut guère mieux défendue. L'empereur accompagné d'un cardinal de Rome nommé Ijîdorey fuivait le rit romain , ou feignait de le fuivre pour engager le pape & les princes catholiques à le fecourir ; mais par cette trille manoeuvre il irritait & décourageait les Grecs , qui ne voulaient pas feulement entrer dans les églifes qu'il fréquentait. Nous aimons mieux , s'écrièrent-ils , voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.

Dans d'autres tems , prefque tous les princes chrétiens , fous prétexte d'une guerre fainte , fe liguèrent pour envahir cette métropole & ce rempart de la chrétienté ; & quand les Turcs l'attaquèrent , aucun ne la défendit.

L'empereur Frédéric III. n'était ni affez puiffant ni affez entreprenant. La Pologne était trop mal gcuver-

Chapitre XLIX

née. La France fortait à peine de l'abyme où la guerre civile & celle contre l'Anglais l'avaient plongée. L'Angleterre commençait à être divifée & faible. Le duc de Bourgogne Philippe le Bon était un puhTant prince f mais trop habile pour renouveler feul les croifades , & trop vieux pour de telles a&ions. Les princes Italiens étaient en guerre. L'Arragon & la Cafhiie n'étaient point encor unies , & les mufulmans occupaient toujours une partie de l'Efpagne.

Il n'y avait en Europe que deux princes dignes d'attaquer Mahomet IL L'un était Euniade prince de Tranfilvanie , mais qui pouvait à peine se défendre : l'autre ce fameux Scanderbeg , qui ne pouvait que se foutenir dans les montagnes de l'Epire , à-peu-près comme autrefois Don Pelage dans celles des Afluries , quand les mahométans subjuguèrent l'Égypte. Quatre vaisseaux de Gênes , dont l'un appartenait à l'empereur Frédéric III. furent presque le seul secours que le monde chrétien fournit à Constantinople. Un étranger commandait dans la ville ; c'était un Génois nommé Giustiniani. Tout bâtiment qui est réduit à des appuis étrangers , menace ruine. Jamais les anciens Grecs n'eurent de péril à leur tête & jamais Gaulois ne commanda les troupes de la république Romaine. Il fallait donc que Constantinople fût prise : aussi le fut-elle , mais d'une manière entièrement différente de celle dont tous nos auteurs copistes de Ducasse & de Calcondile le racontent.

Cette conquête est une grande époque. C'est là où commence véritablement l'empire Turc au milieu des chrétiens d'Europe ; & c'est en ce qui transporta parmi eux quelques arts des Grecs.

Les annales turques rédigées à Constantinople par le feu prince Démétrius Cantemir , m'apprennent qu'après quarante-neuf jours de siège l'empereur Constantin fut obligé de capituler. Il envoya plusieurs Grecs recevoir la loi du vainqueur. On convint de quelques articles

$J^{\wedge} - j. \text{ to } -v \text{ j?};$

'•jE*

$\backslash \text{Ut} .n \dots \sim^{\wedge} \dots \sim -X^{\wedge} \text{El} > \text{LU}.$

Essai sur les meurs.

clés. Ces annales turques paraissent très-vraies dans ce qu'elles difent de ce fiége. Ducas lui-même , qu'on croit de la race impériale , & qui dans Ion enfance était dans la ville aîTiégée , avoue dans fon hiftoire , que le fultan offrit à l'empereur Conflanîin de lui donner le Péloponèfe , & d'accorder quelques petites provinces à fes frères. Il voulait avoir la ville & ne la point faccager , la regardant déjà comme fon bien qu'il ménageait ; mais dans le tems que les envoyés Grecs retournaient à Conftantinople pour y rapporter les propofitions des ailiégeans , Mahomet, qui voulut leur parler encor , fait courir à eux. Les afliégés , qui du haut des murs voient un gros de Turcs courans après les leurs , tirent imprudemment fur ces Turcs. Ceux-ci font bientôt joints par un plus grand nombre. Les envoyés Grecs rentraient déjà par une poterne. Les Turcs entrent avec «] eux ; ils fe rendent maîtres de la haute ville féparée de ■ g; la baffe. L'empereur eR tué dans la foule ; & Mahomet fait auffi-tôt du palais de Conftantin , celui des fultans , & de Ste. Sophie , fa principale mofquée.

Eft-on plus touché de pitié que faifi d'indignation lorfqu'on lit dans Ducas que le fultan envoya ordre dans le camp d'allumer par-tout des feux , ce qui fut fait 'avec ce cri impie, qui efi le figne particulier de leur fuperflition déteftable. Ce cri impie eft le nom de Dieu Allah que les rnahométans invoquent dans tous les combats. La fuperflition déteftable était chez les Grecs qui fe réfugièrent dans Ste. Sophie , fur la foi d'une prédiction qui lesaifu-rait qu'un ange defcendrait dans l'églife pour les défendre.

On tua quelques Grecs dans le parvis , on fit le refte efclave , & Mahomet n'alla remercier Dieu dans cette églife qu'après l'avoir lavée avec de l'eau rofe.

Souverain par droit de conquête d'une moitié de Conf- 4 tantinople , il eut l'humanité ou la politique d'offrir à 3([l'autre partie la même capitulation qu'il avait voulu acipj corder

t\$ C H A P I T R E XLIX. 3 53

corder à la ville entière , & il la garda re'ligieusement. Ce fait efrû vrai que toutes les églises chrétiennes de la balTe ville furent confervées jufques fous fon petit-fils Sélim j qui en fi: abattre placeurs. On les appelait les mofquées <? IJfévi. iffivi eil en turc le nom de Je fus. Celle du patriarche Grec fubûfre encor dans Conflantinople fur le canal de la mer Noire. Les Ottomans ont permis qu'on fondât dans ce quartier une Académie, où les Grecs modernes enfeignent l'ancien grec qu'on ne parie plus guère en Grèce, la phiîofophie à'Jrijote, la théologie, la médecine- & c'eft de cette école que fontfortis' Conjlantin JJucas, Mauro Corâato , & Canternir , faits par les Turcs princes de Moldavie. J avoue que Démetrius Cantemirz rapporté beaucoup de fables anciennes ; mais il ne peut s'être trompé fur les monumens modernes qu'il a vu de fes yeux , & fur l'académie où il a été élevé.

On a confervé encor aux chrétiens une église , Sz une rue entière qui leur appartient en piopre , en faveur d'un architecte Grec nommé Chriflobule. Cet architecte a voit été employé pai 'Mahomet 11. pour conftruire une mofquée fur les ruines de Veglife des fains apôtres , ancien ouvrage de Théodora femme de l'empereur Juftinien ; & il avait réuïï à en faire un édifice qui approche de la beauté de Ste. Sophie. Il conftruifit aufli par ordre de Mahomet huit écoles & huit hôpitaux dépendans de cette mofquée: <§ç c'efi pour prixde ce fervice que le fultan lui accorda la rue dont je psrle , dont la poffeffion demeura à fa famille. Ce n'efi p^s un fait digne de Fhiftoire, qu'un architecte ait eu la propriété

d'une rue ; mais il eil important de connaître que les Turcs ne traitent pas toujours les chrétiens auffi barbarement que nous nous îe figurons. Aucune nation chrétienne ne fouffreque des Turcs aient chez elle une mofquée, & les Turcs permettent que tous les Grecs aient des églifes. jfi Planeurs de ces églifes font des collégiales , & on voit Q} Ejfai fur les mœurs, Tom. II. Z Çj|

"jjEM&ta aamjrmammmmmimÊit ^jjji&Sjj-iâJÉSSSËS
figSiËBttfiSHELJLJ

354 Essai sur les mcsurs.

dans L'Archipel des chanoines fous la domination d'un bâcha.

Les erreurs historiques feduifent les nations entières. Une foule d'écrivains Occidentaux a prétendu que les mahcmeuns adoraient Vénus , & qu'ils niaient la providence. Crotius lui-même a répété que Mahomet , ce grand & faux prophète , avait inftruit une colombe à voler auprès de fon creiie , &z avait fait accroire que refpiit de Dieu venait l'initruire fous cette forme. On a prodigué fur le conquérant Mahomet IL des contes non moins ridicules.

Ce qui montre évidemment , malgré les déclamations du cardinal Ifidore & de tant d'autres , que Mahomet était un ptince plus fage & plus poii qu'on ne croit, c'eil qu'il laiïTa aux chrétiens vaincus la liberté d'élire un patriarche» Il î'infälla lui-même avec la folemnité rijj ordinaire : il lui donna la crofTe & Panneau, que les em- |l pereurs d'Occident n'ofaient plus donner depuis Icnga tems ; & s'il s'écarta de l'ufage, ce ne fut que pour reconduire jufqu'aux portes de fon palais le patriarche élu , nommé Gennadius , qui lui dit , qifil était confus d'un honneur que jamais les empeurs chrétiens rC avaient fait âfes prédécejjlurs. Des auteurs ont

eu l'imbécillité de rapporter que Mahomet IL dit à ce patriarche ; La Ste, Trinité te fait , par V autorité que fat reçue , patriarche écutnéique. Ces auteurs connaifFent bien mal les mufulmans. Ils ne favent pas que notre dogme de la Trinité leur eft en horreur ; qu'ils fe croiraient fouillés d'avoir prononcé ce mot; qu'ils nous regardent comme des idolâtres , adorateurs de pîufieurs dieux. Depuis ce teros les fultans Ofmanlis ont toujours fait un'patriarche qu'on nomme écuménique ; le pape en nomme un autre qu'on appelle le patriarche latin ; chacun d'eux taxé par le divan , rançonne à fon tour fon troupeau. Ces deux égiifes également gémiſſantes font irréconciliables , JJ & le foin d'appai'er leurs querelles h'eft pas aujourd'hui

■^ Chapitre XLIX. 355^3

une des moindres occupations des fui tans , devenus les „ modérateurs des chrétiens.; auffi-bien que leurs vainqueurs.

C&s vainqueurs n'en usèrent point avec les -Grecs , comme autrefois aux dixième & onzième fiècles avec les Arabes, dont ils avaient adopté la langue , la religion , & les mœurs, Quand les Turcs fournirent les Arabes, ils étaient encor entièrement barbares, mais quand ils fubjuguèrent l'empire Grec, la . confiiiution de leur gouvernement était dès long-terns toute formée^. Ils avaient reſpecié les Arabes , & ils méprifaient les Grecs. Ils n'ont eu d'autre commerce avec ces Grecs que celui des maîtres avec des peuples affervis.

Ils ont confervé tous les ufages , toutes les loix qu'ils eurent au tems de leurs conquêtes. Le corps des gengichéris , que nous nommons janijfaires , fubîîfta dans toute fa vigueur au même nombre d'environ quarantecinq mille. Ce font de tous les foldats

de la terre ceux qui ont toujours été le mieux nourris. Chaque oda de janiffaires avait & a encor un pourvoyeur , qui leur fournit du mouton , du riz , du beurre, des légumes, éé du pain en abondance.

Les fukans ont confervé en Europe l'ancien ufage qu'ils avaient pratiqué en A fie , de donner à leurs foldats des fiefs a vie , & quelques-uns héréditaires. Ils ne prirent point cette coutume des califes Arabes qu'ils détrônèrent. Le gouvernement des Arabes était fondé fur des principes différons. Les Tartares occidentaux partagèrent toujours les terres des vaincus. Ils établirent dès le cinquième fiècle en Europe cette infritution qui attache les vainqueurs à un gouvernement devenu leur patrimoine ; & les nations qui fe mêlèrent à eux , comme les Lombards, Ses Francs , les Normans , luivirent ce plan. Ta merlan le porta dans les Indes , où font aujourd'hui les plus grands feigneurs de fiefs , fous les noms d'omras , de rayas, de nabab. Mais les Ottomans ne

356 Essai sue. les mœurs.

donnèrent jamais que de petites terres Leurs {aimaïs , & leurs timariotSy font plutôt des métairies que des feigneuries. L'esprit guerrier paraît tout entier dans cet établiflement. Si. un ?aim meurt les armes à la main , fes enfans- partagent fen fief ; s'il ne meurt point à la guerre, le béglierbeg, c'eft-à-dire , ie commandant des armes de la province , peut nommer à ce bénéfice militaire. Nul droit peur ces zaims & pour ces timars , que celui de fournir & de mener des foldats à l'armée, comme chez nos premiers Francs ; peint de titres , point de jurifdiction , point de nebleffe.

On a toujours tiré des mêmes écoles les cadis , les molla qui font les juges ordinaires , & les deux cadileskers d'Afie & d'Europe qui font les juges des provinces & des armées r & qui préfidient fous le muphi à la religion & aux loix. Le muphti , & les cadi-Ieskers ont toujours été également fournis au divan. Les dervis , SE qui font les moines mendions chez les Turcs , fe font multipliés, & n'ont pas changé. La coutume d'établir des Caravénferais pour les voyageurs , & des écoles avec des hôpitaux auprès de toutes les mofquées , n'a point dégénéré. En un mot , les Turcs font ce qu'ils étaient , non-feulement quand ils prirent Conftantinople , mais quand ils pafsèrent pour la première fois en Europe.

fg^êxr"-.*'■» ". m >>>., <\$£\$£&

CHAPITRE CINQUANTIEME

Entreprifes de Mahomet II. <S*/i mort.

Ji Enoant trente *■ une année de règne , Mahomet IL marcha de conquête en conquête , fans que les princes chrétiens fe liguaiënt contre lui ; car il ne faut pas appeller ligue un moment d'intelligence entre Huniade prince de Tranfilvanie , le roi de Hongrie, & un defpote de la Ruffie-Noire. Ce célèbre Eunia.de montra, que s'il avait été mieux fecouru, les chrétiens n'auraient pas perdu tous les pays que les mahométans pafsèdent en Europe. Il repouïTa Mahomet IL devant Belgrade trois ans après la prife de Confia ntinple.

Dans ce tems-là même les Perfans tombaient fur les C; Turcs, & détournaient ce torrent dont la chrétienté était inondée. Uj-jltm-Cajfan , de la branche de Tamerlan , qu'on nommait le béliet blanc , gouverneur d'Arménie, vint de fubjuguer la Perfe. il s'alliait aux chrétiens , & par-là il les averti (fait de fe réunir contre l'ennemi commun , car il épouxà la fille de David Comnene empereur de Trébizonde. Il n'était pas permis aux chrétiens d'époufer leur commère ou leur coufine : maison voit qu'en Grèce, en Efpagne, en Afie •, ils s'alliaient aux mufulmans fans fcrupule.

Le Tartare UJfum-CajJan , gendre de l'empereur chrétien David Comnene , attaqua Mahomet vers l'Euphrate, C'était une occafion favorable pour la chrétienté ; elle fut encor négligée. On laiffa Mahomet après des fortunes diverfes faire la paix avec le Perfian, & prendre enfuite Trébizonde avec la partie de ta Cappadoce , qui en dépendait ; tourner vers la Grèce , faifir le Négrepont , retourner au fond de la mer Noire , s'emparer de CaiFa , l'ancienne Théodofie rebâtie par les

Uju—^r-z----- — jîè^gfe

358 Essai fur les mœurs.

Génois ; revenir réduire Scutari , Zante , Céphalonie ; courir jufqu'à Triefte à la porte de Venife , & établir enfin la puiffance mufulmane au milieu de la Calabre , d'oui! menaçait le refte de l'Italie, &: d'où fes lieutenans ne fe retirèrent qu'après fa mort.

Sa fortune échoua contre Rhodes. Les chevaliers , qui font aujourd'hui les chevaliers de Maithe, eurent, ainfi que Scanderbeg , la gloire de repouffer les armes viclcri eu fes de Mahomet il.

Ce fut en 1480 que ce conquérant fit attaquer cette si célèbre, & cette ville fondée très-longtemps avant Rome dans le terrain le plus heureux, dans l'air le plus riant, & sous le ciel le plus pur, ville gouvernée par les enfans à' Hercule, par Danaüs, par tant d'autres, fameuse dans toute la terre par son colosse d'airain, dédié au soleil, ouvrage immense jeté en fonte par un Indien, & qui s'élevant de cent pieds de hauteur, les pieds posés sur deux mâles de marbre, laissait voguer sous lui les plus gros navires. Rhodes avait parlé au pouvoir des Sarrasins dans le milieu du septième siècle; un chevalier Français, Gouques de Villaret, grand-maître de l'ordre, l'avait reprise sur eux, en 1100; & un autre chevalier Français, Foulques d'Aubuffon, la défendit contre les Turcs.

C'est une chose bien remarquable que Mahomet II. employât dans cette entreprise une foule de chrétiens renégats. Le grand-vizir lui-même qui vint attaquer Rhodes, était un chrétien; & ce qui est encore plus étrange, il était de la race impériale des Voléologues. Un autre chrétien George Frupan, conduirait le siège sous les ordres du vizir; on ne vit jamais de mahométans quitter leur religion pour servir dans les armées chrétiennes. D'où vient cette différence? Serait-ce qu'une religion qui a coûté une partie d'eux-mêmes à ceux qui la professent, est qu'on a scellée de son sang dans une opération très-douloureuse en devient ensuite plus chère? Serait-ce

» kJ^W ■ ^ ^ ^ * ^ " -- « « ' " W ^ ^ ^ ■ — - ■ * ■ " — ■ ■ ■ " ygr ^ ^ T ~ ®

Chapitre L. 350. *1

parce que les vainqueurs de l'Alie s'attiraient plus de respect que les puittances de l'Europe ? Serait-ce qu'on eût cru dans ces tems d'ignorance les armes des mufulmans plus favorifées de Dieu que les armes chrétiennes , & que de là on eût inféré que la caufe triomphante était la meilleure?

Pierre cTAiibujJbn fit alors triompher la fienne. Il força au bout de trois mois le grand vifir Meffuh Paléologut à lever le fiége. Calcondile dans fon hiftoire des Turcs , vous dit que les affiégeans , en montant fur la brèche , virent dans Pair une croix d'or entourée de lumière , & une très-belle femme vêtue de blanc ; que ce miracle les alarma, & qu'ils prirent la fuite faifis d'épouvante. Il y a pourtant quelqu'apparence que la vue d'une fcelle-femme aurait plutôt encouragé qu'intimidé les Turcs, & que la valeur de Pierre d'AubuJfon & des chevaliers fut le feul prodige auquel ils cédèrent. Mais c'eir ainfi que les Grecs modernes écrivaient, f Cette petite ifle manquée ne rendait pas Mahomet

Bouyouk moins terrible au refte de l'Occident. Il avait depuis long-tems, conquis l'empire après la mort de Scanderbeg. Les Vénitiens avaient eu le courage de dérier fes armes. C'était le tems de la puiflance Vénitienne; elle était très-étendue en terre-ferme, Se fes flottes bravaient celles de Mahomet; elles s'emparèrent même d'Athènes : mais enfin cette république n'étant point fecourue, fut obligée de céder , de rendre Athènes, & d'acheter par un tribut annuel , la liberté de commercer fur la mer Noire , fongeant toujours à réparer fes pertes par fon commerce qui avait fait les fondemens de fa grandeur. Nous verrons que bientôt après le pape Jules II. & prefque tous les princes chrétiens firent

plus de mal à cette république qu'elle n'en avait effrayé des Ottomans. Cependant Àlaho met IL allait porter ses armes victorieuses contre les sultans mamelucs d'Egypte, tandis que ses lieutenans étaient dans le royaume de Naples ; en fuite

il se flattait de venir prendre Rome comme Constantinople , & en entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique , il disait qu'il Renverrait bientôt au fond de cette mer son mariage. Une colique arrêta les progrès du conquérant. Il mourut à Nicomédie à l'âge de cinquante-trois ans , lorsqu'il se préparait à faire encore le siège de Rhodes, & à conduire en Italie une armée formidable.

CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME

Etat de la Grèce sous le joug des Turcs. Leur gouvernement, leurs mœurs.

Si l'Italie respira par la mort de Mahomet II. les Ottomans n'ont pas moins conservé en Europe un pays plus beau & plus grand que l'Italie entière. La patrie des Miltiade , des Léonidas , des Alexandre , des Sophocle & des Platon , devint bientôt barbare. La langue grecque dès-lors se corrompit. Il ne resta presque plus de trace des arts ; car quoiqu'il y ait dans Constantinople une académie grecque , ce n'est pas assurément celle d'Athènes : & les beaux-arts n'ont pas été rétablis par les trois mille moines que les sultans laissent toujours subsister au mont Athos. Autrefois cette même Constantinople fut sous la protection d'Athènes. Calcédoine fut sa tributaire; le roi de Thrace brigua

l'honneur d'être admis au rang de ces bourgeois. Aujourd'hui les descendants des Tartares dominent dans ces belles régions, & à peine le nom de la Grèce subsiste. Cependant la petite ville d'Athènes aura toujours plus de réputation parmi nous, que les Turcs ses oppresseurs, eussent-ils l'empire de la terre. \\

La plupart des grands monumens d'Athènes que les Jf

Chapitre L I

Romains imitèrent & ne purent surpasser, ou font en ruine, ou ont disparu : une petite mosquée est bâtie sur le tombeau de Témiſtocle, ainsi qu'une chapelle de recollants est élevée à Rome sur les débris du capitule ; l'ancien temple de Minerve est aussi changé en mosquée; le port du Pirée n'est plus. Un lion antique de marbre subsiste encore auprès de lui. On donne son nom au port du lion presque comblé. Le lieu où était l'académie, est couvert de quelques huttes de jardiniers. Les beaux restes du fœdion inspirent de la vénération & des regrets ; de le temple de Cérès, qui n'a rien souffert des injures du tems, fait entrevoir ce que fut autrefois Athènes. Cette ville qui vainquit Xerxès, contient presque dix-sept mille habitans, tremblans devant douze cents janissaires qui n'ont qu'un bâton blanc à la main. Les Spartiates, ces anciens rivaux & ces vainqueurs d'Athènes, sont confondus avec elle dans le même affaiblissement. Ils ont combattu plus longtemps pour leur liberté, & semblent encore garder quelques restes de ces mœurs dures & altières que leur inspira Licurgue.

Les Grecs résistent dans l'oppression, mais non pas dans l'esclavage. On leur laissa leur religion & leurs loix; de les Turcs se

conduifirent comme s'étaient conduits les Arabes en Efpagne. Les familles Grecques fubfiftent dans leur patrie , avilies , -méprifées , mais tranquilles : elles ne paient qu'un léger tribut; elles font le commerce &c cultivent la terre ; leurs villes & leurs bourgades ont encor leur protogéros qui juge leurs différends ; leur patriarche eft entretenu par elles honorablement. Il faut bien qu'il en tire des fommes affez confidérables , puifqu'il paie à fon infatuation quatre mille ducats au tréfor impérial Se autant au officiers de la Porte.

Le plus grand affujettiffement des Grecs a été longtems d'être obligés de livrer au fultan des enfans de tribut, pour fervir dans le ferrail ou parmi les janiffaires. Il fallait qu'un père de famille donnât un de fes fils, ou

%J 36a Essai sur les meurs.

qu'il le rachetât. Il y a en Europe des provinces chrétiennes, où la coutume de donner fes enfans deftinés à la guerre dès le berceau 9 eft établie. Ces enfans de tribut , élevés par les Turcs, faifaient fouvent dans le ferrail une grande fortune. La condition même des janiffaires eft allez bonne. C'était une grande preuve de la force de l'éducation & des bizarreries de ce monde, que la plupart de ces fiers ennemis des chrétiens fuflent nés des chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatale & invincible deftinée par qui l'être fuprême enchaîne tous les événemens de l'univers, c'eft que Conjiaaûn ait bâti Conirantinople pour les Turcs, comme Eiomulus avait tant de fiècles auparavant jeté les fondemens du capitule pour les pontifes de l'églife catholique. •

Je crois devoir ici combattre un préjugé; que le gouvernement Turc eft un gouvernement abfurde, qu'on appelle dcspotique ;

que les peuples font tous efclaves du fuitan , qu'ils n'ont rien en propre , que leur vie & leurs biens appartiennent à leur maître. Une telle adminiftration fe détruirait elle-même. Il ferait bien étrange que les Grecs vaincus ne fuflent point réellement efclaves & que leurs vainqueurs le fuflent. Quelques voyageurs ont cru que toutes les terres appartenaient au fukan, parce qu'il donne des timariots à vie, comme autrefois les rois Franks donnaient des bénéfices militaires'. Ces voyageurs devaient conclure qu'il y a des loix pour les héritages en Turquie , comme par-tout ailleurs. L'alcoran qui eft la loi civile, auffi-bien'que celle de la religion, pourvoit dès le quatrième chapitre , aux héritages des hommes & des femmes;- & la loi de tradition & d- coutume fupplée à ce que l'alcoran ne dit pas.

Il est vrai que le mobilier des pachas décédés , appartient au fuitan, & qu'il fait la part a la famille. Mais c'était une coutume établie en Europe , dans le tems que les fiefs n'étaient point héréditaires ; & long-tems après les évêques même héritèrent des meubles des ecciëlastiques

dSLCj W . , - . =r=a-t.3fc=

U Chapitre LI. 3&3 %£

inférieurs , & les papes exercèrent ce droit fur les cardinaux &: fur tous les bénéficiers qui mouraient dans la réidence du premier pontife.

Non-seulement les Turcs sont tous libres , mais ils n'ont chez eux aucune distinction de noblesse. Ils ne connaissent de supériorité que celle des emplois.

Leurs mœurs font à la fois féroces , altières & efféminées ; ils tiennent leur dureté des Scythes leurs ancêtres & leur mollesse de la Grèce & de l'Ane. Leur orgueil est extrême. Ils sont conquérans & ignorans , c'est pourquoi ils méprisent toutes les nations.

L'empire Ottoman n'est point un gouvernement monarchique , tempéré par des mœurs douces , comme le nôtre l'est aujourd'hui la France & l'Espagne ; il ressemble encore moins à l'Allemagne, devenue avec le temps une république de princes & de villes, sous un chef suprême l'empereur. Il n'a rien de la Pologne , où les cultivateurs sont esclaves & où les nobles sont rois ; c'est pourquoi il est éloigné de l'Angleterre par sa constitution que par la distance des lieux. Mais il ne faut pas imaginer que ce soit un gouvernement arbitraire en tout, où la loi permette aux caprices d'un seul d'immoler à son gré des multitudes d'hommes , comme des bêtes sauvages qu'on entretient dans un parc pour son plaisir.

Il semble à nos préjugés qu'un esclave peut aller , un hachichien à la main, demander de la part du sultan , tout l'argent des pères de famille d'une ville , & toutes les filles pour l'usage de son maître. Il y a sans doute d'horribles abus dans l'administration Turque; mais en général ces abus sont bien moins funestes au peuple qu'à ceux même qui partagent le gouvernement : c'est sur eux que tombe la rigueur du despotisme. La sentence secrète d'un divan suffit pour sacrifier les principales têtes aux ministres coupables. Nul grand corps légal établi dans ce pays pour rendre les lois respectables & la personne du souverain sacrée. Nulle digue opposée par la constitution de la

l'état aux injustices du vifir. Ainfi peu de relîource pour te fujet quand il elr opprimé , & pour le maître quand on confpire contre lui. Le fouverain qui païie pour le plus puiffant de la terre, eir en même tems le moins affermi iur fon trône. Il fuiït d'un jour de révolution pour l'en faire tomber. Les Turcs ont en cela imiré les mœurs de l'empire Grec qu'ils ont détruit. Ils ont feulement plus de refpecl peur ia tmifon Ottomane , que les Grecs n'en avaient pour la famille de leurs empereurs. Ils dépoſent , ils égorgent un fultan; mais c'elr toujours en faveur d'un prince de la maifon Ottomane. L'empire Grec au contraire avait parlé par les afTafiInats dans vingt familles différentes.

La crainte d'être dénoſéeft un plus grand frein pour les empe-reurs Turcs que toutes les loix de l'akoran. Maître abfulu dans fon ferrail , maître de la vie de fes ^ officiers au moyen d'un fetfa du muphti , il ne lelr pas %£ des ufages de l'empire 5 il n'augmente point les impôts; il ne. touche point aux monnaies ; fon tréfor particulier eïï féparé du tréfor public.

La place du fultan eft quelquefois la plus oifivede la terre , & celle du grand-vifir la plus laborieufe ; il eft à la fois connétable , chancelier , & premier préfident. Le prix de tant de peines a été fouvent l'exil ou le cordeau.

Les places des bâchas n'ont pas été moinsdangereufes , & jùſqu'à nos jours une mort violente a été fouvent leur deflinée. Tout cela ne prouve que des mœurs dures & féroces , telles que l'ont été long-tems celles de l'Europe chrétienne , lorſque tant de têtes tombaient fur les échaffauts , îorſqu'on pendait la Brojfe le favori de St. Louis , que le m; ni lire Laguette mourait dans la queſtion fous Charles le Bel ; que le connétable de France Charles delà Cerda était exécuté fous le roi Jean fans forme de .!> procès ;

qu'on voyoit Engueran de Marigni pendu au Ij, gibet de Montfaucon , que lui-même avait fait drelfer î

& °kJ^ ^i:= ^T7~; ===== '^ - ^rr^ ^ ^ ^nr — — ' - "vtt^ t^

Chapitre LI. 1 6 5 O

qu'on portait au même gibet le corps du premier miniftre j;s Montaignu ; que le grand-maître des templiers & tant de chevaliers expiraient dans les flammes , & que de vr telles cruautés étaient ordinaires dans les états monar- || chiques. On fe tromperait beaucoup fi on penfait que « ces barbaries fuient la fuite du pouvoir abfolu. Aucun | prince chrétien n'était defpotique , & le grand-feigneur L ne l'ëir pas davantage. Plusieurs fultans à la vérité ont | fait plier toutes les loix à leurs volontés , comme un g Mahomet II. un Selim , un Soliman. Les conquérans trouvent peu de contradictions dans leurs fujets ; mais tous nos hifcriciens nous ont bien trompés , quand ils ont regardé l'empire Ottoman comme un gouverne ment dont l'effenceeft le defpotifme.

Le comte de Marjigli puas inftruit qu'eux tous s'exprime ainfi, In tutu le nofire (ïorie fentiamo efaltar la Jovranità che coji difpoticamente praticafi dal fultano : ma quanto ji fcojîano elle dalvero ! La malice des janiffaires , dit-il , qui refle à Conftantinople , & qu'on nomme capiculi , a par fes loix le pouvoir de mettre en prifonle fui tan , de le faire mourir , & de lui donner un fucceffeur. Il ajoute que le grand-feigneur efffcuvent obligéde confulter Fétat politique & militaire pour faire îa guerre & la paix.

Les bâcha? ne font point abfolus dans leurs provinces, comme nous ie croyons ; ils dépendent de leur divan. Les principaux citoyens ont le droit de fe plaindre de leur conduite , & d'envoyer contre eux des mémoires au grand divan de Conftantinople. Enfin Marjigli conclut par donner au gouvernement Turc le nom de démocratie. C'en eft une en effet à-peu-près dans l'a forme de celle de Tunis & d'Alger. Ces fultans que le peuple n'ofe regarder , & qu'on n'aborde qu'avec des profternemens qui fembient tenir de l'adoration , n'ont donc que le dehors du defpotifme ; ils ne font abfolus que quand ils favent déployer heureufement cette fureur

^UCa> —

de pouvoir arbitraire qui femble être née chez tous les hommes. Louis XL Henri ViLL. Sixte-Qiùnt , d'autres princes ont été auffi defpotiques qu'aucun fultan. Si on approfondirait ainfi lefecret des trônes de l'Afie , prefque toujours inconnu fux étrangers, on verrait qu'il y a bien moins de defpo'ifme fur la terre qu'on ne penfe. Notre Europe a vu des princes vaffaux d'un autre prince qui n'eft pas abfolu, prendre dans leurs états une autorité plus arbitraire que les empereurs delà Perfe & de l'inde. Ce ferait pourtant une grande erreur de penfer que les états de ces princes font par leur conflitution un gouvernement defpotique.

Toutes les hifloires des peuples modernes , excepté peut-être celles d'Angleterre & d'Allemagne, nous donnent prefque toujours de faunes notions , parce qu'on 4j a rarement distingué les tems & les perfonnes , les abus ^j! & les Icix , les événemens paf-fagers & les ufages. Ce On fe tromperait encor h on croyait que le gouverne-

4 ment Turc est une administration uniforme , & que du fond du ferrail de Constantinople il part tous les jours des courriers qui portent les mêmes ordres à toutes les provinces. Ce vaste empire , qui s'est formé parla victoire en divers tems , & que nous verrons toujours s'accroître jusqu'au dix-huitième siècle , . est composé de trente peuples différents , qui n'ont ni la même langue , ni la même religion , ni les mêmes mœurs. Ce sont les Grecs de L'ancienne Ionie , des côtes de l'Asie-Mineure & de l'Achaïe , les habitans de l'ancienne Colchide , ceux de la Chersonèse Taurique : ce sont les Géres devenus chrétiens, & connus sous le nom de Valaques & de Moldaves ; des Arabes , des Arméniens, des Bulgares, des Illyriens , des Juifs ; ce sont enfin les Egyptiens, & les peuples de l'ancienne Carthage , que nous verrons bientôt engloutis par la puissance Ottomane. La seule milice des Turcs a vaincu tous ces peuples & les

a contenus. Tous sont différemment gouvernés : les uns

""tx^efs^^r — — — — ■ — °>rr ;Sv<Sr'<rT5""

onAJA-J^il^ «■» wi— .a^AA^y. gijj"

^ . Chapitre LI. 367 ^

reçoivent des princes nommés par la Porte , comme la Valachie, la Moldavie, & la Crimée. Les Grecs vivent sous l'administration municipale dépendante d'un bêche. Le nombre des subjugués est immense par rapport au nombre des vainqueurs ; il n'y a que très-peu de Turcs naturels ; presque aucun d'eux ne cultivera terre, très-peu s'adonnent aux arts. On pourrait dire d'eux ce que Virgile dit des Romains , Leur art est de commander. La grande différence entre les conquérans Turcs & les anciens conquérans Romains y est que Rome s'incorpora tous les

peuples vaincus , & que les Turcs refient toujours féparés de ceux qu'ils ont fournis , & dont ils font entourés.

il eff refté , à la vérité , deux cent mille Grecs dans Conflanri-nopîe ; mais ce font environ deux cent mille artifans ou marchands , qui travaillent pour leurs dominateurs. C'eft un peuple entier toujours conquis dans fa capitale , auquel il n'eu pas même permis de s'habiller comme les Turcs.

Ajoutons à cette remarque, qu'une feule puiffance a fubjugué tous ces pays , depuis l'Archipel jufqu'à l'Euphrate , & que vingt puiffances conjurées n'avaient pu par les croisades établir que des dominations paffagères dans ces mêmes contrées , avec vingt fois plus de foldats, & des travaux qui durèrent deux fiècles entiers.

Ricault, qui a demeuré long-tems en Turquie , attribue la puiffance permanente de l'empire Ottoman à quelque chofe de furnaturel.

Il ne peut comprendre comment ce gouvernement , qui dépend fi Couvent du caprice des janiffaires , peut fe foutenir contre fes propres foldats & contre fes ennemis. Mais l'empire Romain a duré cinq cents ans à Rome , & près de quatorze fiècles dans le Levant , au milieu des féditiions des armées; les poffeffeurs du trône furent renverfés , & le trône ne le fut pas. Les Turcs ont pour la race Ottomane une vénération qui leur tient lieu de

368 Essai sur les Msurs. £]

loi fondamentale : l'empire eu fouvent arraché au fukan ; mais , comme nous l'avons remarqué , il ne pafle jamais dans une maifon étrangère. La conftitution intérieure n'a donc eu rien à

craindre, quoique le monarque ce les vifirs aient eu fi feuvent à trembler.

Jufqu'à préfent cet empire n'a pas redouté d'invaſions étrangères. Les Ferfans ont rarement entamé les frontières des Turcs. Vous verrez au contraire le fultan AmuratIV. prendre Bagdat d'aïiaut fur les Ferfans en 1638 , demeurer toujours le maître delà Méfopotamie , envoyer d'un coté des troupes au gran-mdogol contre la Perſe, & de l'autre menacer Venife. Les Allemans ne fe font jamais préfentés aux portes de Conſtantinople comme les Turcs à celles de Vienne. Les Ruffes ne font devenus redoutables à la Turquie que depuis Pierre le Grand. Enfin la force & la rapine établirent l'empire ? Ottoman, & les diviſions des chrétiens l'ont maintenu. Il n'eſt rien là que de naturel. Nous verrons comment cet empire s'eſt accru dans fa puiffance, & s'eſt confervé long-tems dans ſes ufages féroces , qui commencent enfin à s'adoucir.

P CHAPITRE Ci

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME, 2?w roi Je France Louis XI

E gouvernement féodal périt bientôt en France , quand Charles VIL eut commencé à établir fa puiffance, par l'expulſion des Anglois , par là jouiſſance de tant de provinces réunies à la couronne , & enfin par des ſubſides rendus perpétuels. ■

L'ordre féodal s'affermiſſit en Allemagne , par une raifon contraire , fous dſs empereurs électifs , qui en qualité d'empereurs n'avaient ni province , ni ſubſide. L'Italie était toujours par-

tagée en républiques & en principautés indépendantes. Le pouvoir abiblu n'était connu, ni enEfpagne, ni dans le Nord;& l'Angleterre jetait au milieu de fes divifions les femences de ce gouvernement fingulier , dont les racines toujours coupées &c toujours fanglantes , ont enfin produit après des ûecîes , à l'étonnement des nations, le mélange égal de la liberté, & de la royauté.

Il n'y avait plus en France que deux grands fiefs , la Bourgogne & la Bretagne ; mais leur pouvoir les rendit indépendantes ; & malgré les loix féodales, elles n'étaient pas regardées en Europe comme faifant partie du royaume. Le duc)de Bourgogne Philippe le Bon avait même flipulé qu'il ne rendrait point hommage à Charles VIL quand il lui pardonna le meurtre du duc Jean fon père.

Les princes du fang avaient en France des apanages en pairies , mais reffortifTans au parlement fédentaire. Les feigneurs puiffans dans leurs terres, ne l'étaient pas, comme autrefois, dans Pé-tat : il n'y avait plus guère au-delà de la Loire que le comté de foix 3[. qui s'intitulât prince par la grâce de Dieu , & qui fit *3 EJjai fur les mœurs. Tom, ïf. A a ■

id\g*Ud*---~«-----*^pJàe — «-■.., ■ . rasaj^g

5 370 Essai sue. les mœurs.

là

battre monnaie ; mais les fei'grieurs des fiefs , & les communautés des grandes villes , avaient d'itomenfes privilèges.

Louis XL fils de Charles Vil. devint le premier roi abfolu en Europe depuis la décadence de la maifon de Charlemagnc. Il ne parvint enfin à ce pouvoir tranquille que par des fécoûffes vio-

lentes. Sa vie est un grand contraste. Faut-il pour humilier & pour confondre la vertu , qu'il ait mérité d'être regardé comme un grand roi, lui, qu'on peint comme un fils dénaturé, un frère barbare , un mauvais père , & un voisin perfide ? Il remplit d'amertume les dernières années de son père ; il causa sa mort. Le malheureux Charles VII mourut , comme on fait par la crainte que son fils ne le fît mourir : il choisit la faim pour éviter- le poison qu'il redoutait. Cette seule crainte dans un père , d'être empoisonné par son fils, prouve trop que le fils parfait pour être capable de ce crime. ££

Après avoir bien pensé toute la conduite de Louis XI ne peut-on pas se le représenter comme un homme qui voulut effacer souvent ses violences imprudentes par des artifices , & favoriser des fourberies par des cruautés ? D'où vient que dans les commencemens de son règne , tant de feigneurs attachés à son père , & surtout ce fameux comte de Dunois y dont l'épée avait soutenu la couronne , entrèrent contre lui dans la ligue du bien public ? Ils ne profitaient pas de la faiblesse du trône comme il est arrivé tant de fois. Mais Louis XI avait abusé de sa force. N'est-il pas évident que le père instruit par ses fautes & par ses malheurs , avait très-bien gouverné , & que le fils trop enflé de sa puissance commença par gouverner mal.

Cette ligue le mit au hasard de perdre sa couronne & sa vie. La bataille donnée à Monthermé , ne décida rien ; mais il est certain qu'il la perdit , puisque ses ennemis eurent le champ de bataille, & qu'il fut obligé

kJ^Z- I . r.-r.uaii.^r-STT-,. 'T?r&\$&TVr~ » -' ■ ■ ■ ■ ffaSî~i 1
1 7j, JL^j^à#

de leur accorder tout ce qu'ils demandèrent. Il ne se releva du traité honteux de Confions qu'en le violant dans tous ses points. Jamais il n'accomplit un ferment , à moins qu'il ne jurât par un morceau de bois qu'on appelait la vraie croix de St. Lo. il croyait avec le peuple que le parjure fut ce morceau de bois faifait mourir infailliblement dans l'année,

Le barbare après le traité fit jeter dans la rivière plusieurs bourgeois de Paris soupçonnés d'être partisans de son ennemi. On les liait deux à deux dans un sac. C'est la chronique de St. Denis qui rend ce témoignage. Il ne définit enfin les confédérés qu'en donnant à chacun d'eux ce qu'il demandait. Ainsi jusques dans son habileté il y eut encore de la faiblesse.

Il se fit un irréconciliable ennemi de Charles fils de Philippe le Bon , maître de la Bourgogne , de la Franche-Comté , de la Flandre, de l'Artois , des places sur la H Somme , & de la Hollande. Il excite les Liégeois à faire une perfidie à ce duc de Bourgogne , & à prendre les armes contre lui. Il se remet en même temps entre ses mains à Péronne, croyant le mieux tromper. Quelle plus mauvaise politique ! Mais aussi étant découvert , il se vit prisonnier dans le château de Péronne , & forcé de marcher à la suite de son vaillant contre ces Liégeois même qu'il avait armés. Quelle plus grande humiliation !

Non-seulement il fut toujours perfide, mais il força le duc Charles de Bourgogne à l'être : car ce prince était né emporté, violent, téméraire; mais éloigné de la fraude. Louis XI en trompant tous ses voisins les invitait tous à le tromper. A ce commerce de fraudes se joignirent les barbaries les plus sauvages. Ce fut sur-

tout alors qu'on regarda comme un droit de la guerre de faire pendre, de noyer, ou d'égorger les prisonniers faits dans les batailles, & de tuer les vieillards, les enfans & les femmes dans les villes conquises. Maximilien depuis empereur fit pendre par représaille après sa victoire de & Aa a g!

5 3 7a Essai sur les m «uns.

ii i n~»M~miiiTi iinfciiriiiTiritiTr mai

Guinegafte un capitaine Gafconqui avait défendu avec bravoure un château contre toute son armée, & Louis XL par un autre représaille fit mourir par le gibet cinquante gentilshommes de l'armée de Maximilien tombés entre ses mains. Charles de Bourgogne se vengea de quelques autres cruautés du roi en tuant tout dans la ville de Dinant prise à discrétion > & en la réduisant en cendres.

Louis XL craint son frère le duc de Berry, & ce prince est empoisonné par un moine bénédictin nommé Favre Véfois , son confesseur. Ce n'est pas ici un de ces empoisonnements équivoques adoptés sans preuves par la maligne crédulité des hommes. Le duc de Berry foupait entre la dame de Montforau sa maîtresse & son confesseur. Celui-ci leur fait apporter une pêche d'une grosseur fingulière. La dame expire immédiatement après en avoir mangé. Le prince après de cruelles convulsions meurt au bout de quelque temps, ^ Odet Daidk , brave feigneur , veut venger le mort ,

auquel il avait été toujours attaché, Il conduit loin de Louis en Bretagne le moine empoisonneur. On lui fait son procès en liberté , & le jour qu'on doit prononcer la sentence à ce moine s on le trouve mort dans son lit. Louis XL pour appaiser le cri public , se

fait apporter les pièces du procès & nomme des commissaires ; mais ils ne décident rien, & le roi les comble de bienfaits. On ne douta guère dans l'Europe que Louis n'eût commis ce crime , lui qui étant dauphin , avait fait craindre un parricide à Charles VIL son père. L'histoire ne doit point l'en accuser sans preuves ; mais elle doit le plaindre d'avoir mérité qu'on l'en soupçonnât. Elle doit surtout observer que tout prince coupable d'un attentat avéré , est coupable aussi des jugemens téméraires qu'on porte sur toutes ses actions.

Telle est la conduite de Louis XI avec ses vassaux & ses proches. Voici celle qu'il tient avec ses voisins. Le roi d'Angleterre Edouard J F. débarque en France pour

WWS"

tenter de rentrer dans ses conquêtes de ses pères. Louis peut le combattre mais il aime mieux être son tributaire. Il gagne les principaux officiers Anglais. Il fait des présents de vins à toute l'armée. Il achète le retour de cette armée en Angleterre. N'eût-il pas été plus digne d'un roi de France , d'employer à se mettre en état de résister & de vaincre , l'argent qu'il mit à séduire un prince très-mal affermi , qu'il craignait , & qu'il ne devait pas craindre ?

Les grandes âmes choisissent hardiment des favoris illégitimes, & des ministres approuvés. Louis XI. n'eut guère pour ses confidents & pour ses ministres que des hommes nés dans la fange , & dont le cœur était au-dessus de leur état.

Il y a peu de tyrans qui aient fait mourir plus de citoyens par les mains des bourreaux , & par des supplices plus recherchés. Les chroniques du temps comptent quatre mille sujets exécutés sous son règne en public ou en secret. Les cachots , les cages de

fer , les chaînes dont on chargeait les victimes , font les monumens qu'a laiffés ce monarque , & qu'on voit avec horreur.

Il eft étonnant que le père Daniel indique à peine le ftippiice de Jacques <£ Armagnac duc de Nemours , descendant reconnu de Clovis. Les circonfrances & l'appareil de fa mort, le partage de fes dépouilles, les cachots où les jeunes enfans furent enfermés jufqu'à la mort de Louis XI. font de trilles & intéreffans objets de la curiofité. On ne fait point précifément quel était le crime de ce prince. Il fut jugé par des commiitaires , ce qui peut faire préfumer qu'il n'était point coupable. Quelques hifcoriens lui imputent vaguement d'avoir voulu fe faifir de la perfonne du roi , & faire tuer le dauphin. Une telle accusation n'eft point croyable. Un petit prince ne pouvait guère , du pied des Pyrées où il était réfugié, prendre prifonnier Louis XL en pleine paix, tout puiffant & abfoû dans fon royaume. L'idée

Aa 3

rrr&.vfi

374 Essai sur les mœurs,

de tuer le dauphin encor enfant , & de conferver îe père , eft encor une de ces extravagances qui ne tombent point dans la tête d'un homme d'état. Tout ce qui efl bien avéré, c'eft que Louis XL avait en exécration la maiibn des Armagnacs , qu'il fit faïiir le duc de Nemours dans Cariât , en 1477 , qu'il le fit enfermer dans une cage de fer à îa baftille , qu'ayant dreffé luimême toute l'initruÉtion du procès , il lui envoya des juges,' parmi lesquels était Philippe de Comines? célèbre traître , qui , ayant long-tems vendu les fecrets de îa maifon de Bourgogne au roi , parTa enfin au fervice de la France . & dont on eftime les mémoires , quoiqu'écrits

avec la retenue d'un courtifan qui craignait encor de dire la vérité même après la mort de Louis XL

Le roi voulut que le duc de Nemours fût interrogé dans fa cage de fer , qu'il y fubît la queffion , & qu'il y reçut fon arrêt. On le confeffa en fuite dans une falle tendue de noir. La confeffion commençait à devenir une grâce accordée aux condamnés. L'appareil noir était en ufage pour les princes. C'eft ainfi qu'on avait exécuté Conradin à Naples , & qu'on traita depuis Marie Smart en Angleterre. On était barbare en cérémonie chez les peuples chrétiens Occidentaux , & ce raffinement d'inhumanité n'a jamais été connu que d'eux. Toute le grâce que ce malheureux prince put obtenir , ce fut d'être enterré en habit de cordelier, grâce digne de la fuperftition de ces tems atroces qui égalait leurs barbarie.

Mais ce qui ne fut jamais en ufage , & ce que pratiqua Louis XL ce fut de faire mettre fous l'échafFaut dans les halles de Paris les jeunes enfans du due , pour recevoir fur eux le fang de leur père. Ils en fortirent tout couverts ; & en cet état on les conduifit à la Baftille dans des cachots faits en forme de hottes, où la gêne que leurs corps éprouvaient était un continuel fupphce. On leur arrachait les dents à plufieurs intervalles. Ce genre de torture, auffi petit qu'odieux 3 était en ufage. C'eft

Chapitre LU

ainfi que du terns de Jean, roi de France, à' Edouard III. roi d'Angleterre, de l'empereur Charles IV. on craintait les Juifs en France, en Angletarre, & dans plufieurs villes d'Allemagne , pour avoir leur argent. Le cé:ai! des tourmens inouïs que fourFrkent

les princes de Nèours- Armagnac ferait incroyable, s'il c'était attesté par la requête que ces princes infortunés présentèrent aux euts après la mort de Louis XL en 1483.

Jamais il n'y eut moins d'horreur que fous ce règne. Les juges ne rougirent point de partager les biens de celui qu'ils avaient condamné. Le traître Philippe de Comines qui avait trahi le duc de Bourgogne en lâche & qui fut plus lâchement l'un des commifaires , eut les terres du duc dans le Tournefis.

Les terns précédens avaient infpiré des mœurs fières & barbares , dans lesquelles en vit éclater quelquefois de l'héroïsme. Le règne de Charles VII. avait vu des Dunois , des La Trimouille , des Cijfon, des Richemont ,S des Saintratife, des La Hire, & des-magistrats d'un grand mérite: mais fous Louis XI. pas un grand homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nulle vertu : l'obéissance tint lieu de tout , & le peuple fut enfin tranquille comme les forçats le font dans une galère.

Ce cœur artificieux & dur avait pourtant deux penchans qui auraient du mettre de l'humanité dans fes mœurs, c'était l'amour & la dévotion. Il eut des maïcreffes ; il eut trois bâtards ; il fit des neuvaines & des pèlerinages. Mais fon amour tenait de fon caractère , & fa dévotion n'était que la crainte fuperftitieufe d'une arne timide & égarée. Toujours couvert de reliques & portant à fon bonnet fa Nôtre-Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandait pardon de fes aflaffinats avant de les commettre. Il donna par contrat le comté de Boulogne à la Sainte Vierge. La piété neconfifle pas à faire la Vierge comtefTe, mais à s'abftenir des aébions que la confeience reproche , que Dieu doit punir & que la Vierge ne protège point.

Aa 4

,*» kJ^TfT

yjG

Essai sur les miurs,

?dr

II. introduMk la coutume italienne de fonner la cloche à midi
.. & de dire un Ave Maria. Il demanda au pape le droit de porter
ie furplis & i'aumuffe, & de fe faire oindre une féconde fois de
l'ampoule de Reims,

Enfin, fentant la mort approcher, renfermé au château du
Plefiis-ies-Tcurs, inaccessibleà fes fujets , entouré devgarues, dé-
voré d'inquiétudes, il fait venir de Calabre un hertnite , nommé
François Martoril/o., révére depuis fous le nom «le St. François
de Faute. Il fe jette à fes pieds; il ie fiipplie, en pleurant , d'inter-
céder auprès de Dieu, & de lui prolonger la vie, comme fi l'ordre
éternel eût dû changer â là voix d'un Calabrois dans un village de
France , pour laifTer dans nn corps ufé une ame faible & perverse
phis ldng-tëms que ne comportait la nature. Tai dis qu'il de-
mande ainï la vie à un hermite étranger , il :roit en ranimer les
reftes , en s'abreuvant du fang qu'on tire à des enfans , dans la
fauffe efpérance de corri-r £er râcr%té du fien. C'était un des ex-
cès de l'ignorante médecine de ces tems, médecine introduite par
les Juifs , de faire boire du fang d'un enfant aux vieillards apo-
plectiques, aux lépreux, aux épiiepciques.

On ne peut éprouver un fort plus trifie dans le fein des profoé-
rités, n'ayant, d'autres fentimens que l'ennui , les remords, la
crainte & lû douleur d'être dételle.

C'eit cependant lui qui , le premier des rois de France , prit toujours le nom de Très-chrétien , à-peu-près dans le tems que Ferdinand d'Arragon , illustre par des perfidies autant que par des conquêtes, prenait le nom de Catholique. Tant de vices n'ôtèrent pas à Louis XL les bonnes qualités. Il avait du courage ; il savait donner en roi ; il connaissait les hommes & les affaires ; il voulait que la justice fût rendue, & qu'au moins lui seul pût être injuste.

Paris dépeuplé par une contagion , fut repeuplé par les foins.' Il le fut à la vérité de beaucoup de brigands , mais qu'une police féroce contraignit de devenir citoyens, De

'•^rrré^

•vrr^l'''

Chapitre LII

fon terns il y eut , dit-on , dans cette ville quatre-vingt mille bourgeois capables de porter les armes. C'est à lui que le peuple doit le premier abaissement des grands. Environ cinquante familles en ont murmuré , & plus de cinq cents mille ont du s'en féliciter. Il empêcha que le parlement & l'université de Paris , deux corps alors également ignorans , parce que tous les Français l'étaient , ne pourlivaient comme forciers , les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France.

De lui vient l'établissement des postes , non tel qu'il est aujourd'hui en Europe; il ne fit que rétablir les vendans de Charlemagne & de l'ancien empire romain. Deux cent trente courriers

à ses gages , portaient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvaient courir avec les chevaux destinés à ces courriers , en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues. Les lettres étaient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Cette police ne fut longtemps connue qu'en France. Il voulait rendre les poids & les mesures uniformes dans ses états , comme ils l'avaient été du temps de Charlemagne. Enfin il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public , quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

Les importations sous Charles VII indépendamment du domaine , étaient de dix-sept cent mille livres de compte. Sous Louis XI elles se montèrent jusqu'à quatre millions sept cent mille livres : Or la livre étant alors de dix au marc, cette somme revenait à vingt-trois millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui. Si, en suivant ces proportions , on examine les prix des denrées & surtout celui du bled qui en est la base, on trouve qu'il valait la moitié moins qu'aujourd'hui. Ainsi avec vingt- trois millions numéraires , on faisait précisément ce qu'on fait à présent avec quarante-fix.

Telle était la puissance de la France , avant que la Bourgogne , l'Artois, le territoire de Boulogne, les villes

par Louis XI à la monarchie Française. Ce royaume devint bienrôt le plus puissant de l'Europe. C'était un fleuve grossi par vingt rivières , & épuré de la fange qui avait si longtemps troublé son cours.

Les titres commencèrent alors à être donnés au pouvoir. Louis XI fut le premier roi de France à qui on donna quelquefois le titre de majesté , que jusques-là l'empereur seul avait porté , mais

que la chancellerie Allemande n'a jamais donné à aucun roi, jusqu'à nos derniers tems. Les rois d'Arragon , de Castille & de Portugal , avaient les titres d'altejsse. On disait à celui d' Angleterre, votre grâce. On aurait pu dire à Louis XI. votre dignité.

Nous avons vu par combien d'attentats heureux il fut le premier roi de l'Europe absolue depuis l'établissement du grand gouvernement féodal. Ferdinand Le Catholique ne put jamais l'être en Arragon. Isabelle par son adresse , prépara les Castillans à l'obéissance passive , mais elle ne régna point despotiquement. Chaque état, chaque province, chaque ville avait ses privilèges dans toute l'Europe. Les seigneurs féodaux combattaient souvent ces privilèges , & les rois cherchaient à leur ôter également à leur puissance les seigneurs féodaux & les villes. Nul n'y parvint alors que Louis XI mais ce fut en faisant couler sur les échafauds le sang à' Armagnac & de Luxembourg, en sacrifiant tout à ses soupçons , en payant chèrement les exécuteurs de ses vengeances. Isabelle de Castille s'y prenait avec plus de finesse sans cruauté. Il s'agissait , par exemple, de réunir à la couronne le duché de Flacencia; que fait-elle? Ses insinuations & son argent foulaient les vassaux du duc de Placencia contre lui. Us s'assemblent , ils demandent à être les vassaux de la reine, & elle y consent par complaisance.

Louis XI en augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, augmenta son royaume par son indul-

O Chapitre LU. 379

vVJ/*

trie. Il se fit donner la Provence par le dernier comte souverain de cet état , & arracha ainsi un feudataire à l'empire, comme Phi-

lippe de Valois s'était fait donner le Dauphiné. L'Anjou & le Maine qui appartenait au comte de Provence , furent encore réunis à la couronne. L'habileté , l'argent & le bonheur accrurent petit-à-petit le royaume de France qui, depuis Hugues Capet , avait été peu de chose, & que les Anglais avaient presque détruit. Ce même bonheur rejoignit la Bourgogne à la France , & les fautes du dernier duc rendirent au corps de l'état une province qui en avait été imprudemment séparée.

Ce temps fut en France le passage de l'anarchie à la tyrannie. Ces changemens ne firent point sans de grandes convulsions. Auparavant les seigneurs féodaux opprimaient, & sous Louis XI. ils furent opprimés. Les mœurs ne furent pas meilleures ni en France, ni en Angleterre , ni en Allemagne , ni dans le Nord. La barbarie, la superstition , l'ignorance couvraient la face du monde, excepté en Italie. La puissance papale affaiblissait toujours toutes les autres puissances, & l'abrutissement de tous les peuples qui sont au-delà des Alpes, était le véritable soutien de ce prodigieux pouvoir contre lequel tant de princes s'étaient inutilement élevés de siècle en siècle. Louis XI baissa la tête sous ce joug , pour être plus le maître chez lui. C'était sans doute l'intérêt de Rome, que les peuples fussent imbécilles , & en cela elle était par-tout bien servie. On était aisé à Cologne pour croire poétiser les os pourris de trois prétendus rois qui vinrent , dit-on, du fond de l'Orient apporter de l'or à l'enfant JESUS dans une étable. On envoya à Louis XI. quelques reliques de ces cadavres qu'on faisait passer pour ceux de ces trois monarques dont il n'est pas même parlé dans les évangiles, & l'on fit accroire à ce prince qu'il n'y avait que les os pourris des rois qui pouvaient guérir un roi". On a conservé une de ces lettres à je ne sais quel prier

► 7r\$Uf: ^

£^3 §° Essai sur les mœurs.

de Notre-Dame de Salles , par laquelle il demande à cette Notre-Dame de lui accorder la fièvre quarte , attendu , dit-il, que les médecins t'affûrent qu'il n'y a que là fièvre quarte qui foit bonne pour fa famé. L'impudent charlatanifme des médecins était donc auffi grand que l'imbécillité de Louis XL & fon imbécillité était égale à fa tyrannie. Ce- portrait n'efi pas feulement celui de ce monarque, c'eil celui de prefque toute l'Europe. Il ne faut connaître l'hiftoire de ces tems-là que pour la méprifer. Si les princes & les particuliers n'avaient pas quelqu'intérêt à s'infruire des révolutions de tant de barbares gouvernemens , on ne pourrait plus mal employer fon tems qu'en lifant l'hiftoire.

CHAPITRE CJNQUANTE-TROIZIEME

De la Bourgogne , & des Suijfes ou Eelvétiens , du tems de Louis XI, au quinzisième fiecle.

Ha k zesie Témér Air j?,in*u en droite ligne de Jean, roi de France , poifédait le duché de Bourgogne , comme l'apanage de fa maifon , avec les villes fur la Somme que Charles VIL avait cédées. Il avait par droit de fucceffion , la Franche-Comté , l'Artois , la Flandre & prefque toute la Hollande. Ses villes des Pays-Bas fleuriffaient par un commerce qui commençait à approcher de celui de Venrfe. Anvers était l'entrepôt des nations feptentrionales. Cinquante mille ouvriers travaillaient dans Gand aux étoffes de laine. Brugqs était auffi commerçante qu'Anvers. Arras

était renommée pour ses belles tapifferies, qu'on nomme encore de son nom en Allemagne , en Angleterre & en Italie.

Les princes étaient alors dans l'usage de vendre leurs états quand ils avaient besoin d'argent, comme aujour-

ftiS&lB*m

rtô*

Chapitre LIIL

d'hui on vend sa terre Se sa maison. Cet usage subsistait depuis les temps des croisades. Ferdinand, roi d'Aragon , vendit le Roussillon à Louis XI. avec faculté de rachat. Charles, duc de Bourgogne , venait d'acheter la Gueldre. Un duc d'Autriche lui vendit encore tous les domaines qu'il possédait en Alsace & dans le voisinage des Suisses, Cette acquisition était bien au dessus du prix que Charles en avait payé. Il se voyait maître d'un état contigu des bords de la Somme jusqu'aux portes de Strasbourg. Il n'avait qu'à jouir. Peu de rois dans l'Europe étaient aussi puissants que lui , aucun n'était plus riche & plus magnifique. Son dessein était de faire ériger ses états en royaume : ce qui pouvait devenir un jour très-préjudicieux à la France. Il ne s'agissait d'abord que d'acheter le diplôme de l'empereur Frédéric III. L'usage subsistait encore de demander le titre de roi aux empereurs ; c'était un hommage qu'on rendait à l'ancienne grandeur Romaine. La négociation manqua, & Charles de Bourgogne , qui voulait ajouter à ses états la Lorraine & la Suisse, était bien sûr , s'il eût réussi , de se faire roi sans la permission de personne.

Son ambition ne se couvrait d'aucun voile, & c'est principalement ce qui lui fit donner le surnom de Téméraire. On peut juger de son orgueil, par la réception qu'il fit à des députés de Suisse. Des écrivains de ce pays affirment que le duc obligea ces députés de lui parler à genoux. C'est une étrange contradiction dans les mœurs d'un peuple libre qui fut bientôt après son vainqueur.

Voici sur quoi était fondée la prétention du duc de Bourgogne, à laquelle les Helvétiens se fournirent, Plusieurs bourgades Suisses étaient enclavées dans les domaines vendus à Charles par le duc d'Autriche. Il croyait avoir acheté des esclaves. Les députés des communes parlaient à genoux au roi de France ; le duc de Bourgogne avait conservé l'étiquette des chefs de famille. Nous avons d'ailleurs remarqué que plusieurs rois, à l'exemple

www.ici!Ujj«m-|. '* ^5~T?T^yJSr TÇİ'wSBSSjSifWSSI

^JQ^^^ .^ ^j^^ — _ _ gageas

O 38a Essai sur les mœurs.

de l'empereur, avaient exigé qu'on fléchît un genou en leur parlant ou en leur servant ; que cet usage asiatique avait été introduit par Constantin, & précédemment par Dioclétien. De la même venait la coutume qu'un vassal fit hommage à son seigneur les deux genoux en terre. De là encore l'usage de baiser le pied droit du pape. C'est l'histoire de la vanité humaine.

Philippe de Commines & la foule des historiens qui l'ont suivi, prétendent que la guerre contre les Suisses, si fatale au duc de Bourgogne, fut excitée par une charrette de peaux de moutons. Le plus léger frottement de querelle produit une guerre, quand on a envie de la faire ; mais il y avait déjà long-temps que Louis XI. ani-

mait les SuifTes centre le duc de Bourgogne, & qu'on avait commis beaucoup d'hoililités de part & d'autre avant l'aventure de la charrette : il eu très-sûr que l'ambition de Charles était l'unique fujet de la guerre.

Il n'y avait alors que huit cantons SuifTes confédérés. I| Fribourg, Soîeure , Schaffbufe <Sc Appenzel n'étaient pas encor entrés dans l'union. Bafle , ville impériale, que fa fituation fur le Rhin rendait puiffante & riche , ne faiiait pas partie de cette république naiffante, connue feulement par fa pauvreté, fa iîmplicité & fa valeur. Les députés de Berne vinrent remontrer à cet ambitieux , que tout leur pays ne valait pas les éperons de fes chevaliers. Ces Bernois ne fe mirent point à genoux ; ils parlèrent avec humilité & fe défendirent avec courage.

La gendarmerie du duc couverte d'or , fut battue & mife deux fois dans la plus grande dérouté , par ces hommes fimples qui furent étonnés des richeifes trouvées dans le camp des vaincus.

Aurait-on prévu , lorfque le plus gros diamant de l'Europe pris par un Suiffe à la bataille de Granfon , fut vendu au général pour un écu, aurait-on prévu alors qu'il y aurait un jour en SuhTe des villes auffi belles & auffi opulentes %. que l'était la capitale du duché de Bourgogne ? Le luxe àès

—«.'(> f^éii fl-LCrzr n ■ ' — ■ ^,^>) i

P. Chapitre LUI. 383 £|

diamans, des étoffes d'or y fur long- tems ignoré; & quand il a été connu , il a été prohibé; mais les folides richelTes qui confident dans la culture dé la terre, y ont été recueillies par des mains libres Se viclorieufes. Les commodités de la vie y ont été

recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la fociété, & la faine philofophie fans laquelle la fociété n'a point de charme durable , ont péné:ré dans les parties de la Suifie où le climat eft le plus doux& où règne l'abondance. Enfin dans ces pays autrefois fi agreftes , on eft parvenu en quelques endroits à joindre la poiitelfe d'Athènes à la fimplicité de Lacédémone,

Cependant Charles le Téméraire voulut fe venger fur la Lorraine, & arracher au duc René, légitime pofTeffeur, la ville de Nanci qu'il avoit déjà prife une fois. Mais ces mêmes Suiffes fes vainqueurs , affiliés de ceux de Fribourg & de Soleure, dignes par-là d'entrer dans leur alliance , délirent encor l'uiurpateur , qui paya de fon fang le nom de Téméraire que la poftérité lui donne. |jS

Ce fut alors que Louis XL s'empara de l'Artois & des villes fur la Somme , du duché de Bourgogne comme d'un fief mâle, & de la ville de Befançon par droit de bienféance.

La princeïTe Mark , fille de Charles le Téméraire, unique héri-tière de tant de provinces , fe vit donc tout-d'uncoup dépouillée des deux tiers de fes états. On auroit pu joindre encor au royaume de France les dix-fept provinces qui reftaient à-peu-près à cette princeïfe , en lui faifant époufer le f.ls de Louis XI. Ce roi fe flatta vainement d'avoir pour bru celle qu'il dépouillait : & ce grand politique manqua l'occafion d'unir au royaume la Franche-Comte & tous les Pays-Bas.

Les Gantois & le relie des Flamins , plus libres alors fous leurs fouverains , que les Anglais même ne le font aujourd'hui fous leurs rois , deilinèrent à leur princeffe , Maximilien , fils de l'empereur Frédéric LU.

Aujourd'hui les peuples apprennent les mariages de

:if

O 384 Essai sur les mœurs. !

leurs princes , la paix & la guerre , les établiifTemens des impôts & toute leur deffinée, par une déclaration de leurs maîtres ; il n'en était pas ainfi en Flandre. Les Gantois voulurent que leur princefle épousât un Allemand, & ils firent couper la tête au chancelier de Marie de Bourgogne & à Imbercourt, Ton chambellan, parce qu'ils négociaient pour lui donner le dauphin de France. Ces deux ministres furent exécutés aux yeux de la jeune princeffe, qui demandait en vain leur grâce à ce peuple féroce.

Maximilien appelle par les Gantois plus que par la princeiFe , vint conclure ce mariage comme un fimpîe gentilhomme qui fait fa fortune avec une héritière ; fa femme fournit aux frais de fon voyage , à fon équipage , à fon entretien. Îl eut cette princeffe , mais non fes états : il ne fut que le mari d'une fouveraine; & même lorfqu'après la mort de fa femme, on lui donna la tutelle de ,u | \$ fon fils ; lorfqu'il eut Padrniniftration des Pays-Bas; lorf- £| qu'il venait d'être élu roi des Romains & Céfar, les habitans de Bruges le mirent quatre mois en prifon en 1488 , pour avoir violé leurs- privilèges. Si les princes ont abnfé louvent de leur pouvoir, les peuples n'ont pas moins abusé de leurs droits.

Ce mariage de l'héritière de Bourgopne avec Maximilien , fut la fourcede toutes les guerres qui ont mis pendant tant d'années la maifon de France aux mains avec celle d' "Autriche. C'eft ce qui produifit la grandeur de Charles- Quint ; c'efl ce qui mit l'Europe fur le point d'être affervie : & tous ces grands événemens arri-

vèrent, parce que. des bourgeois de Gand s'étaient opiniâtres à marier leur princefie.

fW

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIEME

De gouvernement féodal après Louis XI. au quien^e iane fiente.

Ou S avez vu en Italie , en France, en Allemagne , l'anarchie fe tourner en defpotifme fous Lharhmagne , & le defpotifme détruit par l'anarchie fbus fes defcendans.

Vous lavez que c'eſt une erreur depenſer que les fiefs n'eufſent jamais été héréditaires avant Jesteros de Hugues Capet. La Normandie eſt une aſſez grande preuve du contraire. La Bavière & l'Aquitaine avaient e'té héréditaires avant Charlemagne. Ereique tous les fiefs l'étaient en Italie fous les rois Lombards. Du tems de Charles le Gros & de Charles le Simple^e les grands officiers s'arrogèrent les droits régaliens , ainſi que quelques évêques. Mais il y avait toujours eu des poſſeſſeurs de grandes terres, des ' fies en France , des hernn en Allemagne, des ricos horaires en Efpagne. il y a toujours eu auſſi quelques grandes villes gouvernées par leurs magiftrats , comme Rome , Milan , Lyon , Reims , &c. Les limites des libertés de ces villes , celles du pouvoir des feigneurs particuliers, ont toujours changé La force & la fortune ont toujours décidé de tout. Si les grands officiers devinrent des ufurpateurs , le père de Charkmagne l'avait été. Ce T'épia , petit-fils d'un Arnoud , précepteur de Dagobert & évêque de Metz , avait dépouillé la race de Clovis. Hugues Capet détrôna la poſcérké de Pé-

pin : & les descendants de Hugues ne purent réunir tous les membres épars de cette ancienne monarchie Française , laquelle avant Clovis , n'avait jamais été une monarchie.

Louis XI avait porté un coup martel en France, à la puissance féodale. Ferdinand 8^e & Isabelle la combattaient dans la Castille & dans l'Aragon. Elle avait cédé en

Ejfaï fur les mœurs. Tom. II. B b

O 3 86 Essai sur les mœurs. £

gleterre au gouvernement mixte. Elle subsistait en Pologne sous une autre forme. Mais c'était en Allemagne qu'elle avait conservé & augmenté toute sa vigueur. Le comte de Boulainvilliers appelle cette constitution , l'effort de l'esprit humain. Les lois & d'autres gens de loi l'appellent une institution bigarre , un monstre corrompu de membres sans tête.

On pourrait croire que ce n'est point un puissant effort du génie, mais un effet très-naturel & très-commun de la raison & de la cupidité humaine , que les possesseurs des terres aient voulu être les maîtres chez eux. Du fond de la Moscovie aux montagnes de la Castille , tous les grands seigneurs eurent toujours la même idée, sans se l'être communiquée: tous voulurent que ni leurs vies, ni leurs biens ne dépendissent du pouvoir d'un roi ; tous s'associèrent dans chaque pays contre ce pouvoir, & tous l'exercèrent autant qu'ils le purent sur leurs propres sujets. L'Europe fut ainsi gouvernée pendant plus de cinq cents ans. Cette administration était inconnue aux Grecs & aux Romains ; mais elle n'est point bizarre , puisqu'elle eut lieu universelle dans l'Europe. Elle paraît injuste , en ce que le plus grand nombre des hommes est écrasé par le plus petit , & que jamais le simple ci-

toyen ne peut s'élever que par un bouleversement général. Nulle grande ville, point de commerce , point de beaux-arts sous un gouvernement purement féodal. Les villes puissantes n'ont fleuri en Allemagne, en Flandre, qu'à l'ombre d'un peu de liberté. Car la ville de Gand par exemple , celles de Bruges & d'Anvers étaient bien plutôt des républiques sous la protection des ducs de Bourgogne, qu'elles n'étaient soumises à la puissance arbitraire de ces ducs. Il en était de même des villes impériales.

Vous avez vu s'établir dans une grande partie de l'Europe l'anarchie féodale sous les successeurs de Charlemagne. Mais avant lui il y avait une forme plus régulière de fiefs sous les rois Lombards en Italie. Les Francs qui

^fêâitS

jW*»"

■tS^m^—^.— T-t— ^j^f

Chapitre L I V. 387 S

entrèrent dans les Gaules partageaient les dépouilles avec Clovis. Le comte de Boulaïiiii'lliers veut par cette raison que les seigneurs de châteaux soient tous souverains en France. Mais quel homme peut dire dans sa terre , Je défierais d'un conquérant des Gaules ? & quand il ferait forti en droite ligne d'un de ces usurpateurs , les villes & les communes n'auraient-elles pas plus de droit de reprendre leur liberté , que ce Franc ou ce Vifigoth n'en avait eu de la leur ravir ?

On ne peut pas dire qu'en Allemagne la puissance féodale se soit établie par droit de conquête , ainsi qu'en Lombardie & en France. Jamais toute l'Allemagne n'a été conquise par des étrangers; c'est cependant aujourd'hui de tous les pays de la terre le feu! où la loi des fiefs subsiste véritablement. Les vassaux de Ruine ont leurs vassaux , mais ils sont : vassaux eux-mêmes , & ils ne composent point un corps comme les princes Allemands. Les kans des Tartares, les princes de Valachie & de Moldavie sont de véritables seigneurs féodaux qui relèvent du sultan Turc ; mais ils sont dévotés par un ordre du divan , au lieu que les seigneurs Allemands ne peuvent l'être que par un jugement de toute la nation. Les nobles Polonais sont plus égaux entr'eux , que les possesseurs des terres en Allemagne, & ce n'est pas là encore l'administration des fiefs. Il n'y a point d'arrière-vassaux en Pologne. Un noble n'y est pas vassal d'un autre noble comme en Allemagne. Il est quelquefois son domestique, mais non son valet. La Pologne est une république aristocratique , où le peuple est esclave.

La loi féodale subsiste en Italie d'une manière différente. Tout est réputé fief de l'empire en Lombardie , & c'est encore une source d'incertitudes ; car les empereurs n'ont été dominateurs suprêmes de ces fiefs qu'en qualité de rois d'Italie, de successeurs des rois Lombards. Or certainement une diète de Ratisbonne n'est pas roi d'Italie. Mais au'est-il arrivé? La liberté germanique ayant pré-

&- "kJk(w-'~SiX: ^ ■ ■ ■ ' ■ •-•? ■ 'w^Wf — - • ~ == —
 »yf%wr w,

Si

valu fur l'autorité impériale en Allemagne , l'empire étant devenu une choie différente de l'empereur, les fiefs Italiens fe font dits vallaux de l'empire & non de l'empereur. Ainfi une adminilration féodale eft devenue dépendante d'une autre adminiflration féodale. Le fief de Napl~s elt encor d'une efpece toute différente. C'ell un hommage que le fort a rendu au faible ; c'efl une cérémonie que l'ufage a confervé.

Tout a été fief dans l'Europe , & les îoix de fief étaient par-tout différentes. Que la branche mâle de Bourgogne s'éteigne , le roi Louis XL fe croit en droit d'hériter de cet état. Que la branche de Saxe ou de Bavière eût manqué , l'empereur n'eût pas été en droit de s'emparer de ces provinces. Le pape pourrait encor moins prendre pour lui le royaume de Naples à l'extinçion d'une maïon régnante. La force , l'ufage , les conventions donnent de tels droits. La force les donna en effet à Louis XL car il reliait un prince de la maïfon de Bourgogne , un comte de Nevers defcendant de l'inftitué ; & ce prince n'ofa pas feulement réclamer fes droits. Il était encor fort douteux que Marie de Bourgogne ne dût pas fuccéder à fon père. La donation de la Bourgogne par le roi Jean portait que les héritiers fuccéder aient ; & une fille eïï héritière.

La queftion des fiefs mafculins & féminins , le droit d'hommage-lige, ou d'hommage fimpîe , l'embarras où fe trouvaient des feigneurs vaffaux de deux fuzerains à la fois pour des terres différentes , ou vaffTaux de fuzerains qui fe difputaient le domaine fuprême , mille difficultés pareilles firent naître de ces procès que la guerre feule peut juger. Les fortunes des fimpies citoyens furent encor fouvent plus malheureufes.

Quel état pour un cuhivateur que de fe trouver fujet d'un feigneur , qui efr lui-même fujet d'un autre dépendant encor d'un troifième / Il faut qu'il plaide devant tous ces tribunaux , & il perd fon bien avant d'avoir pu ob- ' J

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME

De la chevalerie.

'Extinction de la maifon de Bourgogne , le gouvernement de Louis XL & fur-tout la nouvelle manière défaire la guerre, introduite dans toute l'Europe, contribuèrent à abolir peu-à-peu ce qu'on appeilait la chevalerie , efpèce de dignité & de confraternité , dont il ne reffca plus qu'une faible image.

Cette chevalerie était un établiffement guecrier qui s'était fait de lui-même parmi les feigneurs , comme les confrairies dévotes s'étaient établies parmi les bourgeois. L'anarchie & le brigandage qui défolaient l'Europe , dans le tems de la décadence de la maifon de Charlemagne , donnèrent naiffance à cette institution. Ducs , comtes , vicomtes, vidâmes, châtelains , étant devenus fouverains dans leurs terres , tous fe firent la guerre • & au lieu de ces grandes armées de Charles-Martel de Pépin , & de Charlemagne , prefqne toute l'Europe fut partagée en petites troupes de fept à huit cents hommes , quelquefois de beaucoup moins. Deux ou trois bourgades compofoient un petit état combattant fans cefTë contre fon voifin. Plus de communication entre les provinces , plus de grands chemins , plus de fureté pour les marchands , dont pourtant on ne pouvait fe paner, chaque poffefTeur

d'un ;dongeon les rançonnait fur la route; beaucoup de châteaux
fur les bords des rivières & aux

Bb 3

•'■gff^H*1 ' ■ ~~~-*J*W

;qo Essai sur les meurs,

paTages des montagnes ne furent que de vraies cavernes de
voleurs. On enlevait ies femmes , ainfi qu'on pillait les
marchands.

Pmfièurs feigneurs s'afibcièrent infenfiblement pour protéger
la fureté publique , & pour défendre les dames; lis en firent vœu
; & cette infitution vertueufe devint un devoir plus étroit , en de-
venant un acte de religion. On s'affocia ainfi dans prefque toutes
les provinces. Chaque feigneur de grand fief tint à honneur d'être
chevalier & d'entrer dans l'ordre.

On établit vers le onzième fiècîe des cérémonies religieufes &
profanes qui femblaient donner un nouveau caractère au réci-
piendaire : il jeûnait , fe confefTait, communiait, parTait une nuit
tout armé : on le faifait dîner feul à une table réparée, pendant
que fes parrains & les dames qui devaient l'armer chevalier, man-
geaient à une autre : pour lui vêtu d'une tunique blanche , il était
à fa petite table, où il lui était défendu de parler , de rire & W
même de manger. Le lendemain , il entraît dans l'églife avec fon
épée pendue au cou ; le prêtre le bénifTait ; enfuite il allait fe
mettre à genoux devant le feigneur ou la dame qui devait l'armer
chevalier. Les plus qualifiés qui affiliaient à la cérémonie, lui
chauffaient des éperons, le revêtaient d'une cuirafTe, de braf-
fards, de cuiiTards, de gantelets & d'une cotte de maille appelée

haubert. Le pr.ram qui Finftallait, lui donnait trois coups de plat d'épee fur le cou, au nom de Dieu, de St. Michel &l de St. George. Depuis ce moment , toutes les fois qu'il entendait la melTe , il tirait fon épée à l'évangile & la tenait haute.

Cette infatiation était fuivie de grandes fêtes & feuevr de tournois ; mais c'était le peuple qui les payait. Les feigneurs des grands fiefs impofaient une taxe fur leurs fujets peur le jour où ils armaient leurs ehfans chevaliers. C'était d'ordinaire à l'âge de vingt-un an que les jeunes gens recevaient ce titre. Ils étaient auparavant ^

■iMt,.

ssssttaèès

Chapitre LV

ii

bacheliers , ce qui voulait dire bas chevaliers , ou variets & écuyers ; & les feigneurs qui étaient en confraternité , fe donnaient mutuellement leurs enfans les uns aux autres, pour être élevés loin de la maifon paternelle, fous le nom de varlers dans S'apprentiffage de la chevalerie.

Le tems des crcifadesfut celui de la plus grande vogue des chevaliers. Les feigneurs de fief, qui amenaient leurs vaffaux fous leur bannière , furent appellees chevaliers bannerets , non que ce titre feul de chevalier leur donnât le droit de paraître en campagne avec des bannières. La puiffance feule & non la cérémonie

de l'accolade, pouvait les mettre en état d'avoir des troupes fous leurs enfeignes. Ils étaient bannerets en vertu de leurs fiefs & non de la chevalerie. Jamais ce titre qui ne fut qu'une -difrinction introduite parl'ufage & un honneur de convention , ne fut une dignité réelle dans l'état & n'influa en rien dans âa forme des gouvernemens. Les élections des empereurs & des rois ne fe faifaient point par des chevaliers ■ i! ne fallait point avoir reçu l'accolade pour entrer aux diètes de i empire, aux parlemens de France, aux certes d'Efpagne. Les inféodations , les droits de reffort & de mouvance, les héritages, lesloix , rien d'efTenriel n'avait rapport à cette chevalerie. C'eû en quoi fe font trompés tous ceux qui ont écrit de la chevalerie. Ils ont écrit fur la foj des romans , que cet honneur était une charge , un emploi , qu'fl y avait des loix concernant la chevalerie. Jamais la jurifprudence d'aucun peuple n'a connu ces prétendues loix , ce n'étaient que des ufages. Les grands privilèges de cette infiitution confiflaient dans les jeux fangâns des tournois. Il nierait pas permis ordinairement à un bachelier, à un écuyer, de joufier contre un chevalier.

Les rois voulurent être eux-mêmes armés chevaliers , mais ils n'en étaient ni plus rois, ni plus puiffans : ils voulaient feulement encourager la chevalerie & la valeur par leur exemple. On portait un grand refpeft dans la (ociété à ceux qui étaient chevaliers , c'eit à quoi tout fe réduifait.

3Ça

Essai sur les meurs.

'Ml m.

Enfuite quand le roi Edouard III. eut infatué l'ordre de h jarretière; Philippe le Bcny duc de Bourgogne, l'ordre delà toifori d'or;

Louis XL l'ordre de St. Michel , d'abord auffi brillant que les deux autres , & aujourd'hui fi ridiculement avili , alors tomba l'ancienne chevalerie. E;it n'avait point de marque diftinchve; elle n'avait point . de chef qui lai conférât des honneurs &. des privilèges particuliers. Il n'y eut plus de chevaliers bannerets, quand les rois 3c les grands princes eurent établi des compagnies d'ordonnance ; alors ^ancienne chevalerie ne fut plus qu'un nom. On fe fit toujours un honneur de recevoir l'accolade d'un grand prince ou d'un guerrier renommé. Les îèigneurs continués en quelque dignité, prirent dans leurs titres la qualité de chevalier ; & tous ceux qui faifaient pr j^effion des armes , prirent celle d'écuyer.

Les ordres militaires de chevalerie, comme ceux du temple , ceux de Malthe, l'ordre teutonique & tant d'autres, font une imitation de l'ancienne chevalerie qui joignit les cérémonies religieuses aux fondions de la guerre. Mais cette efpece de chevalerie fut absolument différente de l'ancienne. Elle produifit en effet des ordres monaftiques-militaires , fondés par les papes, pcfiendans des bénéfices , aftrainrs aux trois vœux des moines. De ces ordres finguliers, les uns ont été de grands conquérans, les autres ont été abolis pour leurs débauches , d'autres ont fubfiflé avec éclat.

L'ordre teutonique fut fouverain ; l'ordre de Malthe l'eft encor & le fera long'-tems.

Il n'y a guère de prince en Europe qui n'ait voulu intituer un ordre de chevalerie. Le fimple titre de chevalier que les rois d'Angleterre donnent aux citoyens , fans les aggréger à aucun ordre particulier , eft une dérivation de la chevalerie ancienne & bien éloignée de fa fource. Sa vraie filiation ne s'eft confervée que dans

la cérémonie par laquelle les rois de France créent toujours
chevdlers les ambaffadeurs qu'on leur envoie de Venife ;

tçvrer-

TT^ ^&T

•vr

& l'accolade eu la feule cérémonie qu'on ait confervée dans
cette inflallation.

Les chevaliers es loix s'inftituèrent d'eux-mêmes comme les
vrais chevaliers des armes , & cela même annonçait la décadence
de la chevalerie. Les étudians prirent le nom de bacheliers , après
avoir foutenu une thèfe , & les docteurs en droit s'intitulèrent
chevaliers , titre ridicule , puifqu'originairerherit chevalier était
l'homme combattant à cheval , ce qu ne pouvait convenir au
jurifte.

Tout cela préfente un tableau bien varié; & fi l'on fuit attenti-
vement la chaîne de tous les ufages de l'Europe depuis Charle-
magne, dans le gouvernement, dansl'églife, dans la guerre, dans
les dignités , dans les finances , dans la fociété, enfin jufques dans
les habiliemens , on ne verra qu'une vicifitude perpétuelle.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME

De la noblejfe.

PRÈS ce que nous avons dit des fiefs , il faut débrouiller autant qu'on le pourra ce qui regarde la noblesse, qui seule posséda long-tems ces fiefs.

Le mot de noble ne fut point d'abord un titre qui donnât des droits, & qui fût héréditaire. Nobilitas chez les Romains signifiait ce qui étoit notable, & non pas un ordre de citoyens. Le sénat fut institué pour juger, les chevaliers pour combattre à cheval quand ils étoient assez riches pour avoir un cheval ; & les plébéiens furent souvent chevaliers & quelquefois sénateurs.

Chez les Gaulois , les principaux officiers des villes & les druides gouvernaient , & le peuple obéissait ; dans tout pays il y a eu des distinctions d'état. Ceux qui disent que tous les hommes sont égaux , disent la plus grande injustice

394 Essai sur les mœurs.

vérité, s'ils entendent -que tous les hommes ont un droit égal à la liberté , à la propriété de leurs biens , à la protection des loix. Us se tromperont beaucoup , s'ils croient que ces hommes doivent être égaux par les emplois, puisqu'ils ne le sont pas par leurs talens. Dans cette inégalité nécessaire entre les conditions , il n'y a jamais eu ni chez les anciens , ni dans les neuf parties de la terre habitable rien de semblable à l'établissement de la noblesse dans la dixième partie qui est notre Europe.

Ses loix, ses usages ont varié comme tout le reste. Nous vous avons déjà fait voir que la plus ancienne noblesse héréditaire étoit celle des patriciens de Rome, qui entraient au conseil avant qu'il y eût un roi ^ dès les sixième & cinquième siècles ; & s'il est encore des descendants de ces premiers échevins , comme on le dit , ils sont sans contredit les premiers nobles de l'Europe. Il en fut de

même des anciennes républiques d'Italie. Cette noblesse était attachée à la dignité, à l'emploi, non aux terres.

Par-tout ailleurs la noblesse devint le partage des possesseurs des terres. Les seigneurs d'Allemagne, les riches seigneurs d'Espagne, les barons en France, en Angleterre, jouirent d'une noblesse héréditaire, par cela seul que leurs terres féodales ou non-féodales demeurèrent dans leurs familles. Les titres de duc, de comte, de vicomte, de marquis, étaient d'abord des dignités, des offices à vie, qui en suite passèrent de père en fils, les uns plutôt, les autres plus tard.

Dans la décadence de la race de Charlemagne , prefque tous les états de l'Europe , hors les républiques , furent gouvernés comme l'Allemagne l'elt aujourd'hui ; & nous avons déjà vu que chaque poffeffeur de fief devint fouverain dans fa terre autant qu'il le put.

Il est clair que des fcuverains ne devaient rien à perfonne , finon ce que les petits s'étaient engagés de payer aux grands. Ainii un châtelain payait une paire d'éperons à un vicomte, qui payait un faucon à un comte , qui

^g fejj^F=Sa=a5=ia AV " ■■ ^'^::T'g^fri^^^'^ ' ' "' ""^^-
"nT^^^

*ÊS(f4£

payait à un duc une autre marque de vassalité. Tous reconnaissaient le roi du pays pour leur seigneur féodal • mais aucun d'eux ne pouvait être imposé à aucune taxe. Ils devaient le service de leur personne, parce qu'ils combattaient pour leurs terres & pour eux-mêmes, en combattant pour l'état & pour le chef de

l'état , & de là vient qu 'encor aujourd'hui les nouveaux nobles, les annoblis qui ne possèdent même aucun terrain , ne paient point l'impôt appelle taille.

Les maîtres des châteaux & des terres qui composaient le corps de la noblesse en tout pays, excepté dans les républiques , vivaient autant qu'ils le purent , les habitants de leurs terres. Mais les grandes villes leur résistèrent toujours ; les magistrats de ces villes ne voulurent point du tout être les vassaux d'un comte , d'un baron , ni d'un évêque, encor moins d'un abbé qui s'arrogeait les mêmes prétentions que ces barons & que ces comtes. Les villes du Rhin & du Rhône, les autres plus anciennes , comme Autun , Arles & sur-tout Marseille, fleurissaient avant qu'il y eût des seigneurs & des prélats. Leur magistrature existait plusieurs siècles avant les fiefs; mais bientôt les barons & les châtelains l'emportèrent presque partout sur les citoyens. Si les magistrats ne furent pas les vassaux du seigneur , ils furent au moins ses bourgeois ; & de là vient que dans tant d'anciennes chartes, on voit des échevins, des maires se qualifier bourgeois d'un comte, ou d'un évêque, bourgeois du roi. Ces bourgeois ne pouvaient choisir un nouveau domicile, sans la permission de leur seigneur, & sans payer d'affez gros droits ; espèce de servitude qui est encor en usage en Allemagne.

De même que les fiefs furent distingués en francs-fiefs qui ne devaient rien au seigneur fuzerain , en grands fiefs & en petits redevables, il y eut aussi des francs bourgeois/'s, c'est-à-dire , ceux qui achetèrent le droit d'être exempts de toute redevance à leur seigneur ; il y eut de ig grands bourgeois qui étaient dans les communes municipales, J|

^tf-V ! -M- . ■ y- wVj S*k

Essai sur les mœurs,

& de jpe£z£s bourgeois qui , en plufieurs points , étaient efcîaves.

Cette admini fixation qui s'était formée infenfiblernent , s'altéra de même en plufieurs pays , & fut détruite entièrement dans d'autres.

Les rois de France , par exemple, commencèrent par annoblir des bourgeois, en leur conférant des titres fans terres. On prend qu'on a trouvé dans le trésor des chartes de France, les lettres d'annoblissement que Philippe I. donna en 1095 , à un bourgeois de Paris, nommé Eudes le Maire. Il faut bien que St. Louis eût annobli fon barbier £2 Broffi, puifqu'lliéfit fon cham-bellan. Philippe III. qui annoblit Raoul fon argentier, n'efl: donc pas, comme on le dit , le premier roi qui fe foit arrogé te droit de changer l'état des hommes. Philippe le Bel donna de même le titre de noble & d'écuyer , de miles , au bourgeois Bertrand & à quelques autres ; tous les rois fuivirent cet exemple. Philippe de Valois, en 1339 y annoblit Si/non de Luci , préfident au parlement, & Ni:ole Taupin fa femme.

Le roi Jean, en 1350, annoblit fon chancelier Guillaume de Dormans ; car alors aucun office de clerc , d'homme de loix, d'homme de robe longue , ne donnait rang parmi la noblesse, malgré le titre de chevalier es loix , & de bachelier es loix que prenaient les clercs. Ainfi Jean. Pafiourel^ avocat du roi , fut annobli par Charles V. en 1354, avec fa femme Sédille.

Les rois d'Angleterre de leur côté, créèrent des comtes, des barons qui n'avaient ni comté, nibaronie. Les empereurs usèrent de ce privilège en Italie : à leur exemple , les porTelfeurs des grands

fiefs se donnèrent la même . liberté. Il y eut jusqu'à un comte de Foix qui s'arrogea le pouvoir d'annobler & de corriger ainsi le hasard de la naissance. Il donna des lettres de noblesse à maître Bertrand son chancelier , & les descendants de Bertrand se dirent nobles ; mais il dépendait du roi <k des autres seigneurs

Jo3i z^-*. . *cw

^'^mr^---^^^^=:^^~--^^'^m!%^,^.

Chapitre LVI. 397 G

de reconnaître ou non cette noblesse. De simples seigneurs d'Orange, de Saluces & beaucoup d'autres se donnèrent la même licence.

La milice des francs -archers & des Taupins, sous Charles VII étant exempte de la contribution des tailles, prit sans aucune permission , la titre de noble & d'écuyer, confirmé depuis par le temps qui établit & qui détruit tous les usages & les privilèges ; & plusieurs grandes maisons de France descendent de ces Taupins qui se firent nobles & qui méritaient de l'être , puisqu'ils avaient servi la patrie.

Les empereurs créèrent non-seulement des nobles sans terres , mais des comtes-palatins. Ces titres de comtes-palatins furent donnés à des docteurs dans les universités. L'empereur Charles IV. introduisit cet usage ; 8c Bartok fut le premier auquel il donna ce titre de comte , titre joint avec lequel ses enfans ne feraient point entrés dans les dix chapitres, non plus que les enfans des Taupins.

Les papes qui prétendaient être au dessus des empereurs , crurent qu'il était de leur dignité de faire aussi des palatins , des marquis. Les légats du pape qui gouvernent les provinces du St. Siège, firent par-tout de ces prétendus nobles : & de là vient qu'en Italie il y a beaucoup plus de marquis & de comtes que de seigneurs féodaux.

En France , quand Philippe le Bel eut établi le tribunal appelle parlement ^ les seigneurs de fief qui siégeaient en cette cour , furent obligés de s'aider du secours des clercs tirés ou de la condition fervile , ou du corps des francs , grands & petits bourgeois. Ces clercs prirent bientôt les titres de chevaliers & de bacheliers , à l'imitation de la noblesse ; mais ce nom de chevalier qui leur était donné par les plaideurs , ne les rendait pas nobles à la cour , puisque l' avocat-général Pajtorel & le chancelier Dormans , furent obligés de prendre des lettres de noblesse. Les étudiants des universités s'intitulaient bacheliers après

"i^^-wc- " ■ ' ■ ■ nr^Or^

un examen , & prirent la qualité de licenciés après un autre examen , n'osant prendre celui de chevaliers

Il paraît que c'eût été une grande contradiction que les gens de ici qui jugeaient les nobles , ne jouissent pas des droits de la noblesse ; cependant cette contradiction subsistait par-tout ; mais en France ils jouirent des mêmes exemptions que les nobles pendant leur vie. Il est vrai que leurs droits ne s'étendaient pas jusqu'à prendre féodaux états-généraux en qualité de seigneurs de fiefs, de porter un oiseau sur le poing , de servir de leur personne à la guerre, mais seulement de ne point payer la taille, de s'intituler mejjire.

Le défaut de loix bien claires & bien connues, la variation des ufages & des loix fut toujours ce qui caraélérifa la France. L'état de la robe fut long-tems incertain. Les cours de juftice que les François ont appelle parle- H mens, jugèrent fouvent des procès concernant le droit m de noblesi'e que prétendaient les enfans des officiers de robe. Le parlement de Paris jugea en 1540, que les enfans de Jean le Maître , avocat du. roi , devaient partager noblement. Il rendit enfuite un arrêt femblabîe en faveur .d'un confeiîler nommé Ménager , en 1578; mais les jurifeon fuites eurent des opinions différentes fur ces droits que l'ufage attachait infeniîblement à ia robe. Louety confeiîler au parlement, prétendit que les enfans des magistrats devaient partager en roture , qu'il n'y avait que les petits-fils qui puffent jouir du droit d'aineffe des gentilshommes.

Les avis des jurifconfultes ne furent pas des dédiions pour la cour. Henri III. en 158z, déclara par un édit , qu'aucun , finon ceux de maifon & race noble , ne prendrait dorénavant le titre de noble & le nom décuytr.

Henri I V. fut moins fèvre & plus jufte en ijSqo,» îorfque dans l'édit du règlement des tailles , il déclara j quoiqu'on termes très-vagues, que ceux qui ont fervi le

J^rètr----- •=" ■--rrr^ ^rvr--- --**"--- ~~~* ---m??-.

«ttgBgik) ■ i i m i m : ^3iSflfes

Chapitre LVI. sqq

public en charges honorables , peuvent donner commencement de noblesse à leur postérité.

Cette dispute de plusieurs siècles sembla terminée depuis sous Louis XIV. en 1644, au mois de Juillet, & ne le fut pourtant pas. Nous avançons ici les tems pour donner tout l'éclaircissement nécessaire à cette matière. Vous verrez dans le siècle de Louis XIV. quelle guerre civile fut excitée dans Paris, pendant la jeunesse de ce monarque. Ce fut dans cette guerre que le parlement de Paris , la chambre des comptes, la cour des aides & toutes les autres cours des provinces, obtinrent en 1644, les privilèges des nobles de race , gentilshommes & barons du royaume , affectés aux enfans des conseillers & présidens qui auraient servi vingt ans, ou qui feraient morts dans l'exercice de leurs charges. Leur état semblaient être assuré par cet édit.

Pourrait-on penser après cela que Louis XIV. en 1669 ■> faisant lui-même au parlement , révoqua les privilèges & maintint seulement tous ces officiers de judicature dans leurs anciens droits, en révoquant tous les privilèges de noblesse accordés à eux. Se à leurs descendants en 1644, & depuis jusqu'à l'année 1669.

Louis XIV. tout puissant qu'il était , ne l'a pas été assez pour ôter à tant de citoyens un droit qui leur avait été donné sous son nom. Il est difficile qu'un seul homme puisse obliger tant d'autres hommes à se dépouiller de ce qu'ils ont regardé comme leur possession. L'édit de 1644 ■> a prévalu ; les cours de judicature ont joui des privilèges de la noblesse, & la nation ne les a pas contestés à ceux qui jugent la nation.

Pendant que les magistrats des cours supérieures disputaient ainsi sur leur état depuis l'an 1300, les bourgeois des villes & leurs officiers principaux flottèrent dans la même incertitude. Charles V. dit le Sage, pour s'acquiescer l'affection des citoyens de Paris, leur accorda plusieurs privilèges de la noblesse, comme de porter des

O 400 Essai sur les mœurs.

■ff ~ 7"7~"

armoiries, & de tenir des fiefs, sans payer la finance

qu'on appelle le droit des francs-fiefs. Mais Henri III.

réduisit ce privilège au prévôt des marchands & à quatre

échevins. Les maires, les échevins de plusieurs villes de

France, jouirent des mêmes droits; les uns, par un

ancien usage; les autres, par des concessions.

La plus ancienne concession de la noblesse à un office de plume en France, fut celle des secrétaires du roi. Us étaient originellement ce que sont aujourd'hui les secrétaires d'état; ils s'appelaient clercs du secret; &c puisqu'ils écrivaient sous les rois & qu'ils expédiaient leurs ordres, il était juste de les distinguer. Leur droit de jouir de la noblesse, après vingt ans d'exercice, servit de modèle aux officiers de judicature.

C'est ici que se voit principalement l'extrême variation des usages de France. Les secrétaires d'état qui n'ont originellement d'autre droit de signer les expéditions, & qui ne pouvaient les rendre authentiques, qu'autant qu'ils étaient clercs

du fecret , fecretaires-notaires du roi , font devenus des miniitres & les organes tcut-puiffans de la volonté royale toute-puiffante. lis fe font fait app-eller monfeigneuf, titre qu'on ne donnait autrefois qu'aux princes & aux chevaliers : & les fecretaires du roi ont été relégués à la chancellerie , où leur unique fonction eft de ligner des patentes. On a augmenté leur nombre inutile jufqu'à trois cents , uniquement pour avoir de l'argent ; & ce honteux moyen a perpétué la nobiêTe Françaife dans près de iix mille familles , dont les chefs ont acheté tour-à-tour ces charges.

Un nombre prodigieux d'autres citoyens banquiers , chirurgiens, marchands, dorneftiques de princes, commis, ont obtenu des lettres dé nobleffe ; & au ,bout de quelques générations ; ils prennent chez leurs notaires le titre de très-hauts & très-puiffans feigneurs. Ces fitres ont avili la nobieffe ancienne , fans relever beaucoup' la nouvelle.

Q) Enfin £j]

[[^ Chapitre LVI. 401 £

Eniin le fervice perfonnel des anciens chevaliers & écuyers ayant entièrement ceffé, les états - généraux n'étant plus aîlëm-blés , les privilèges de toute la nobiêffe, foit ancienne, fcit nouvelle , fe font réduits à payer la capitation , au lieu de payer la taille. Ceux qui n'ont eu pour père ni échevin , niconfeîîier, ni homme annobli , ont été défignés par des noms qui font devenus .des outrages ; ce font les noms de villaiti & de roturier.

Villain vient de ville , parce qu'autrefois il n'y avait de nobles que les poileifeurs des châteaux ; & roturier , de rupture de terre , . labourage , qu'on a nommé roture. De là il arriva que fouveot un lieutenant-général des armées , un brave officier couvert de blel-

lures , était taillable , tandis que le fils d'un commis jouiûit des mêmes droits que les premiers officiers de la couronne. Cet abus déshonorant n'a été réformé qu'en 1751, par M. à'Ar- 4 genfon , fecretaire d'état de la guerre , celui de tous les *£ minières , qui a fait le plus de bien aux troupes, & dont je fais ici l'éloge d'autant plus librement qu'il eii difgracié. Cette multiplicité ridicule de nobles fans fonéhon & fans vraie nobîeffe , cette diflinction aviliffante entre l'annobli inutile qui ne paie rien à l'état, & le roturier utile qui paie la taille, ces charges qu'on acquiert à prix d'argent , & qui donnent le vain nom d'écuyer, tout cela ne fe trouve point ailleurs; c'eft un effort de démence dans un gouvernement d'avilir la plus grande partie de la nation. Quiconque en Angleterre a quarante francs de revenu en terre, eft homo ingéniais , franc citoyen , libre Anglais , nommant des députés au parlement. Tout ce qui n'eft pas fimpie artifan , eft reconnu pour gentilhomme, gentleman; & il n'y a de nobles dans la rigueur de la loi , que ceux qui dans la chambre-haute, repréfentenc les anciens barons , les anciens pairs de l'état.

Dans beaucoup de pays libres , les droits du fang ne
donnent aucun avantage ; on ne connaît que ceux de
citoyen ;& même à Rafle , aucun gentilhomme ne peut j£
|jj EJfai fur les mœurs.Tom.il. Ce ^3

O 40a Essai sur les mœurs.

parvenir aux charges de la république, à moins qu'il ne renonce à fes prérogatives de gentilhomme. Cependant dans tous les états libres ; les magiftrats ont pris le titre de nobilis, noble; c'eft fans doute une très-belle noblefle que d'avoir été de père en

fil à la tête d'une république. Mais tel est l'usage , tel est le préjugé , que cinq cents ans, d'une si pure illustration, n'empêcheraient pas d'être mis en France à la taille, & ne pourraient faire recevoir un homme dans le moindre chapitre d'Allemagne.

Ces usages font le tableau de la vanité & de l'inconscience : & c'est la moins funeste partie de l'histoire du genre-humain.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIEME

*£ Des tournois.

! Es tournois si long-temps célèbres dans l'Europe chrétienne , & si souvent anathématisés , étaient des jeux plus nobles que la lutte , le disque & la course des Grecs, & bien moins barbares que les combats des gladiateurs chez les Romains. Nos tournois ne ressembleraient en rien à ces spectacles, mais beaucoup à ces exercices militaires si communs dans l'antiquité , & à ces jeux dont on trouve tant d'exemples dès le temps d'Homère. Les jeux guerriers commencèrent à prendre naissance en Italie, vers le temps de Théodoric , qui abolit les gladiateurs au cinquième siècle , non pas en les interdisant par un édit , mais en reprochant aux Romains cet usage barbare, afin qu'ils apprissent d'un Goth l'humanité & la politesse. Il y eut ensuite en Italie & surtout dans le royaume de Lombardie, des jeux militaires , de petits combats qu'on appelait bataillottes, dont l'usage s'est en partie conservé dans les

3[villes de Venise & de Pise.

ffA

II parla bientôt chez les autres nations. Nkhard rapporte qu'en 870, les enfans de Louis le Débonnaire signalèrent leur réconciliation par une de ces jeûtes foïemnelies qu'on appeila depuis tournois. Ex utraque parte , alterinalterum veloci curfu ruebant.

L'empereur Henri VOifeleur , pour célébrer fon couronnement en 920 , donna une de ces fêtes militaires ; on y combattit à cheval. L'appareil en fut aulu" magnifique qu'il pouvait l'être dans un pays pauvre, qui n'avait encor de villes murées que celles qui avaient é:é bâties par les Romains le long du Rhin.

L'ufage s'en perpétua en France, en Angleterre, chez les Efpagnols & chez les Maures. On fait que Géofoi de Preuilli, chevalier de Touraine, rédigea quelques loix pour la célébration de ces jeux , vers la fin de l'onzième fiècle; quelques-uns prétendent que c'efl de la ville de Tours qu'ils eurent le nom de tournois ; car on ne tournait point dans ces jeux comme dans les courfes des cnars chez les Grecs & chez les Romains. Mais il eîT plus probable que tournois venait d'épée tournante, enjis torneaticus y ainfi nommée dans la baffe latinité , parce que c'était un fabrefans pointe, n'étant pas-permis dans ces jeux de frapper avec une autre pointe que celle de la lance.

Ces jeux s'appellaient d'abord chez les François, emprifes , pardons d'armes ; & ce terme pardon fignifiait qu'on ne fe combattait pas jusqu'à la mort. On les nommait auîTi béhourdis, du nom d'une armure qui couvrait le poitrail des chevaux. B-ené d'Anjou , roi de Sicile & de Jérufalem , duc de Lorraine i qui ne poïédant aucun de ces états, s'amufait à faire des vers &des tournois , fit de nouvelles rèples pour ces combats.

S'il veut faire un tournois ou béhourdis , dit-il dans | fes loix, faut qie et foi quelque prince f ou du moins L haut baron. Celui qui faiaic le tournois , envoyait un jj£

ù Cc 2. qf

éJQ&t**r-- ggagg — **M\$3fe*iu— - gsegàa^-jaj^ggjl

404 Essai sur les mœurs.

héraut présenter une épée au prince qu'il invitait, ik. le priaît de nommer les juges du camp.

Les tournois y dit ce bon roi René, peuvent être moult utiles , car par adventure il pourra advenir que tel jeune chevalier ou écuyer , peur y bien faire , acquerera grâce ou augmentation d'amour de fa dame.

On veit en suite toutes les cérémonies qu'il preferit , comment on pend aux fenêtres ou aux galeries de la lice, les armoiries des chevaliers qui doivent combattre les chevaliers , & des écuyers qui doivent jouter contre les écuyers.

Tout fe faifait à l'honneur des dames, feïon les loix du bon roi René. Elles vifkaient toutes les armes , elles distribuait les prix ; & fi quelque chevalier ou écuyer du tournois avait mal parlé de quelques-unes d'elles , les autres tournoyans le. battaient de leurs épées , jufqu'à ce que les dames criaient , grâce ; ou bien on les mettait fur les barrières de la lice , les jambes pendantes à droite & à gauche , comme on met aujourd'hui un foldat fur le cheval de bois.

Outre les tournois , on infiitua les pas d'armes , & ce même roi René fat encor legiflateur dans ces amufemens. Le pas d'armes

de la gueule du dragon auprès de Chinon , fut très-célèbre en 1446. Quelque tems après, celui du château de la joyeuse-garde eut plus de réputation encor. Il s'agissait dans ces combats , de défendre l'entrée d'un château, ou le pafage d'un grand chemin. P^{er}né eût mieux fait de tenter d'entrer en Sicile ou en Lorraine. La devife de ce galant prince était une chafrette pleine de charbons , avec ces mots , porté d'ardent de/ir, & cet ardent de/ir n'était pas pour fes états qu'il avait perdus, c'était pour mademoifelle Guide Laval dont il était amoureux , & qu'il eue après la mort d'Ifabelle de Lorraine.

Ce furent ces anciens tournois qui donnèrent naiffance long-tems auparavant aux armoiries, vers le commencement du douzième fiècle. Tous les blazons qu'un fuppofe

■LU*. _JL_ ■»*a^y^il^.,i..l.,^~l ... ■ ,«.m*3£l.

ChapitreLVII. 40 5

avant ce tems , font évidemment faux , ainfi que toutes ces prétendues loix des chevaliers de" la table ronde tant chantés par les romans. Chaque chevalier qui fe présentait avec le calque fermé , fufait peindre fur fon bouclier ou fur fa cotte d'armes, quelques figures de fantafie. Delà ces noms fi célèbres dans les anciens romanciers , de chevalier des aigles & des lions. Les termes du blazon qui piraifient aujourd'hui un jargon ridicule & barbare , étaient alors des mots communs. La couleur de feu était appelle gueule , l'azur était nommé (inople , un pieu était un pal, une bande était une fafce , defafcia qu'on écrivit depuis face.

Si ces jeux guerriers des tournois avaient jamais dû être autorifés , c'était dans le tems des croifades , où l'exercice des armes était néceffaire & devenait confcré; cependant c'eft dans ce tems

même que les papes s'avisèrent de les défendre & d'anathématiser une image de la guerre , eux qui avaient si souvent excité des guerres véritables. Entr'autres Nicolas III. le même qui depuis confeilla les vêpres siciliennes , excommunia tous ceux qui avaient combattu & même affitté à un tournoi en France , sous Philippe le Mardi , en 1279 ; mais d'autres papes approuvèrent ces combats , & le roi de France Jean donna au pape Urbain V. le spectacle d'un tournoi, lorsqu'après avoir été prisonnier à Londres, il alla se croiser à Avignon , dans le dessein chimérique d'aller combattre les Turcs , au lieu de penser à réparer les malheurs de son royaume.

L'empire Grec n'adopta que très-tard les tournois ; toutes les coutumes de l'Occident étaient méprisées des Grecs; ils dédaignaient les armoiries , & la science du blazon leur parut ridicule ; enfin en 1316, le jeune empereur Andronic ayant épousé une princesse de Savoie , quelques jeunes Savoyards donnèrent le spectacle d'un tournoi à Constantinople ; les Grecs alors s'accoutumèrent , rent à cet exercice militaire; mais ce n'était pas. avec des

.A^&M/hi

tournois qu'on pouvait résister aux Turcs , il fallait de bonnes armées & un bon gouvernement que les Grecs n'eurent presque jamais.

L'usage des tournois se conserva dans toute l'Europe. Un des plus fameux fut celui de Boulogne-sur-mer en 1305 au mariage d'Isabelle de France avec Edouard III. roi d'Angleterre. Edouard III. en fit deux beaux à Londres. Il y en eut même un à Paris, du temps du malheureux Charles VI. en 1415 ; ensuite

vinrent ceux à René d'Anjou, dont nous avons déjà parlé. Le nombre en fut très-grand jusqu'à vers le temps qui suivit la mort du roi de France Henri II tué, comme on fait, dans un tournoi au palais des Tourneilles en 1559. Et on ne se feroit pas abolir pour jamais.

La vie dissipée des grands, l'habitude & la passion renouvelèrent pourtant ces jeux funestes à Orléans, un an après la mort tragique d'Henri II Le prince Henri de

France Bourbon-Montpensier, en fut encore la victime; une chute de cheval le fit périr. Les tournois cessèrent alors absolument; il en resta une image dans le pas d'armes dont Charles IX. & Henri III. furent les tenants un an après la St. Barthelemi; ces fêtes furent toujours mêlées, dans ces rems horribles, aux profanations. Ce pas d'armes n'était pas dangereux; on n'y combattait pas à fer émoulu, il n'y eut point de tournoi au mariage du duc de Joyeuse en 1581. Le terme de tournoi est employé mal-à-propos à ce sujet dans le journal de V. Etoile. Les feigneurs ne combattirent point; & ce que V. Etoile appelle tournoi, ne fut qu'une espèce de ballet guerrier représenté dans le jardin du Louvre par des mercenaires; c'était un des divertissements qu'on donnait à la cour, mais non pas un spectacle que la cour donnât elle-même. Les

jeux qu'on continua depuis d'appeler tournois, ne furent que des carroufels.

La prohibition des tournois est donc de l'année 1660. Avec

M. de M. périt l'ancien esprit de la chevalerie, qui ne reparut

f^%feg* -ae= ■^-^^jgs

Chapitre LVJI

plus guère que dans les romans. Cet esprit régnait beaucoup jusqu'au tems de François I. & de Charles-Quint. Philippe II renfermé dans son palais , n'établit en Espagne d'autre mérite que celui de la fourmilion à ses volontés. La France, après la mort de Henri II fut plongée dans le fanatisme } & défolée par les guerres de religion . L'Allemagne divisée en catholiques romains , luthériens & calvinistes , oublia tous les anciens usages de chevalerie , & l'esprit d'intrigue les détruisit en Italie.

A ces pas d'armes , aux combats à la barrière , à ces imitations des anciens tournois par-tout abolis , ont succédé les combats contre les taureaux en Espagne, & les carroufés en France , en Italie , en Allemagne. Il ferait superflu de donner ici la description de ces jeux ; il suffira du grand carroufel qu'on verra dans le siècle de Louis XIV. Le dernier carroufel qu'on ait vu s'est celui qu'on fit à Berlin en 1750. Il fut très-bien exécuté, & les frères du roi de Prusse y firent paraître beaucoup d'adresse & de grâce. Tous ces jeux militaires commencent à être abandonnés; & de tous les exercices qui rendaient autrefois les corps plus robustes & plus agiles , il n'est presque plus resté que la charle ; encore est-elle négligée par la plupart des princes de l'Europe. Il s'est fait des révolutions dans les plaisirs comme dans tout le reste.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIEME

Des duels.

LI'Education de la noblesse étendit beaucoup l'usage des duels , qui se perpétua si long-tems & qui commença avec les monarchies modernes. Cette coutume de juger des procès par un combat juridique , ne fut connue que des chrétiens Occidentaux. On ne voit point de Jfc L3 C c 4 p

<tgj*flK>ft* -■■■.■■■•-' ;■ -^ --iaa^jggg

408 Essai sur les mœurs.

ces duels dans l'église d'Orient ; les anciennes nations n'eurent point cette barbarie. Césaire rapporte dans Ses commentaires , que deux de ces centurions , toujours jaloux & toujours ennemis l'un de l'autre , vuidèrent leur querelle par un défi ; mais ce défi était de montrer qui des deux ferait les plus belles actions dans la bataille. L'un , après avoir renversé un grand nombre d'ennemis , étant blessé & terrassé à son tour , fut secouru par son rival. C'étaient-là les duels des Romains.

Le plus ancien monument des duels ordonnés par les arrêts de>; rois , est la loi de Gondebaud le Bourguignon, d'une race Germanique, qui avait usurpé la Bourgogne. La même jurisprudence était établie dans tout notre Occident. L'ancienne loi catalane citée par le savant du Cange, les bix ,Allemands-Bavaroises spécifient plusieurs cas auxquels on devait ordonner le duel.

Dans les affaires tenues par les croisés à Jérusalem , on a s'e>:prnrse ainsi : Le garant que Von tue , si comme es par vu , doit répondre à qui II Ueue. Tu ments , & te rendrai mort g re'cr-cah , & veïï mon gage.

L'ancien coutumier de Normandie dit : Plainte de meurtre doit être faite ; & si V accusé. nie , il en offre gage & bataille H doit

être ottroyée par jujiice.

i! eu évident par ces loix , qu'un homme accusé d'homicide était en droit d'en commettre deux. On décidait fouvent d'une affaire civile par cette procédure fanguinaire. Un héritage était-ii contef;é? Celui qui fe battait le mieux avait raifon, & les différends des citoyens fe jugeaient comme ceux des nations , par la force.

Cette jurifprudence eut fes variations comme toutes les infrutuoiiS ou fages ou folles des hommes. St. Louis ordonna qu'un écuyer accusé par un villain , pourr.it combattre à cheval , & que le villain accusé par l'écuyer , pourrait combattre a pied. Il exempta de la loi du duel les jeunes gens au deÂcus de vingt-un an, & les vieillards audefîbs de foixante.

O Chapitre L VII T. 409 £5

Les femmes & les prêtres nommaient des champions pour s'égorger en leur nom; la fortune, l'honneur dépendaient d'un choix heureux. Il arriva même quelquefois que les gens d'église offrirent & acceptèrent le duel'. On les vit combattre en champ clos; &il paraît par les conftitutions de Guillaume le Conquérant , que les clercs & les abbés ne pouvaient combattre fans la permission de leur évêque : Si clericus duellum Jine epifcopi licaitia fufcepit , &c.

Parles établiffemens de St. Louis, & d'autres monumens rapportés dans du Cange , il paraît que les vaincus étaient quelquefois pendus , quelquefois décapités ou mutilés ; c'étaient Iesloix de l'honneur , & ces loix étaient munies du fceau d'un Sr. roi qui parFe pour avoir voulu abolir cet ufage digne des fauvages.

On avait perfectionné la justice du temps de Louis le Jeune, au point qu'il fut établi en 1168, qu'on n'ordonne-[^]; rair le dueil que dans des caufes où il s'agirait au moins de cinq écus, quinze folios.

Philippe le Bel publia un grand code des duels. Si le demandeur voulait se battre par procureur, nommer un champion pour défendre sa cause, il devait dire ; « Notre » souverain seigneur, je proteste & retiens, que par » loyale esbaine de mon corps, (c'est-à-dire, pour faire » blesser ou maladie,) je puisse avoir un gentilhomme » mon avoué, qui en ma présence, si je puis, en » mon absence, à l'aide de Dieu, de Notre-Dame & » de monseigneur St. George, fera son loyal devoir à » mes coûts & dépens, &c. »

Les deux parties adverses ou bien leurs champions, comparaissent au jour assigné dans une lice de quatrevingt pas de long & de quarante de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient à cheval, vêtus de cuir, écu au cou, glaive au poing, épées & dagues ceintes. Il leur était enjoint de porter un crucifix ou l'image de la vierge, ou celle d'un saint dans leurs bannières. Les hé-

"kas

410 Essai sur les mœurs.

Les d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices. Il était défendu d'être à cheval au spectacle, sous peine pour un noble de perdre sa monture, & pour un bourgeois de perdre une oreille.

Le maréchal du camp , aidé d'un prêtre, faifait jurer les deux combattans fur un crucifix, que leur droit était bon , & qu'ils n'avaient point d'armes enchantées ; ils en prenaient à témoin monfieur St. George , & renonçaient au paradis, s'ils étaient menteurs. Ces biafphêmes étant prononcés , le maréchal criait , Laiffez-les aller ; il jetait un gant ; les combattans partaient, & les armes du vaincu appartenaient au maréchal.

Les mêmes formules s'obfervaient à-peu-près en Angleterre. Elles étaient très-différentes en Allemagne; on lit dans le théâtre d'honneur & dans plufieurs anciennes chroniques, que d'ordinaire le bourg de Hall en Souabe était le champ de ces combats. Les deux ennemis venaient demander permiffion aux notables de Scuabe aflemblés , d'entrer en lice. On donnait à chaque combattant un parrain & un confeffeur ; le peuple chantait un libéra , & on plaçait au bout de la lice une bière entourée de torches pour le vaincu. Les mêmes cérémonies s'obfervaient à Visbourg.

Il y eut beaucoup de combats en champ cios dans toute l'Europe, jufqu'au treizième fiècle. C'eft des loix de ces combats que viennent les proverbes , Les morts ont tort , les battus paient Vamende.

Les parlemens de France ordonnèrent quelquefois ces combats , comme ils ordonnent aujourd'hui une preuve par écrit ou par témoins. Sous Philippe de Valois , en 1343, le parlement jugea qu'il y avait gage de bataille & : néceffité de fe tuer entre le chevalier Dubois & le chevalier de Vervins , parce que Vervins avait voulu perfuader à Philippe de Valois que Dubois avait enforcélé fon altejje le roi de France.

|! Le duel de Legris & de Carrouge, ordonné par le par-

^S^J^T.*^1 " -' ' ■ —' -" " ■ ■ ■ ■ T-y?y|^ ^y"Trf=" l"1 - ■ ■
—"■"■"■"■- "yrrp^WT \$*

3 Chapitre LVIII. 411 ÇJ

Iiement fous Charles Vf. eft encor fameux aujourd'hui. Il s'agifTait de favoir fi Legris avait couché ou non avec ia femme de Carrouge malgré elle.

le parlement , îong-tems après , en 1441, dans une caufe fo-lemnelle entre le chevalier Patarin & l'écuyer Tachon, déclara que le cas dont il s'agifloit , ne requérait pas gage de bataille, & qu'il fallait une accufation grave & dénuée de témoins , pour que le duel fût, légitimement ordonné.

Ce cas grave arriva en 1454. Un chevalier nommé Jean Ficard , accusé d'avoir abufé de fa propre iile , fut reçu par arrêt à fe battre contre fon gendre qui était là partie. Le théâtre d'honneur & de chevalerie ne dit pas 11 quel fut l'événement ; mais quel qu'il fut, le parlement | ordonna un parricide pour avérer un incefte. j|

Les évêques , les abbés , à l'imitation des parlemcns & || du confeil! étroit des rois , ordonnèrent aulTi le combat m, en champ clos dans leurs territoires. Yves de Chartres i| reproche à l'archevêque de Sens & à l'évêque d'Orléans , d'avoir autoriféainfi trop de duels pour des affaires civiles. Géofroi du Maine , évêque d'Angers , obligea l'an 1100, les moines de Si. Serge , de prouver par le combat que certaines dixmes leur étaient dues , & le champion dis moines , homme robuflle , gagna leur caufe à coups de bâton.

Sous la dernière race des ducs de Bourgogne, les bourgeois des villes de Flandre jouiffaient du droit de prouver leurs préten-

tions avec le bouclier & la main. Fuedemefpîier ; ils oignaient de fuif leur pourpoint, parce qu'ils avaient entendu dire qu'autrefois les athlètes se frottaient d'huile ; ensuite ils plongeaient les mains dans un baquet plein de cendres, & mettaient du miel ou du fucre dans leurs bouches ; après quoi ils combattaient jufqu'à la mort, & le vaincu était pendu. il

La lifte de ces combats en champ clos, commandés ainu jg par les fouverains , ferait treo longue. Le roi François I. j£

"■—* ' ■■ ■■ -...— ii' ... — jyy-g- ... —

£^ 412 Essai sur les mœurs.

en ordonna deux folemnellement , & fori fils Henri IL en ordonna aulTideux. Le premier de ceux qu'ordonna Henri> fut celui de Jarnac & de la C liâtai gneray e , en 1547. Celui-ci fourenait que Jarnac couchait avec fa belle-mère, celui-là le niait ; était-ce là une raifon pour un monarque de commander, de l'avis de fon confeil, qu'ils se cou,passent la gorge en fa préfence ? Mais telles étaient les mœurs. Les deux champions jurèrent chacun fur les évangiles, qu'il combattait pour la vérité, & qu'il n'avait fur lui ni paroles y ni charmes, ni incantations. La Châtaigneraye étant mort de fes bleffures , Henri II. fit ferment qu'il n'ordonnerait plus les duels; & deux ans après, il donna dans fon confeil privé des lettres-patentes, par lefquelles il était enjoint à deux jeunes gentilshommes d'aller se battre en champ clos à Sedan , fous les yeux du maréchal de la Mark , prince fouverain de Sedan. Henri croyait ne point violer fon ferment , en ordonnant aux parties d'aller se tuer ailleurs qu'en fon royaume. La cour de Lorraine s'oppofa formellement à cet honneur que recevait le maréchal de la Mark. Elle envoya protefler dans Sedan , que tous les duels

entre le Rhin & la Meuse, devaient par les loix de l'empire , se faire par Tordre & en présence des souverains de Lorraine, Le camp n'en fut pas moins assigné à Sedan. Le motif de cet arrêt du roi Henri II rendu en son conseil privé, était que l'un de ces deux gentilshommes nommé Dagueres , avait mis la main dans les poches d'un jeune homme nommé Fendilles. Ce Fendilles blessé dans le combat , ayant avoué qu'il avait tort , fut jeté hors du camp par les hérauts d'armes , & ses armes furent brisées : c'était une des punitions du vaincu. On ne peut concevoir aujourd'hui comment une cause si ridicule pouvait être vidée par un combat juridique.

Il ne faut pas confondre avec tous ces duels , regardés comme l'ancien jugement de Dieu , les combats singuliers entre les chefs de deux armées , entre les chevaliers des

i^C'Sfe — —,... ■ — — s-i-ofc — =

A&âïffl&Mà*.

Chapitre LVIII

partis opposés. Ces combats font des faits d'armes , des exploits de guerre, de tout tems en usage chez toutes les nations.

On ne fait si on doit placer plusieurs cartels de défi de roi à roi , de prince à prince , entre les duels juridiques , ou entre les exploits de chevalerie ; il y en eut de ces deux espèces.

Lorsque Charles d'Anjou , frère de St. Louis , & Pierre d' Aragon se délièrent après les vèpres siciliennes, ils convinrent de re-

mettre la justice de leur cause à un combat singulier, avec la permission du pape Martin IV. comme le rapporte Jean-Baptiste Carraffa dans son histoire de Naples ; le roi de France Philippe le Hardi, leur assigna le camp de Bordeaux. Rien ne restait plus aux "duels juridiques. Charles d'Anjou arriva le matin au lieu & au jour assigné, & prit acte du défaut de son ennemi qui n'arriva que fort tard. Pierre prit acte à son tour du défaut de Charles qui ne l'avait pas attendu. Ce défi singulier eut été au rang des combats juridiques, si les deux rois avaient eu autant d'envie de se battre que de se braver. Le duel qu'Edouard I^{er}. fit proposer à Philippe de Valois, appartient à la chevalerie. Philippe de Valois le refusa, prétendant que le feigneur fuzerain ne pouvait être délié par son vassal ; mais lorsqu'enfuit le vaifal eut défait les armées du fuzerain, Philippe proposa le duel, & Edouard III. vainqueur le refusa, disant qu'il était trop avisé pour remettre au hasard d'un combat singulier, ce qu'il avait gagné par des batailles.

Charles- Quint & François I. se défièrent, s'envoyèrent des cartels, se dirent qu'ils avaient menti par la gorge, & ne se battirent point. Il n'y a pas un seul exemple de rois qui aient combattu en champ clos ; mais le nombre des chevaliers qui prodiguèrent leur sang dans ces aventures, est prodigieux.

Nous avons déjà cité le cartel de ce duc de Bourbon

EL ; —

~—^rr v^\$5'vç<?~-

O 4:4 Essai sur les mœurs.

!qui , pour éviter oifiveté, propofait un combat à outrance, à l'honneur des dames.

Un des plus fameux cartels eft celui de Jean de Verchin , chevalier de grande renommée & fénéchaî du Hainaut ; il fit afficher dans toutes les grandes villes de l'Europe , qu'il fe battrait à outrance, feul ou lui fixième , avec l'épée , la lance & la hache , avec l'aide de DrEU, de la Ste. Vierge , de monfeigneur St. Ceôrge & de fa di/ne. Le combat Te devait faire dans un village de Flandre , nommé Conchy ; mais perfonne n'ayant comparu pour venir fe battre conrre ce Flamand , il fit vœu d'aller chercher des aventures dans tout le royaume de France & en Efpagne, toujours armé de pied en cap; après quoi il alla oifrir un bourdon à monfeigneur St, Jacques en Gilice. On voit par-là que l'original de Don Quichotte était de Flandre.

H Le plus horrible duel qui fut jamais propofé & pourtant

>£ le plus excufable, efr celui du dernier duc de Gueidre Amout ou Arnaud, dont les états tombèrent dans la branche de France de Bourgogne , appartenrent depuis 2 13 branche d' Autricü-Efpagnole, & dont une partie eût: libre aujourd'hui.

Adolphe , fils de ce dernier duc Amout , fit la guerre à fon père, en 1470, du tems de Charles le Téméraire , duc de Bourgogne; & cet Adolphe déclara publiquement devant Charles , que fon père avait joui affez long-tems, qu'il voulait jouir à fon tour ; & que fi fon père voulait accepter une petite penfion de trois mille florins, il la lui ferait volontiers. Charles qui était très-puiffant avant d'être malheureux , engagea le père & le iils à comparaître en ià préfence. Le père quoique vieux & infirme, jeta le gage de la bataille , Redemanda au duc de Bourgogne , la permif-

Tion de fe battre contre fon fils dans fa cour. Le fils l'accepta, le duc Charles ne permit pas; & le ,père aysnt jufrement déshérité fon coupable fils & donné fes états à Charles , ce prince les perdit avec tous

Chapitre LVIII

les Tiens & avec la vie , dans une guerre plus injufte que tous les duels dont nous avons parlé.

Ce qui contribua le plus à l'abolifTement de cet ufage , ce fut la nouvelle manière Je faire combattre les armées. Le roi Henri IV. déclia l'ufage des lances à la journée d'Ivri ; & aujourd'hui que la fupériorité du feu décide de tout dans les batailles , un chevalier ferait mal reçu à fe préfenter la lance en arrêt. La valeur confirmait autrefois à fe tenir ferme & armé de toutes pièces fur un cheval de carrofTe , qui était auffi bardé de fer. Elle confifte aujourd'hui à marcher lentement devant cent bouches de canon, qui emportent quelquefois des rangs entiers.

Lorfque les duels juridiques n'étaient plus d'ufage , & que les cartels de chevalerie l'étaient encor, les duels entre particuliers commencèrent avec fureur ; chacun fe donna foi-même, pour la moindre querelle, la permiffion qu'on demandait autrefois aux parlemens , aux évêques & aux rois.

Il y avait bien moins de duels quand la jufiice les ordonnait follemnellement ; & lorfqu'elle les condamna , ils furent innombrables. On eut bientôt des féconds dans ces combats , comme il y en avait eu dans ceux de chevalerie.

Un des plus fameux dans l'histoire , est celui de Caihis, Maugiron & Livarot contre Anraguet , Riberac & Schomberg , sous le règne de Henri III. à l'endroit où est aujourd'hui la place royale à Paris, & où était autrefois le palais des Tourneiles. Depuis ce tems il ne se passa presque point de jour qui ne fut marqué par quelque duel, & cette fureur fut poussée au point qu'il y avait des compagnies de gendarmes dans lesquelles on ne recevait personne qui ne se fût battu au moins une fois , ou qui ne jurât de se battre dans l'année. Cette coutume horrible a duré jusqu'au tems de Louis XIV.

%Dpfe

>V\Jn

416 Essai sur les m sur s.

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIEME

De Charles VIII. & de l'état de l'Europe y quand il entreprit la conquête de Naples.

Louis XI biffa son fils Charles VIII. enfant de quatorze ans , faible de corps & sans aucune culture dans l'esprit , maître du plus beau & du plus puissant royaume qui fût alors en Europe. Mais il lui laissa une guerre civile, compagne presque inséparable des minorités. Le roi , à la vérité , n'était point mineur par la loi de Charles V. mais il l'était par celle de la nature. Sa sœur aînée Anne , femme du duc de Bourbon-Beaujeu , eut le gouvernement par le testament de son père , & on prétend qu'elle en était digne. Louis , duc d'Orléans , premier

\$± prince du fang, qui fut depuis ce même roi Louis XII. dont la mémoire est si chère , commença par être le fils de l'état, dont il devint depuis le père. D'un côté, sa qualité de premier prince du fang , lui donna de lui donner aucun droit au gouvernement , ne lui eût pas même donné le pas sur les pairs plus anciens que lui. De l'autre, il sembla toujours étrange qu'une femme, que la loi déclare incapable du trône, régnât pourtant sous un autre nom. Louis, duc d'Orléans, ambitieux , (car les plus vertueux le font ,) fit la guerre civile au roi son maître pour être son tuteur.

Le parlement de Paris vit alors quel crédit il pouvait un jour avoir dans les minorités. Le duc d'Orléans vint s'adresser aux chambres assemblées , pour avoir un arrêt qui changeât le gouvernement. La Vaquerie , homme de loi , premier président , répondit que ni les finances, ni le gouvernement de l'état ne regardent le parlement ,

il mais bien les états-généraux, lesquels le parlement ne

le représente pas.

[H) ChapitreLIX. 417 O

On voit par cette réponse que Paris alors était tranquille , & que le parlement était dans les intérêts de madame de Beaujeu. La guerre civile le fit dans les provinces & surtout en Bretagne, où le vieux duc François II prit le parti du duc d'Orléans. On donna la bataille près de St. Aubin en Bretagne. Il faut remarquer que dans l'armée des Bretons & du duc d'Orléans, il y avait quatre à cinq cents Anglais , malgré les troubles qui épuisaient alors l'Angleterre. Quand il s'agit d'attaquer la France , rarement les Anglais ont été neutres. Louis de la Trimouille , grand général , battit l'armée des révoltés. Se prit prisonnier le duc d'Orléans

leur chef, qui depuis fut son souverain. On le peut compter pour le troisième des rois Capétiens pris en combattant, & ce ne fut pas le dernier. Le duc d'Orléans fut enfermé près de trois ans dans la tour de Bourges , jusqu'à ce que Charles VIII l'e t délivrer lui-même. Les mœurs des Français  taient |I bien plus douces que celles des Anglais, qui dans le même

temps tourmentés chez eux par les guerres civiles, faisaient 11 périr d'ordinaire par la main des bourreaux leurs ennemis vaincus.

La paix & la grandeur de la France furent cimentées par le mariage de Charles VIII. qui força enfin le vieux duc de Bretagne à lui donner sa fille & ses  tats, La princesse Anne de Bretagne , l'une des plus belles personnes de son temps , aimait le duc d'Orléans jeune encore & plein de grâces. Ainsi , par cette guerre civile , il avait perdu sa liberté & sa ma treffe.

Les mariages des princes font dans l'Europe le déclin des peuples. Le roi Charles VIII qui avait pu du temps de son père , épouser Marie , l'héritière de Bourgogne , pouvait encore épouser  a fille de cette Marie Se du roi des Romains Maximilien ; Se Maximilien de son côté, veuf de Marie de Bourgogne , s'était flatté avec raison d'obtenir Anne de Bretagne. Il l'avait même épousée par procureur, & le corme de Najfiu avait au nom du roi des 3 Ejfai fait les mœurs. Tom. II. D d  %

^gygfaggsL ..■ sa a ■ ^gg ;

418 Essai sur les mœurs.

Romains , mis une jambe dans le lit de la princesse, félon l'usage de ces temps. Mais le roi de France n'en conclut pas moins

fon mariage. Il eut la princeſſe, & pour dot la Bretagne, qui depuis a été réduite en province de France.

La France alors étoit au comble de la gloire. Il falloit autant de fautes qu'on en fit , pour qu'elle ne fût pas l'arbitre de l'Europe,

On fe fouvient comme le dernier comte de Provence donna par fon teſtament cet état à Louis XI. Ce comte en qui finit la maiſon & Anjou t prenoit le titre de roi des deux Siciles , que fa maiſon avoit perdues toutes deux depuis long - tems. Il communiqua ce titre à Louis XL en lui donnant réellement la Provence. Charles VI IL voulut ne pas porter un vain titre , 6c tout fut bientôt préparé pour la conquête de NapJes, & pour dominer dans toute l'Italie. Il faut ſe repréſenter ici en quel érat étoit l'Europe au tems de ces événemens vers la fin du quinzième fiècle.

CHAPITRE SOIXANTIEME

Etat de l'Europe à la fin du quinzième fiècle. De l'Allemagne , principalement de VEſpagne. Du malheureux règne de Henri IV. furnommé l'Impuiffant. .D'Isabelle & de Ferdinand. Prife de Grenade. Perſécution contre les Juifs & contre les Maures.

/Empereur Frédéric IL de la maiſon ^Autriche, venoit de mourir. Il avoit laiffé l'empire à fon fils Maximilien élu de fon vivant roi des Romains. Mais ces rois des Romains n'avoient plus aucun pouvoir en Italie. Celui qu'on leur îaiffait dans l'Allemagne, n'étoit guère au deſſus de la puiffance du doge à Venife ; & la maiſon

rr^^sm*3s---<"- -===== — "*-«-<7rw^ *

O Chapitre L X. 41g O

& Autriche était encor bien loin d'être redoutable. En vain l'on montre à Vienne cette épitaphe : Ci gît Frédéric III. empereur pieux , augujle , fouverain de • la chrétienté , roi de Hongrie, de Dalmatie , </e Croatie , archiduc d'Autriche , &c. elle ne fert qu'à faire voir la vanité des infcriptions. Il n'eut jamais rien de la Hongrie que la couronne ornée de quelques pierreries, qu'il garda toujours dans fon cabinet , fans les renvoyer ni à fon pupille Ladijlas qui en était roi , ni à ceux que les Hongrois élurent en fuite, Se qui combattirent contre les Turcs, Il polîédait à peine îa moitié de la province d'Autriche ; fes coufins avaient le relie ; & quant au titre de fouverain de la chrétienté , il eu aîfé de voir s'il le méritait. Son fils Maximilien avait, outre les domaines de fon père , le gouvernement des états de Marie de Bourgogne fa femme, mais qu'il ne régiflait qu'au nom de Philippe le Beau fon hls. Au relief on fait qu'on l'appellait Mafimiliano pochi danari, furnom qui ne défignait pas un puilTant prince.

L'Angleterre encor prefque fauvage, après avoir été long-tems déchirée par les guerres civiles de la rofe blanche & de la rofe rouge, ainfi que nous leverrons inceffamment , commençait à peine à refpirer fous fon roi Henri VIL qui , à l'exemple de Louis XL abailait les barons & favorifait le peuple.

En Efpagne les princes chrétiens avaient toujours été divifés. La race de Henri Tranfiamare , bâtard ufurpateur , (puifqu'il faut appeîler les chofes par leur nom) régnaît toujours en Caflilie , & une uîurpation d'un genre plus lingulier fut la fource de la grandeur Efpagnole.

Henri IV. un des defeendants Tranjlamart , qui commença fon malheureux règne en 1454, était énervé par les voluptés. Il n'y a jamais eu de cour entièrement livrée à la débauche, fans qu'il y aie eu des révolutions, ou du moins des féditiions. Sa femme Dena Juana-, que l£

410 Essai sur les msurs.

j'appelle ainii pour la diftinguer & de fa fille Jeanne & des autres princeïïes de ce nom , fille d'un roi de Portugal, ne couvrait fes galanteries d'aucun voile. Peu de femmes dans leurs amours eurent moins de refpecl pour les bienféanccs. Le roi Don Henri /{^ parfait fes jours avec les amans de fa femme , ceux-ci avec les maîtreïFes du roi. Tous enfemble donnaient aux Espagnols l'exemple de la plus grande moliefTe & de la plus effrénée débauche. Le gouvernement était fi faible, les méçontens , qui font toujours le plus grand nombre en tout tems &: en tout pays, devinrent très-forts en Caftille. Ce royaume était gouverné comme la France , l'Angleterre, l'Allemagne, & tous les états monarchiques de l'Europe l'avaient été fi long-tems. Les vafTaux partageaient l'autorité. Les évêques n'étaient point princes fouverains comme en Allemagne ; mais ils étaient feigncurs & grands vafTaux , ainfi qu'en France.

Un archevêque de Tolède, nommé Carillo , & plu- ;£ fleurs autres évêques , fe mirent à la tête de la facion contre le roi. On vit renaître en Efpagne les mêmes défordres. qui affligèrent la France fous Louis h Débonnaire , qui , fous tant d'empereurs , troublèrent l'Allemagne que nous verrons reparaître encor en France fous Henri III, & défcler l'Angleterre fous Charles I.

Les rebelles devenus puillans déposèrent leur roi en effigie-,
Jamais on ne s'était avifé jufques-là d'une pareille cérémonie. On
dreffa un vafle théâtre dans la plaine d'Avila. Une mauvaife ftatue
de bois reprefentant Don Henri, couverte des habits & des orne-
mens royaux , fut élevée fur ce théâtre. La fentence de depofuion
fut prononcée à la iratue. L'archevêque de Tolède lui ôta la cou-
ronne , un autre l'épée, un autre le fceptre, & un jeune frère de
Henri nommé Alphonfe fut déclaré roi fur ce même échaffaut.
Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques
des guerres civiles. La mort

'^ffl^==.,!■■ ■ i -=è^ ^

JJdà ■rWMMMa*w>wniw«aeniwiluli^1

Chapitre LX

du jeune prince , à qui les conjurés avaient donné le royaume , ne
mit pas fin à ces troubles. L'archevêque & fou parti déclarèrent le
roi impuiffant dans le tems qu'il était entouré de maîtresFes ; &
par une procédure inouïe dans tous les états , ils prononcèrent
que fa fille Jeanne était bâtarde , née d'adultère , incapable de ré-
gner. Onavait auparavant reconnu roi, le bâtard Tranftamare , re-
belle envers fon roi légitime : c'efl à préfent un roi légitime qu'on
détrône , & dont on déclare la fille bâtarde & fuppofée , quoique
née publiquement de la reine , quoiqu'avouée par fon père.

Plufieurs grands prétendaient à la royauté; mais les rebelles fe
réfolurent à reconnaître If ab elle , fœur du roi, âgée de dix-fept
ans , plutôt que de fe foudmettre à un de leurs égaux ; aimant

mieux déchirer l'état au nom d'une jeune princelfe encor fans crédit, que de fe donner un maître.

L'archevêque ayant donc fait la guerre à fon roi au nom de l'infant , la continua au nom de l'infante; L & le roi ne put enfin fortir de tant de troubles, & demeurer fur le trône que par un des plus honteux traités que jamais fouverain ait fignés. Il reconnut fa fœur Jfa belle pour fa feule héritière légitime, au mépris des droits de fa propre fille Jeanne ■ & les révoltés lui laifsèrent le nom de roi à ce nrix. Ainn le malheureux Charles VI. en France avait figné l'exhérédation de fon propre fils.

Il fallait , pour confommer ce fcandaleux ouvrage, donner à la jeune Ifahelle un mari qui fût en état de foutenir fon parti. Ils jetèrent les yeux fur Ferdinand héritiet d'Arragon , prince à-peu>près de l'âge à? Ifahelle. L'Archevêque les maria en fecret ; & ce mariage fait fous des aufpices fi funeftes , fut pourtant la fource de la grandeur de l'Efpagne. Il renouvella d'abord les diflentions , les guerres civiles, les traités frauduleux , les fauifes réunions qui augmentent les

Dd

haines. Henri, après un de ces raccommodemens, fut attaque d'un mal violent dans un repas que lui donnaient quelques-uns de ces ennemis réconciliés , & mourut bientôt après.

En vain il laiffa fon royaume en mourant à Jeanne fa fille ; en vain il jura qu'elle était légitime ; ni fes fermens au lit de mort , ni ceux de la femme . ne purent prévaloir contre le parti & IfaBelle & de Ferdinand, furnommé depuis le Catholique , roi d'Arragon &c de Sicile, ils vivaient enfemble , non comme deux époux dont les biens font communs fous les ordres du m>~ri , mais comme

deux monarques étroitement alliés. Ils ne s'aimaient , ni ne se haïssaient , se voyant rarement, ayant chacun leur conseil , souvent jaloux l'un de l'autre dans l'administration ; la reine, encore plus

jalousée des infidélités de son mari , qui remplirait de ses bâtards tous les grands postes , mais unis tous deux si inséparablement pour leurs communs intérêts , agissant sur les mêmes principes , ayant toujours les mots de religion & de piété à la bouche , & uniquement occupés de leur ambition. La véritable héritière de Castille Jeanne ne put résister à leurs forces réunies. Le roi de Portugal Don Alphonse son oncle, qui voulait l'épouser , arma en sa faveur. Mais la conclusion de tant d'efforts & de tant de troubles , fut que la malheureuse princesse passa dans un cloître une vie destinée au trône.

Jamais injustice ne fut. ni mieux colorée , ni plus heureuse , ni plus judicieuse par une conduite hardie & prudente. Isabelle & Ferdinand formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait point encore vue depuis le rétablissement des chrétiens. Les mahométans Arabes-Maures n'avaient plus que le royaume de Grenade , & ils touchaient à leur ruine dans cette partie de l'Europe, tandis que les mahométans Turcs formaient prêts de subjuguier l'autre. Les chrétiens avaient au

vè^t.:***. "it,! ■:•>, . . .m%*&&

Chapitre LX

commencement du huitième siècle perdu l'Espagne par leurs divisions, & la même cause causa enfin les Maures d'Espagne.

Le roi de Grenade Alboacen vit son neveu Boabdilla révolté contre lui. Ferdinand le Catholique ne manqua pas de fomenter cette guerre civile, & de soutenir le neveu contre l'oncle pour les affaiblir tous deux l'un par l'autre. Bientôt après la mort d'Alboacen, il attaqua avec les forces de la Castille & de l'Aragon son allié Boabdilla. Il en coûta six années de temps pour conquérir le royaume mahométan. Enfin la ville de Grenade fut assiégée. Le siège dura huit mois. La reine Isabelle y vint jouir de son triomphe. Le roi Boabdilla se rendit à des conditions qui marquaient qu'il eut pu encore se défendre : car il fut stipulé qu'on ne toucherait ni aux biens, ni aux lois, ni à la liberté, ni à la religion des Maures : que leurs prisonniers même seraient rendus sans rançon, & que les Juifs compris dans le traité jouiraient des mêmes privilèges. Boabdilla sortit à ce prix de sa capitale, & alla remettre les clefs à Ferdinand & Isabelle, qui le traitèrent en roi pour la dernière fois.

Les contemporains ont écrit qu'il versa des larmes en se retournant vers les murs de cette ville bâtie par les mahométans depuis près de cinq cents ans, peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois Maures dans lequel étaient les plus beaux bains de l'Europe, & dont plusieurs salles voûtées étaient soutenues par cent colonnes d'albâtre. Le luxe qu'il regrettait fut probablement l'instrument de sa perte. Il alla finir sa vie en Afrique.

Ferdinand fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la religion & le restaurateur de la patrie. Il fut dès-lors appelé roi

d'Efpagne. En errer , maître de la Caftille par fa femme , de Grenade par fes armes , & de PArragon par fa naiffance , il ne lui manquait Ij|

O 42-4 Essai sur les Mœurs.

que la Navarre , qu'il, envahit dans la fuite. Il avait de grande démêlés avec la France pour la Cerdagne & le Rouffillon engagés à Louis XL On peut juger fi étant roi de Sicile, il voyait d'un œil jaloux Charles VLIL. prêt d'aller en Italie dépoſfleder la maifon iiArragon établie fur le trône de Naples.

Nous verrons bientôt éclerc les fruits d'une jaloufie fi naturelle. Mais avant de confidérer les querelles des rois , vous voulez toujours obſerver le fort des peuples. Vous voyez que Ferdinand & Ifabelle ne trouvèrent pas l'Efpagne dans l'état où elle fut depuis fous Charles- Quint & fous Philippe IL. Ce mélange d'anciens Viſigoths, de Vandales, d'Africains, de Juifs & d'Aborigènes dévafait depuis long-tems la terre qu'ils fe difputaient ; elle n'était fertile que fous les mains mahométanes. Les Maures vaincus étaient devenus les fermiers des vainqueurs , & les Efpagnols chrétiens ne fuhfiſſient que du travail de leurs anciens¹ ennemis. Point de manufactures chez les chrétiens d'Efpagne , point de commerce , très-peu d'ufage même des chofes les plus néceffaires à la vie : prefque point de meubles , nulle hôtellerie dans les grands chemins , nulle commodité dans les villes : le linge fin y fut trèsd longtems ignoré , & le linge groffier affez rare. Tout leur commerce intérieur & extérieur fe faifait par les Juifs devenus néceffaires à une nation qui ne favait que combattre.

Lorfque vers la fin du quinzième fiècle , dans l'an 149a , on voulut rechercher la fource de la miſère Efpagnole , on trouva

que les Juifs avaient attiré à eux tout l'argent du pays par le commerce & par l'ufure. On comptait en Efpagne plus de cent cinquante mille hommes de cette nation étrangère fi odieufe & fi néceffaire. Beaucoup de grands feigneurs , auxquels il ne refait que des titres, s'alliaient à des familles Juives, & réparaient par ces mariages ce que leur prodigalité

^STTCV -''' '■—"- '■" Vtñ

Chapitre LX. 4a

leur avait coûté ; ils s'en faifaient d'autant moins fcrupule , que depuis long-tems les Maures & les chrétiens s'alliaient fouvent enfemble. On agita dans le confeil de Ferdinand & d'Iſabelle, comment on pourrait fe délivrer de la tyrannie fourde des Juifs , après avoir abattu celle des vainqueurs Arabes. On prit enfin en 1492 le parti de les chaſſer de les dépouiller. On ne leur donna que fix mois pour vendre leurs effets , qu'ils furent obligés de vendre au plus bas prix. On leur défendit , fous peine de la vie , d'emporter avec eux ni or , ni argent , ni pierreries. Il fortit d'Eſpagne trente mille familles Juives, ce qui fait cent cinquante mille perſonnes à cinq par famille. Les uns ſe retirèrent en Afrique , les autres en Portugal & en France : plufieurs revinrent feignant de s'être faits chrétiens. On les avait chaſſés pour ſ'emparer de leurs richeſſes , on les reçut parce qu'ils en rapportaient ; & c'eſt contre eux principalement que fut établi le tribunal de l'inquifition , afin qu'au moindre acle de leur religion , on put juridiquement leur arracher leurs biens & la vie. On ne traite point ainſi dans les Indes les Banians , qui y font précifément ce que les Juifs font en

Europe, féparés de tous les peuples par une religion auffi ancienne que les annales du monde , unis avec eux par la néceffité du commerce dont ils font les faâeurs , & auffi riches que les Juifs le font parmi nous. Ces Banians & les Guèbres auffi anciens qu'eux , auffi féparés qu'eux des autres hommes, font cependant bien voulus par-tout ; les Juifs feuls font en horreur à tous les peuples chez lefquels ils font admis. Quelques Efpagnols ont prétendu que cette nation commençait à être redoutable. Elle était pernicieufe par fes profits fur les Efpagnols ; mais n'étant point guerrière , elle n'était point à craindre. On feignait de s'alarmer de la vanité que tiraient les Juifs d'être établis fur les côtes méridionales de ce royaume long-tems avant les « «3

4ié Essai sur les mœurs.

chrétiens. Il efl vrai qu'ils avaient paiTé en Andaîcufie de tems immémorial. Ils enveloppaient cette vérité de fables ridicules, telles qu'en a toujours débité ce peuple, chez qui les gens de bon fens ne s'appliquent qu'au négoce , & où le rabinifme eût abandonné à ceux qui ne peuvent mieux faire. Les rabbins Efpagnols avaient beaucoup écrit pour prouver qu'une colonie de Juifs avait fleuri fur les côtes du tems de Salomon , & que l'ancienne Bérrique payait un tribut à ce treizième roi de la Paleftine. Il eût très-vraifemblable que les Phéniciens, en découvrant l'Andaloufie, & en y fondant des colonies , y avaient établi des Juifs qui fervirent de courtiers , comme ils en ont fervi par-tout , mais de tout tems les Juifs ont défiguré la vérité par des fables abfurdes. Ils mirent en oeuvre de faufTes médailles, de faufTes infcriptions. Cette efpèce de fourberie , jointe aux autres plus effentiellees qu'on leur reprochait , ne contribua pas peu à leur difgrace.

C'est depuis ce tems qu'on diflingua en Efpagne & en Portugal les anciens chrétiens & les nouveaux , les familles dans lefquelles il était entré des filles mahoméranes , & celles dans lefquelles il en était entré de juives.

Cependant le profit partager que le gouvernement tira de la violence faite à ce peuple ufurier , le priva bientôt du revenu certain que les Juifs payaient auparavant au fifc royal. Cette difette fe fit fentir jufqu'au tems où l'on recueillit les tréfors du nouveau-monde. On y remédia autant que l'on put par des bulles. Celle de la Cru{ade , donnée en 1 509 par Jules II. produisit plus au gouvernement que l'impôt fur les Juifs. Chaque particulier eu obligé d'acheter cette bulle, pour avoir le droit de manger de la viande en carême , & les vendredis & famedis de l'année. Tous ceux qui vont à confeffe , ne peuvent recevoir l'abfoïution fans montrer cette bulle au prêtre. On inventa encor depuis la

?S58^ff3aSâaa^

\$/^ Chapitre L X. 427

#w//e </e compofition , en vertu de laquelle il eft permis de garder le bien qu'on a volé , pourvu que l'on n'en connaiſſe pas le maître. De telles fuperſtiitions font bien auffi fortes que celles qu'on reproche aux Hébreux. La fettife , la folie & les vices font par-tout une partie du revenu public.

La formule de l'abſolution qu'on donne à ceux qui ont acheté la bulle de la Crujade , n'eſt pas indigne de ce tableau général des coutumes & des moeurs des hommes.: Par V autorité de Dieu tout-piaſſant , de St. Pierre & de St. Paul , & de notre trts-faint père le pape à moi commiſe , je vous accorde la rêmiſſiotti de tous

vos péchés confeffés , oubliés , ignorés ? & des peines du purgatoire.-

La reine Ifabelle , ou plutôt le cardinal Ximcnès , traita depuis les mshométans comme les Juifs ; on en (!_ força un très-grand nombre à fe faire chrétiens, malgré la capitulation de Grenade , & on les brûla quand ils retournèrent à leur religion. Autant de mufulmans que de Juifs fe réfugièrent en Aftique , fans qu'on pût plaindre ni ces Arabes qui avaient fi long-tems fubjugué l'Ffpagne , ni ces Hébreux qui l'avaient plus longtems pillée.

Les Portugais fortaienr alors de l'obfcurité ; & malgré toute l'ignorance de ces tems-là , ils commençaient à mériter alors une gloire auffi durable que l'univers, par le changement du commerce du monde , qui fut bientôt le fruit de leurs découvertes. Ce fut cette nation qui navigua la première des nations modernes fur l'océan Atlantique. Elle n'a "'dû qu'à elle feule le paſſage du cap de Bonne-Efpérance ; au lieu que les Efpagnoïs durent à des étrangers la découverte de l'Amérique. Mais deû à un feul homme , à l'infant Don Henri , que les Portugais furent redevables de la grande ji entreprise contre laquelle ils murmurèrent d'abord. Il 3& ne s'eſt prefque jamais rien fait de grand dans le

^r^ ^gTsv^""»-^"^^^--"11*! "*"7y^Cf W

'*Gtë^

Essai sur les m œ t>r s

monde que par le génie & la fermeté d'un feul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude , eu qui lui en donne.

Le Portugal était occupé de fes grandes navigations & de fes fuccès en Afrique ; il ne prenait aucune part aux événemens de

l'Italie qui alarmaient le reste de l'Europe.

CHAPITRE SOIXANTE-UNIEME

Ai

De l'état des Juifs en Europe.

.Près avoir vu comment on traitait les Juifs en Espagne , on peut observer ici quelle fut leur situation chez les autres nations. Ce peuple doit nous intéresser, puisque nous tenons d'eux notre religion , plusieurs même de nos loix & de nos usages , & que nous ne sommes au fond que des Juifs avec un prépuce. Ils firent , comme vous ne l'ignorez pas , le métier de courtiers & de revendeurs , ainsi qu'autrefois à Babylone , à Rome & dans Alexandrie. Leur mobilier en France appartenait au baron des terres dans lesquelles ils demeuraient. Les meubles des Juifs font au baron , disent les établissemens de St. Louis.

Il n'était pas plus permis d'ôter un Juif à un baron , que de lui prendre ses manoirs ou ses chevaux. Le même droit s'exerçait en Allemagne. Ils font déclarés serfs par une constitution de Frédéric II. Un Juif étoit domaine de l'empereur , & ensuite chaque seigneur eut ses Juifs.

Les loix féodales avaient établi dans presque toute l'Europe, jusqu'à la fin du quatorzième siècle , que si un Juif embrassait le christianisme , il perdait alors tous ses biens qui étaient confisqués au profit de son

H3 Chapitre LXI. 4a? Ç|

feigneur. Ce n'était pas un sûr moyen de les convertir , mais il fallait bien dédommager le baron de la perte de son Juif.

Dans les grandes villes , & surtout dans les villes impériales , ils avaient leurs synagogues & leurs droits municipaux , qu'on leur faisait acheter fort chèrement; & lorsqu'ils étaient devenus riches , on ne manquait pas , comme on a vu , de les accuser d'avoir crucifié un petit enfant le vendredi saint. C'est par cette accusation populaire , que dans plusieurs villes de Languedoc & de Provence on établit la loi qui permettoit de les battre depuis le vendredi saint jusqu'à Pâques , quand on les trouvait dans les rues.

Leur grande application ayant été de tous temps immémorial à prêter serments , il leur était défendu de prêter ni serment des ornemens d'église, ni serment des habits frangans ou mouillés. Le concile de Latran ordonna en 1155 , qu'ils portaient une petite roue sur la poitrine , pour les distinguer des chrétiens. Ces marques changèrent avec le temps ; mais partout on leur en faisait porter une , à laquelle on put les reconnaître. Il leur était expressément défendu de prendre des servantes ou des nourrices chrétiennes, & encore plus des concubines; il y eut même quelques pays où l'on faisait brûler les filles dont un Juif avait abusé, & les hommes qui avaient eu les faveurs d'une Juive, par la grande raison qu'en rend le grand jurisconsulte Gallus , que c'est la même chose de coucher avec un Juif, que de coucher avec un chien.

Quand ils avaient un procès contre un chrétien , on les faisait jurer par Sabaoth , Eloï & Adonai , par les dix noms de Dieu , & on leur annonçait la fièvre tierce , quarte & quotidienne , s'ils se parjuraient ; à quoi ils répondirent , amen. On avait toujours soin de les pendre entre deux chiens , lorsqu'ils étaient condamnés.

H leur était permis en Angleterre de prendre des biens JE

&.,,,, _ Jâ

430 Essai sur les mœurs.

de campagne en hypothèque , pour les fornmes qu'ils avaient prêtées. On trouve dans le Monasticum Anglicanum , qu'il en coûta lîx marques fterlings, /<b; marcasý (peut-être fix marc# ,) pour libérer une terre hypothéquée à la Juiverie.

Ils furent chafîes de prefque toutes les villes de l'Europe chrétienne, en divers terns , mais prefque toujours rappelles ; il n'y a guère qi*e Rome qui les ait conftamment gardés. Ils furent entièrement chafTés de France , en 1394, par Charles VI. & jamais depuis ils n'ont pu obtenir de féjourner dans Paris , où ils avaient occupé les halles & fept ou huit rues entières. On leur a feulement permis des fy nagogues dans Metz & dans Bordeaux, parce qu'on les y trouva établis lorfque ces villes furent unies à la couronne ; & ils font toujours refiés conltamment à Avignon, parce que c'était terre papale. En un % mot, ils furent par-tout ufuriers, félon le privilège & la bénédiction de leur loi , & par-tout en horreur par la même raifon.

Leur fameux rabin Maimonide , Abraband , Aben- Efra Ôc d'autres, avaient beau dire aux chrétiens dizns leurs livres , Nous fommes vos pères , nos écritures font les vôtres, nos livres font lus dans vos églifes , nos cantiques y font chantés : on leur répondait , en leo pillant , en les chaîTant, ou en les faifant pendre entre deux chiens. On prit en Efpagne & en Portugal l'ufage de les brûler. Les derniers tems leur ont été plus favorables , fur-tout en Hollande & en Angleterre , où ils jouiffent de leurs richeiTes & de tous les droits de l'humanité dont on ne doit dépouiller perfonne.

Ils ont même été fur le point d'obtenir le droit de bourgeoisie en Angleterre , vers l'an 1750, & l'acte du parlement allait déjà passer en leur faveur ; mais enfin le cri de la nation & l'excès du ridicule jeté sur cette entreprise , la fit échouer : il courut cent pamphlets représentant mylord Aaron & mylord

ff£&w=--- — — — — =*ir&\$5r*r-~ — ,-*~ ~~^Q*#

Chapitre LXI

Juda> féans dans la chambre des pairs; on rit, & les Juifs se contentèrent d'être riches & libres.

Ce n'est pas une légère preuve des caprices de l'esprit humain, de voir les descendants de Jacob brûlés en procession à Lisbonne, & aspirans à tous les privilèges de la Grande-Bretagne. Ils ne font en Turquie ni brûlés , ni bâchés , mais ils s'y font rendre les maîtres de tout le commerce; & ni les Français , ni les Vénitiens, ni les Anglais, ni les Hollandais , n'y peuvent acheter ou vendre, qu'en parlant parles mains des Juifs. Audi les riches courtiers de Constantinople regrettent-ils peu Jérusalem, tout méprisés & tout rançonnés qu'ils font par. les Turcs. Vous êtes frappés de cette haine & de ce mépris que toutes les nations ont toujours eue pour la nation Juive. C'est la suite inévitable de leur législation ; il fallait ou que ce peuple subjuguât tout , ou qu'il fût écrasé. Il lui fut ordonné d'avoir les nations en horreur & de se croire fouillés s'ils avaient mangé dans un plat qui eût appartenu à un homme d'une autre loi. Ils appelaient les nations vingt à trente bourgades Juives voisines qu'ils voulaient exterminer ; & ils crurent qu'il fallait n'avoir rien de commun avec elles. Quand leurs yeux

furent un peu ouverts par d'autres nations victorieuses , qui leur apprirent que le monde était plus grand qu'ils ne croyaient, ils se trouvèrent, par leur loi même, ennemis naturels de ces nations 8c enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer ; leur superstition augmenta avec leurs malheurs ; leurs vainqueurs étaient incirconcis ; il ne parut pas plus permis à un Juif de manger dans un plat qui avait servi à un Romain, que dans le plat d'un Amorrhéen. Ils gardèrent tous leurs usages , qui sont précisément le contraire des usages sociables; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres, les servant par avarice, les détestant par fanatisme , se faisant de l'usage un devoir sacré. Et ce sont nos pères 1

#whJ^ëv ' ' ■■ ~-^—"=^r^^£::^i—

43a Essai sur us mœurs. *~j

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME

JDc cez/a: ^z/'o/z appelait Bohèmes ou Egyptiens.

Il y avait alors une petite nation aussi vagabonde , aussi méprisée que les Juifs , & adonnée à une autre espèce de rapine; c'était un ramas de gens inconnus, qu'on nommait Bohèmes en France , & ailleurs Egyptiens , Ciptes , ou Gipsis , ou Syriens; on les a nommés en Italie Zingani & Zingari. Ils allaient par troupes d'un bout de l'Europe à l'autre , avec des tambours de basque & des castagnettes ; ils dansaient , chantaient , disaient la bonne fortune , guérissaient les maladies avec des paroles , volaient tout ce qu'ils trouvaient , & conservaient entr'eux

j| j certaines cérémonies religieuses , dont ni.eux , ni personne ne connaissait l'origine. Cette race a commencé à disparaître de la face de la terre , depuis que dans nos derniers tems, les hommes ont été défrayés des fortilèges , des talismans, des prédications & des poissifions» On voit encor quelques restes de ces malheureux , mais rarement. C'était très-vraifemblablement un reste de ces anciens prêtres & des prêtre/Tes d'IJis., mêlés avec ceux de la dâeffe de Syrie. Ces troupes errantes , -auTi méprisées des P.omaines qu'elles avaient été honorées autrefois , portèrent leur^ cérémonies & leurs superstitions mercenaires partout le monde. Millionnaires errans de leur culte, ils couraient de province en province convertir ceux à qui un hasard heureux confirmait les prédictions de ces prophètes, & ceux qui étant guéris naturellement d'une maladie légère, croyaient être guéris par la vertu miraculeuse , de quelques mots & de quelques signes mystérieux. Le portrait que fait Apulée de ces troupes vagabondes de prophètes & de prophétesses , est l'image de ce que les hordes

j^J errantes ^

O Chapitre LXII. 433 !

Il ■ — ■

errantes appelées Bohèmes , ont été si long-tems dans toutes les parties de l'Europe. Leurs castagnettes & leurs tambours de bafque , font les cimbales & les crotales des prêtres iliaques & Syriens. Apulée qui passa presque toute sa vie à rechercher les secrets de la religion & de la magie, parle des prédictions , des talismans, des cérémonies, des danses & des chants de ces prêtres pèlerins , & s'écrit sur-tout l'adresse avec laquelle ils volaient dans les rrmifons & dans les baïës-cours.

Quand le christianisme eut pris la place de la religion de Numa , quand Thésée eut détruit le fameux temple de Sérapis en Egypte , quelques prêtres Egyptiens se joignirent à ceux de Cybele & de la déesse de Syrie , & allèrent demander l'aumône, comme ont fait depuis nos ordres mendiants. Mais des chrétiens ne l'auraient pas refusée ; il fallut donc qu'ils mêssent le métier de charlatans à celui de pèlerins; ils exerçaient la chiromancie & formaient des danses magiques. Les hommes veulent être amusés & trompés ; ainsi ce ramas d'anciens prêtres s'est perpétué jusqu'à nos jours. Telle a été la fin de l'ancienne religion d'Egypte, dont les noms impriment encore du respect. Cette religion , toute emblématique & toute vénérable dans son origine , était dès le temps de Cyrus, un mélange de superstitions ridicules. Elle devint encore plus méprisable sous les Ptolémées , & tomba dans le dernier avilissement sous les Romains : elle a fini par être abandonnée à des troupes de voleurs. Il arrivera peut-être aux Juifs la même catastrophe , quand la société des hommes fera perfectionnée , quand chaque peuple fera le commerce par lui-même & ne partagera plus les fruits de son travail avec ces courtiers errans : alors le nombre des juifs diminuera nécessairement. Les riches commencent parmi eux à mépriser leurs superstitions 5 elles ne feront plus que le partage d'un peuple sans arts & sans lois , qui ne trouvant plus à s'enrichir par son industrie , ne pourra plus faire une société séparée ; & 3

JEJ'ai vu les mœurs. Tom. II E e (^

m*MatgSt*é£*£àdt.

^ r ^ ^ — ■•— "'tt- ^ - - •' . ""Oj1.

O 434 Essai sur les m (surs. ^

qui n'entendant plus fon ancien jargon corrompu, mêlé d'hébraïque & de fyriaque , ignorant alors jufqu'à fes livres , fe confondra avec la lie des autres peuples.

CHAPITRE SOIXANTE-TROIZIEME

iWft? ae /VW t/e l'Europe au quinzième fiecle. De Vñalie. De fajfajinat des Galéas Sforze dans une église. De Vajfaffmat des Méditas dans une église ; de lapait que Sixte IV. eut à cette conjuration.

Es montagnes du Dauphine' an fond de l'Italie, voici quelles étaient les puiffances, les inte'rêts & les mœurs des nations.

L'état de la Savoie, moins étendu qu'aujourd'hui, n'ayant même ni le Montferrat , ni Saiuces , manquant d'argent & de commerce, n'était pas regardé comme une barrière. Ses fouverains étaient attachés a la rcaifon de France, qui depuis peu dans leur minorité, avaient difpofé du gouvernement , êz les pailiges des Alpes étaient ouverts.

On defeend du Piémont dans le Milanais __, le pays le plus fertile de l'Italie citérieure. C'était encor , ainfi que la Savoie, une principauté de l'empire, m^is principauté puiffante, très-indépendante alors du n empire fuible. Après avoir appartenu aux Vijcontis , cet état avait paTté fous les loix du bâtard d'un payfan, grand homme & fils d'un grand homme. Ce payfan elt François Sforze , devenu par fon mérite connétable de Naples, & puiffant en Italie. Le bâtard fon fils avait été un de ces condottieri , chefs de brigands difeiplinés , qui louaient heurs fervices aux papes,

aux Vénitiens, aux Napolitains. Il avait pris Milan vers le-milieu du quinzième fiècie, & s'était enfuite emoaré de Gênes , qui autrefois était il fio-

Chapitre LXIII

riffante, & qui, ayant foutenu neuf guerres contre Venife, flottait alors d'efclavage en efclavage. Elle s'était donnée aux Français f du tems de Charles VI. Elle s'était révoltée; elle prit enfuite le joug de Charles VII en 1458 , & le fecoua encor. Elle voulut fe donner à Louis XI qui répondit qu'elle pouvait fe donner au diable, & que pour lui il n'en voulait point. Ce fut alors jj qu'elle fut contrainte en 1464, de fe livrer a ce duc de Milan François Sfor^e.

G aléas -fr\e , fils de ce bâtard , fut afTaffiné dans la cathédrale de Milan , le jour de St. Etienne. Je rapporte cette circonstance qui ailleurs ferait frivole & qui eft ici très-importante. Car lesaffaflîns prièrent St. Etienne tk. St. Ambrai fe à haute voix , de leur donner afiez de courage pour aflâffiner leur fouverain. L'empoisonnement , l'aifaifinat , joints à la fuperftition , caraitérisaient alors les peuples de l'Italie. Ils lavaient fe venger & nefaivaient guère le battre. On trouvait beaucoup d'empoisonneurs ;£* & peu de fôldats. Et tel était le deflin de ce beau pays fc depuis le tems des o thons. De l'efprit , de la fuperftition, de l'athéifme , des mafearades , des vers , des rrahifons , des dévotions , des poisons , des afTaffinats , quelques grands hommes, un nombre intîni de fcéiérats habiles & cependant malheureux : voici ce que fut l'Italie. Le fils de ce malheureux G aléa s Marie , encor enfant,

fuccédaau duché de Milan, fous la tutelle de fa mère Se du chancelier Simonetta. Mais fon oncle, que nous appelions Ludovic Sfor\e ou Louis le Maure , çaffa la mère , fit mourir le chance-
lier, & bientôt après emppifonha fon neveu.

C'était ce Louis le Maure qui négociait avec Charles VIII. pour faire defeendre les Français en Italie.

LaTofcane, pays moins fertile, était au Milanais ce que l'Àt-
tique avait été à la Béotie. Car depuis un fiècle Florence fe signa-
lait , comme on a vu , par le commerce & par les beaux-arts. Les
Médicis étaient à la tête de cette

43 (5 Essai s u p. les mœurs.

nation polie. Aucune maifon dans le monde n'a jamais acquis
la puiiTance par des titres fi jufres. Elle l'obtint à force de bien-
faits & de vertus. Cofme de Médicis , né en 1389, fimple citoyen
de Florence, vécut fans rechercher du grands titres , mais il ac-
quit par le commerce des richeïïes comparables à celles des plus
grands rois de fbn tems. Il s'en fervit pour fecourir les pauvres,
pour fe faire des amis parmi les riches , en leur prêtant fen bien ,
pour orner fa patrie d'édifices , pour appellera Florence les fa-
vans Grecs chalfés de Conltantinopîe. Ses confeiïs furent pendant
trente années les loix de fa république. Ses bienfaits furent fes
principales intrigues , éc ce font toujours les plus fures. On vit
après fa mort, par fes papiers , qu'il avait prêté à fes compatriotes
des fommes immenfes, dont il n'avait jamais exigé le moindre
paiement. 11 mourut regretté' defes ennemis même. Florence,
d'un commun confentement , orna fon tombeau du nom £| de
père de la -patrie , titre qu'aucun des rois qui ont paTté en revue,
n'avait pu obtenir.

Sa réputation valut à ses descendants la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'adminiftra fous le nom de gûhfalànier. Ses deux petits-fils , Laurent & Julien , maures de la république , furent affaffinés dans une église par des conjurés __, au moment où on élevait Phoftie. Julien en mourut , Laurent échappa. Le gouvernement des Florentins reffembloit à celui des Athéniens , comme leur génie. Il était tantôt ariftocratique , tantôt populaire , & on n'y craignait rien tant que la tyrannie.

Cofme de Médicis pouvait être comparé à Vifejtrate , qui , malgré fon pouvoir , fut mis au nombre des fages. Les fils de ce Cofme eurent le fort des enfans de Fijiftrate affaffinés par Barmodius et Ariïogiton. Laurent échappa aux meurtriers comme un des enfans de Piffirate, & vengea comme lui la mort de fon frère. Mais ce qu'on n'avait point vu dans Athènes , & ce qu'on vit à Florence,

Chapitre LXIII. 437 ^J

c'eft que les chefs de la religion tramèrent cette confpiration fanguinaire.

* On peut par cet événement , fe former une idée tres-

juftte de l'efprit & des mœurs de ces tems-là. La Bovire , Sixte Hr. était fouverain pontife. Je n'examinerai pas ici avec Machiavel , fi les Riario qu'il faifait paffer pour fes neveux , étaient en effet iec enfans , ni avec Alichel Brutiis , s'il les avait fait naître brf-qu'il était cordelier. Il fut Bt, pour l'intelligence des faits , de favoir qu'il facrificât tout pour l'agrandiiTemenc de . Jérôme Ria-

rio , l'un de ces prétendus neveux. Mais nous avons déjà observé que le domaine du St. Siège n'était pas à beaucoup près aussi étendu qu'aujourd'hui. Sixte IV. voulut dépouiller les feigneurs d'Imola & de Forli , pour enrichir Jérôme de leurs états. Les deux, frères Médias Secoururent de leur argent ces petits princes , & les foutinrent. Le pape M crut que pour dominer dans l'Italie , il fallait qu'il exterminât les Médias. Un banquier Florentin établi à Rome, nommé Pagnani, ennemi des deux frères , proposa au pape de les affiner. Le cardinal Raphaël Riario , frère de Jérôme , fut envoyé à Florence pour diriger la conspiration ; & Salviati , archevêque de Florence , en dressa tout le plan. Le prêtre Stefano , attaché à cet archevêque, se chargea d'être un des assistants. On choisit la solennité d'une grande fête dans l'église de Santa Reparata, pour égorger les Médias & leurs amis , comme les assistants du duc Galéas Sforza , avaient choisi la cathédrale de Milan & le jour de St. Etienne, pour massacrer ce prince au pied de l'autel. Le moment de l'élévation de l'hostie fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple attentif & proterné, ne pût empêcher l'exécution. En effet , dans cet instant même , Julien de Médias fut tué par un frère de Pagnani, & par d'autres conjurés. Le prêtre Stefano bleffa Laurent, qui eut assez de force pour se retirer dans la sacristie. f

§l Quand on voit un pape , un archevêque , un prêtre , etc. Ee 3 (i)

[p 438 Essai sur les mœurs. £5

mediter un tel crime & choisir pour l'exécution , le moment où leur Dieu se montre dans le temple , on ne peut douter de l'athéisme qui régnait alors. Certainement s'ils avaient cru que leur créateur leur apparaissait sous le pain consacré , ils n'auraient

ofé lui infulter à ce point. Le peuple adorait ce myffère ; les grands & les hommes d'état s'en moquaient ; toute l'hiïioire de ces rems-là le démontre. Ils penlaïen comme on penfait à Rome du tems da ti/ir; leurs parlions concluaïent qu'il n'y a aucune religion, ils faifaïent tous ce déteflable raïonnement. Les hommes m'ont enfeigné des menfonges, donc il n'y a point de Dieu. Ainfi la religion naturelle fut éteinte d:ns prefque tous ceux qui gouvernaïent alors ; & jamais fiëele ne fut plus fécond en affaffinats , en empoïfonnemens, en trahifons , en débauches monfirueufes.

Les Florentins qui aimaiënt les Médias , les vengèrent par le fupplice de tous les. coupables qu'ils rencontrèrent. L'archevêque de Florence fut pendu aux fenêtrës du palais public. Laurent eut la généroiité ou la prudence de îauver la vie au cardinal neveu qu'on voulait égorger au pied de l'autel qu'il avait fouillé & où il fe réfugia.

Une des ilngularités de cette confpiration fut que Bernard Bandini , l'uni des meurtriers retiré depuis chez les Turcs , fut livré à Laurent de Médias , & que le fultan IJajaietfervh a punir le crime que le pape Sixte avait fait commettre. Ce qui fut moins extraordinaire, c'eft que le pape excommunia les Florentins , pour avoir puni la confpiration ; il leur fit même une guerre que Médicis termina par fa prudence. Vous voyez à quoi l'on emloyait la religion & lesanathêmes. Je déne l'imagination la plus atroce de rien inventer qui approche de ces détefabies horreurs. l

Laurent, vengé par fes concitoyens, s'en fit aimer le refte de fa vie. On le furnomma le père des mufes , titre \ qui ne vaut pas celui de père de la patrie } mais qui an- gîz

Chapitre LXIII

> mn ■ 1 1 ni 1 1 1 . . ' » ■

nonce qu'il l'était en effet. C'était une chose auPfi admirable qu'éloignée de nos mœurs , de voir ce citoyen , qui faifait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant , & fcure-nir de l'autre le fardeau de la république, entretenir des fadeurs & recevoir des ambalfadeurs , réiiïler au pape , faire la guerre & la paix , être l'oracle des princes, cultiver les behes-lettres, donner des fpeclacles au peuple , & accueHiir tous les favans Grecs de Conitantinople. Il égala le grand Cofme par fes bienfaits, &iefur-paffa par fa magnificence. Ce fut dès lors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. * On y vit à la fois le prince Pic de la Mirandoie , Polit'ariOj Marcillo Ficino , Landino , La/caris, Calcondile , Marcille , que Laurent raffemblait autour de lui , & qui étaient fupérieurs peut-être à ces fages de la Gièce tant vantés.

Son fils Pierre eut comme lui l'autorité principale & prefque fouveraine dans la Tofcane , du tems de l'expédition des Français, mais avec bien moins de crédit que fes prédécefTeurs & fes defeendans.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME

De Vétat du pape , de Venife & de Naples , au quinzième (iècîe.

/Etat du pape n'était pas ce qu'il elt aujourd'hui , encor moins ce qu'il aurait dû être , fi la cour de Rome avait pu profiter des

donations qu'on croit que Charlemagne avait faites , & de celles que la comteſſe Mathilde fit réellement. La maiſon de Goniague était en poſſeſſion de Mantoue , dont elle faiſait hommage à l'empire. Divers feigneurs jouiſſaient en paix, ſous les %Ù Ee 4 (p

O 440' Essai ſur les mœurs.

noms de vicaires de l'empire ou de l'églife , des belles terres qu'ont aujourd'hui les papes. Pérouſe était à la maiſon des Bailloni : les Bentivoglio avaient Bologne : les Poſſentini Ravenne ; les Manfredi Faenza : les Sforzes Pezaro : les Rimario poſſédaient Imola & Forli : la mailon à'EJê régnait" depuis long-tems 3 Ferrare : les PiCs à la Mirandole : les barons Romains étaient encor très-puiſſans dans Rome ; on les appelait les menottes des papes. Les Colonnes & les Urſins , les monti , les Savait , premiers barons , & poſſeſſeurs anciens des plus confi dérables domaines , partageaient l'état Romain par leurs querelles continuelles , fembiabiles aux feigneurs qui s'étaient fait la guerre en France & en Allemagne dans les tems de faibléſſe. Le peuple Romain affidu aux procéſſions , & demandant à grands cris des indulgences plénières à ſes papes , ſe lbulevait ſouvent à leur mort , pillait leur palais , était prêt de jeter leur corps dans le Tibre. C'eſt ce qu'on vit ſur-tout à la mort d'Innocent VIII.

Après lui fut élu l'Eſpagnol Roderico Borgia , Alexandre VI. homme dont la mémoire a été rendue exéc- . crable par les cris de l'Europe entière, & par la plume de tous les hiſtoriens. Les proteſtans qui , dans les fièdes ſuivans s'élevèrent contre l'églife , chargèrent encor la meſure des iniquités de ce pontife. Nous verrons ſi on lui a imputé trop de crimes. Son exaltation fait bien connaître les mœurs & l'eſprit de ſon fiècle , qui ne reſſemble en rien au nôtre. Les cardinaux qui l'éluèrent , ſavaient qu'il élevait

cinq enfans nés de fon commerce avec Vano^a. Ils devaient prévoir que tous les biens , les honneurs , l'autorité feraient entre les mains de cette famille. Cependant ils le choifirent pour maître. Les chefs des faeliens du conclave vendirent pour de modiques femmes leurs intérêts & ceux de l'Italie.

■al

'—rfrW[^]

Chapitre LXIV. 441 h

Venife, des bords du lac de Côme, étendait fes do- I maines en terre-ferme jufqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avaient arraché prefque tout ce qu'elle avait autrefois envahi en Grèce fur les empereurs chré- [^] tiens ; mais il lui reliait la grande ifle de Crète , & elle s'était approprié celle de Chypre en 15 ij , par la donation' de la dernière reine , fille de Marco Lornaro , Vénitien. Mais la ville de Venife, par fon induftrie, valait feule & Crète, & Chypre, & tous les domaines en terre-ferme. L'or des nations coulait .chez elle par tous les canaux du commerce ; tous les princes Italiens craignaient Venife , & elle craignait l'irruption àcs François.

De tous les gouvernemens de l'Europe, celui de \k Venife était le feul réglé , ilable & uniforme. Il n'a- j|> €E vait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux 4 du fénat ; c'eir qu'il manquait un contrepoids à la puiffance patricienne, & un encouragement aux plébéyens. Le mérite ne put jamais dans Venife élever un fimple citoyen , comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gou-

vernement d'Angleterre , depuis que la chambre des communes a part à la législation, coftfifte dans ce contrepoids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en eil digne.

De N a p l e s.

•Pour les Napolitains, toujours faibles & remuans, incapables de fe gouverner eux-mêmes, de fe donner un roi, & de fouffrir celui qu'ils avaient, ils étaient au premier qui arrivait. chez eux avec ure armée.

Le vieux roi Fernando régnait à Naples. Il était j| bâtard de la maifon d'Arragon. La bâtardife n'excluait ji point al ors du trône. C'était une race bâtarde qui ré- JÇ

*3s%Qj£jt

Essai sur les mœurs.

gnait en Caftille : c'était encor la race bâtarde de Von Pedro le fèvre qui était fur le trône de Portugal, fernando régnant à ce titre dans Naples , avait reçu l'investiture du pape au préjudice des héritiers de la maifon d'Anjou qui réclamaient leurs droits. Mais il n'était aimé ni du pape fon fuzeraïn, ni de fes fujets. Il mourut en 1494, laiffant une famille infortunée, à qui Charles VIII. ravit le trône fans pouvoir le garder , & qu'il perfécuta pour fon propre malheur.

ut

<->Vj_ggs^ss=^a=^^^=s ^y^,'^

CHAPITRE SOI XANTE-C I N Q Û I E M E

De la conquête de Naples par Charles VIII. roi de France & empereur. De Zizim frère de BajazET II. Du pape Alexandre VI, &c.

Hart.es VIII Aon côneil , fes jeunes courtifans, étaient u enivrés du projet de conquérir îe royaume de Naples, qu'on rendit à Maximilien la Franche- Comte & l'Artois , partie des dépouilles de ù femme , & qu'on remit la Cçrdagne & ie RouiTillon à Ferdinand le Catholique , auquel on fit ericbr une remife de trois cent mille écus qu'il devait , à condition qu'a ne troubleroit point la conquête. On ne faifait pas réflexion que douze villages qui joignent un état , valent mieux qu'un royaume à quatre cents lieues de chez foi. On faifait encor une autre faute ; on fe fiait au roi Catholique,

L'enivrement du projet chimérique de conquérir non-feulement une partie de l'Italie , mais de détrôner le fûtan des Turcs , fut encor une des raifons qui força Charles VIII. à conclure avec Henri VU. roi d'Angleterre , un marché plus honteux encor que celui de Louis XL avec Edouard IV. Il fe fournit à lui payer fix cent vingt mille écus d'or , de peur que Henri ne lui fît la guerre ; fe rendant ainii le tributaire des Anglais belliqueux qu'il craignait , pour aller attaquer des Italiens amollis qu'il ne craignait pas. Il crut aller à la gloire par le chemin de l'opprobre, & commença par s'appauvrir en voulant s'enrichir par des conquêtes.

Enfin Charles VIII. defeend en Italie. Il n'avait pour | une telle entreprife que feize, cents hommes d'armes, qui, avec leurs archers, corapofaient un corps de ba- fe taille de cinq mille cavaliers pefammenr armés , deux M

cents gentilshommes de fa garde, cinq cents cavaliers armés à la légère , fix mille fantaffins Français , & fix J mille Suides, avec fi peu d'argent, qu'il était obligé d'en emprunter fur les chemins, & de mettre en eae les pierreries que lui prêta la duc'qèffe de Savoie. Sa marche cependant imprima par-tout l'épouvante & là foamiffion. Les Italiens étaient éecnés de voir cette groffe artillerie traînée par des chevaux, eux qui ne connaïTaient que de petites coulevrines de cuivre traînées par des bœufs. La gendarmerie Italienne était compofée de fpadaïïh.s qui fe louaient fort cher pour un rems limité à ces condottieri, leiqueïs fe louaient encor plus cher aux princes qui achetaient leur dangereux fervice. Ces chefs prenaient des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appellait Taille-cuijje ; l'autre, Fier -à- bras , ou Fracajje, ou Sacrlvend. Chacun d'eux çragnait de perdre fes hommes : ils pouffaient leurs ennemis dans les batailles, Se ne les frappaient pas. Ceux qui perdaient le champ , étaient les vaincus. U y avait beaucoup plus de fang répandu dans les vengeances particulières, dans les enceintes des villes, dans les confpirations que dans les combats. Machiavel rapporte que dans une bataille de ces tems-la , il n'y eut de mort qu'un cavalier étouffé dans la prefTe.

Une guerre férieufe les effraya tous T & aucun n'ofa paraître. Le p'^pe Alexandre VI, les Vénitiens ,. le duc de Milan Loues le Maure , qui avait appelle le roi en Italie, voulurent le traverser dès qu'il y fut. Pierre de Médicis , contraint d'implorer ù protection, fut chaffé de la république pour l'avoir demandée, & fe retira dans Venife , d'où il n'ofa fortir m?dgré la bienveillance du roi ,

craignant plus les vengeances feeretes de fou pays , qu'affuré de l'appui des Français.

Le roi entre à Florence en maître. Il délivre la ville de Sienne du joug des Tofcans , qui bientôt après la remirent en fervi:ude. Il marche à Rome , où Alexan-

C h A p i t p . e L X V . 445 ÇJ

dre VI. négociait en vain contre lui. Il y fait fon entrée en conquérant. Le pape réfugié dans Je château St. Ange, vit les canons de France' tournés contre ces faibles murailles. Il demanda grâce.

Il ne lui en coûta guère qu'un chapeau de cardinal pour fléchir le roi-?- Brijfonnet , de préhdent des comptes devenu archevêque , confeilla cet accommodement qui lui valut la pourpre. Un roi efl fouvent bien fervi pair fes fujets quand ils font cardinaux , mais rarement quand ils veulent l'être. Le confeffeur du roi entra encor dans l'intrigue. Charles , dont l'intérêt était de dépofer le pape, lui pardonna & s'en repentit. Jamais pape n'avait plus mérité l'indignation d'un roi chrétien. Lui & les Vénitiens s'étaient adreïTés à Baja[et II. fultan des Turcs , fils & fuccefTeur de Mahomet II. pour les aider à chaffer Charles VIII. d'Italie. Il fut avéré que le pape avait envoyé un nonce nommé Bofto à la Porte , & on en conclut que le .prix de l'union du fultan & du pontife, était un de ces meurtres atroces dont on commence à fentir quelque horreur aujourd'hui dans le ferrail même de Conftannnople.

Le pape , par un enchaînement d'événemens extraordinaires, avait entre fes mains Zi(i/n ou Gem , frère de Baja^et. Voici comment ce fils de Mahomet IL était tombé entre les mains du pape.

Zi[^]im , chéri des Turcs , avait difpftté l'empire à Baja{et qui en était haï. Mais malgré les vœux des peuples il avait été vaincu. Dans fa difgrace il eut recours aux chevaliers de Rhodes , qui font aujourd'hui les chevaliers de Maîrhe, auxquels il avait envoyé un ambaiiadeur. On le reçut d'abord comme un- prince à qui on devait l'hofpitaliré , & qui pouvait être utile ;

!mais bientôt après on le traita en prifonnier. Baja?et payait quarante mille fequins par an aux chavaliers , 3 pour ne pas laiifer retourner Z'mm en Turquie. Les j[^] chevaliers le menèrent en France dans une de leurs .{Je

i2LÈ*m , w trv'.

446 Essai sur les mcsurs.

commande ries du Pcircu , appel] te Eourgnei/f. Charles Vill. reçut à la fois un ambaiTadeur de Bajaret & un nonce du pape Innocent VIII. prédéceffeur d'Alexandre, au fujet de ce précieux captif. Le fuîtan le redemandait; le pape voulait l'avoir comme un gage de la sûreté de l'Italie centre les Turcs. Charles envoya Z/{i/n au pape. Le pontife le reçut avec toute la fpîendeur que le maître de Rome pouvait arrecler avec le frère du maître de Conflantinple. On voulut l'obliger à baifer les pieds du pape ; mais Bqtzq , témoin oculaire , affûte que le Turc rejeta cet abaiffement avec indignation. Paul Jove dit qu' 'Alexandre VI. par un traité avec le fulran , marchanda la mort de Ziçim. Le roi de France, qui , dans des projets trop vaftes , affûté de la conquête de Naples , fe flattait d'être re- II doutable à Baiaret. voulut avoir ce frère malheureux. ^■;| Le pape, félon Paul Jove, le livra eTnpoifonné. Il relia C[^] indécis fi le poifon avait été donné p3r un

domeftique £f 1\ du pape, ou par un miniftre fecret du grand-feigneur. Mais on divulgua que Baja^et avait promis trois cent

Imiïie ducats au pape, pour" la tête de fon frère. Le piince Dt-metriv.s Canternir dit que , félon les annales turques, le barbier de Zizim lui coupa la gorge, & que ce barbier fut grand-viïir pour recempenfe. Il n'efr pis probable qu'on ait fait miniftre & général un barbier. Si "Mrjm avait été ainfi anaffiné , le roi Charles VîU. qui renvoya fon corps à fon frère , aurait [! fu ce genre de mort , les contemporains en auraient ji parlé. Le prince Cantemîr & ceux qui aceufent Alc- || xandre VI. peuvent fe tromper également. La haine qu'on portait a ce p3ntife, lui imputa tous les crimes qu'il pouvait commettre.

Le pape ayant juré de ne plus inquiéter le roi d.-ns fa

conquête , fortit de ù prifon , & reparut en pencife

I fur le théâtre du Vatican. Là, dans un confiïloire pu-

M blic, le roi vint prêter ce qu'on appelle hommage d'o-

*~i <ry _—

* ■ -'.^ <V^— — rrz~**-. ~,^^^Z.^^^~—^..rnr'=r^ ifâ-SiëSrZZ "— ~— " »——=•»

Chapitre L XV. 447 Q

bédiencce , affilié de Jean de Ganai , premier préïident du parlement de Paris , qui femblait devoir être ailleurs qu'à cette cérémonie. Le roi baifa les pieds de celui que deux jours auparavant il

voulait faire condamner comme un criminel, & , pour achever la scène , il fervit la méfie à! Alexandre VI. Guichardin , auteur contemporain très-acdrtdité , aiïure que dans l'église le roi fe plaça au defibus du doyen des cardinaux. 11 ne faut donc pas tant s'étonner que le cardinal de Bouillon , doyen du sacré collège , ait de nos jours , en s'appuyant de ces anciens ufages , écrit à Louis XIV. Je vais prendre la première place du monde chrétien après la fuprême.

Lharlemagne s'écait fait déclarer dans Rome empereur d'Occident ; Charles VIII 'y fut déclaré empereur d'Orient, mais d'une manière bien différente. Un Pa- Uologue , neveu de celui qui avait perdu l'empire & ^ la vie , céda très-inutilement à Charles VIII. 8c à fes fuceceïTeurs un empire qu'on ne pouvait plus recouvrer.

Après cette cérémonie, Charles s'avança au royaume de Naples. Alphcnfe IL nouveau roi de ce pays t haï de fes fujets comme fon père , & intimidé par l'approche des Français , donna au monde l'exemple d'une lâcheté nouvelle. 11 s'enfuit fecrétement à Meffine , & fe fit moine chez les olivétains. Son fils Fernando , devenu roi , ne put rétablir les affaires , que l'abdication de fon père faifait voir défefpérées. Abandonné bientôt des Napolitains , il leur remit leur ferment de fidélité ; après quoi il fe retira dans la petite ifle d'ifchia , fituée à quelques milles de Naples.

Charles , maître du royaume, & arbitre de l'Italie, entra dans Naples en vainqueur fans avoir prefque combattu. Il prit les titres prématurés à'Aùguflç. & d'empereur. Mais dans ce tems-!à même prefque toute l'Europe travaillait fourdement à lui fiire perdre la couronne de Naples. Le pape, les Vénitiens , !e âne de Milan, Louis h Maure ^ l'emoereur Maximilien , Fer-

Jg=y^ , — r— t.. =~5jJ7J ^^^=^==:==== ZWîfè^A ■ '#

448 Essai sur les m sue. s.

dinand d Arragon , Jfabelle de Cùfiïlle-, fe liguaiient enfemble. Il fallait avoir prévu cette ligue, & pouvoir la combattre. 11 repar- tit pour la France cinq mois après l'avoir quittée. Tel fut , ou Ion aveuglement , ou ion mépris pour les Napolitains, ou plutôt fon impui/iance, qu'il ne laiffa que quatre à cinq mille Français pour conferver ù conquête; il le trompa au point de croire que des fei- gneurs du pays comblés de fes bienfaits foutiendraient fon parti pendant fon abience.

Dans fon retour auprès de Plaifance , vers le village de Forno- vo, que nous nommons Fornoue , rendu célèbre par cette jour- née, il trouve l'armée des confédérés forte d'environ trente mille hommes. Il n'en avait que huit mille. S'il était battu , il perdait la liberté ou la vie : |i s'il battait, il ne gagnait que l'avantage de la, retraite. On vit alors ce qu'il eût fait dans cette expédition , fi la prudence avait fécondé le courage. Les Italiens ne tin- || rent pas long-tems devant lui. Il ne perdit pas deux -3i- cents- hommes. Les alliés en perdirent quatre mille. Tel |i eft d'ordiniire l'avan- tage d'une troupe aguerrie, qui jj combat avec fon roi contre une multitude mercenaire. G uïccïardino dit que depuis quelques fiècles les Italiens .n'avaient jamais donné une bataille fi fan- glante. Les il Vénitiens comptèrent pour une vidoire d'avoir dans ce combat pillé quelques bagages du roi. On porta fa tente en triomphe dans Venife. Charles VIII. ne vainquit que pour s'en re- tourner en France , iaiiTant encor la moitié de fa petite armée près de Novarre dans le Milanais, où le duc d'Orléans fut bientôt affiégué.

Les- ligués pouvaient encor l'attaquer avec un grand avantage; mais ils n'osèrent. Nous ne pouvons renfler , difaient-ils , alla fana Francefe. Les Français firent précifément en Italie ce que les Anglais avaient fait en France : ils vainquirent en petit nombre, & ils perdirent leurs conquêtes.

Quand le roi fut à Turin , on fut bien étonné de voir j\$ "un Q

J Chapitre. LXV.

un camérier du pape Alexandre VI. qui ordonna au roi de France de retirer fes troupes du Milanais & de Naples , & de venir rendre compte de fa conduite au Saint père , fous peine d'excommunication. Cette bravade n'eût été qu'un fujet de plaifanterie , fi d'ailleurs la conduite du pape n'eût pas été un fujet de plainte trèsférieux.

Le roi revint en France, & fut aulli negligent à conferver fes conquêtes , qu'il avait été prompt à les faire. Frédéric , oncle de Fernando , ce roi de Naples dérôné, devenu roi titulaire après la mort de Fernando , reprit en un mois tout fon royaume, affitté de Gonfalve de Cordoue , furnommé le Grand Capitaine , que Ferdinand d'Arragony furnommé le Catholiquex envoya pour lors à fon fecours.

Le duc d'Orléans , qui régna bientôt après , fut trop heureux qu'on le laifsât fortir de Navarre. Enfin de ce torrent qui avait inondé l'Italie , il ne refta nul vertige ; 6c Charles VIII. dont la gloire avait pafle fi vite , mourut fans enfans à l'âge de près de vingt-huit ans , laiffant à Louis XII. fon premier exemple à fuivre, & fes fautes à réparer.

3 EJfai fur les mœurs. Tom. IL Ff £j|

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME

.De Savonarole.

.Vant de voir comment Zoww XZ7. foutint fes droits fur l'Italie , ce que devint tout ce beau pays agité de tant de fa&ions , & difputé par tant de puifTances , & comment les papes formèrent l'état qu'ils pofsèdent aujourd'hui , on doit quelque attention à un fait extraordinaire qui exerçait alors la crédulité de l'Europe , & qui étalait ce que peut le fanatifme.

Il y avait à Florence un dominicain nommé Jérôme Savonarole. C'était un de ces prédicateurs à qui le talent de parler en chaire fait croire qu'il peut gouverner les peuples , & un de ces théologiens qui , ayant expliqué l'apocalypfe, penfent être devenus prophètes, il dirigeait , il prêchait , il confeffait , il écrivait ; & dans une ville libre , pleine néceffairement de factions , il voulait être à la tête d'un parti.

Dès que les principaux citoyens de Florence furent que Charles Vili. méditait fa defcente en Italie , il la prédit : , & le peuple le crut infpiré. Il déclama contre le pape Alexandre VI. Il encouragea ceux de fes compatriotes qui perfécutaient les Médicis , &' qui répandirent le fang des amis de cette maifon. Jamais homme n'avait eu plus de crédit à Florence fur le commun peuple. Il était devenu une efpèce de tribun , en faifant recevoir les artifans dans la magiftrature. Le pape & les Medicis fe firent virent contre Savonarole des mêmes armes qu'il employait ; ils

envoyèrent un franciscain prêcher contre lui. L'ordre de St. François haïssait celui de St. Dominique plus que les Guelfes ne haïissaient les Cibelins. Le cordelier réussit à rendre le dominicain odieux. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre

sspf *

W^v^- 'W'^

Chapitre. LXVI

l'autte. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher pour prouver la faiblesse de , savonarole. Un cordelier proposa aussitôt la même épreuve pour prouver que* Savonarole était un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution ; le magistrat fut contraint de l'ordonner. Tous les esprits étaient encore remplis de l'ancienne fable de cet Aldobrandin surnommé Petrus Igneus , qui , dans l'onzième siècle , avait passé & repassé sur des charbons ardents au milieu de deux bûchers ; & les partisans de Savonarole ne doutaient pas que Dieu ne fit pour un jacobin ce qu'il avait fait pour un bénédictin. La faction contraire en espérait autant pour le cordelier.

On alluma les feux. Les champions comparurent en présence d'une foule innombrable ; mais quand ils virent tous deux de sang-froid les bûchers en flamme , tous les deux tremblèrent , & leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer jamais dans le bûcher que l'hostie à la main. Le cordelier prétendit que c'était une clause qui n'était pas dans les conventions. Tous deux s'obstinèrent & s'aidant ainsi l'un

l'autre à fortir d'un mauvais pas , ils ne donnèrent point l'affreufe comédie qu'ils avaient préparée.

Le peuple alors foulevé par le parti des cordeliers , voulut faifir Savonarole. Les magiftrats ordonnèrent à ce moine de fornir de Florence. Mais quoiqu'il eût contre lui le pape , la faction des Médias & le peuple , il refufa d'obéir. Il fut pris & appliqué fept fois à la queftion. L'extrait de fes dépendons porte qu'il avoua qu'il était un faux prophète , un fourbe qui abufait du fecret des confeftions , & de celles que lui révélaient fes frères. Pouvait-il ne pas avouer qu'il était un impofteur ? Un infpiré qui cabale , n'eft-il pas convaincu d'être un fourbe ? peut-être était-il encor plus fanatique ; l'imagination humaine eft capable de réunir ces deux excès qui femblent s'exclure. Si la juftice feule

fcV-JH^r~*«B!

l'eût condamné , la prifon , la pénitence auraient fuffi ; mais l'efpric de parti s'en mêla. On le condamna lui & deux dominicains à mourir dans les flammes qu'ils s'étaient vantés d'affronter. Ils furent étranglés avant d'être jetés au feu. Ceux du parti de Savonarole ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles ; dernière reflource des adhérens d'un chef malheureux. N'oublions pas qu'Alexandre VI. lui envoya, dès qu'il fut condamné, une indulgence plénière.

Vous regardez en pitié toutes ces fcènes d'abfurdité & d'horreur. Vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains & les Grecs, ni chez les barbares. C'eft le fruit de la plus infâme iuperftition qui ait jamais abruti les hommes , -& du plus mauvais des gouvernemens. Mais vous favez qu'il n'y a pas long-tems que

nous fommes fortis de ces ténèbres, & que tout n'eil pas ^1 encor éclairé.

Fin du Tome fécond»

•^Tr^Si^w

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/essaisurlesmurse15volt>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.